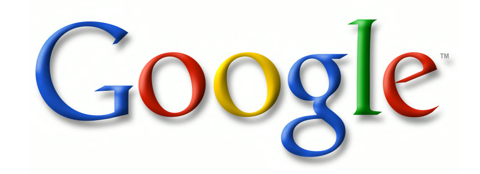





SIGILLVM·ACADEMIAE·HARVARDIANAE·IN·NOV·ANG·
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE

HOMÉLIE

SUR

SAINT MARC, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE

IMPRIMÉ AUX FRAIS DE L'AUTEUR

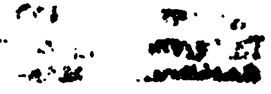
et tiré seulement à 300 exemplaires.

SAINT MARC, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE (d'après le tableau du VALENTIN).



SAINT MARC, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE (d'après le tableau du Valentin).





HOMÉLIE

SUR

S^T MARC, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE

PAR

ANBA SÉVÈRE

Évèque de Nestéraweh

TEXTE ARABE

PUBLIÉ AVEC UNE TRADUCTION ET DES NOTES
LE TOUT ACCOMPAGNÉ DE DEUX APPENDICES
L'UN CONTENANT LA VIE DE SAINT MARC
ET L'AUTRE, L'HISTOIRE DE SA PRÉDICATION ET DE SON MARTYRE
DANS LA VILLE D'ALEXANDRIE
PAR ANBA SÉVÈRE IBN EL MOKAFFÉE, ÉVÊQUE D'OSCHMOUNAIN

PAR

M. L'ABBÉ J.-J.-L. BARGÈS

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
PROFESSEUR D'HÉBREU A LA SORBONNE, OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
CHANOINE HONORAIRE DE NOTRE-DAME DE PARIS, ETC., ETC.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

De la Société Asiatique
De l'École des Langues orientales vivantes, des Sociétés de Calcutta
De Shanghaï, de New-Haven (États-Unis), etc.

28, RUE BONAPARTE, 28

M DCCC LXXVII

January 1925

H 51, 141

24.134

A LA MÉMOIRE

DE

DOM GABRIEL TAOUÏL

ANCIEN CURÉ DES GRECS MELCHITES ÉTABLIS AU CAIRE
ANCIEN INTERPRÈTE DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ÉGYPTE
MON TRÈS-VÉNÉRÉ ET A JAMAIS REGRETTABLE MAITRE
DÉCÉDÉ A MARSEILLE EN 1836
PROFESSEUR TITULAIRE A LA CHAIRE DE LANGUE ARABE
FONDÉE DANS CETTE VILLE EN 1808
PAR
LE GOUVERNEMENT IMPÉRIAL

d'Egypte, ont puisé une grande partie de leurs matériaux. L'évêque d'Oschmounaïn portait le surnom d'*Ibn - almokaffée,* tandis que notre auteur est connu simplement sous le nom de *Sévère;* l'un florissait vers la fin du dixième siècle (en 971), l'autre vivait, comme il nous l'apprend lui-même dans son écrit, au neuvième siècle sous le patriarcat d'anba Jacob et sous celui d'anba Simon, à l'intronisation duquel il assista en sa qualité de suffragant de l'Église d'Alexandrie. En effet, nous lisons dans un écrivain arabe très connu, Taky eddin Almacrizy, ce qui suit : « Après le patriarche « anba Marc le Jeune, les Jacobites élurent à « sa place anba Jacob l'an 211 de l'hégire (826 « de J.-C.). Celui-ci termina ses jours après « avoir occupé le siége dix ans et huit mois... « Ensuite les Jacobites placèrent sur le trône « patriarcal anba Simon, qui mourut après un « an de pontificat, selon les uns, et après sept « mois et seize jours seulement, selon les « autres. Après lui, le siége patriarcal étant

« resté vacant un an et vingt-sept jours, les « Jacobites se réunirent dans le couvent de « Saint-Macaire dans le Wady Habib, l'an 216 « (831 de J.-C.), et ils élurent pour patriarche « anba Jacob (1). »

A cette époque qui répond aux règnes d'Alamin, d'Almamoun et d'Almôotacem, qui se succédèrent, à Baghdad, sur le trône des Khalifes Abbassides, les chrétiens d'Égypte eurent beaucoup à souffrir de la part des Musulmans, surtout sous le gouvernement tyrannique d'Abd'ul-Aziz, lequel, mettant à profit la discorde qui régnait entre les princes de la famille impériale, se livra à tous les excès du pouvoir, commettant des exactions sans nombre, dé-

(1) *Histoire des Coptes*, par Almacrizy, extraite de son grand ouvrage intitulé :

كتاب المواعظ والاعتبار في ذكر الخطط والاثار

Le livre des avertissements et des sujets de réflexions, contenant l'histoire des anciennes divisions territoriales et des monuments de l'antiquité, voyez *Macrizi's Geschichte der Copten,* etc., von Ferd. Wüstenfeld. Goettingen, 1845, page ٢٣ du texte et page 59 de la traduction.

pouillant les riches, faisant assassiner ceux qu'il ne pouvait dépouiller et se procurant de la sorte des sommes d'argent considérables, qu'il avait soin de cacher en différents endroits. Pendant l'occupation temporaire d'Alexandrie par les troupes des Khalifes Oméyades d'Espagne, ennemis éternels des Khalifes de Baghdad qu'ils regardaient comme des usurpateurs et des princes illégitimes, Abd'ul Aziz, sous le prétexte d'affamer les envahisseurs, s'était emparé de tout le blé du pays, afin d'augmenter la cherté des vivres et de soutirer ainsi l'argent des Égyptiens. A la fin, c'est-à-dire vers les derniers temps du règne d'Almamoun, une révolte éclata parmi les habitants de la Haute Égypte et ceux des deux Oasis, la grande et la petite ; ces derniers en particulier que les historiens orientaux désignent sous le nom de *Nimaï* (les *Bouviers*) (1) ou sous celui de *Bas-*

(1) *Nimaï*. C'est un mot qui vient du copte ⲁⲙⲉ (*bouvier*) au plur. ⲁⲙⲏⲟⲩ et avec l'article défini ⲛⲓ, ⲛⲓⲁⲙⲏⲟⲩ.

mourites, commirent toutes sortes de désordres et opposèrent la plus vive résistance aux troupes que le gouverneur avait envoyées pour les soumettre. Encouragées par leur nombre, par la voix de leurs chefs qui étaient chrétiens, et par les succès qui avaient couronné leurs premiers efforts, confiantes d'ailleurs dans la justice de leur cause et croyant leur triomphe prochain, ces malheureuses populations ne voulurent pas même prêter l'oreille aux bons conseils et aux remontrances de leur vénérable patriarche, qui leur avait écrit de cesser une lutte inégale et sanglante et de prévenir par une soumission volontaire la vengeance de leurs terribles ennemis. Le Khalife Almamoun qui avait conseillé cette démarche pacifique, voulant mettre fin à ces troubles, fit alors marcher contre les rebelles l'émir Afshin à la tête d'une armée formidable; puis il alla lui-même le rejoindre, et tous les deux les ayant attaqués, ils en firent un massacre effroyable, et emmenèrent prisonniers tous

ceux qui avaient pu échapper à la mort. Déjà, sous les règnes précédents, les Baschmourites, qui se trouvaient opprimés par les intendants du fisc, avaient à plusieurs reprises levé l'étendard de la révolte et rempli l'Égypte de sang et de carnage, dans l'espoir de secouer le joug musulman, mais cette dernière guerre, suprême effort d'une liberté expirante, leur révéla leur impuissance, abattit les esprits, jeta le découragement dans tous les cœurs, et ôta pour toujours aux misérables restes de la population indigène l'idée de se révolter. « La « nation copte, dit Almacrizy, désespérant de « recouvrer jamais son indépendance et sa « liberté, n'eut plus recours aux armes; dès « lors elle se vengea de ses ennemis en employant une voie plus sûre et plus habile, « celle de la ruse, de la tromperie et de la « chicane, en se faufilant dans les offices du « gouvernement, dans l'administration des « finances et dans le recouvrement des impôts « et des tributs. »

En ce temps-là, la plupart des églises se trouvaient détruites ou fermées; beaucoup de couvents avaient été pillés, incendiés ou abandonnés, et les moines, réduits à la dernière misère, erraient dans les villages et dans les déserts; un certain nombre s'étaient réfugiés dans les solitudes de la Thébaïde ou dans le voisinage des Oasis, où ils n'étaient pas toujours à l'abri des incursions des nomades et des Arabes vagabonds. Malgré les diplômes de sauvegarde et de protection accordés aux Chrétiens par les premiers conquérants du pays, ceux qui résidaient dans les villes ou dans les bourgs étaient souvent en butte à la haine, à la rapacité, à la persécution des gouverneurs musulmans, qui les accablaient de taxes, de corvées, d'amendes arbitraires, et les réduisaient à la condition la plus vile et la plus misérable. Tous ces maux ajoutés aux dissensions religieuses qui, en Égypte, divisaient les hommes et les familles chrétiennes, avaient fini par affaiblir la foi dans les esprits,

par relâcher les liens de la discipline parmi les membres du clergé et par corrompre les mœurs des simples fidèles : aussi l'ambition, l'avarice, les intrigues pour arriver aux dignités ecclésiastiques, la violation des canons prescrits par les conciles, les recours adressés à l'autorité profane des sectateurs de Mahomet par les prêtres et les pontifes coptes, les blasphèmes et les apostasies étaient-ils des crimes fréquents chez les chrétiens de l'Égypte à l'époque dont nous parlons : l'Église copte, d'abord si sainte et si orthodoxe, se laissant tromper par l'hérésie et l'orgueil de ses pasteurs, avait rompu depuis longtemps le lien de l'unité catholique, en se séparant de la chaire de saint Pierre, sœur aînée de celle de saint Marc, en quittant ce foyer bienfaisant d'où rayonne la vérité dans toutes les parties de l'univers chrétien.

Telle était la situation civile et politique, tel était l'état moral de la population chrétienne en Égypte dans la première moitié du neuvième

siècle, époque à laquelle appartient l'auteur de notre homélie. Sévère a dû venir au monde entre les années 800 et 810, puisqu'en 836 il gouvernait déjà l'église de Nestéraweh, et qu'en sa qualité d'évêque il fut présent à l'installation du nouveau patriarche d'Alexandrie, anba Simon, laquelle eut lieu dans le courant de l'année suivante.

Quant à la cité dont il occupa le siége épiscopal, les renseignements que nous possédons sur elle sont rares et en très-petit nombre : nous donnerons ici ceux qu'il nous a été permis de recueillir chez différents auteurs.

Nesteraweh, ou Nestrouân, ancienne capitale du district de ce nom, dans le nome Sethroïtès, était située dans une petite île du lac Burlos ou Borollos. Dans une nomenclature manuscrite copte et arabe de la Bibliothèque Nationale (1), citée par Champol-

(1) Mss. coptes, fonds de Saint-Germain, nº 17, supplément.

lion (1), le nom de cette ville est rendu par celui de *Pschiniéou*, qui paraît être celui sous lequel Nestéraweh était désignée chez les anciens Égyptiens. Il y avait dans son voisinage une autre ville nommée *Songar*, qui était également un siége épiscopal de l'Église copte (2). Du temps d'Ibn-Haucal, géographe arabe qui écrivait dans la seconde moitié du dixième siècle, Nestéraweh était encore une ville d'une assez grande importance. « C'est, dit cet au« teur, une cité environnée d'eaux, où la pêche « est très-abondante. Elle est affermée pour « le compte du Sultan à un prix fort consi« dérable, 20,000 dinars. » Le célèbre géographe et historien arabe Abou'lféda indique d'une manière plus précise la position de cette ville : « Si l'on part, dit-il, de Damiette et que « l'on suive les bords de la mer en allant vers « l'occident, on rencontre d'abord Bourlos, « puis Nestéraweh, ensuite Rosette, etc. »

(1) *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 236.

(2) Vansleb, *Histoire de l'Église d'Alexandrie*, p. 24.

Nestérawéh se trouvait donc placée sur la langue de terre qui sépare le lac de Bourlos et la ville de Rosette, mais plus rapprochée de celle-ci que de Bourlos. « Il y a à Nestérawéh, « ajoute le même écrivain, des gens très-riches. On s'y rend sur des bacs quand les « eaux sont fortes; mais lorsqu'elles sont basses, on y arrive par des chaussées (1). » Mais du temps d'Abou'lféda, cette ville n'était plus qu'un gros village, et, plus tard, au quinzième siècle, elle n'était plus considérée que comme une localité sans importance. Cependant nous savons que sous le khalifat d'Almotawekkel billah, postérieurement à l'année 852, sous le patriarcat de Cosmas, et peut-être même du temps où vivait encore notre auteur, Nestérawéh, qui avait été ravagée avec les autres villes du littoral dans une

(1) Voyez aussi Abd'allatif, *Relation de l'Égypte*, traduction de Silvestre de Sacy, notes supplémentaires, p. 708, 169 ; et Quatremère, *Recherches sur la langue et la littérature de l'Égypte*, p. 168 et 169.

descente faite par les Grecs, avait été réparée par les soins du gouverneur de l'Égypte, Yézid-ibn-Abd'Allah (1). Sous le règne de Mélik al-Aschraf Schaaban, en 777 de l'hégire, le territoire de Nestérawéh, y compris celui des villages qui en dépendaient, était évalué 43,500 dinars, ce qui indique une population assez considérable et encore florissante. Vers la fin du douzième siècle de notre ère, Nestérawéh donna le jour à anba Michel, qui devint patriarche d'Alexandrie, le soixante-huitième après saint Marc (2).

Anba Athanasios ou Athanase, auteur d'une version arabe de l'homélie que nous publions, était aussi natif de la ville de Nestérawéh, mais nous ignorons à quelle époque il florissait. Je ne sais si de nos jours cette ville est

(1) Abou'lféda, *Histoire des dynasties musulmanes*, p. 152, et Georges Elmacin, *Histoire mahométane*, règne d'Almotawekkel.

(2) Renaudot, *Vita Patriarcharum Alexandrin.*, p. 483.

encore debout, ou s'il en reste quelques vestiges, car les voyageurs modernes qui ont visité ces parages ne font aucune mention de Nestérawéh, dont ils paraissent même ignorer le nom.

Mais revenons au panégyriste de l'évangéliste saint Marc, lequel a tiré ce nom de l'obscurité, en nous léguant un écrit qui, malgré son maigre mérite, semble néanmoins mériter une place dans les annales ecclésiastiques. A part les dates que nous venons de citer et qui sont consignées en partie dans le corps même de l'opuscule que nous publions, nous ne connaissons, au sujet de notre auteur, comme nous venons de le dire, ni l'année précise de sa naissance, ni l'époque de sa mort. Toutefois, en supposant qu'il fut promu à la dignité épiscopale vers l'âge de trente à trente-cinq ans, et que ce fut peu d'années après son sacre qu'il se trouva à Alexandrie pour procéder, en compagnie d'autres évêques, à l'intronisation du patriarche, il semble

que l'on ne s'écarterait guère de la vérité historique, en admettant qu'il a dû voir le jour au commencement du neuvième siècle de notre ère, dans les dernières années du khalifat du célèbre Haroun al-Raschid, et qu'il a prolongé sa vie jusqu'au commencement du règne d'Almostanser billah en 859 ou 860, et peut-être même plus tard, jusqu'à l'année 870 ou 875.

Pour ce qui est du lieu de sa naissance, si ce n'est pas Alexandrie, ce doit être l'une des villes voisines, et peut-être Nestérawéh elle-même, dont il fut fait ensuite l'évêque, attendu que dans les premiers siècles de l'Église, et du temps encore où vivait notre auteur, c'était une coutume assez généralement suivie, que les évêques fussent choisis parmi le clergé de de la ville, où ils devaient siéger en cette qualité.

Mais il faut l'avouer, ce ne sont là que des conjectures, et si nous nous permettons de les mettre en avant, c'est que nous ne pos-

sédons sur les points en question aucun document, aucune donnée certaine et authentique, et que, pour arriver à connaître sûrement les particularités de la vie de notre panégyriste, il nous faut attendre quelque nouvelle découverte, soit historique, soit littéraire, touchant les savants qui ont illustré l'Église copte par leurs écrits, ou les saints personnages qui l'ont édifiée par leurs exemples et leurs vertus : on était loin alors du siècle des Athanase, des Cyrille et de tant d'autres hommes célèbres, qui font la gloire de l'Église d'Alexandrie. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'époque dont il s'agit n'était rien moins que favorable à la culture de l'esprit, et que les hommes divisés par le schisme et l'hérésie, aveuglés par la passion et l'esprit de secte, animés les uns contre les autres, cherchaient bien plus à supplanter leurs adversaires par leurs intrigues et leurs mensonges, qu'à se livrer à l'étude des sciences et des lettres et à produire des œuvres dignes de la postérité. Pendant que les em-

pereurs de Constantinople s'acharnaient contre le culte des images et persécutaient les orthodoxes, en Égypte les Chrétiens qui gémissaient depuis longtemps sous le joug odieux des Musulmans se disputaient les chaires des églises, se querellaient les uns les autres, et les catholiques qui étaient alors réduits à un fort petit nombre, se voyaient souvent traînés par les prêtres et par les évêques Jacobites devant les tribunaux des fonctionnaires mahométans, leurs ennemis communs. Depuis le patriarcat du fameux Dioscore, qui avait répandu dans le pays les erreurs d'Eutychès condamnées par le concile de Chalcédoine, le trône de saint Marc, après avoir été longuement disputé par les hétérodoxes, avait fini par être occupé par deux titulaires, l'un catholique ou en communion avec l'Église de Constantinople, l'autre Jacobite, reconnu par la majeure partie de la population chrétienne et appuyé généralement par les autorités musulmanes, qui voyaient de mauvais

œil tout ce qui pouvait rappeler à leur souvenir l'ancienne domination byzantine, et établir parmi leurs nouveaux sujets des liens quelconques avec une puissance étrangère, ce qui a toujours été, du reste, le secret et l'âme de la politique musulmane suivie à l'égard des sectes chrétiennes de l'Orient.

En effet, lorsque le général Amr ibn-al-Assy, sous le règne du khalife Omar, au commencement de l'islamisme, eut envahi l'Égypte, les Coptes, qui lui avaient prêté aide et assistance pour chasser les Grecs et anéantir leur domination dans cette belle contrée, furent mis en possession des biens et des églises de ceux-ci, et leur patriarche Benjamin, qui avait été exilé, fut rappelé à Alexandrie et rétabli sur son siége avec le concours et l'agrément du général arabe. Les Grecs ainsi dépouillés restèrent sans patriarche près de vingt ans, c'est-à-dire jusqu'au temps de l'empereur Léon l'Isaurien, qui nomma Cosmas au siége d'Alexandrie l'an 726 de J.-C.

Celui-ci, ayant obtenu du khalife Hischam des ordres pour la restitution de l'église patriarcale et des autres siéges occupés par les Jacobites, gouverna en paix les Grecs Melchites, et se montra l'un des plus zélés défenseurs de l'orthodoxie ; mais cette occupation fut seulement temporaire, car ce n'est que quelques siècles après, que l'histoire nous montre sur le siége d'Alexandrie des noms catholiques ou du moins en communion avec l'Église grecque de Constantinople. Après la rupture éclatante avec cette communion, au commencement de la domination musulmane qui avait remplacé celle de l'empire byzantin, il restait encore entre les deux Églises un lien assez puissant pour permettre d'espérer le rétablissement plus ou moins prochain de leur union : c'était la langue liturgique qui leur était commune, cette belle et harmonieuse langue, qui avait servi d'instrument aux Clément, aux Origène, aux Athanase, aux Cyrille et à tous les Pères de l'Église Égyp-

tienne pour composer leurs écrits immortels; mais ce faible lien ne tarda pas à être brisé. Les Coptes, qui possédaient depuis longtemps les Saintes Écritures traduites dans leur langue nationale d'après la version des Septante et le texte grec du Nouveau Testament, voulurent aussi avoir dans leur idiome leurs liturgies, leurs livres de prières et d'offices publics, en sorte que le copte qui, à l'époque dont nous parlons, était encore usité dans presque toutes les villes de l'Égypte, et, en particulier, dans la Thébaïde et dans les localités éloignées du littoral, finit par devenir la langue officielle de l'Église.

Ce fait est constaté par nombre de témoignages recueillis avec soin et consignés par l'un de nos savants orientalistes, feu M. Étienne Quatremère, dans ses *Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Égypte;* nous nous contenterons d'en citer quelques-uns à l'appui de notre assertion et pour l'édification de nos lecteurs.

Saint Antoine n'entendait point le grec, puisqu'il est dit dans sa vie, que les lettres qu'il adressait à ses moines étaient écrites en égyptien, et que lorsque des philosophes grecs voulurent conférer avec lui, il ne put les comprendre ni leur parler que par interprète. C'est en entendant la lecture de l'Évangile faite publiquement dans cette langue, que le même saint avait pris la résolution de renoncer au monde et de se retirer dans la solitude. D'un autre côté, il est certain que les Saintes Écritures avaient été déjà traduites en copte, puisque ces mêmes moines qui n'entendaient pas la langue des habitants d'Alexandrie, méditaient la Sainte Bible, l'apprenaient même par cœur et chantaient les psaumes de David. Saint Pachôme avait écrit sa règle en égyptien. Dioscore, patriarche d'Alexandrie, dans son éloge de Macaire, évêque de Tkoou, rapporte que cet évêque, avec lequel il se rendit au concile de Chalcédoine, ne savait que l'égyptien : ce fait suffirait pour prouver non-seule-

ment que les Saintes Écritures étaient récitées en copte, mais aussi que la liturgie et les offices publics étaient célébrés dès lors dans cette langue, sinon dans toutes les parties de l'Égypte, du moins dans plusieurs diocèses, car ce ne fut que plus tard que cet usage devint général dans toutes les églises coptes, comme nous allons le voir.

En effet, les Égyptiens, débarrassés, d'une part, de la présence du clergé grec Melchite qui exerçait sur eux la domination au nom des patriarches de Byzance; opprimés, de l'autre, par leurs nouveaux maîtres, farouches disciples du faux prophète de la Mecque, les Égyptiens, disons-nous, se virent naturellement contraints de faire un retour sur eux-mêmes, de s'attacher plus fortement à leur patrie, aux usages, aux mœurs, aux traditions de leurs ancêtres, d'affectionner, en un mot, avec plus d'ardeur tout ce qui pouvait leur rappeler l'antique gloire de leur nation. Dans l'impuissance où ils se trouvaient de recou-

vrer leur indépendance politique, ils s'efforcèrent de sauvegarder ce qui est du domaine de la conscience et de la religion, les croyances nationales et la langue propre à leur Église. C'est ainsi que s'opéra chez eux le changement dont nous parlons, et que dans toute l'étendue de l'Égypte, même à Alexandrie et dans les autres villes du littoral, le grec fut remplacé par le copte, et que dans la liturgie et la célébration des offices on abolit l'usage de lire en grec les leçons de l'Écriture et de les expliquer en copte, ou de réciter dans les deux langues les litanies et autres prières, comme cela se pratiquait alors dans certaines Églises.

Cette langue n'est pas, comme l'ont prétendu Vossius et le fameux P. Hardouin, un mauvais jargon, composé de mots grecs, arabes, syriaques, latins, etc., ni une simple corruption du grec, ainsi que l'ont affirmé quelques autres savants, deux opinions dont l'illustre M. Étienne Quatremère n'a pas eu de peine à démontrer la fausseté; mais c'est

un idiome dérivé de l'égyptien qui était parlé à la cour des Pharaons et dans toute l'étendue de leur empire.

Le mélange de mots étrangers dans la langue égyptienne n'a rien qui doive nous surprendre, quand on songe que, dès le berceau de son histoire, ce pays fut souvent envahi par les peuples voisins et qu'il fut occupé longtemps par des conquérants qui, par leur contact quotidien, leurs relations civiles ou politiques, les besoins réciproques de la vie et du commerce, ont dû nécessairement exercer une influence plus ou moins prompte, plus ou moins sensible sur la langue nationale des vaincus. Dans l'origine, il est vrai, le langage des arrière-petits-fils de Noé, celui des Chamites, qui ont peuplé l'Égypte, ne devait pas présenter de fort grandes différences avec celui qui était parlé par leurs frères d'Asie, les Sémites ou descendants du patriarche Sem; il est même probable que bien des années après la dispersion des enfants de Noé et leur

établissement dans les diverses parties du monde, ces deux races s'entendaient encore l'une l'autre, ce qui déjà pourrait expliquer la présence dans la langue égyptienne de quantité d'éléments et de racines communes aux deux idiomes; mais nous trouvons dans l'histoire des deux peuples des faits qui expliquent plus clairement l'origine de ce mélange et l'introduction de ces mots étrangers.

Nous voyons, en effet, que, dès les temps les plus reculés, il exista des relations, soit politiques, soit commerciales, entre les Égyptiens et les Arabes (1), qui furent tantôt leurs alliés, tantôt leurs ennemis les plus redoutables, et sur les côtes occidentales de la péninsule Sinaïtique on a découvert des traces de la domination égyptienne sous les dynasties les plus anciennes. Les rois pasteurs qui ont occupé l'Égypte pendant plusieurs siècles, étaient, selon toute apparence, venus de l'A-

(1) Genèse, XXXVII, 25 et XLIII, 1.

rabie ; d'ailleurs, les deux peuples étant voisins l'un de l'autre, il devait exister entre eux un échange fréquent de relations de toute nature, et l'on est fondé à croire qu'avec cet échange bien des mots d'une langue ont dû passer dans l'autre et recevoir ainsi réciproquement l'hospitalité et le droit de naturalisation. S'il est vrai que les Hébreux, et le fait est philologiquement incontestable, ont fait, pendant leur long séjour en Égypte, de nombreux emprunts à la langue parlée dans cette contrée, principalement pour exprimer les choses qui ont trait à l'industrie et aux arts alors nouveaux pour eux, l'on peut affirmer, sans s'écarter de la vraisemblance, qu'à leur tour, les Égyptiens ne firent pas difficulté d'adopter dans leur idiome un certain nombre d'expressions hébraïques se rapportant à l'état nomade et aux mœurs pastorales des enfants de Jacob.

Mais que dire de l'influence de la domination des Assyriens et des Perses sur les paisibles habitants des bords du Nil ? Dans le

long intervalle qui s'écoula entre le règne de Cambyse et celui d'Alexandre le Grand, environ deux cents ans, il est impossible que l'égyptien ne se soit pas enrichi d'une foule de mots appartenant au dialecte des conquérants, lesquels ont, du reste, laissé sur le sol subjugué une foule de monuments de leur art et de leur écriture, qui sont, de nos jours, l'objet de l'étude et des recherches des archéologues et des savants. L'on sait, d'un autre côté, et d'une manière incontestable, que les Phéniciens et les peuples de la Syrie fréquentaient, à cette époque et même dans les temps antérieurs, les ports et les villes de l'Égypte, et qu'à Memphis même, la capitale de l'empire, les Syriens possédaient tout un quartier de la ville : nous ne parlerons pas des Babyloniens, que le fameux roi d'Égypte Sethosis-Rhamses avait amenés prisonniers des bords de l'Euphrate, au retour de son expédition en Asie, et qui bâtirent sur les bords du Nil une cité dont le nom leur rappelait le souvenir de leur

ancienne patrie, la Babylone d'Égypte (*Babylou en-Chemi*) des écrivains coptes.

Aux Perses et aux Chaldéens succédèrent les Grecs qui, s'identifiant en quelque sorte avec la population indigène en adoptant sa religion, ses mœurs et ses usages, introduisirent dans sa langue une foule de mots nouveaux dont elle s'enrichit sans perdre sa physionomie propre, son caractère et son génie, sans cesser d'être la langue du peuple et de se perpétuer dans les écrits des prêtres et des particuliers, ainsi que sur les monuments publics, comme cela se voit par la fameuse inscription de Rosette et par les papyrus que l'on trouve dans les tombeaux égyptiens et dont quelques-uns datent seulement de l'époque romaine.

De tous ces faits, de toutes ces observations, il résulte que la langue des Pharaons a augmenté peu à peu et successivement son vocabulaire, qu'elle a fait des emprunts aux idiomes étrangers; mais, si l'introduction d'une quan-

tité plus ou moins considérable de mots de cette nature dans l'usage d'une langue devait faire regarder celle-ci comme un mauvais jargon, comme un idiome corrompu et détestable, aucune de nos langues modernes ne pourrait échapper à ce grave reproche, car elles sont toutes plus ou moins composées d'éléments hétérogènes, de mots empruntés soit aux langues anciennes, le grec et le latin, soit aux langues modernes et des peuples voisins. Ce qui constitue une langue proprement dite et, comme disent les grammairiens, une langue *sui generis*, c'est d'abord un fond primitif d'éléments et de racines qui, quoique variant dans leur forme et dans leur évolution, restent toujours les mêmes quant à leur constitution essentielle et originelle, puis une certaine énergie propre à son organisme et à son mouvement, que l'on peut appeler son *génie,* et qui préside à son développement, à ses progrès, et qui fait qu'en s'appropriant des éléments étrangers, elle se les assimile, les trans-

forme et leur imprime son propre cachet. Or telle est la nature, tel est le génie que l'on reconnaît à la langue copte, quand on l'étudie dans les monuments qui ont échappé à l'outrage des siècles, ou dans les ouvrages et les livres que nous ont légués les Égyptiens convertis au christianisme.

C'est dans cette langue ancienne et vénérable qu'a été composé primitivement l'opuscule arabe dont nous donnons la traduction; c'est à cette littérature qu'il appartient et qu'il faut l'attribuer. Deux raisons m'ont amené à cette conclusion, d'abord la forme sous laquelle il est parvenu jusqu'à nous, et ensuite l'époque qui lui a donné le jour. Qu'il me soit permis d'exposer en peu de mots les motifs sur lesquels s'appuie mon sentiment; le premier que nous examinerons, c'est l'époque qui a produit notre homélie, époque relativement ancienne, puisque, comme nous l'avons dit au commencement, l'auteur vivait au neuvième siècle. La langue des conquérants arabes n'é-

tait pas encore alors devenue la langue du pays; l'on n'y connaissait guère que le grec, qui était parlé dans quelques villes du littoral, et le copte, qui s'était conservé dans les provinces de l'intérieur, du centre et du midi, ce qui est attesté par le grand nombre d'homélies et de vies de saints qui dans ces temps-là furent écrites en langue copte et dont M. Étienne Quatremère nous a donné la liste dans ses *Recherches sur l'Égypte*. Ce savant philologue a démontré, par de nombreux témoignages, que l'égyptien ou le copte s'est parlé dans ce pays jusqu'à la fin du dixième siècle, et que les prières qui se faisaient dans les églises en cette langue étaient encore comprises dans la Thébaïde et dans les parties méridionales de l'Égypte au commencement du seizième. A tous ces témoignages, qui ont une valeur incontestable et prouvent suffisamment la thèse que nous soutenons, nous ajouterons les deux faits suivants, que nous avons recueillis dans nos lectures.

Le patriarche Jacobite Joseph avait été cité devant le cadhi du Caire par l'évèque de cette ville et par d'autres personnes qui avaient à se plaindre de son administration. Pendant que l'affaire se plaidait, le patriarche, ayant aperçu parmi ses adversaires plusieurs évêques qui étaient ses suffragants, se mit à les apostropher en langue copte, croyant n'être pas entendu des Musulmans qui étaient présents, mais effectivement il fut compris par quelques-uns de ces derniers, qui se firent un devoir de rapporter ses paroles au juge. Ceci se passait entre les années 832 et 850 de notre ère ; « ce qui prouve, dit l'abbé Renau-
« dot qui raconte ce fait d'après Sévère, évê-
« que d'Oschmounaïn, que l'ancienne langue
« égyptienne était encore en usage à cette
« époque, non-seulement parmi les Chré-
« tiens, mais aussi chez le peuple musul-
« man (1). »

(1) *Undè apparet adhuc in usu fuisse non modo inter*

Le second fait est tiré de Taky eddin Al-macrizy, historien arabe du quinzième siècle. Cet auteur nous apprend que de son temps, dans les provinces méridionales de l'Égypte, les femmes des Chrétiens et leurs enfants ne savaient guère parler que le copte saïdique (1). Ce n'est guère qu'à partir de cette dernière époque, c'est-à-dire le seizième siècle, que le copte cessa peu à peu d'être parlé et que les prières liturgiques, qui n'étaient plus comprises du peuple, furent accompagnées dans les livres d'une traduction arabe. Les faits que nous venons de citer nous permettent de conclure que notre homélie, qui date du neuvième siècle, a été écrite dans la langue alors généralement usitée chez les Chrétiens de l'Égypte. Mais une preuve plus manifeste de l'origine

christianos, sed etiam in plebe linguam illam veterem, quæ postmodum, etc. Voy. *Historia patriarcharum Alexandrinorum,* p. 290.

(1) ونساء نصارى الصعيد واولادهم لا يكادون يتكلمون الا بالقبطية الصعيدية

copte de cette homélie apparaît dans son style et dans la forme dont elle est revêtue.

En effet, la tournure des phrases, la simplicité du langage, la naïveté des pensées exprimées par l'auteur, en un mot l'allure entière de la rédaction, tout cela rappelle à merveille la manière des écrivains coptes, notamment celle des hagiographes et des auteurs de vies de Saints, dont les ouvrages nous sont connus par les publications du P. Georgi, du P. Mingarelli et du savant Zoëga. Si l'auteur de notre légende l'avait rédigée dans la langue du Koran, son style, quoique simple, se montrerait plus correct, plus châtié; il porterait quelques traces de cette élégance particulière aux écrivains arabes de son époque, de ce siècle où la poésie et les belles-lettres, qui étaient en honneur à la cour des khalifes, florissaient aussi dans toutes les parties de leur vaste empire. Or la plume de notre auteur ne rappelle en rien le bon goût de ce siècle; son langage paraît tout à

fait étranger aux belles formes adoptées alors par les écrivains arabes; l'on y rencontre fréquemment des tournures anormales, des fautes grammaticales et tous les vices que l'on reproche aux écrivains de la décadence et qui déparent leurs compositions. Il serait trop long de citer ici des exemples de ces fautes, de ces vices et de ces irrégularités; qu'il me suffise de les signaler d'une manière générale : si les lecteurs auxquels je m'adresse veulent bien prendre la peine de parcourir le texte, ils ne tarderont pas à se convaincre de la vérité de mon appréciation. Après avoir constaté ces vices et ces irrégularités, ils resteront convaincus, comme moi, qu'ils ont sous les yeux non le texte primitif de l'auteur, non son œuvre originale, mais seulement une version quelconque faite dans la langue vulgaire des Chrétiens de l'Égypte, il y a deux ou trois siècles.

Un indice non moins manifeste de l'origine copte de notre légende, c'est l'emploi multiplié de termes qui appartiennent, sans con-

tredit, à l'ancienne langue des Égyptiens ; c'est ainsi que dans le titre même de l'homélie et dans le corps du texte, au lieu des noms de mois gréco-syriens, on cite ceux du calendrier copte, tels que *Barmoudéh* (en copte ⲡⲁⲣⲙⲟⲩⲧⲉ ou ⲫⲁⲣⲙⲟⲩⲑⲓ), *Babéh* (en copte ⲡⲁⲟⲡⲓ), *Abib* (en copte ⲉⲡⲏⲡ ⲉⲡⲏⲡⲓ, ⲉⲡⲉⲓⲫ) et *Toubeh* (en copte ⲧⲱⲃⲉ). A la page 8 du texte manuscrit on trouve deux fois répété le mot *alberba* (البربا au plur. البرابي) qui n'est autre que l'égyptien ⲉⲣⲡⲉ ou ⲉⲓⲣⲡⲉ, *temple*, précédé de l'article arabe ال (*al*), par lequel on désigne les monuments antiques consacrés au culte des dieux égyptiens. A la page 9, on rencontre le nom d'une femme appelée *Sâieh* (سايه), nom qui se lit encore à la page 14 avec l'orthographe سايا (*Saia* ou *Saïe*); c'est la pure transcription de l'égyptien ⲥⲁⲓⲉ (*Saïé*) qui veut dire *Belle* ou *Beauté*. La page 10 nous présente une autre expression également égyptienne ou copte, البنيوط (*Albaniot*), mot composé de l'article arabe ال (*al*) et de ⲡⲁⲛⲉⲓⲱⲧ (*Paneiôt*), qui si-

gnifie *Notre père.* A la page 25, nous rencontrons le mot الفاطاناسليس (*Alfatanaselis*), qui se trouve répété à la page suivante. Cette expression, dont j'ai eu beaucoup de peine à fixer la lecture et l'orthographe à cause de la négligence ou plutôt de l'ignorance du copiste arabe, qui, ne connaissant pas la vraie prononciation du mot original, a omis ou placé mal à propos et fautivement les points diacritiques, cette expression, dis-je, se compose de deux éléments, l'un grec Φατνὴ (*étable, crèche, chapelle*), l'autre copte cλн (*cercueil, caisse de mort*), le tout précédé de l'article inséparable arabe ال (*al*).

Il serait difficile, ce me semble, de se rendre compte de la présence de tous ces mots coptes dans le texte arabe, si l'on n'admettait pas avec nous qu'il a été calqué sur un original égyptien et qu'il en est la simple traduction.

Une autre preuve qui vient à l'appui de notre sentiment se tire d'une particularité paléographique que présente l'écriture de no-

tre texte, et qui consiste en ce que les phrases et les périodes se trouvent séparées les unes des autres par des points destinés à marquer les pauses. Cette manière de ponctuer les textes est contraire à l'usage ordinaire des écrivains arabes, qui n'ont aucun signe de cette nature, tandis qu'elle est de règle chez les auteurs coptes et que tous leurs livres portent la trace de ces signes. Il en est de même chez les Éthiopiens, qui, dans leur écriture, distinguent non-seulement les périodes et les membres de périodes, mais séparent aussi les mots par un, deux, trois et même quatre points, rangés différemment selon leur nombre et la valeur du repos qu'ils veulent noter : méthode qu'ils ont probablement empruntée aux Coptes, mais qu'ils ont ensuite perfectionnée en multipliant les signes en question, à l'effet de faciliter l'intelligence des textes et d'obvier ainsi aux équivoques qui pourraient résulter de la confusion des phrases et des mots tracés sans séparation.

Après tout ce qui vient d'être dit, ce qui

achève la démonstration de notre thèse et doit lever tout doute touchant l'origine copte de notre homélie, c'est un manuscrit de la Bibliothèque Nationale (fonds syriaque n° 237), en écriture dite *Carchouni*, qui porte la date de l'an 1553 et contient en abrégé cette même homélie.

C'est une version différente de celle que nous publions, car, outre qu'elle n'en est qu'un abrégé, elle présente des variantes qui démontrent que l'auteur travaillait sur un texte défectueux en quelques endroits, ou plus complet que celui que nous possédons en certains autres. Nous donnerons les plus importantes de ces variantes et de ces additions, soit au bas des pages qui contiennent le texte, soit dans les notes qui accompagnent notre traduction.

Il est dit, dans le titre de cette version, qu'elle a été faite sur l'original copte par anba Marcos, évêque de Sakha et de Mahalleh, et qu'elle a pour auteur le saint père

Athanasios, évêque de Nestéraweh (1). Le nom d'*Athanasios* a été, sans aucun doute, substitué par le copiste à celui de Severos, qui est celui de l'auteur de notre homélie, car il nous paraît difficile d'admettre que ces deux pièces, dont le fond est identique et qui ne diffèrent quelquefois entre elles que par l'addition ou par la suppression d'un certain nombre de passages, par des tournures qui rendent la même idée, par des expressions équivalentes ou synonymiques, il nous paraît, disons-nous, difficile de croire que le texte qui a servi de base au travail de ce nouveau traducteur ait eu pour auteurs deux écrivains différents. Entre les deux noms Athanasios et Severos il n'y a pas à balancer; le choix de ce dernier nous est imposé par le simple examen, par la lecture

(1) نبتدي بعون الله بنسخ ميمر وضعه الاب القديس اثاناسيوس اسقف مدينة نستروا من اجل مرقوس الانجيليّ الشهيد الخ منها فسّره من القبطيّ انبا مرقوس اسقف سخا والمحلّة : Fol. ١٩٦ du manuscrit.

seule du texte ; dans le cours de son homélie, l'auteur se nomme lui-même, quand il parle du concours qu'il apporta à la préconisation de son patriarche en 211 de l'hégire, car il nous apprend qu'il s'appelait *Severos*. Du reste, l'erreur ou la méprise du copiste égyptien qui a transformé le nom de *Severos* en celui d'*Athanasios* n'a rien qui doive nous surprendre ; il avoue lui-même, à la fin du manuscrit écrit en *carchouni*, qu'il l'a copié sur un exemplaire tracé en lettres arabes, et que, ne connaissant pas bien cette dernière langue, il a dû nécessairement, dans la transcription en lettres syriaques, faire beaucoup de fautes, qu'il prie le lecteur instruit de vouloir bien corriger (1). Il nous dit que la copie en

(1) وكتبها العبد الحقير ابراهيم من قرية الرومانيّة وكل واقف على هذه الاسطر لا يعتب على الناسخ لان كان النسخة عربيّة وانا لم يكون لي معرفة في العربيّ وان وجد غلط يصحّحها والربّ يغفر له ولنا ولجميع بني الميمونه :

question fut achevée par lui, dans la ville du Caire, le 26 du mois d'Eiar de l'an 1553 de l'ère chrétienne, du temps d'anba Gabriel, patriarche des Coptes, de mar Abd'Allah Ignatios, patriarche d'Antioche, et de mar Elias Basilios, maphrien de l'Orient. Il est possible néanmoins que la faute que nous lui reprochons remonte plus haut, et que le dernier scribe se soit fait involontairement et par ignorance le simple complice d'une erreur plus ancienne et qu'il n'a su corriger.

Quoi qu'il en soit, il est évident, comme nous venons de le démontrer, que le texte que nous possédons n'appartient nullement à la rédaction primitive, et qu'il faut sans hésiter y reconnaître une main secondaire et postérieure de plusieurs siècles à la composition de l'œuvre originale, laquelle a été faite dans l'ancienne langue des coptes par Severos, évêque de Nestéraweh.

L'énoncé du titre mis en tête de notre homélie suffirait, d'ailleurs, pour tous nos dou-

tes, s'il en restait encore quelqu'un dans notre esprit, car l'expression شرح qui figure dans ce titre et marque la nature du travail contenu dans le manuscrit, ne doit pas être prise dans son acception ordinaire et commune, celle d'*exposer*, de *commenter;* elle a ici une signification plus étendue : elle veut dire *traduire, interpréter, faire passer d'une langue dans une autre.*

Après avoir établi, autant que cela nous a été possible, la véritable origine de cette composition hagiographique, après avoir fait connaître le nom de son auteur et le temps qui l'a vu naître, il ne nous reste plus qu'à dire un mot de la nature de son œuvre et à faire connaître sa destination.

Dans les églises orientales c'est une coutume fort ancienne, et qui remonte vraisemblablement aux premiers siècles du christianisme, d'honorer la mémoire des Saints, non-seulement en rappelant leurs noms pendant la célébration des divins mystères, mais aussi en

lisant publiquement leurs actes et leurs vies. Chez les Grecs, ces actes, qui sont connus sous le nom de Synaxares (Συναξάρια), font partie des offices publics, ainsi que, chez les Latins, les leçons du bréviaire que nous appelons la *légende* et qui contiennent en abrégé la vie du Saint dont nous célébrons la fête. On les récite, comme dans l'Église latine, à l'office des matines, que les prêtres et les diacres chantent ordinairement dans les églises à la veille des fêtes. De l'Église grecque cet usage a passé aux autres communautés orientales, notamment chez les Syriens, chez les Chaldéens et chez les Maronites, qui donnent à cette lecture le nom de *Sinsár* (سنسار), corruption du mot grec Συναξάριον. Ces légendes qui, en général, ne sont guère qu'un abrégé de Ménologes, étaient quelquefois remplacées dans les offices, surtout quand ils étaient consacrés à la fête de quelque saint illustre ou du patron d'une église, par une sorte de panégyrique ou éloge plus ou moins long, composé par un prédica-

teur ou par quelque Père de l'Église, et que l'on appelait Ἐγκώμιον.

Ce discours sacré, qui appartenait au genre des homélies, ne différait guère de celles-ci, qu'en ce qu'il commençait, comme nos sermons, par la citation d'un texte biblique qui pouvait s'appliquer à la vie du Saint et était accompagné d'une courte explication. Puis venait le récit de la légende elle-même qui était plus ou moins développée; le tout se terminait par des vœux et des prières en faveur de toute la hiérarchie ecclésiastique, de tous les fidèles et de l'Église en général. Dans la collection des Pères de l'Église nous avons un grand nombre de ces pièces liturgiques, mais il en existe encore plusieurs d'inédites, et que l'on conserve dans les divers monastères de la Grèce et de l'Orient, notamment dans les laures du Mont-Athos, selon que nous l'apprenons par les annotateurs des Ménologes et par les auteurs des Synaxares eux-mêmes. Les Coptes possèdent

dans leur langue un grand nombre de ces homélies, dont quelques-unes enrichissent la Bibliothèque du Vatican. On peut voir la description et la nomenclature de ces précieux manuscrits dans les *Recherches sur l'Égypte* par Étienne Quatremère, pag. 112 et suivantes; il en a été publié de nombreux et curieux fragments par le savant Mingarelli dans son ouvrage intitulé : *Ægyptiorum codicum reliquiæ, Musæi Naniani fragmenta*, et en dernier lieu par Zoëga dans son Catalogue des manuscrits coptes du Musée Borgia à Velletri.

La Bibliothèque Nationale de France, si riche en manuscrits orientaux, possède aussi une collection considérable de ces légendes et de ces homélies, traduites, les unes en syriaque, et les autres en arabe, et dont on peut voir la nomenclature et la description dans le *Catalogue des manuscrits Syriaques et Sabéens* publié par l'administration de cet établissement d'après les savantes et consciencieuses

recherches de l'un de ses employés, M. H. Zottenberg (1). Mais, pour en revenir à l'œuvre de l'évêque copte de Nestéraweh, nous voyons par la nature de son contenu et par son titre arabe, الميمر (*almaimar*), *entretien*, *discours*, *homélie* (2) que c'est à ce dernier genre qu'il appartient et que nous devons le rapporter.

Il est dit, dans l'explication qui accompagne le titre, que cette homélie devait se lire publiquement dans les églises de l'Égypte deux fois dans le courant de l'année liturgique, savoir, le jour de la fête de saint Marc, qui se célèbre le trentième jour du mois de

(1) Paris, Imprimerie nationale, 1874.

(2) الميمر (*almaimar*) ou simplememt ميمر (*maimar*) sans l'article, est un terme qui dans le langage ecclésiastique des chrétiens orientaux correspond au mot grec Ὁμιλία, *prédication*, *homélie*. Il dérive du chaldaïque אמר (*amar*) ou du syriaque ܐܡܪ (*emar*), *dire*, *parler*, *discourir*, d'où le nom chaldaïque מאמא (*memar*) ou מימר (*meimar*) et le syriaque ܡܐܡܪܐ (*mimro*), *parole*, *discours*, *entretien*, *homélie*, *conférence*, *sermon*.

Barmoudéh (25 avril), anniversaire du martyre du saint apôtre et évangéliste, et le trentième du mois de Babéh (27 octobre), jour de la Manifestation du chef sacré de ce saint dans la ville d'Alexandrie.

Tels sont les renseignements malheureusement fort incomplets qu'il nous a été permis de recueillir sur la personne de l'auteur de notre homélie, sur le temps où il a vécu, et sur la nature du travail que nous lui devons et auquel je me propose de donner le jour. Cette œuvre n'est peut-être pas la seule qui soit sortie de sa plume, mais jusqu'à ce moment nous n'en connaissons pas d'autre, et, quelque modeste qu'elle soit, nous n'avons pas voulu la laisser plus longtemps dans l'obscurité, vu la rareté des monuments de l'Église copte et l'intérêt qui se rattache naturellement à tout ce qui tient à l'histoire et à la littérature d'une nation si peu connue : heureux si cette publication, qui a exigé de notre part bien des recherches et plus d'une veille dérobée à des

études plus importantes, pouvait inspirer à quelques-uns de nos confrères dans le sacerdoce le désir de cultiver une littérature qui renferme bien des trésors encore enfouis ou peu connus, et de se livrer spécialement à l'étude des hagiographes coptes, dont les écrits sont de nature à jeter un nouveau jour sur l'histoire générale des Églises orientales au neuvième et au dixième siècle.

La copie que nous possédons de l'ouvrage de l'évêque de Nestéraweh, est un cahier in-8° d'une cinquantaine de pages environ, d'une écriture arabe égyptienne tracée avec beaucoup de négligence et de rapidité; les points diacritiques y sont fréquemment omis ou semés à tort et à travers, sans discernement, et quelquefois, à ce qu'il paraît, sans l'intelligence du texte. Les noms propres, en particulier, y sont fort maltraités, ce qui en rend la lecture très-difficile, souvent incertaine, quelquefois même tout à fait impossible. Sur le revers de la dernière page, qui est restée en blanc, on lit

cette note, qui contient la date de la transcription du manuscrit et fait connaître le nom du scribe :

من كتب كاتبه الحقير جبرايل في تشرين الثاني سنة ١١٩٣

c'est-à-dire *de la collection des livres de celui qui l'a transcrit, le très-humble Gabriel, au mois de teschrin II de l'an* 1193. L'an 1193 de l'hégire, car il s'agit de cette ère, correspond à l'année 1779 de la nôtre. Quant au mois de teschrin second, qui est le onzième du calendrier grec macédonien, il correspond à notre mois de novembre. La qualification de très-humble, الحقير, étant celle que se donnent ordinairement les hauts dignitaires des Églises orientales dans leurs actes et dans leurs signatures, elle indique que le copiste appartenait au clergé copte, et qu'il était revêtu, pour le moins, du caractère sacerdotal.

Pour ce qui regarde la provenance de mon manuscrit, il suffira de savoir qu'il faisait autrefois partie de la riche bibliothèque de feu M. Marcel, ancien directeur de l'Imprimerie

Impériale, puis professeur de Langues Orientales au Collége de France, qui en avait fait l'acquisition pendant son séjour en Égypte à la fin du siècle dernier, et qu'il m'est échu à la vente publique de ses livres faite après sa mort, il y a environ une vingtaine d'années.

Par tout ce qui vient d'être dit touchant la nature de l'écrit que nous publions, le lecteur a déjà pu se faire une idée à peu près juste de la valeur littéraire de cette production, du mérite de son auteur, et pressentir le jugement que l'on doit porter sur ces deux points; néanmoins, si sa curiosité n'est pas tout à fait satisfaite, s'il nous demande de nous expliquer plus clairement à cet égard, nous ne lui cacherons point le fond de notre pensée. Notre appréciation, si elle ne prévient pas la sienne, contribuera peut-être, sinon à l'éclairer, du moins à la confirmer, surtout sur certains points dogmatiques, que l'écrivain, qui appartenait à la secte des Jacobites et

tenait parmi eux un rang distingué par sa dignité d'évêque, n'a pu guère toucher sans y glisser quelques gouttes du venin de sa doctrine hétérodoxe. On sait, en effet, que les Coptes sont une branche des Eutychiens, ou plutôt des Monophysites, qui rejettent le concile de Chalcédoine et ne veulent pas convenir qu'en Jésus-Christ il y a deux natures distinctes, l'une divine, l'autre humaine, bien qu'ils reconnaissent en général que la divinité et l'humanité ne sont pas confondues dans sa personne. Sur ce dernier point, les Jacobites diffèrent des Eutychiens proprement dits, qui soutenaient que la nature humaine avait été tellement absorbée par la nature divine, qu'elle ne faisait plus avec celle-ci qu'une seule et même nature. Je crois avoir découvert une trace de l'erreur jacobite dans la manière ambiguë dont s'exprime notre auteur, lorsque, au commencement de son homélie, il compare Notre-Seigneur Jésus-Christ au grain de sénevé dont il est parlé dans l'Évangile, et qui,

étant l'un des grains les plus petits, devient ensuite un grand arbre, si bien que les oiseaux du ciel peuvent venir s'abriter sous son feuillage. « Par cette parabole, dit notre lé- « gendaire, le Sauveur a voulu, faire allusion « à sa divinité et à son unité (يعني بذلك الاهوته « وحدانيّته), » paroles qui dans la bouche d'un monophysite ne sauraient avoir d'autre sens que celui d'exprimer l'unité, c'est-à-dire la confusion des deux natures divine et humaine, ce qui est contraire à la définition catholique qui maintient dans la personne de Jésus-Christ, homme et Dieu tout à la fois, la distinction de ces deux natures. Comme on le voit, l'auteur qui, en racontant la vie de son Saint, n'avait pas à faire une profession expresse de sa propre croyance et de ses opinions religieuses, a trouvé néanmoins le moyen d'exprimer le sentiment erroné de sa secte.

Après sa doctrine, nous allons examiner brièvement les faits qui composent le fond de

son récit et voir le degré de confiance et de crédibilité qu'ils méritent de notre part.

Bien que quelques-uns de ces faits reposent sur un fondement historique et certain, il en est plusieurs qui sont plus que douteux ; quelques-uns sont évidemment apocryphes, d'autres tout à fait imaginaires et fabuleux. Sans parler de l'erreur que notre légendaire partage avec plusieurs hagiographes et qui lui a fait confondre saint Marc l'Évangéliste avec le disciple de ce nom, dont il est fait mention dans les actes des Apôtres (XII, 12), où il est appelé *Jean fils de Marie,* que penser de toutes ces particularités de la vie de saint Marc qu'il prétend tenir lui-même de la bouche de cet apôtre dans une vision nocturne, et qu'il nous débite comme des faits incontestables et des articles de foi? C'est probablement dans les actes apocryphes de la vie de Jean Marc, disciple et cousin de saint Barnabé, qu'il avait puisé toutes ces rêveries et ces opinions erronées. C'est donc mal à propos qu'il veut attri-

buer à notre évangéliste ce que les Actes des Apôtres rapportent de ce disciple, et qu'il le fait le compagnon de saint Paul et de saint Barnabé (1). L'autorité de notre panégyriste ne doit pas, non plus, nous être d'un très-grand poids, quand il nous parle des temps qui ont précédé l'établissement du christianisme en Égypte, et qu'il nous décrit longuement le culte spécial à chaque ville, à chaque localité, car, à l'époque où il vivait, le culte des idoles et des fausses divinités avait disparu depuis longtemps de l'ancien empire des Pharaons; il n'était resté sur ce point que de vagues souvenirs, que des traditions obscures ou contradictoires parmi les Égyptiens, qui, ayant embrassé la foi nouvelle, avaient en horreur la religion de leurs superstitieux ancêtres. Quelques-unes de ses assertions sont, d'ailleurs, en opposition flagrante avec les

(1) Actes des Apôtres XV, 36 et 37, et Épître de saint Paul aux Colossiens, IV, 10.

renseignements fournis par les auteurs païens qui ont vécu dans les siècles où le culte des idoles était encore en honneur; d'autres se trouvent démenties par les découvertes modernes, par les fouilles opérées dans les ruines des villes anciennes auxquelles notre légendaire attribue tel ou tel culte spécial.

Beaucoup de ces noms d'idoles ou de fausses divinités sont tracés dans notre manuscrit par une main peu sûre, hésitante ou ignorante; quelques-uns même présentent une transcription horriblement défigurée et tout à fait indéchiffrable; c'est pourquoi nous ne prétendons pas mettre toutes ces fautes, toutes ces incertitudes sur le compte de l'auteur original, ni porter un jugement absolu sur son ignorance ou sur sa mauvaise foi, car il a pu être trompé par les autorités qu'il a dû consulter pour la rédaction de son travail; son zèle pour exalter la gloire de son héros l'a rendu, sans doute, dupe de son imagination

orientale ; seulement nous croyons que nous sommes en droit de lui appliquer ces paroles que nous avons placées comme épigraphe en tête de cette publication : Τὸ μὴ ὑπὲρ ὃ γέγραπται φρονεῖν, c'est-à-dire ne pas s'écarter dans ses opinions ou dans ses récits de ce qui se trouve consigné dans les Livres Saints, reproche que l'on pourrait également et à plus d'un titre adresser à une foule de légendaires du Moyen Age, qui se sont montrés beaucoup plus amis du merveilleux que soucieux de l'exactitude et de la vérité historique. A part cette accusation qui, d'ailleurs, retombe moins sur la personne de l'auteur que sur l'esprit général de son époque, esprit de crédulité, d'ignorance et de superstition commun à tous les siècles troublés par les guerres, par les persécutions religieuses, par la misère publique ou par les révolutions politiques, à part, disons plus, ce reproche et ce défaut, notre légendaire se recommande à l'attention des curieux par un certain nombre de renseigne-

ments puisés dans les bonnes sources, dont quelques-uns sont confirmés par le témoignage des auteurs ecclésiastiques les plus anciens et les plus connus, et dont quelques autres paraissent tirés d'écrits authentiques que nous ne possédons plus.

La publication de cette œuvre, quelque modeste qu'elle soit, ne sera point considérée, du moins nous l'espérons, comme une chose superflue et sans intérêt, car, outre qu'elle ajoute aux annales de l'Église Orientale une pièce nouvelle et inédite, elle ne laisse pas que de jeter quelque lumière sur l'histoire particulière des Coptes, à l'époque où florissait notre auteur; en effet, elle nous fournit certains détails que l'on chercherait en vain chez les écrivains qui ont traité spécialement de cette nation et de la secte des Jacobites de l'Égypte.

L'opuscule dont nous donnons aujourd'hui le texte accompagné de la traduction française nous a paru mériter une place parmi ces ra-

res fragments de la littérature copte et ces ouvrages dont parle l'illustre Étienne Quatremère, et que l'on aurait « tort, selon lui, de « dédaigner, parce que, outre l'utilité dont ils « peuvent être pour éclairer la philosophie des « Gnostiques et l'histoire ecclésiastique de « l'Égypte, il en est peu qui n'offrent quel« ques détails plus ou moins intéressants sur « la situation politique de cette contrée. On y « trouve, ajoute le même savant, l'indication « d'un grand nombre de villes et de bourgs « dont nous ignorions l'existence ou les véri« tables noms. Ceux même qui, comme les « homélies, etc., ne peuvent apprendre au« cun fait nouveau, ne laissent pas d'être « précieux pour les savants en ce qu'ils of« frent les moyens de ressusciter les différents « dialectes de la langue d'un peuple célè« bre. »

Sous ce dernier rapport, notre homélie, il est vrai, ne saurait être d'un très-grand secours, puisque nous n'avons pas le texte ori-

ginal qui a été évidemment composé en langue copte, mais la version arabe qui est entre nos mains n'abonde pas moins en noms géographiques, et, sous le rapport historique, elle n'est pas, non plus, sans quelque intérêt, puisqu'il y est fait allusion à certains faits qui se sont accomplis en Égypte et qui peuvent donner une idée de la situation religieuse et politique de ce pays à l'époque où l'auteur écrivait.

Afin de compléter la vie de saint Marc et de suppléer à ce que l'auteur de notre homélie a passé sous silence, j'ai cru devoir y ajouter comme appendices deux nouvelles pièces intitulées, l'une : *Vie de saint Marc l'Évangéliste, patriarche d'Alexandrie*, et l'autre : *Prédication et martyre de saint Marc à Alexandrie*, et indiquées dans le *Catalogue des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale, fonds syriaque*, sous le n° 237, en carchouni, et dans les manuscrits de la même bibliothèque, ancien fonds, n° 139, p. 15 et 17 en lettres arabes. Elles ont

pour auteur le savant évêque d'Oschmounaïn, Severos ibn-almokaffée, dont il a été question au début de cette préface. Les détails qu'elles contiennent sont, il est vrai, déjà connus par le grand ouvrage de l'abbé Renaudot sur *la Vie des patriarches d'Alexandrie*, ainsi que par le *Chronicon orientale* d'Ibn al-râheb, traduit en latin par Abraham Ecchellensis (1), mais le texte original n'a jamais été imprimé. En le donnant accompagné d'une traduction française, je crois faire plaisir au lecteur et remplir en même temps une lacune regrettable.

(1) *Chronicon orientale, latinitate donatum ab Abrahamo Ecchellensi syro-maronitâ, e Libano, linguarum syriacarum et arabicæ in almâ Parisiensium Academiâ professore regio ac interprete,* etc. Parisiis, 1651. C'est le titre de la 1re édition. La seconde a été publiée à Venise en 1729, en 2 parties, et porte ce titre : *Chronicon orientale Petri Rahebi Ægyptii, primùm ex arabico latine redditum ab Abrahamo Ecchellensi, etc., nunc novâ interpretatione donatum à Josepho Simonio Assemano, syromaronitâ, Biblioth. Vaticanæ secundo custode.*

Je ne puis terminer cette longue préface, sans faire ingénument l'aveu (que le public savant auquel je m'adresse veuille me le pardonner !) que je ne puis m'empêcher d'éprouver un certain sentiment de satisfaction, quand je pense qu'après un labeur si pénible et si ingrat, il m'est enfin permis de mettre au jour un texte enseveli jusqu'ici dans l'oubli, revu et corrigé avec soin, élucidé autant que possible par mes recherches et mes observations personnelles, et se rapportant à l'histoire d'une des plus grandes lumières de l'Église, l'évangéliste et apôtre saint Marc, disciple de saint Pierre et fondateur de l'illustre patriarcat d'Alexandrie. J'espère qu'il me sera tenu compte des sacrifices de temps et d'argent que cette publication a exigés de ma part, mais, avant tout et dans tous les cas, je le dis avec confiance, j'attends la juste récompense de mon labeur de Celui qui est le Père des lumières et qui distribue à chacun les dons célestes et les faveurs divines

selon sa volonté souveraine, et selon la mesure qu'il lui plaît (1).

Paris, le 2 août 1876.

(1) « Omne datum optimum, et omne donum perfectum desursum est, descendens a patre luminum. » (B. Jacobi epistolæ Catholicæ I, 17.)

HOMÉLIE

SUR

S. MARC, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE

HOMÉLIE

SUR

S. MARC, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE

PAR

ANBA SÉVÈRE, ÉVÊQUE DE NESTÉRAWEH.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, Dieu unique. Amen.

C'est avec l'aide de Dieu, le Droit par excellence, que nous entreprenons de traduire l'homélie composée par le père éminent, notre saint père anba Sévère, évêque de la cité de Nestéraweh, en l'honneur du pieux et chaste saint Marc, l'Évangéliste, l'Apôtre, le grand prédicateur de l'Égypte, lequel termina sa glorieuse course et son bon combat (1), le trentième et dernier jour du mois de barmoudéh (2), homélie qui se lit ce jour-là, ainsi

(1) II ad Timotheum, IV, 7.
(2) Le 25 avril.

qu'au trentième et dernier jour du mois de bâbeh (1), fête de la Manifestation de son chef sacré dans la ville d'Alexandrie. Que ses bénédictions et ses saintes prières nous conservent dans la foi orthodoxe jusqu'à notre dernier soupir! Amen.

(1) Le 27 octobre.

J'ouvrirai ma bouche, dit l'Esprit-Saint, *pour faire entendre des paraboles; je dirai les choses cachées dès le commencement, ce que nous avons appris, ce que nos pères ont raconté, ce qu'ils n'ont pas caché à leurs enfants, mais transmis de génération en génération, en publiant les hauts faits du Seigneur, ainsi que les merveilles qu'il a opérées, afin que leurs enfants mettent leur espoir dans le Seigneur, et qu'ils n'oublient point ses préceptes, ni les commandements qu'il leur a donnés* (1).

Mes frères bien-aimés, c'est éclairé par l'Esprit-Saint, que je vais maintenant prendre la parole, pour vous raconter l'histoire de ce saint illustre, de cet homme-vierge, saint Marc, apôtre et évangéliste, cette lumière dont les rayons ont dissipé les ténèbres de l'erreur. Je vous ferai d'abord connaître les parents qui eurent le bonheur de lui

(1) Psaume LXXVII, 2, 3, 4, 5 et 9; et Matth., XIII, 35.

donner la naissance corporelle dans ce monde ; je vous parlerai ensuite de sa bonne conduite, de sa droiture et de la louable simplicité de son œil, qui faisait que tout son corps était lumineux, selon ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ (soit-il glorifié !) dans son saint Évangile : *Si ton œil est simple, ton corps entier sera lumineux* (1). En effet, ce saint admirable, ce flambeau resplendissant, l'évangéliste saint Marc, a été tout lumière depuis sa naissance jusqu'au terme de ses jours ; il n'y a jamais eu chez lui ni obscurité, ni envie (2), ni rien de haïssable, ni ruse, ni tromperie, en un mot, il ne sut jamais, et cela, dès l'âge le plus tendre, ce que c'était que de faire du mal : loin de là, il fut toujours pur, innocent, vierge et chaste tant dans son esprit que dans son corps. Son cœur, son âme était la résidence de l'Esprit Paraclet, qui l'avait doué d'un langage, d'une sagesse telle, que le monde entier ne pouvait lui résister (3). C'est pourquoi il est vrai de dire que l'Égypte avec toutes ses provinces fut éclairée par la lumière que saint Marc y répandit. En effet, cette contrée était ancien-

(1) Matthieu, VI, 22.

(2) Le texte porte حسد, *envie*, mais il est possible que ce soit là une faute de copiste, et que la véritable leçon soit خسر, *vice, erreur, égarement*.

(3) Luc, XXI, 15.

nement plongée dans les ténèbres du paganisme; chaque district, chaque ville avait son idole particulière, son dieu de forme différente : les habitants de Thèbes adoraient un chien que l'on appelait *Kinou;* ceux de Sahrajt, un lion; ceux d'Abou Syr, une génisse; ceux de Sanhour, un taureau d'airain; ceux d'Atrib, un taureau de pierre; ceux de Schandid rendaient les honneurs divins à un sycomore; ceux de Bastah adoraient un lion de pierre; les habitants de Farama, une idole également de pierre; ceux de Nikious, une statue de pierre qui représentait un homme; ceux de Sakha, une lionne également de pierre; ceux de Toweh adoraient l'eau et les *Canopus.* Les habitants de Sa adoraient un pourceau de pierre; ceux de Damanhour, un lion également de pierre; ceux de Tandeh et d'Alfarragin adoraient une idole appelée *Keschron;* ceux de Sonhour vénéraient le lebakh; ceux de Kalabschi, un palmier; ceux d'Alexandrie adoraient une idole du nom de Sérapis; ceux de Menouf-la-Supérieure, une génisse; ceux de Aïn-Schems avaient un simulacre qu'ils vénéraient sous le nom de *Soudi;* ceux de Memphis adoraient le dieu Hapis sous la forme d'un taureau de pierre; ceux d'Ikhmim, Apollon; ceux d'Ensiné adoraient une idole du nom de *Sérapis;* ceux d'Alkaïs vénéraient le soleil, la lune et les étoiles; ceux d'Oschmounaïn, une statue de

pierre représentant un homme, et ceux d'Ossouan diverses statues et idoles; en un mot, tous les habitants de l'Égypte et de ses nomes étaient plongés dans l'idolâtrie, n'ayant aucune connaissance de Dieu, le souverain créateur. Mais lorsque l'astre brillant, le saint illustre, Marc l'évangéliste, leur eut été envoyé, il les éclaira tous par la prédication de l'Évangile, et il répandit la lumière de la vraie religion non-seulement dans l'Égypte, mais aussi dans le monde entier, selon ce que l'Esprit-Saint a dit de nos pères dans la foi, les apôtres et les saints disciples : *leur parole a retenti sur toute la terre, et leur langage a été entendu jusqu'aux extrémités du monde habité* (1), car il est de fait que son évangile et les paroles vivifiantes que l'Esprit-Saint a proférées par sa bouche parmi les soixante et douze régions de la terre, se lisent maintenant dans toutes les églises; que c'est par ces mêmes paroles que les peuples ont été éclairés, qu'ils se sont entièrement soumis (au joug de la vérité), et qu'ils ont embrassé la croyance en la Trinité sainte, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Saint Marc, l'apôtre et le serviteur de Jésus-Christ, a paru parmi toutes les créatures comme ce grain de sénevé (dont parle l'Évangile), qui grandit et devient un arbre considérable, si bien

(1) Psaume XVIII, 5, et Epist. ad Rom., X, 18.

que les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches et se mettre à l'abri de son ombre (1); car, bien que Notre-Seigneur Jésus-Christ (soit-il glorifié!) ait voulu se désigner lui-même par cette comparaison, néanmoins on peut aussi en appliquer le sens à saint Marc, cette lumière resplendissante, car ceux qui suivent le Christ sont eux-mêmes d'autres Christs et les membres du Christ (soit-il glorifié!).

En disant de ce grain de sénevé, que c'est la plus petite de toutes les semences, et que, lorsqu'il a poussé, il devient la plus grande des plantes et atteint même les dimensions d'un arbre considérable, au point que les oiseaux du ciel peuvent s'abriter sous ses branches, Notre-Seigneur Jésus-Christ (soit-il glorifié!), qui s'est appliqué à lui-même cette parabole, a voulu par là nous marquer sa divinité et son unité, en ce que, se trouvant dans le sein de son miséricordieux Père, avant de s'être revêtu d'un corps mortel, il a été touché de compassion et a daigné descendre du ciel, sans néanmoins quitter le trône de sa gloire; qu'ensuite, par un effet de sa miséricorde et de sa bonté infinie, il a pris naissance sur la terre, et s'est abaissé, tel que le petit grain de sénevé qui, venant

(1) Matthieu, XIII, 31; Marc, IV, 31, et Luc, XIII, 19.

à croître, se montre au jour, se développe et finit par devenir un grand arbre. C'est ainsi que, lorsque le Verbe de Dieu le Père est descendu dans le sein de la vierge immaculée, sainte Marie, la vierge élue de Dieu, rien n'a d'abord paru ostensiblement, et ce mystère est resté caché et invisible, comme le petit grain confié à la terre, dont nous ne connaissons l'existence que lorsqu'il a poussé hors de la terre, et qu'il devient un grand arbre, au point de faire l'admiration de tout le monde. Il en a été ainsi du Verbe de Dieu, le Père, car la lumière de sa divinité n'a paru sur la terre, que lorsqu'il a bien voulu s'incarner et s'unir à la nature humaine parfaite dans le sein de la vierge pure, de la vierge sainte, notre Dame Marie, et en naissant d'elle, et cela, selon qu'il l'a voulu, sans semence humaine et par un mystère ineffable et tout à fait incompréhensible, en sorte que celui qui n'était pas visible ni connu, s'est montré visible par son incarnation, que tout le monde a pu le contempler, qu'il a vécu au milieu d'eux, et que les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les anges, sont venus l'adorer. Quant à ce qui est dit du grain de sénevé, qu'il sort du sein de la terre, c'est une figure de ce qui s'est accompli en Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a manifesté sa gloire à tous les hommes qui sont sous le ciel, en sorte qu'à son tour il a mérité d'être glorifié par eux, et

que les anges du ciel sont venus l'adorer sur la terre. Notre-Seigneur Jésus-Christ a appelé lui-même les saints anges *les oiseaux du ciel* ou *les passereaux*, selon ces paroles, que dans son saint Évangile il adresse à ses vertueux disciples : *Ne craignez point*, *car vous valez plus que beaucoup de passereaux* (1); et selon ces autres : *Afin que vous alliez et que vous portiez du fruit* (2), désignant ainsi non-seulement nos pères, les saints apôtres, mais aussi tous ceux qui, venant après eux, mettraient en pratique leurs ordonnances, leurs canons et leurs commandements, et qui marcheraient sur leurs traces, comme les martyrs, les justes et les hommes pieux, les confesseurs, les anachorètes et les saints solitaires; or combien ne seront-ils pas nombreux au saint jour du jugement? Ils valent plus que beaucoup de passereaux, c'est-à-dire les anges; car, au grand jour du jugement, ils seront plus honorés auprès de Dieu que les anges du ciel : c'est qu'en effet les anges ne sont point corporels, tandis que les saints le sont, et qu'ils haïssent volontairement non-seulement le corps dont ils sont revêtus, mais aussi leur âme, pour suivre uniquement le Seigneur; c'est pour-

(1) Matthieu, VI, 26, et X, 31; Luc, XII, 24.
(2) Jean, XV, 16.

quoi ils seront très-élevés en gloire, et ils seront honorés dans le royaume du ciel bien plus que les anges.

Après ces explications, revenons au sujet que nous avons entrepris de traiter; tâchons d'éclaircir la généalogie du grand saint Marc, l'apôtre du Seigneur, la lumière resplendissante qui a éclairé l'Égypte et le monde entier. C'est une question assez obscure, car l'Écriture, qui parle de saint Marc, fait mention seulement de sa mère, ne disant absolument rien de son père. Or, celui qui lui donna le jour n'était point de race israélite; sa mère seulement appartenait à cette nation, comme nous aurons l'occasion de l'établir dans la suite de ce discours.

Je commencerai donc par parler des aïeuls de ce jeune et sage enfant. Il y avait à Jérusalem deux frères fort riches, qui possédaient, comme le patriarche Abraham, beaucoup d'or et d'argent et tous les objets dont se composent les trésors de ce monde. L'un s'appelait Abraham et l'autre Jacob. Ils étaient de la famille de Lévy, tribu que le Seigneur avait choisie de préférence à tous les enfants d'Israël, pour lui donner des prêtres. Abraham, frère de Jacob, que nous venons de nommer, épousa une femme de sa tribu, qui s'appelait Élisabeth.

Quant à Jacob, une dispute s'étant élevée entre

lui et son frère, il partagea avec celui-ci les biens paternels, et devint un grand négociant, faisant des voyages par mer. Il finit par quitter la ville de Jérusalem, et, s'étant embarqué, il se dirigea vers une ville très-célèbre et très-connue, située en Afrique et appelée *Abountah* ou *Tunis*, près de Carthage, où il épousa une femme du nom de *Tecla*. De là, Jacob l'Israélite, s'étant de nouveau mis en mer, se rendit dans la ville d'Alexandrie, où il acheta une maison et fixa son séjour pour exercer le négoce. Or il y avait à Oschmounaïn, ville bien connue, un homme fort riche appelé *Agathon*. Ses parents, qui étaient païens, adoraient le veau appelé *Habib* (*Hâfi*), veau au culte duquel les Égyptiens sont très-attachés. Ils moururent dans leur infidélité, laissant orphelin leur jeune fils Agathon. Les Mages, étant alors venus le trouver pour l'engager à les suivre jusqu'au temple et à y adorer leurs dieux, que ses parents avaient toujours servis et vénérés, il se mit en route avec eux; mais, lorsqu'il fut entré dans le temple, Satan sortit tout à coup de l'idole, en criant : « Retire-toi d'ici; tu n'as ici aucune part avec moi, car tu es mon ennemi. » Agathon, ayant jeté les yeux sur le veau que l'on adorait, ne put s'empêcher de rire et de se moquer de l'idole aussi bien que de ses ministres et de ses adorateurs. Il reprit ensuite le chemin de

sa maison, accomplissant, sans le savoir, ce qui est écrit dans le prophète Jérémie : *Certes, il a été couvert de honte, Hapis, ce veau chéri des Égyptiens* (1).

Agathon rentra donc dans sa maison, et, quoiqu'il n'eût aucune idée du Dieu du ciel, ses parents ne l'ayant pas connu eux-mêmes, il s'abstint de reparaître dans le temple le reste de ses jours. Or la maison de ses parents était sise dans l'intérieur de la ville, près de la porte orientale. S'étant procuré un plançon de lébakh, il le planta dans la cour de son habitation, derrière la porte, et il l'arrosait chaque jour avec du vin exquis, en sorte que le lébakh grandit et devint un arbre magnifique. Il se tenait assis à l'ombre de cet arbre la nuit aussi bien que le jour. Il se plaisait à accueillir auprès de lui tous les étrangers qui se rendaient dans la ville, leur donnant généreusement l'hospitalité; il les comblait même de ses libéralités et leur faisait des dons en argent, accomplissant à leur égard ce que le patriarche Abraham, notre père, nous a recommandé par son exemple, lorsque, étant assis à l'ombre de l'arbre de Mambré, il admettait auprès de lui tous les étrangers (2).

Agathon avait à son service un grand nombre

(1) Jérémie, XLVI, 15.

(2) Gen., XVIII, 1, 2, 3, et les versets suivants.

d'esclaves qui l'aidaient dans l'administration de ses biens, dans la culture de ses champs et de ses vignes. Il cultivait en particulier le lin, qu'il semait en grande quantité et qu'il livrait au commerce. Or, par la volonté de Dieu, il arriva que dans la ville d'Oschmounaïn le lin se trouva sans valeur et qu'il ne se présentait aucun chaland pour l'acquisition de cette marchandise. Les gens attachés à son service lui conseillèrent alors de charger un navire de son lin et de l'expédier à Alexandrie, où il aurait des chances pour le vendre, ce qu'il fit. Lorsque Agathon fut arrivé dans la ville d'Alexandrie avec son chargement, un ange du Seigneur, apparaissant à Jacob l'Israélite, lui dit : « Jacob, lève-toi, et rends-toi sur les bords de la mer. Là tu trouveras un homme du nom d'Agathon, monté sur son navire et ayant avec lui un chargement de lin. Amène-le dans ta demeure et enseigne-lui la voie du Seigneur, Dieu d'Israël. Tu lui donneras ta fille pour épouse, et de ta race et de la sienne il sortira un chef, qui dominera un jour sur l'Égypte entière. »

Or, il se trouvait que Jacob l'Israélite n'avait point d'enfant mâle, mais seulement une fille qui portait le nom de *Sâieh*. Docile à la voix de l'ange qui lui apportait les ordres du ciel, Jacob l'Israélite se rendit auprès d'Agathon, et, l'ayant con-

duit dans sa demeure, il lui fit connaître la voie du Seigneur, notre père. Agathon crut de tout son cœur en Dieu notre Seigneur, et l'adora. Après cela, Jacob, ayant acheté tout le lin d'Agathon, mit entre les mains de celui-ci une somme d'argent considérable, et, de plus, il lui donna sa fille en mariage. Après les fêtes et les noces qui durèrent plusieurs jours, Agathon reprit enfin le chemin d'Oschmounaïn, amenant avec lui sa nouvelle épouse, ainsi que Jacob l'Israélite, père de celle-ci, lequel voulut bien les accompagner. Arrivé à Oschmounaïn, celui-ci trouva chez son gendre tant d'aisance et de richesses, qu'il en fut émerveillé. Après un court séjour auprès de lui et de sa fille qu'il consola de son mieux, il s'en retourna en paix dans la ville d'Alexandrie, sa patrie. De son côté, Agathon n'oublia point ses louables habitudes : assis à l'ombre du lébakh, il y accueillait dans la joie du Seigneur, Dieu d'Israël, les étrangers qui se présentaient à lui, ce qui arrivait chaque jour de sa vie.

Alors Satan, cet ennemi de tout bien, ne vit pas sans un profond déplaisir les vertus pratiquées par le saint homme, qui, du reste, ne laissait pas que de faire tous les jours de nouveaux progrès dans la voie des commandements de Dieu. Ayant donc pris la forme d'un vénérable chéikh, il se pré-

senta devant le gouverneur de la villè et lui parla ainsi : « Seigneur, voici qu'Agathon, fils de l'ancien commandant (?), a abandonné le temple des dieux pour embrasser le culte des dieux des Hébreux, ennemis des Égyptiens, puisqu'autrefois ils précipitèrent Pharaon dans la mer Rouge, où il trouva la mort. Voilà que cet impie se tient constamment assis près de la porte orientale de la ville, à l'ombre d'un lébakh : je vous conseille donc de faire abattre cet arbre, afin que cet homme revienne à notre religion et qu'il pratique les commandements de nos dieux. »

A ces paroles, le gouverneur devint furieux et son cœur se remplit d'une violente colère. Ayant rassemblé ses cavaliers, il partit avec toute sa troupe, et courut vers la maison d'Agathon, lequel il trouva assis au pied du lébakh. L'ordre ayant été donné de couper l'arbre, Agathon, consterné et saisi de la plus grande tristesse, eut recours au Seigneur et lui adressa cette prière : « Seigneur, Dieu d'Israël, daigne exaucer aujourd'hui mon humble supplication : rends-moi justice contre ces hommes, qui veulent abattre un arbre pour lequel j'ai pris tant de peine. » Pendant qu'il faisait cette prière, un homme s'était apprêté à donner un coup de hache sur l'arbre ; mais incontinent l'instrument lui échappant des mains alla s'enfoncer profondément

dans le lébakh, où il disparut, et où il est resté caché jusqu'à nos jours.

A la vue de ce prodige, le gouverneur et tous ceux qui l'accompagnaient, saisis de terreur, devinrent aussi immobiles qu'un rocher. Alors le gouverneur pria Agathon d'intercéder auprès de son Dieu, afin qu'il le délivrât de l'effet de cette terreur et qu'il les rendît sains et saufs, lui et tous ceux qui lui appartenaient. Agathon pria donc le Seigneur en leur faveur, et ceux-ci recouvrèrent la santé et n'éprouvèrent plus le sentiment de la terreur. A la vue de tout ce qui venait de se passer, le gouverneur, pénétré d'admiration et de reconnaissance, fit peser en sa présence soixante-douze livres d'or, et les remit à Agathon pour l'entretien du lébakh ; de plus, il fit tracer sur le tronc de l'arbre les mots que voici : « C'est ici le lébakh qui a été gratifié de soixante-douze livres d'or. Je défends à qui que ce soit d'approcher de cet arbre et d'en rien couper, à cause de ce qui m'est arrivé à son occasion. » Cela fait, le gouverneur reprit en paix le chemin de sa demeure.

Quelque temps après cet événement, l'ange du Seigneur apparut à Agathon au pied du lébakh et lui dit : « Va-t'en à ta maison, et fais-toi un devoir de connaître ta femme, car elle mettra au monde un fils, qui portera le nom de Jean et de la postérité

duquel il surgira un homme qui sera un grand prince devant le Seigneur Dieu (1). En ce temps-là le fils de Dieu viendra dans ce monde et s'incarnera dans le sein d'une vierge pure, sans tache et sainte, du nom de *Marie* (2). Il se choisira soixante-douze disciples (3), autant qu'il y a de livres d'or assignées à cet arbre. Ton petit-fils sera compté parmi ces soixante-douze disciples, et son nom deviendra plus célèbre que celui de beaucoup d'entre eux. Deux ans après son incarnation et sa naissance tempo relle, le Messie, fils de Dieu, descendra en Égypte et entrera dans cette ville d'Oschmounaïn, où il verra cet arbre de lébakh se courber devant lui en signe d'adoration. Plus tard, lorsqu'il aura accompli sa mission et qu'il sera monté au ciel en corps et en âme, on bâtira ici autour de ce lébakh une superbe église sous le vocable de la mère de Dieu, la vierge Marie. » Le lébakh qui adora Notre-Seigneur dans la ville d'Oschmounaïn se trouvait à l'intérieur de la porte orientale, où on le voit encore de nos jours. L'ange ajouta : « Le lébakh sera un objet d'adoration pour tous les hommes; il vivra de siècle en siècle jusqu'à la consommation des temps, en sorte qu'il rendra témoignage de-

(1) Comp. S. Luc, I, 13-15.
(2) Matth., I, 18 et suiv., et Luc, I, 27, 28 et suiv.
(3) Luc, X, 1.

vant toutes les nations au Seigneur, Dieu d'Israël.» L'homme de Dieu, Agathon, ayant entendu ces paroles de la bouche de l'ange du Seigneur, resta confondu et rempli d'admiration, puis, étant rentré dans sa maison, il se fit un devoir de connaître sa femme, suivant l'ordre qu'il en avait reçu de l'ange du Seigneur. Quelques jours après, sa femme devint, en effet, enceinte; mais, arrivée au quatrième mois de sa grossesse, elle eut le malheur de perdre Agathon, son mari, homme de Dieu, s'il en fut jamais. On l'ensevelit au pied du lébakh qu'il avait lui-même planté.

Quant à Jacob l'Israélite, ayant appris la mort prématurée de son gendre, il quitta Alexandrie pour se rendre à Oschmounaïn. Là, ayant repris sa fille avec tout l'or et tout l'argent qui lui appartenait, il s'en revint à Alexandrie. Il acheta des esclaves mâles et des esclaves femelles qu'il mit à la disposition de sa fille, et il l'établit dans sa propre maison avec tout ce personnel. Quelque temps après, ayant réuni tous ses biens et toute sa fortune, il se décida à quitter le pays et à s'en retourner à Tunis, près de Carthage, en Afrique, où il forma un nouvel établissement.

Sa fille, étant alors arrivée au terme de sa grossesse, mit au monde un enfant mâle, auquel on donna le nom de Jean, selon que l'ange du Seigneur

l'avait annoncé. En grandissant, l'enfant croissait chaque jour en sagesse et dans la connaissance des commandements du Seigneur Dieu, qu'il servait nuit et jour de tout son cœur. Cependant son aïeul, Jacob l'Israélite, ayant eu la bonne pensée de se rendre à Jérusalem pour renouveler la connaissance de son frère et proche parent Ibrahim, et de s'informer de l'état de sa santé, il se dirigea vers cette ville, amenant avec lui le jeune Jean, fils de sa fille Sâïeh, nom qui signifie *Belle*. Lorsque Ibrahim apprit l'arrivée de son frère, il alla à sa rencontre, et, se trouvant en présence l'un de l'autre, ils se donnèrent le baiser fraternel, en versant des larmes de joie, comme le patriarche Jacob lorsqu'il revit son fils Joseph (1), car il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient pas vus ni rencontrés. Jacob, étant entré dans la maison d'Ibrahim, y trouva les deux enfants que celui-ci avait eus de sa femme, et dont l'un, qui était un garçon, s'appelait *Lévi*, et l'autre qui était une fille, portait le nom de *Hannah*. A la vue de ces deux enfants, Jacob, le cœur plein de joie, dit à son frère : « Dieu ne m'a pas accordé la faveur d'avoir un enfant mâle ; c'est mon petit-fils Jean qui est destiné à devenir mon héritier : accorde-moi donc, cher frère, la main de ta fille pour Jean,

(1) Genèse, XLVI, 29 et 30.

afin que par ce mariage Dieu lui donne une lignée, et que, de la sorte, mon nom ne s'éteigne point en Israël. » En entendant cette proposition, le cœur d'Ibrahim fut au comble de la joie, et il donna sa fille Hannah en mariage à Jean. Lorsque les jours consacrés aux réjouissances des noces furent accomplis, Jacob prit avec lui Jean et Hannah, son épouse, et s'en retourna à Tunis près de Carthage, dans la province d'Afrique, qu'ils avaient choisie pour patrie. Ils s'établirent donc là, mais peu de jours après leur arrivée Jacob l'Israélite et Saïeh, sa fille, étant venus à mourir, Jean se trouva seul en Afrique avec sa femme Hannah. Ibrahim, ayant appris le décès son frère Jacob, s'embarqua sur un de ses navires, et fit route vers l'Afrique. Étant arrivé dans ce pays, il prit avec lui Hannah, sa fille, et Jean, son époux, réunit dans ses mains tout ce qu'ils possédaient, tous leurs trésors, ainsi que les restes mortels de leurs parents, et il revint en paix à Jérusalem, où il eut soin de déposer le corps de son frère Jacob et celui de sa fille Saïeh dans le tombeau de leurs ancêtres, situé hors de la ville. En ce temps-là, Jean connut sa femme Hannah qui devint enceinte du glorieux saint Marc, ce qui eut lieu vers la fin de l'an XXX de l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Arrivée au neuvième mois de sa grossesse, elle eut le malheur de perdre

Jean, son mari; mais bientôt après, elle accoucha heureusement d'un fils, auquel Ibrahim, son père, voulut que l'on donna le nom de *Jean,* celui que son père défunt avait porté. Quant à Lévi, fils d'Ibrahim, ayant embrassé la profession de négociant, il avait quitté la maison de son père, et il était allé s'établir à Cypre, où il avait épousé une femme de ce pays. C'est elle qui donna naissance à Barnabé, qui devait devenir un grand saint et l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Après la mort d'Ibrahim, père de Hannah et de Lévi, celui-ci arriva de l'île de Cypre, afin de faire le partage des biens paternels avec Hannah, mère de saint Marc, ce qui étant fait, il s'en retourna à Cypre, où il mourut, à son tour, laissant pour héritier de ses biens son fils Barnabé. Or celui-ci, ayant appris les œuvres opérées par Notre-Seigneur Jésus-Christ (soit-il glorifié !), vendit tous ses biens et tous ses trésors, en distribua le produit aux pauvres, aux veuves et aux orphelins (1); et, ayant donné la liberté à tous ses esclaves, il se mit à la suite de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, Dieu toujours miséricordieux, en le priant de l'admettre au nombre de ses disciples. Notre-Seigneur Jésus-Christ, le dieu miséricordieux, accédant à sa

(1) Actes des Apôtres, IV, 36 et 37.

demande, lui donna le surnom de *Fils de la Consolation* et l'envoya avec les soixante-dix disciples prêcher le royaume de Dieu parmi les nations (1). Or Jean, autrement dit Marc, était âgé de trois ans, à l'époque où Notre-Seigneur Jésus-Christ fut crucifié, c'est-à-dire la trente-quatrième année de sa très-sainte Incarnation.

Quant à Hannah, mère de saint Marc, elle se joignit secrètement aux saintes femmes qui furent témoins du crucifiement du Sauveur et apportèrent des parfums à son tombeau. Lorsque saint Marc fut devenu un peu grand, Hannah confia l'éducation de l'enfant aux soins du frère de sa mère, afin de lui faire apprendre les sciences divines et les sciences humaines; or, le nom de son oncle maternel était *Setho* (?).

Celui-ci, ayant pris saint Marc avec lui, s'appliqua à l'instruire, en sorte que celui-ci apprit le grec, l'hébreu et le latin; c'est pourquoi beaucoup

(1) D'après le récit de S. Luc (Actes des Apôtres, IV, 36 et 37), dont l'autorité est divine, ce n'est pas Jésus-Christ lui-même qui donna à S. Barnabé le surnom en question, mais bien les Apôtres, aux pieds de qui S. Barnabé avait déposé le produit de la vente de ses biens. D'ailleurs, le fait dont il s'agit se passa après l'ascension du Sauveur, et il y a ici un anachronisme qui, mêlé à d'autres erreurs historiques, ne doit pas étonner de la part de notre panégyriste.

de passages de son évangile sont très-difficiles à entendre, et l'on voit que cet auteur sacré y a inséré quantité d'expressions étrangères qu'il avait apprises, et qui ne se reucontrent point chez les autres évangélistes.

Lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ fut crucifié, il confia le soin de sa mère, vierge immaculée, sainte Marie, au disciple bien-aimé, au chaste et vertueux apôtre saint Jean, qui l'amena dans sa demeure, et se fit un devoir de la servir comme un serviteur sert sa maîtresse. Or, la mère immaculée, mère de Dieu, après le crucifiement de son fils bien-aimé, vécut encore quinze ans dans ce monde terrestre. Pendant cet intervalle, Hannah, mère de saint Marc, se rendait, à chaque heure du jour, auprès de la sainte Vierge, mère de Dieu, en compagnie de son jeune fils, Jean, qui fut ensuite appelé Marc, et, après avoir été bénie de la main de la mère de Dieu, sainte Marie, elle revenait à sa maison avec son fils.

Après la descente du Saint-Esprit sur les saints et vertueux disciples, le jour de la Pentecôte, lorsque tous ceux qui avaient cru en Jésus-Christ reçurent le baptême, Hannah, mère de saint Marc, s'étant présentée avec son jeune fils Jean devant la vierge très-pure, sainte Marie, mère de Dieu, elle la pria de lui conférer la grâce du baptême, à elle et à

son fils Jean. La vierge Marie, cédant à leur désir, commanda à saint Jean, le disciple bien-aimé, l'évangéliste, de les baptiser tous les deux, Jean et sa mère Hannah, et à l'instant même ils furent baptisés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Le nom de Jean fut alors changé en celui de *Marc* (1), et Hannah, sa mère, reçut celui de *Marie*. Pendant que la main de saint Jean le bien-aimé était levée au-dessus de la tête de saint Marc, pour le baptiser, Notre-Dame, la Vierge-Marie, aperçut la main du fils unique, Jésus-Christ, étendue sur la tête de saint Marc, comme pour témoigner que celui qui le baptisait était notre sauveur Jésus-Christ lui-même. Elle vit également le ciel s'entr'ouvrir, et le Saint-Esprit descendre sous la forme d'une colombe et se manifestant comme un vent doux et agréable, qui répandait une odeur des plus suaves et qui se trouvait accompagné d'un éclat resplendissant comme la couleur du feu. Le Saint-Esprit descendit ainsi visiblement sur la tête de saint Marc, et enveloppa tout son corps ; c'est pourquoi il fut rempli du Saint-Esprit dès ses plus tendres années. A la vue de ces merveilles

(1) Après ce qui a été établi dans notre préface, il est superflu de faire remarquer que Jean-Marc est tout autre que S. Marc l'évangéliste, et que partant sa mère ne s'appelait pas *Marie*.

opérées en faveur de saint Marc, la Vierge immaculée fut dans la plus grande admiration, et remercia le Sauveur des faveurs signalées qu'il daigne accorder à ses élus pendant qu'ils se trouvent encore dans ce monde. Elle prit saint Marc dans ses bras sacrés, le baisa affectueusement et prophétisa sur lui en disant : « Heureux enfant ! tu seras un jour le second des évangélistes de mon fils bienaimé, mon Seigneur Jésus-Christ. »

Quant à Marie, mère de saint Marc, en entendant cette prophétie au sujet de son enfant, elle fut remplie de joie et d'allégresse ; elle se trouva presque aussi heureuse que ceux qui sont déjà entrés dans le séjour de la lumière éternelle. Ensuite, ayant pris son fils Marc, elle retourna dans sa maison en paix et glorifiant Dieu. Elle accueillait chez elle tous les disciples et tous ceux qui avaient cru en Notre-Seigneur Jésus-Christ (1), et, comme elle était fort riche en or et en argent, elle tirait de ses trésors de quoi fournir abondamment à tous leurs besoins. A partir de cette époque, elle se mit à proposer à Barnabé, fils de sa sœur, de prendre avec lui son fils Marc et de le conduire partout où il irait, afin qu'il devînt, lui aussi, disciple du Christ (soit-il glorifié !). Plus tard, lorsque les disciples appelèrent les deux

(1) Actes des Apôtres, XII, 12.

apôtres (Paul et Barnabé) pour prêcher l'Evangile parmi les nations, ils appelèrent aussi saint Marc pour les assister tous les deux dans leur ministère (1). Ils le prirent donc avec eux (2) et ils partirent pour leur mission.

Ils prêchèrent la parole de Dieu dans toutes les îles des nations; mais ils étaient tantôt lapidés, tantôt traînés par terre, et tantôt battus de verges; on les laissait quelquefois quatre jours sans aliment, sans boisson, et ils n'avaient pas d'autre couche que la terre. Ils gémissaient sur l'aveuglement des hommes et de toutes les créatures, désirant les ramener à Dieu et les faire parvenir à sa connaissance, qui est la connaissance de la vérité. Saint Marc, témoin de tout cela et des mauvais traitements infligés aux disciples du Christ, sentit sa poitrine se resserrer par la douleur; il s'indignait comme un jeune homme inconsidéré. Il disait en lui-même : «Ces hommes-là n'ont aucun repos; ils sont sans cesse en tournée, passant d'un pays dans un autre, prêchant des journées entières, se querellant avec tout le monde comme des insensés, si bien que le pain qui sert à les nourrir, ils ne le reçoivent d'autrui que par charité; or, charité pour

(1) Actes des Apôtres, XIII, 5.
(2) Actes des Apôtres, XII, 25.

charité, j'aime autant retourner auprès de ma mère, chez qui je trouverai à manger sans peine et de mes propres biens. »

Séduit par ces considérations, il se leva et revint à Jérusalem auprès de sa mère. Celle-ci, en revoyant son fils et en apprenant les motifs qui l'avaient poussé à revenir, éprouva dans son cœur le plus vif chagrin. Quelque temps après, les apôtres Paul et Barnabé, étant de retour de leur mission, se mirent à raconter les merveilles dont ils avaient été témoins, ainsi que les prodiges qu'ils avaient eux-mêmes opérés parmi toutes les nations et dans tous les lieux qu'ils avaient parcourus. Alors saint Marc, voyant les honneurs que la foule des croyants rendait à Paul et à Barnabé à cause de tout ce qu'ils avaient supporté et enduré pour le salut des créatures de Dieu, se repentit et fut en proie à la plus grande tristesse. Il se disait en lui-même : « Si j'avais eu le courage de supporter les épreuves par lesquelles ces deux apôtres ont passé, à cette heure-ci je serais aussi moi-même l'objet de tous ces hommages et de tous ces honneurs. » Or il arriva que, par une inspiration divine, Barnabé eut connaissance du repentir de saint Marc. Peu de temps après, comme Paul eût dit à Barnabé : « Viens avec nous ; retournons visiter nos frères parmi lesquels nous avons prêché la parole de Dieu, afin de nous assu-

rer s'ils ont persisté dans la foi, » Barnabé proposa de prendre avec lui Jean appelé Marc ; mais Paul refusa absolument de prendre celui-ci avec eux, attendu qu'il les avait quittés la première fois. Il s'éleva donc entre les deux disciples une contestation, à la suite de laquelle ils se séparèrent l'un de l'autre. Alors Barnabé, prenant avec lui Marc, s'embarqua pour l'île de Cypre. Paul, de son côté, ayant choisi Silas, partit pour aller visiter les Églises (1).

Le saint docteur (Luc) nous apprend que Barnabé était lévite et originaire de l'île de Cypre (2). Quant à moi, je crois devoir ajouter que cet apôtre était de la tribu de Lévi par son père, mais que sa mère était de race cypriote et née dans cette île. Le saint évangéliste Luc ajoute, dans son livre des Actes, que Marc était cousin de Barnabé (3), mais saint Paul mentionne le frère de la mère de Marc comme étant le père de Barnabé : en effet, il s'exprime ainsi dans l'une de ses épîtres : « *Quant à Marc, fils de l'oncle paternel de Barnabé* (c'est-à-dire son cousin du côté du père), *au sujet duquel vous avez déjà reçu des recommandations, veuillez l'accueillir*

(1) Actes des Apôtres, XV, 36 et suiv.

(2) Actes des Apôtres, IV, 36.

(3) Ce n'est pas S. Luc qui nous fournit ce détail dans les Actes, mais S. Paul dans son épître aux Colossiens (IV, 10).

auprès de vous, car il est très-propre au ministère (1). »

Saint Barnabé s'étant rendu en l'île de Cypre, comme il a été dit plus haut, y séjourna pendant cinq ans, prêchant l'Évangile, et il finit par amener toute la population du pays à la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre Dieu véritable. C'est en remplissant ainsi sa mission, qu'il termina sa course et qu'il se reposa en paix dans le Seigneur. Son corps fut enseveli dans la ville de Cypre, où il se trouve encore de nos jours. Quant au grand saint Marc, il retourna auprès de saint Pierre, coryphée des Apôtres, et il s'attacha à celui-ci en qualité de disciple pendant une année entière. C'est pendant ce temps-là que saint Pierre composa l'Évangile qui porte le nom de saint Marc, et qu'il prêcha dans la grande ville de Rome et dans le pays des Latins.

Or, l'apôtre saint Paul, ayant appris cette nouvelle, tomba dans le plus grand étonnement. C'est dans la ville de Rome que l'apôtre saint Pierre fut crucifié et que saint Paul eut la tête tranchée sous le règne de l'empereur César Néron ; or, par une coïncidence arrivée par la volonté divine, le jour où saint Pierre avait été crucifié, se rencontra le

(1) Épître aux Colossiens, IV, 10.

même que celui où saint Paul fut condamné plus tard à avoir la tête tranchée, c'est-à-dire le cinquième du mois d'Ebib. Leurs corps reposent encore de nos jours dans la cité de Rome. En émigrant vers le Seigneur, les âmes des deux grands apôtres, Pierre et Paul, se trouvèrent profondément attristées, en songeant que les habitants de la contrée de l'Égypte n'avaient point encore entendu prêcher chez eux l'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ. (Soit-il glorifié dans tous les siècles! Amen.)

Maintenant, mes chers frères, vous connaissez la généalogie du grand et illustre saint Marc, ainsi que la noblesse de sa naissance; vous venez de voir de quelle contrée il était originaire; vous savez que son père tirait son origine de l'Égypte, et que sa mère était Israélite, et de la tribu de Lévi, selon que je l'ai établi précédemment. Sous ce rapport, il avait un point de ressemblance avec saint Timothée, disciple de l'apôtre saint Paul, car la mère de celui-ci était une femme israélite convertie à la vraie foi, tandis que son père appartenait à la nation grecque, ce qui fit que saint Paul jugea nécessaire de le soumettre à la circoncision, parce que c'était une chose connue de tout le monde que son père était de race grecque.

Le grand saint Marc étant ainsi originaire du

pays d'Égypte, Dieu voulut aussi lui réserver cette contrée comme un lot faisant partie de l'héritage de ses pères. En effet, nous voyons par le livre des Actes, ou *Tournées des Envoyés divins*, que saint Paul et ses compagnons se disposant à partir pour aller prêcher en Asie, l'esprit de Jésus les en empêcha. L'apôtre saint Paul avait alors appris que saint Jean l'évangéliste avait été envoyé en exil dans l'île de Pathmos, et désirait ardemment de passer en Asie pour y prêcher la foi ; mais le Seigneur lui défendit de mettre les pieds dans l'héritage de son confrère, tant que celui-ci resterait en vie, et c'est ainsi que le Saint-Esprit arrêta le projet de saint Paul, et qu'il ne le laissa point partir pour l'Asie en ce temps-là (1). Mais dans la suite, lorsque saint Jean, fils de Zébédée, eut trépassé et qu'il fut allé rejoindre dans l'autre monde le Seigneur qui l'avait tendrement aimé, l'apôtre saint Paul, ayant reçu la nouvelle de cette mort précieuse, se rendit à Éphèse, cette grande ville de l'Asie, où il put alors prêcher l'Évangile, et où il installa patriarche son disciple Timothée.

Cette conduite de la Providence se vérifia également à l'égard des habitants de la province d'Égypte, car, si dès le principe ils ne se conver-

(1) Actes des Apôtres, XVI, 6 et 7.

tirent pas à la foi en l'entendant prêcher au milieu d'eux, c'est parce que l'Esprit-Saint ne permit pas alors qu'ils se soumissent à la prédication des autres disciples, avant que saint Marc, qui était originaire de ce pays, ne l'eût reçu comme un lot héréditaire et comme une terre réservée à sa mission. Avant lui, il est vrai, l'apôtre saint Paul avait paru dans Alexandrie, où il avait prêché la foi nouvelle, mais personne n'avait consenti à l'embrasser; au contraire, les infidèles l'ayant attaché à une colonne se mirent à le maltraiter, jusqu'au moment où, par la volonté de Dieu (soit-il loué!), la colonne, s'entr'ouvrant, reçut dans sa masse le corps du saint Apôtre, en sorte qu'il disparut à leurs yeux et qu'on ne le vit plus. Il en fut de même de saint Pierre, le prince des disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, car, étant venu dans la ville d'Alexandrie pour y prêcher, il ne convertit personne, si ce n'est le fils de Festus, qui, plus tard, périt dans la mer (1) : nous voulons parler de Clément, disciple du même saint Pierre.

Malgré tout ce qui vient d'être établi, peut-être se trouvera-t-il au milieu de vous quelqu'un de

(1) Selon une tradition fort ancienne, mais très-peu sûre, S. Clément, relégué par l'empereur Trajan dans la Chersonèse, fut ensuite noyé dans la mer avec une ancre attachée au cou. Voyez Cotelier. *Patres ævi apostolici,* t. I, p.828-836.

ces hommes qui aiment à contredire, lequel me dira: « Où avez-vous puisé la connaissance d'un si profond mystère? car il ne se trouve nulle part indiqué dans la sainte Écriture; il n'a été connu ni de saint Luc, le médecin, qui raconte les actes des Apôtres, ni de l'historien Josèphe, ni de Philon, écrivains juifs qui ont mis au jour les actions de notre Sauveur, ni même de saint Clément, disciple de saint Pierre. Tous ces auteurs ont consulté avec soin les écrits de nos saints pères les Apôtres pour tracer leur vie; ils ont parlé de la conduite de la mère de saint Marc, comme quoi les disciples cherchaient un asile auprès d'elle, comme quoi elle fournissait à leurs dépenses; mais, quant au père du saint Évangéliste, ils n'en disent pas un seul mot. » Je vais donc maintenant, cher auditeur, répondre à cela et te renseigner, afin que je dissipe le doute qui est dans ton esprit. Ne sois point incrédule, de peur que tu ne voies s'accomplir contre toi ces paroles de l'Écriture: « *Quiconque a des doutes sur la sincérité de l'un de ces petits qui croient en moi, il serait plus avantageux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât ainsi au fond de la mer* (1). »

O toi qui m'interroges, prête-moi donc l'oreille,

(1) Matth., XVII, 6; Marc, IX, 41, et Luc, XVII, 2.

afin que je soulage ton cœur. Lorsque notre saint père anba Jacob, patriarche d'Alexandrie, fut décédé et qu'il fut allé se reposer dans le Seigneur, les évêques d'Égypte s'assemblèrent dans cette ville, afin de procéder à la nomination et à la proclamation de sa Béatitude anba Siméon à la place de feu anba Jacob, et moi, Sévère, indigne pontife, je me trouvai avec eux. Or, la nuit qui précédait le saint dimanche, pendant que j'étais à dormir dans la chambre patriarcale, à Alexandrie, j'eus le songe suivant. Il me sembla que j'étais près d'une église fort haute, très-grande, d'une magnificence extraordinaire, et qui était bâtie sur le plateau d'une haute montagne. Elle était éclairée intérieurement par quantité de lampes resplendissantes. Pendant que je cherchais une ouverture pour y entrer, voilà que je vins à découvrir une petite fenêtre pratiquée sur l'un des côtés de l'édifice. M'étant approché, j'ouvre la fenêtre et plongeant mon regard dans l'intérieur de l'église ; j'y aperçois un homme tout éclatant de lumière, et assis sur un trône magnifique. Il portait sur lui le vêtement des grands prêtres, et de son visage jaillissaient des rayons de lumière d'un éclat éblouissant. Je vis aussi devant lui un lit de repos tout dressé, et sur ce lit un homme endormi, qui avait l'apparence d'un martyr. Je dis à celui qui était assis

sur le trône : « Qui êtes-vous, Seigneur, vous qui siégez sur ce trône, et qui êtes environné de tant de gloire ? » — « Je suis Marc, » me répondit-il d'une voix haute et claire. A peine ces paroles furent-elles sorties de sa bouche, que je lui répliquai : « Lequel êtes-vous, Seigneur? Marc l'apôtre, ou Marc le second de ce nom ? » A cette demande il fit cette réponse claire et nette : « Je ne suis point Marc le second de ce nom, mais bien Marc l'évangéliste qui prêcha la foi dans la province d'Égypte. » Je m'enhardis à lui adresser encore cette question : « Quel est donc ce personnage qui repose sur ce lit ? — C'est, me dit-il, le martyr saint Démétrius. » — « Seigneur, ajoutai-je, puisqu'il est vrai que vous êtes saint Marc l'apôtre, faites-moi savoir, je vous prie, pour quelle raison l'Écriture qui parle de votre sainte mère, ne fait nullement mention de votre père ? A quelle nation appartenait-il ? Était-il Israélite ou Gentil ? » — « Tu me demandes, me répondit-il, l'explication d'un grand secret, et que, chose fort étonnante, jamais personne, avant toi, n'a cherché à découvrir. Si c'est là donc ton désir, si cette particularité t'intéresse, tu n'as qu'à m'entendre; je vais te la révéler et soulager ainsi ton cœur. »

Cela dit, il ouvrit la bouche et me raconta ce que j'ai ensuite consigné mot à mot dans ce livre. Puis

il ajouta : « Tout ce que tu viens d'apprendre, mets-le par écrit et dépose ton livre dans l'église pour l'édification de tous ceux qui voudront le lire. »

Le saint apôtre me fit ainsi connaître les noms de ses ancêtres, l'histoire de son aïeul Agathon, qui était de la ville d'Oschmounaïn, celle de Jean, son père, et de Hannah, sa mère, avec toutes les particularités que je viens de décrire, afin que tout cela fût ensuite porté à votre connaissance, et que vous fussiez bien convaincus que je n'ai rien inventé, mais que tout ce que j'ai écrit touchant la personne de saint Marc, je le tiens de la bouche même du saint Évangéliste.

Lorsque je me réveillai après ce songe, je fus étonné de tout ce que j'avais ainsi vu et entendu; puis, réfléchissant en moi-même, je dis : « Quel est donc ce songe étrange ? Est-ce une vision réelle, ou bien le fruit de mon imagination ? »

Le lendemain matin nous installâmes sa Sainteté, le patriarche Siméon, dans la chaire du suprême pontificat Cependant, pendant toute la cérémonie, mon esprit se trouva préoccupé; je me sentais troublé en moi-même et agité par diverses pensées, à cause de ce que j'avais vu et entendu dans mon songe. Après avoir bien réfléchi, il me vint dans l'esprit une pensée. M'adressant donc au patriarche,

je lui dis : « En vérité, seigneur, vous soulageriez mon cœur, si votre Béatitude daignait m'accorder la faveur de baiser le chef sacré de saint Marc l'évangéliste avant mon départ pour mon siége. » Ayant accédé à mon désir, il envoya, pour m'accompagner, l'un des diacres attachés à son service, et lui enjoignit l'ordre de m'introduire dans la crypte sacrée. Celui-ci ouvrit donc devant moi la châsse dans laquelle reposait le corps de saint Marc l'évangéliste.

Alors prenant entre mes mains le chef vénérable du saint apôtre, je le baisai trois fois, et, me tenant penché sur lui, je dis dans mon cœur : « Je vous le demande et vous en supplie très-humblement : mon seigneur, vous qui êtes un disciple, un apôtre, un saint martyr de Notre-Seigneur Jésus-Christ, soulagez mon cœur au sujet de ce que j'ai vu dans mon songe : cette vision vient-elle de vous, ou bien est-elle un simple rêve et le vain produit de mon imagination ? Si véritablement elle vient de vous, je me ferai un devoir de la confirmer et de la mettre par écrit pour l'édification de tous ceux qui en entendront le récit ; si, au contraire, elle n'est qu'un rêve, je m'attacherai au silence, et n'en parlerai à qui que ce soit. » Telle est la prière que je fis dans mon cœur, pendant que je tenais dans mes mains le chef du vertueux martyr, saint Marc l'é-

vangéliste ; après cela, je montai de la crypte sépulcrale et me retirai.

Or, la nuit suivante, pendant que je dormais, je vis de nouveau en songe l'église que j'avais d'abord aperçue. L'esprit calme et tranquille, je me mis à ouvrir la fenêtre, et, pour la seconde fois, j'aperçus l'homme environné de lumière, assis sur le trône et tel qu'il m'avait apparu auparavant. Pendant que j'étais à le contempler, il m'adressa ces paroles : « O pontife de l'Église, pourquoi as-tu conçu dans ton esprit des doutes touchant ce que j'ai bien voulu te dévoiler la première fois ? Pourquoi as-tu pensé que tout cela n'était qu'un rêve? Non, la chose n'est nullement ce que tu crois. Tout ce que je t'ai dit, mets-le donc par écrit, car c'est là une vérité certaine et un fait digne de foi : que ce soit lu devant tout le peuple pour l'édification et l'instruction de tous ceux qui en entendront faire la lecture. » A peine eut-il achevé ces paroles, que je me réveillai, avec la conviction que ce qui m'avait été dit était véritable, et, afin de me conformer à l'ordre qu'il m'avait intimé, je me mis à écrire tout ce que j'avais vu et entendu dans le songe que je viens de raconter.

Écoute donc avec soumission, ô toi qui cherches la vérité, ces paroles convaincantes, et éloigne de ton esprit toute espèce de doute.

Quelque temps après les événements que nous avons exposés plus haut, le bienheureux saint Marc, voyant que ses pères spirituels, Pierre, le chef des apôtres, Paul, langue suave et fondement de l'Église, Barnabé, figuier fertile en fruits excellents et d'une saveur délicieuse, étaient allés rejoindre le Seigneur, saint Marc, disons-nous, se mit à réfléchir et à se dire : « Que dois-je faire après ces infatigables ouvriers de l'Évangile? Toutes les régions du monde ont été éclairées par la prédication de nos pères les saints apôtres; seule la province de l'Égypte ne l'a pas été jusqu'ici, parce que, plus que toutes les contrées qui sont sous le ciel, elle est adonnée au culte des idoles, et que les habitants de la terre d'Égypte, étant naturellement plus superstitieux et plus attachés à l'infidélité que tous les autres hommes, ils n'ont pas voulu recevoir chez eux la parole divine prêchée par les apôtres. Je voudrais donc me rendre dans la province d'Égypte pour y prêcher l'Évangile, mais les Égyptiens ont le cou dur et indomptable : je crains fort que ma peine ne soit dépensée en pure perte. »

.Pendant que le saint martyr, l'évangéliste Marc, se livrait à ces tristes pensées, l'esprit incertain et ne sachant que faire, tout à coup le Sauveur du monde, Notre-Seigneur Jésus-Christ, lui apparut

porté sur une nuée lumineuse et environné d'une grande gloire, tel qu'il se manifesta à l'apôtre saint Paul sur le chemin de Damas (1).

A la vue de la gloire du Seigneur, saint Marc se prosterna la face contre terre et demeura ainsi quelque temps devant Jésus-Christ, aussi immobile qu'un mort. Puis, reprenant ses sens et revenu à lui, il dit au Sauveur : « Seigneur, qui êtes-vous? » Le Sauveur lui répondit : « Je suis Jésus-Christ. Lève-toi maintenant, et pars pour la province d'Égypte, afin d'y prêcher l'Évangile, car c'est là ton héritage, et les fruits que produira cette terre devenue fidèle seront, par un effet de ma grâce, beaucoup plus considérables que ceux de toutes les autres régions du monde. J'étends ton pouvoir sur toute l'Égypte, sur la Nubie et la Pentapole, sur la province d'Afrique et toute la contrée occidentale de ce pays, ainsi que sur les deux îles de Cypre et de Crète. Les habitants de toutes ces contrées viendront te prier d'intercéder pour eux, et ils seront sous l'autorité de ton siége. Lève-toi donc, et va-t'en à Jérusalem; tu y séjourneras l'espace d'un mois, afin que tu reçoives la dernière bénédiction de Marie, ta mère selon la chair, car le temps de la séparation de son âme d'a-

(1) Actes des Apôtres, IX, 2, 3 et suiv.

vec son corps n'est pas éloigné. Lorsque tu auras reçu sa bénédiction, tu distribueras tous tes biens aux pauvres ; après quoi tu te rendras en Égypte, pour y prêcher le royaume des cieux. Voici que je suis avec toi jusqu'à la fin du monde. Que ma vertu et ma bénédiction demeurent à jamais avec toi, avec ton siége, avec tes enfants qui viendront après toi dans tous les temps. »

Telles sont les paroles que le Sauveur adressa au grand saint Marc l'évangéliste, puis il remonta au ciel, environné d'une grande gloire, pendant que le pieux apôtre l'accompagnait de ses regards et le contemplait. Lorsque saint Marc l'évangéliste se réveilla, il se sentit fortifié, et, le trouble que lui avait causé la vision s'étant dissipé, il fit toutes ses dispositions pour le voyage, il partit pour Jérusalem, selon l'ordre qu'il en avait reçu du Seigneur.

Arrivé dans cette ville, il courut vers sa mère, sainte Marie, à laquelle il fit le récit de tout ce que le Sauveur lui avait dit et annoncé. Après l'avoir écouté, sa mère, transportée de joie, lui baisa les mains et les pieds, en s'écriant : « Oui, je baiserai toujours et à jamais les pieds de ceux qui prêchent le royaume des cieux. » Après cela, sa mère lui adressa cette recommandation : « Lorsque tu partiras pour ta mission, rends-toi d'abord en Afrique et dans la ville d'*Abouniah:* c'est par là que

tu commenceras tes prédications. Tu trouveras dans ce pays les habitations de Jacob, mon oncle paternel, ainsi que celles de ses esclaves. Après cela, tu iras prêcher à Alexandrie, où tu trouveras également des établissements et des esclaves ayant appartenu à ce même parent. Si tu portes tes pas jusqu'à Oschmounaïn, tu pourras voir aussi dans cette cité la maison de ton aïeul, le bienheureux Agathon. » Telles sont les dernières paroles que sainte Marie fit entendre à son fils saint Marc. Immédiatement après, s'étant étendue dans son lit, elle remit son âme entre les mains du Seigneur.

Ce jour-là même saint Marc vendit tous ses biens et distribua aux pauvres le produit de la vente ; puis, se levant, il prit son Évangile et se rendit sur les bords de la mer, afin de chercher un navire et s'embarquer pour la ville d'Alexandrie.

Or, pendant qu'il était à chercher un navire, et qu'il n'en trouvait aucun à sa disposition, ayant par hasard levé les yeux, il aperçut la reine de nous tous, la mère de Dieu, la Vierge immaculée, sainte Marie, qui s'avançait vers lui, accompagnée d'un ange. En la voyant, saint Marc n'eut pas de peine à reconnaître qu'il avait devant lui la mère de la Vie et que le personnage qui était avec elle était un ange du ciel. Il se leva donc, afin de se prosterner devant elle ; mais la Dame immaculée, sainte Marie,

le prit aussitôt par la main, et, l'ayant ainsi relevé, elle daigna le baiser de sa vénérable bouche, en lui disant : «Marc, mon cher fils, lève-toi, et va-t'en en Égypte pour y prêcher le nom du Seigneur, car le jour viendra où ce pays comptera une foule d'églises, et où des myriades de fidèles célébreront nuit et jour par de saints cantiques et glorifieront le Père, le Fils et le Saint-Esprit. L'ange que tu vois ici avec moi est l'archange Michel. Il t'accompagnera partout, car le Seigneur lui-même lui a confié ta garde. Il marchera toujours devant toi, et il sera le protecteur de tous ceux qui, dans la suite des temps, te succéderont dans ta chaire pontificale. »

Après avoir prononcé ces paroles, notre Dame, la Vierge Marie, remonta au ciel, toute brillante de gloire, pendant que notre vertueux père, saint Marc, la suivait de ses yeux émerveillés. Après cette apparition, saint Marc, ayant fait de nouvelles recherches sur les bords de la mer, finit par découvrir un bâtiment qui était de partance pour la ville d'Alexandrie. S'adressant au capitaine, il lui dit : «Je désire que vous m'embarquiez avec vous et que vous me conduisiez jusqu'à la ville d'Ifrikiah. Je vous donnerai le prix du nolis. J'ai dans cette ville de nombreuses affaires à traiter. » — « Il m'est impossible, lui répondit le capitaine, d'entreprendre le voyage que vous me proposez; toutefois, si vous

voulez venir avec nous à Alexandrie, je vous promets de vous y transporter sans exiger de nolis. »

Saint Marc, ayant accepté l'offre du capitaine, s'embarqua avec lui. Mais à peine le navire fut-il au large, que la mer devint houleuse, et que les vents soufflèrent avec furie. Durant quatre jours et quatre nuits, le ciel resta couvert de ténèbres, et le navire fut tellement ballotté, que deux hommes furent renversés sur le pont et moururent d'effroi.

Les passagers qui se trouvaient sur le navire, étant tous idolâtres, chacun se mit à invoquer son dieu particulier, pour qu'il vînt promptement les délivrer: cependant il ne leur survenait aucune espèce de repos, et, la mer devenant de plus en plus mauvaise, la crainte et le trouble ne firent que s'accroître dans tous les cœurs.

Alors l'apôtre, l'évangéliste, l'élu de Dieu, le chef vertueux, saint Marc, sentit son cœur se resserrer. Dans son anxiété il se disait : « Peut-être ma voie n'est-elle pas droite. » Puis, versant des pleurs en abondance, il poussa des cris vers le Seigneur, et lui adressa avec une profonde humilité cette prière : « Seigneur, Dieu des Vertus, vous auprès de qui se trouvent des trésors de miséricorde et de tendresse, exaucez-moi en ce jour; sauvez-moi de ce danger, moi Marc, votre ser-

viteur. O vous qui fûtes avec notre père Noé, lorsqu'il fut sauvé des eaux du déluge (1), sauvez-moi également et délivrez-moi du malheur dont je suis menacé. Sauvez aussi toutes les âmes qui se trouvent ici avec moi sur ce navire, ô vous qui fûtes avec Jean, l'apôtre pur, sans tache, le saint évangéliste, lorsque les flots de la mer se soulevèrent pour l'engloutir et qu'il resta quarante jours et quarante nuits dans le sein de la mer, sans perdre un seul cheveu de sa tête. Ayez pitié de moi en ce jour malheureux; délivrez-moi, Seigneur, afin que j'aille prêcher votre saint nom parmi toutes les nations de la terre durant tous les jours de ma vie; car c'est à vous que la gloire appartient dans les siècles des siècles. Amen. »

Telle est la prière qui fut adressée à Dieu par saint Marc l'évangéliste : il avait le cœur navré de douleur; il pleurait, il gémissait; il versait un torrent de larmes. Tout à coup un tonnerre épouvantable éclate dans les nuages du ciel, et le Seigneur fait entendre ces paroles : « Pourquoi ton cœur, ô mon élu, ô mon messager, se laisse-t-il ainsi abattre par la tristesse? Lève-toi; étends tes mains, commande à la mer et aux vents; ils seront dociles à ta voix et t'obéiront. »

(1) Genèse, VII, 24.

Dès que saint Marc eut ouï la voix qui lui parlait du haut du ciel, il étendit les mains, gronda la mer et les vents, et aussitôt il se fit un grand calme, selon que le Seigneur l'avait dit.

A la vue de ce qui venait d'être fait par l'apôtre de Dieu, l'évangéliste saint Marc, ceux qui se trouvaient sur le navire tombèrent dans le plus grand étonnement; ils se jetèrent tous à ses pieds en s'écriant: « En vérité, il n'y a personne au monde qui ait le pouvoir d'opérer un prodige comme celui que le Dieu de cet homme vient d'opérer. » Ensuite ils lui adressèrent cette prière : « Fais-nous connaître ton Dieu, nous t'en supplions, afin que nous puissions l'adorer. » Alors saint Marc l'évangéliste, ouvrant sa bouche sacrée, se mit à leur prêcher et à leur faire connaître le chemin de la vie, après quoi il les baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Quant aux deux passagers qui étaient morts d'effroi, il les rendit sains et saufs à la vie. Puis, ayant pris du pain et du vin, il les bénit, et, rendant grâces à Dieu, il les consacra, et il donna à tous les nouveaux croyants le corps et le sang de Jésus-Christ (soit-il glorifié!).

Or, ils étaient au nombre de soixante-treize hommes. Incontinent, le navire qui les portait se trouva en face de la ville d'Ifrikiâh. Témoins de ce nouveau prodige, tous les hommes se jetèrent de nou-

veau aux pieds de saint Marc, le vertueux évangéliste, en disant : « Voici bien la ville où vous avez dit que vous vouliez vous rendre; quant à nous, c'est tout à fait en dehors de notre volonté que nous sommes arrivés ici. » Le saint apôtre, ayant alors remercié le Seigneur Dieu de ce qu'il lui avait accordé un heureux voyage et l'accomplissement de tout ce qu'il avait désiré, descendit du navire, et, s'étant mis en marche, il entra dans la ville, où il se mit aussitôt à prêcher la parole de Dieu.

Ayant trouvé sur son chemin une femme paralytique, qui avait les mains et les pieds collés contre son corps, il fit sur elle le signe de la croix, en invoquant le nom de la sainte Trinité. La femme infirme se trouva incontinent guérie; elle se leva et se mit à la suite du saint apôtre.

Il passa ensuite près d'un homme qui, étant possédé du démon, se rongeait les pieds et les mains de ses propres dents. On l'avait attaché avec des chaînes de fer, et il était étendu sur la place publique, afin que les passants lui donnassent du pain à manger. Le saint apôtre, l'ayant aperçu, eut pitié de lui; il fit sur lui le signe de la croix, en disant : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je te le commande, sors du corps de cet homme. » Le démon, parlant par la bouche du

possédé, s'écria : « De grâce, Marc, laisse-nous ici en paix ; nous avons abandonné pour toi et pour tes frères toutes les autres provinces, tous les autres villages du monde, et tu viens encore nous troubler ici ! »

Après ces paroles, l'esprit impur, ayant jeté l'homme par terre, sortit de son corps sans lui causer de souffrance. Celui-ci se leva sur-le-champ et se trouva entièrement guéri. Après ce miracle, le saint disciple du Sauveur s'installa sur la place publique au milieu de la ville, où on lui amenait tous les malades et toutes les personnes affligées d'une infirmité corporelle quelconque : il les guérissait tous, et, par la vertu de ses paroles, il chassait les malins esprits des corps des possédés.

Or, il y avait dans la ville un prince du nom d'Alinus, qui était fort riche en or, en argent et en pierres précieuses : c'était un personnage très-considérable et sans pareil pour la fortune. Malheureusement il avait tout le corps, excepté le visage, couvert de lèpre et blanc comme la neige, et il était un objet d'horreur pour tout le monde. Ses amis lui dirent : « Il vient d'arriver dans cette ville un homme qui opère des merveilles au nom d'un certain Dieu appelé *Jésus :* allez le trouver ; il se peut qu'il vous obtienne la santé. » Alinus leur répondit : « En vérité, si cet homme me délivre de mon infirmité, je

lui donne la moitié de mon bien, et, de plus, je crois en son Dieu. »

Aussitôt après ces paroles, il se leva et se rendit auprès de l'apôtre et évangéliste, saint Marc, qu'il pria d'avoir compassion de lui et de vouloir bien le guérir. Pendant qu'il était à lui parler, voilà que l'on apporta sur un lit le corps d'un jeune homme qui venait de mourir, étant fils unique d'une femme veuve. Celle-ci l'accompagnait en pleurant à chaudes larmes. Alors l'apôtre saint Marc, entendant les cris et les plaintes de cette veuve désolée, fut touché de compassion et eut pitié d'elle. S'étant levé, il toucha le mort, en disant : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui au dernier jour du jugement doit ressusciter les corps et les rendre incorruptibles, lève-toi, et tiens-toi vivant sur tes pieds. » Incontinent le mort se leva plein de vie, et vint se jeter aux pieds de l'apôtre du Christ. Le saint, prenant le jeune homme par la main, le rendit à sa mère, en lui disant : « Femme, reprenez votre enfant, et retournez en paix dans votre maison. » Alors celle-ci, prenant son fils avec elle, se dirigea vers sa demeure en glorifiant Dieu.

A la vue de ce prodige, Alinus, saisi d'admiration tomba aux pieds de l'apôtre et se mit à les baiser, en s'écriant : « Maintenant, seigneur, je vois et reconnais que votre Dieu est tout-puissant, et qu'il

exauce vos prières. » A l'instant même le grand apôtre saint Marc, étendant la main, fit sur le lépreux trois signes de croix, en disant : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui guérissait de la lèpre et qui ressuscitait les morts, que le corps du prince Alinus soit purifié, afin que votre saint nom, ô Jésus, soit à jamais glorifié! Amen. » Sur-le-champ, Alinus se trouva délivré de la lèpre, et son corps entièrement guéri. Sa chair était devenue blanche et vermeille comme celle d'un enfant qui vient d'être mis au monde. Le prince Alinus, se prosternant devant le saint apôtre, Marc l'évangéliste, lui demanda avec beaucoup d'instance qu'il le rendît digne de recevoir la grâce du saint baptême. Alors l'admirable prédicateur de l'Évangile, saint Marc, lui enseigna la voie de la vie et lui fit connaître la foi orthodoxe en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le prince, ayant cru en ce saint nom et embrassé la foi de tout son cœur, envoya d'abord à tous les habitants de la cité, puis, par l'intermédiaire de ses messagers, à toutes les villes qui dépendaient de son gouvernement, l'invitation suivante : « Que tous ceux qui croient au Dieu prêché par saint Marc, se rendent ici pour recevoir avec moi le baptême de ses saintes mains. »

Lorsque les habitants de toutes ces villes eurent appris que leur prince avait cru en Jésus-Christ, ils

se rendirent en toute hâte auprès de lui, tous sans exception depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Le saint apôtre, voyant que la ville entière était éclairée de la lumière du Christ, ordonna à tous les habitants de se réunir sur le rivage de la mer : c'est là qu'il les baptisa au nom de la très-sainte Trinité, au nombre de cinq mille personnes, sans compter les femmes ni les petits enfants, ce qui eut lieu le 11 du mois de toubéh, fête du glorieux baptême du Sauveur. Aussitôt après la cérémonie, saint Marc commanda au prince Alinus de bâtir trois églises, l'une, en l'honneur de Notre-Dame, la vierge Marie, mère de Dieu ; l'autre, en l'honneur du glorieux archange saint Michel, et la troisième, en celui de saint Jean-Baptiste. Ensuite il donna la consécration épiscopale au prince Alinus, et, comme celui-ci avait deux enfants, l'un appelé Accadius et l'autre Philippe, le premier fut ordonné prêtre et le second ordonné diacre.

C'est ainsi que s'accomplit la conversion d'Alinus, avec celle de tous les habitants de sa ville et de tous les pays voisins ; c'est ainsi qu'ils embrassèrent tous la foi évangélique et qu'ils crurent en Notre-Seigneur Jésus-Christ qui soit à jamais glorifié ! Amen.

Quant aux hommes qui étaient venus par mer avec le saint apôtre Marc, après avoir vendu leurs marchandises et gagné beaucoup d'argent par un

effet de sa bénédiction et de sa présence dans leur navire, ils achetèreut d'autres objets de commerce destinés à la place d'Alexandrie, et se disposèrent à repartir pour l'Égypte. Saint Marc l'évangéliste sortit aussi avec eux de la ville pour s'embarquer pour Alexandrie. L'évêque Alinus, ayant appris le prochain départ du saint apôtre, assembla aussitôt toute la population de la ville, tous les nouveaux croyants qui coururent après le saint apôtre pour le conjurer de rester au milieu d'eux. Ils lui dirent : « Quoi donc, ô notre père ! vous voulez vous séparer de nous et nous laisser ainsi orphelins ! » Le saint apôtre, le chef des disciples, le prédicateur, le zélé missionnaire, saint Marc, leur répondit : « Si je pars pour la ville d'Alexandrie, c'est pour me conformer à la volonté du Dieu vivant; mais, après y avoir prêché la parole de vie, je reviendrai, avec l'aide de Dieu, au milieu de vous, afin de connaître votre état. » Cela dit, il les quitta, et, ayant reçu leurs adieux, il fit voile vers Alexandrie, sur le même bâtiment qui l'avait transporté en Afrique.

Étant entré dans la ville, il s'était mis à prêcher, lorsque, en marchant dans les rues, une courroie de sa chaussure vint à se rompre. Affligé de ce triste accident, il dit en lui-même : « Que va-t-il donc m'arriver aujourd'hui à la suite de cette mésaven-

ture ? » Pendant qu'il avait l'esprit tout préoccupé de ce malheur, voilà qu'un ange du Seigneur, le glorieux archange Michel, lui apparut et lui dit : « Pourquoi ton cœur s'abandonne-t-il à la tristesse? Je suis l'archange chargé par le Seigneur de veiller à ta garde et de te servir dans toutes les voies que tu dois entreprendre. Je ne me séparerai de toi, ni pendant ta vie, ni même après ta mort ; je serai pareillement au service de tous tes successeurs qui viendront après toi, et cela, jusqu'à la fin du monde ; car la gloire et la couronne qui te sont réservées sont infiniment grandes. » A ces paroles consolantes adressées au saint apôtre, l'archange Michel ajouta : « Suis-moi ; je vais te montrer celui de tes disciples qui doit être l'héritier de ton autorité : c'est le Seigneur lui-même qui te l'a préparé et destiné comme tel. » Alors saint Marc, le prédicateur de l'Évangile, se leva, et, poursuivant sa marche, il se rendit chez un savetier, et lui remit celle de ses sandales dont la courroie s'était rompue. Or, le savetier avait nom *Anianus*. Celui-ci, prenant dans ses mains la chaussure, se mit à la raccommoder ; mais, à peine eut-il commencé l'ouvrage, qu'il se perça le doigt de son alène : « Dieu unique ! » s'écria-t-il.

L'apôtre saint Marc, entendant sortir le nom de Dieu de la bouche d'un homme qui n'en avait au-

cune connaissance, tomba dans le plus grand étonnement. Il dit au savetier : « Comment se fait-il que vous prononciez ce nom, vous qui adorez d'aveugles idoles ? » — « Le nom de Dieu, lui répondit Anianus, ne nous est pas tout à fait inconnu ; nous l'avons quelquefois dans la bouche, mais quel est ce Dieu unique, c'est ce que nous ignorons complétement. » Alors saint Marc, ayant craché par terre et fait le signe de la croix en disant : Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit (prit de la boue formée avec sa salive), il en frotta le doigt d'Anianus, lequel se trouva guéri à l'instant et se trouva comme s'il n'avait jamais reçu de mal.

Anianus dit alors à l'apôtre saint Marc : « Quel est donc ce nom que vous avez invoqué, et ce signe que vous avez fait sur ma main ? car, de tous les noms de dieux qui sont à ma connaissance, je n'ai jamais entendu prononcer celui que vous venez d'invoquer. » — « Je suis, lui répondit l'apôtre, le disciple du fils de Dieu. » — Ensuite saint Marc, l'apôtre et l'évangéliste, ouvrant la bouche, se mit à prêcher et à évangéliser Anianus ; il lui fit connaître le mystère de la Très-Sainte-Trinité, en commençant par l'incarnation du Messie, qui est né de la Vierge pure et immaculée sainte Marie ; il lui parla successivement de la résurrection du fils de Dieu, de son ascension au ciel, et, en dernier lieu, du second

avénement, jour épouvantable, où il jugera les vivants et les morts, et où il rétribuera chacun selon ses œuvres.

Le saint apôtre demeura chez le savetier trois jours entiers, pendant lesquels il continua à l'instruire et à le diriger dans le droit sentier. Après ce temps, il le baptisa, lui et tous les gens de sa maison dans la même journée, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ils étaient au nombre d'environ cinq cents personnes. Il les fit ensuite tous participer aux mystères vivifiants, et dès ce moment ils devinrent de vrais fidèles de Jésus-Christ. L'apôtre resta cinq ans dans la ville d'Alexandrie, prêchant et évangélisant les habitants. Par la vertu du nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ il opéra une foule de prodiges, guérissant les malades, chassant les démons des corps des possédés, purifiant les lépreux, ressuscitant les morts par les paroles qui sortaient de sa bouche sacrée. Il convertit de la sorte une multitude innombrable de païens, qu'il baptisa au nom de la Très-Sainte-Trinité, et qui ensuite firent tous une profession ouverte de la religion chrétienne.

Le démon, voyant qu'il était ainsi devenu un objet de raillerie et de mépris, que le culte des idoles qu'il avait fondé en Égypte était sur le point d'être totalement extirpé de cette province par les

efforts et le zèle de saint Marc, entra dans une grande fureur. Ayant pris la forme d'un vénérable chéikh, il se présenta devant les chefs de la religion païenne, et leur dit en versant des larmes : « Quoi! vous restez tranquilles et indolents; vous laissez ainsi agir Marc, qui a déjà perverti les habitants de la ville entière, en leur faisant embrasser sa fausse religion et adorer un homme qui fut condamné à être crucifié, il y a déjà longtemps!!! » Ayant ainsi parlé, Satan disparut à leurs yeux. Sur-le-champ, ces hommes infidèles et adorateurs des fausses divinités, s'étant levés, se mirent à délibérer entre eux : ils furent tous d'avis qu'il fallait se défaire de saint Marc le prédicateur.

Le saint apôtre, ayant connu par une révélation divine leur projet criminel, ordonna à ses disciples de bâtir une grande église sous le vocable de la glorieuse Dame, la Vierge immaculée, sainte Marie, mère de Dieu; puis, ayant sacré Anianus patriarche, ordonné prêtres les fils de celui-ci, qui étaient en petit nombre, et fait onze diacres pour le service de l'église, il sortit secrètement de la ville et se mit en route pour la Pentapole, afin d'y aller confirmer dans la foi les frères qui avaient cru en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Arrivé dans cette contrée, il y demeura deux ans, parcourant les villes, exerçant le ministère de la

parole sainte, et confirmant partout dans la foi évangélique les frères et les nouvelles églises. Lorsqu'il se fut bien assuré que les peuples qu'il visitait étaient parfaitement éclairés des lumières de la foi, qu'ils étaient fermes dans leur croyance, et qu'ils professaient publiquement et sans se cacher la religion qu'ils avaient embrassée, il reprit le chemin d'Alexandrie, où il était impatient de revoir les frères. Il resta dans cette ville cinq autres années, si bien que le nombre de ceux qui croyaient en Notre-Seigneur Jésus-Christ s'accrut d'une manière considérable, et que tous les districts, toutes les villes de l'Égypte purent entendre la prédication du saint apôtre et recevoir de sa bouche la Bonne Nouvelle. Mais les infidèles, adorateurs des idoles, ayant appris qu'il était revenu à Alexandrie, cherchèrent le moyen de le surprendre et de se saisir de sa personne.

Le saint jour du dimanche, fête de la glorieuse Pâque de notre Sauveur, étant arrivé, saint Marc, l'apôtre, le prédicateur, l'évangéliste vierge, se trouvait dans l'église avec tout le peuple qui s'était joint à lui pour célébrer les saints mystères, lorsque les infidèles, adorateurs des idoles, y pénétrèrent munis d'armes, et mirent la main sur le saint apôtre. Ayant jeté une corde autour de son cou, ils le tirèrent hors de l'église, puis ils le traînèrent

et le roulèrent par toute la ville et par tous les quartiers, en s'excitant les uns les autres et en criant : « Allons ! tirons ce vieux bouc de la demeure des vaches, afin que, à cette vue, ses disciples soient saisis de terreur. » Ils le traînèrent ainsi du matin au soir, tellement que son corps en fut tout déchiré et que sa chair tombait à terre par lambeaux. Cependant il rendait grâces à Dieu en disant : « Louange à vous, mon Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, vous qui m'avez jugé digne de souffrir pour votre saint nom ! »

Lorsque le soir fut venu, les infidèles le jetèrent en prison. Alors il se vit assaillir par une foule de mauvais esprits qui se moquaient de lui en disant : « Qu'il vienne, maintenant ton Dieu ! qu'il vienne te délivrer. » Le saint, sans daigner tourner la tête ni les regarder, leur dit : « Au nom de mon Seigneur Jésus-Christ qui a été mis en croix sous Ponce Pilate; je vous l'ordonne, soyez précipités dans le profond de l'abîme, au-dessous des fondements de la terre. » A peine cet ordre venait-il de sortir de la bouche sacrée de l'apôtre, que la terre, s'entr'ouvrant, engloutit tous ces démons impurs. Depuis ce jour-là, ils n'ont plus paru dans les temples païens, ni dans les sanctuaires consacrés aux idoles ; bien plus, ces temples et ces sanctuaires sont tombés en ruines.

Au milieu de la nuit, pendant que le geôlier dormait devant la porte de la prison, tout à coup il y eut une forte secousse et un grand tremblement de terre, car l'ange du Seigneur, l'archange Michel, était descendu du ciel. S'approchant de l'apôtre martyr, il lui parla en ces termes : « Marc, serviteur et apôtre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ton nom est écrit au plus haut des cieux, et ta mémoire sera vivante dans les siècles des siècles. » Ces paroles dites, il remonta au ciel, tout resplendissant de gloire.

Le lendemain matin, les infidèles, s'étant réunis de nouveau, passèrent la corde au cou du bienheureux saint Marc et se mirent à le traîner, comme la veille, par les rues de la ville, en sorte que la terre, les pierres et les rochers de la ville furent partout teints du sang qui jaillissait de son corps meurtri et déchiré.

Pendant qu'il souffrait ainsi le martyre, le Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ (soit-il glorifié!), lui apparut et lui dit : « Que la paix soit avec toi, ô apôtre, mon élu! courage, sois ferme jusqu'au bout, car ton sang purifiera cette ville tout entière; il sera cause que le culte des idoles y sera aboli, et que les esprits impurs n'auront plus désormais le pouvoir de s'y montrer. »

Telles sont les paroles que le Dieu plein de bonté

adressa au glorieux saint Marc, l'apôtre, le prédicateur, l'évangéliste vierge, le bienheureux martyr. A peine furent-elles achevées, que celui-ci remit son âmé pure entre les mains augustes de son Sauveur, qui la transporta avec lui dans le ciel, environnée d'une grande gloire et d'une splendeur impossible à décrire, pendant que les anges qui l'accompagnaient dans son ascension vers les demeures lumineuses de la Jérusalem céleste, faisaient entendre devant elle des hymnes et des cantiques.

Quant au corps du saint martyr, les infidèles, qui se disposaient à le brûler, avaient déjà allumé du feu dans ce but; mais tout à coup ils furent assaillis par un orage accompagné de grêle, d'un vent impétueux, d'éclairs, de tonnerres et de grandes pluies, ce qui força ces impies à prendre la fuite; mais plusieurs tombèrent par terre la tête en avant et moururent d'effroi, en sorte que leurs âmes descendirent tout droit dans les gouffres de l'enfer. Après cela, il arriva sur les lieux une troupe de fidèles, qui enlevèrent le corps sacré et lui rendirent les honneurs de la sépulture.

C'est ainsi que s'accomplit le bon combat du saint apôtre, le lundi fortuné, dernier jour du mois de barmoudéh. Quant à nous, nous croyons et tenons pour certain que son siége apostolique, ainsi que la foi qu'il nous a prêchée, se maintiendront tou-

jours au milieu de nous jusqu'à la fin du monde ; nous croyons, au surplus, que l'apôtre saint Marc a été le vicaire de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, le souverain pasteur des pasteurs.

Peu de temps après son glorieux martyre, les fidèles bâtirent, sur le lieu même où reposait son corps sacré, une église d'une grande beauté. Ils en firent la dédicace le trentième jour du mois de bâbéh, et chaque année ils célébraient solennellement l'anniversaire de cette fête. Peu à peu la mémoire du saint martyr s'étendit au loin, son nom fut glorifié, la foi qu'il avait enseignée se propagea ; la doctrine qu'il avait prêchée se répandit non-seulement dans tous les districts de l'Égypte, mais jusque dans la Nubie et aux confins de l'Abyssinie ; c'est ainsi que toutes ces régions ont été éclairées de la lumière de la foi orthodoxe, et que cette foi s'y est maintenue jusqu'à nos jours.

Lorsque les Arabes se furent rendus maîtres de l'Égypte, de ses provinces, ainsi que de la ville d'Alexandrie et de tous les pays voisins, les fidèles, réduits au rang de sujets, ne purent plus s'entr'aider pour construire de nouveaux temples ; peu à peu les anciens édifices sacrés tombèrent en ruines, et l'église de l'apôtre saint Marc, qui se voyait à Alexandrie, finit, à son tour, par se trouver délabrée. C'est alors qu'après un long espace de temps

le patriarche se décida à faire retirer le corps sacré du saint apôtre du milieu des décombres de cette basilique. On prit donc respectueusement et avec la plus grande vénération son chef sacré, lequel fut transféré dans le temple des vénérables martyrs Aboukyr et Jean, dans la banlieue d'Alexandrie, ce qui eut lieu le trentième jour du mois de bâbéh. A l'occasion de cette translation, il fut établi une autre grande fête qui se célébrait annuellement au jour en question, et cette précieuse mémoire se solennise encore de notre temps pour l'honneur et la glorification de ce grand apôtre, saint Marc l'évangéliste.

Quant à nous, nous prions notre Seigneur, notre Dieu, notre roi et sauveur Jésus-Christ, qui a éclairé le monde entier par la prédication de ses vertueux disciples, de ses pieux apôtres, qu'il daigne éclairer vos esprits par la grâce de son Esprit-Saint; qu'il illumine vos cœurs et vos pensées; qu'il sanctifie vos âmes et purifie vos corps; qu'il épure vos intentions; qu'il vous pardonne vos péchés et qu'il efface vos fautes et vos iniquités; qu'il oublie vos mauvaises actions et qu'il ferme les yeux sur vos égarements passés; qu'il corrige ce qu'il y a de vicieux dans votre conduite; qu'il vous dirige dans les voies qui lui sont agréables et vous éloigne de celles qui l'offensent et sont opposées à sa sainte

volonté. Nous le prions également qu'il tienne la porte sacrée de son Église ouverte devant vous dans le cours des siècles et des temps ; qu'il rende impuissants et abandonne sans secours les ennemis qui voudraient la renverser ; qu'il vous y compte au nombre des fidèles dont la présence lui est agréable, qui écoutent avec attention et docilité la lecture publique des saintes Écritures, et qui se montrent disposés à mettre en pratique en tout temps ce qu'elles nous enseignent. Nous le prions qu'il vous rende parfaits dans l'exercice des bonnes œuvres, contents du succès de vos entreprises, persévérants dans les sentiers de la vertu, éloignés des affaires inutiles, professant extérieurement votre foi et la confessant publiquement, afin que vous soyez toujours dignes de participer à son corps sacré et à son sang précieux. Nous le prions encore de faire régner la sécurité dans vos demeures, de multiplier vos ressources et vos biens, de donner à votre Nil sa crue ordinaire, de faire croître les fruits de vos terres, de bénir vos moissons et de les rendre abondantes.

Nous le prions aussi qu'il accueille favorablement vos jeûnes et vos prières ; qu'il augmente vos aumônes, vos sacrifices et vos holocaustes ; qu'il fasse baisser le prix des choses qui vous sont nécessaires ; qu'il écarte loin de vous la famine, la peste, la

mort, la captivité et le glaive de l'ennemi; qu'il anéantisse les desseins criminels de vos adversaires; qu'il fléchisse en votre faveur le cœur de ceux qui vous gouvernent, et qu'il brise devant vous la puissance des démons; qu'il prenne soin de vos veuves; qu'il nourrisse vos orphelins; qu'il enrichisse vos pauvres et vos malheureux; qu'il guérisse vos maladies et remédie à vos infirmités.

Nous le prions qu'il donne la force et la vigueur à vos vieillards; qu'il communique à vos jeunes gens le don de la chasteté; qu'il garde pures vos épouses; qu'il accorde à vos petits enfants le bienfait d'une bonne éducation; qu'il rende leur sort très-heureux, leur carrière pure et leur âge florissant; qu'il fasse prospérer vos affaires spirituelles et seconde vos intérêts matériels; qu'il daigne octroyer à chacun de vous une bonne fin et un moment de contentement à l'heure de son trépas.

Nous le prions qu'il vienne à votre secours dans la lutte de la mort, lorsque votre âme sortira de votre corps; qu'il vienne alors à vous avec les anges de lumière; qu'il vous fasse ressusciter un jour parmi les justes et vous place avec eux du côté droit.

Nous le prions encore qu'il nous conserve pour nous régir le suprême pontificat de notre père et seigneur (le patriarche); qu'il rende illustre ce bon,

saint et catholique pasteur, celui qui veille au salut de nos âmes, le vicaire de Dieu pour son Église, le pasteur à qui il a confié la garde de ses ouailles, celui qui est orné de toutes les vertus divines, et dont la vie est tout angélique, l'homme pieux et mortifié, l'ascète dévot et modeste, le savant docteur, l'homme pratiquant et vertueux, l'homme parfait et accompli, le champion de la foi, le vigilant gardien du troupeau, le père des pères et le chef des chefs, la couronne de ceux qui sont baptisés, l'honneur de la religion chrétienne et orthodoxe, la lumière de l'église apostolique, celui qui est revêtu du sacerdoce de Melchisédec et orné de la robe d'Aaron, celui qui siége sur le trône de saint Marc, le treizième des pieux apôtres, le cinquième des vertueux évangélistes, le père illustre parmi nos seigneurs les patriarches, l'ami de Notre-Seigneur Jésus-Christ, celui qui possède un savoir éminent et une langue éloquente, notre seigneur et père en Dieu, le patriarche anba *N.*, patriarche de la très-grande ville d'Alexandrie, de toutes les provinces de l'Égypte, ainsi que de la florissante et sainte cité de Jérusalem, des royaumes de l'Abyssinie et de la Nubie, de la Pentapole occidentale,. des villes d'Ifrikiâh, de Nikîah, de Santarîah et de toutes les contrées évangélisées autrefois par l'apôtre saint Marc. Que le Dieu du

ciel le maintienne sur son siége patriarcal durant des jours nombreux et des années qui se succèdent sans interruption, pacifiques, longues et heureuses; qu'il rende les jours de son pontificat exempts de tout trouble, et que, par le mérite de ses saintes prières, il nous mette à l'abri des embûches des méchants; qu'il lui fasse trouver grâce et faveur aux yeux des sultans qui nous commandent, et qu'il excite leur commisération sur lui et sur ses ouailles.

Qu'en considération de ses oraisons, Dieu nous garde des ruses de nos adversaires et nous délivre des tentations des démons; qu'en sa faveur il rende vains les stratagèmes de nos antagonistes, quand il s'agira de l'intérêt de nos églises et de notre sainte religion; qu'enfin, après lui avoir accordé une longue vie, il le place, au jour du jugement, à sa droite, parmi les seigneurs, ses élus, les vénérables, nos pères dans la foi, les vertueux apôtres, afin qu'il puisse s'écrier, le cœur plein de joie et d'allégresse : « Me voici avec les enfants que le Seigneur m'avait confiés. Il n'en a péri aucun, si ce n'est le fils de perdition (1), » et qu'alors il entende une voix joyeuse lui répondant : « Sois le bienvenu, intendant fidèle! tu as été fidèle en peu de choses, je vais t'é-

(1) Jean, XVII, 12.

tablir sur beaucoup : entre dans la joie de ton Seigneur (1). » Oui, qu'il soit fidèle, et que Dieu nous conserve aussi la vie et les jours de nos pères les métropolitains, ses élus; de nos seigneurs les évêques, ses hommes choisis, des personnes éminentes chargées de l'administration, des prêtres bénis à qui le soin des âmes a été confié, de nos vénérables diacres et de nos sous-diacres, de nos lecteurs, de nos chantres, de tout le peuple chrétien en général et sans exception.

Nous le prions de nous rendre dignes d'entendre un jour sortir de sa bouche divine ces paroles consolantes, cette invitation pleine de joie, d'allégresse et de contentement : « Venez, les bénis de mon père; venez prendre possession du royaume qui vous a été préparé avant la création du mende (2); venez jouir de ce que l'œil n'a jamais vu, de ce que l'oreille n'a jamais ouï dire, de ce qui n'est jamais venu à l'esprit d'un homme, de ce que Dieu a réservé à ceux qui aiment son saint nom (3), dans cette vie tranquille et heureuse où la joie des élus ne connaîtra ni interruption ni fin. Nous lui demandons ces faveurs par l'intercession de notre médiatrice, de celle qui est une mine de pureté, de

(1) Matth., XXV, 23.
(2) Matth., XXV, 24; Épître de S. Paul aux Éphésiens, I, 4.
(3) I aux Corinthiens, II, 9.

bonté et de bénédictions, la reine du ciel et de la terre, la princesse des femmes chastes et des filles vierges, celle qui n'a pas sa pareille en beauté parmi toutes les créatures, soit parmi les mortels qui vivent sur la terre, soit parmi les anges qui habitent les cieux, celle qui est vraiment mère, puisqu'elle a mis au monde Dieu, le Seigneur des Vertus ; la reine qui a le pouvoir de secourir les malheureux ; celle dont une foule de prodiges et de miracles démontrent d'une manière incontestable le crédit et la puissance auprès de Dieu, quand elle daigne le prier et intercéder auprès de lui ; notre maîtresse à nous tous ; celle qui est l'honneur et la gloire de notre race, notre dame et notre princesse, la vierge pure et sans tache, sainte Marie, la fille élue de Dieu.

Nous lui demandons ces faveurs par les prières du missionnaire et évangéliste, du bienheureux martyr, saint Marc l'évangéliste, l'apôtre et le prédicateur de l'Égypte ; nous les lui demandons par l'intercession des archanges très-purs et les favoris du Très-Haut, Michel, Gabriel, Raphaël, Souriel, Radakiel, Saraniel, Ananiel, et de tous les ordres et chœurs des saints anges ; par l'intercession des quatre animaux incorporels qui portent le trône du Maître des mondes, des vingt-quatre vieillards spirituels, prêtres de la vérité, tout resplendissants

de lumière, de tous les rangs enfin de la hiérarchie céleste.

Nous les lui demandons par les prières des vénérables patriarches de l'Ancien Testament, Abraham, Isaac et Jacob, et de tous les chœurs des prophètes véridiques; par l'intercession de celui dont il est écrit que parmi les enfants des femmes nul n'a été plus grand que lui (1), le grand saint Jean-Baptiste, le parent de l'Emmanuel.

Nous les lui demandons par les prières de nos seigneurs, nos pères dans la foi, les vertueux apôtres, les pieux disciples du Sauveur, qui, par leurs saintes exhortations, vinrent à bout de faire fermer les portes des temples païens, de fonder des églises, et qui, par l'enseignement de leur doctrine, éclairèrent les cœurs des infidèles et des adeptes des fausses religions; nous les lui demandons par les prières de saint Étienne, le prince des diacres et le premier des saints martyrs, et par celles des soixante et dix messagers et disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ (soit-il glorifié!).

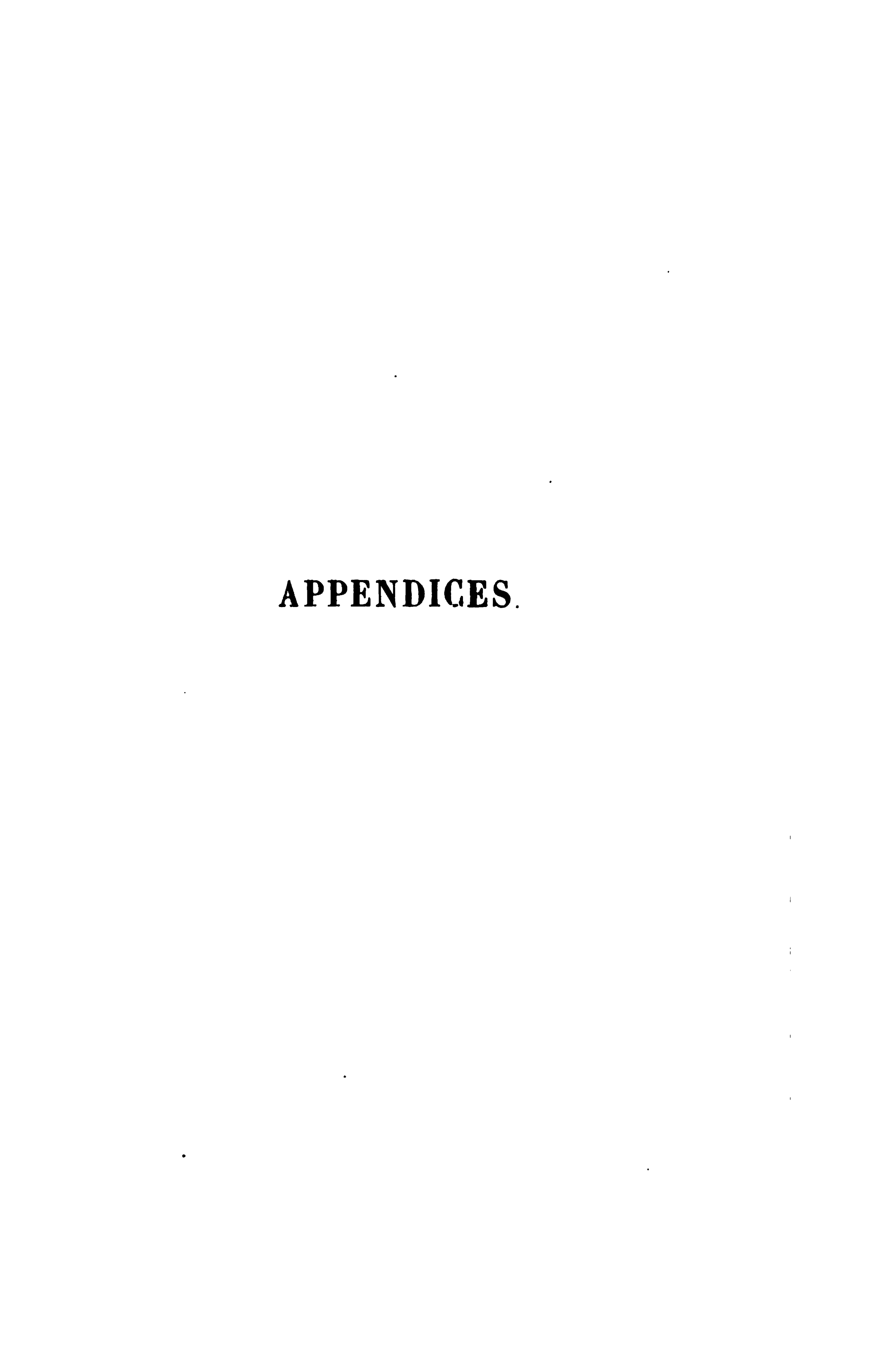
Nous demandons ces faveurs par les prières de la troupe des bienheureux et couronnés martyrs, de nos pères les saints confesseurs, de tous les rangs des saints, de tous les hommes pieux et justes; par

(1) Luc, VII, 28.

les prières des anachorètes, des pèlerins, des moines, des hommes dévots, de tous ceux qui ont combattu pour la défense de la religion, de tous les princes orthodoxes qui ont aimé Dieu.

Nous les lui demandons enfin par les prières de tous ceux qui, parmi les enfants d'Adam notre père, et d'Ève notre mère, se sont rendus, par leurs bonnes œuvres, agréables au Seigneur Dieu, à qui appartiennent, ainsi qu'au Fils et au Saint-Esprit, l'honneur et la gloire maintenant, dans tous les temps et dans les siècles des siècles, dans l'éternité et à jamais. Disons donc tous ensemble : « Amen. Kyrie, eleison (*Seigneur, ayez pitié de nous*). »

FIN DE L'HOMÉLIE. AMEN.



APPENDICES.

PREMIER APPENDICE.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, Dieu unique.

Première vie. Vie de saint Marc l'évangéliste, archevêque de la grande cité d'Alexandrie. Que son intercession auprès de Dieu soit pour nous ! Amen.

Pendant que le Seigneur et Sauveur miséricordieux Jésus-Christ accomplissait sa divine mission, après s'être choisi des disciples qui devaient le suivre, il y avait dans une ville de la Pentapole d'Afrique, appelée *Abrianoulah,* deux frères, dont l'un, qui était l'aîné, se nommait *Aristobule,* et l'autre, le cadet, *Barnabé*. Comme ils étaient cultivateurs, ils ensemençaient eux-mêmes leurs champs, en moissonnaient les produits, et ils possédaient de nombreux troupeaux. Ils avaient une connaissance parfaite de la loi de Moïse ; ils savaient par cœur une bonne partie des livres de l'Ancien Testament, et ils les récitaient. Ils vivaient du temps de l'empereur des Romains Au-

guste César. Sous ce règne, ayant perdu leur argent, éprouvé de grands malheurs à la suite des ravages exercés dans la contrée par le sultan des Berbers et des Abyssins, dépouillés enfin de tous les biens qu'ils possédaient, ils quittèrent l'Afrique, et, voulant au moins sauver leur vie, ils se rendirent dans le pays des Juifs.

Or, Aristobule avait un enfant mâle du nom de *Jean*. Étant donc arrivés en Palestine, ils s'établirent dans le voisinage de la ville de Jérusalem, où, par la grâce de l'Esprit-Saint, le jeune enfant grandit en âge et en taille. Les deux frères avaient dans le pays une cousine (littér. la fille d'un oncle paternel), qui avait épousé Simon Pierre, le chef futur des disciples du Christ. On avait donné à Jean le nom de *Marc,* et, comme il fréquentait la maison de Pierre, il apprenait de lui la doctrine chrétienne à l'aide des livres saints.

Il arriva qu'un jour Aristobule, ayant pris avec lui son fils Marc, le conduisit sur les bords du Jourdain. Or, pendant qu'ils marchaient tous les deux ensemble, ils rencontrèrent un lion et une lionne. Aristobule, voyant les deux animaux se diriger de son côté, pleins de fureur, dit à son fils Marc : « Mon enfant, tu vois la fureur de ces lions qui s'apprêtent à nous perdre : fuis donc sur-le-champ et sauve-toi ; quant à moi, laisse-les me

dévorer, si telle est la volonté de Dieu, maître de toute chose. » — « Non, répondit à son père le disciple du Christ, saint Marc ; ne crains rien, cher père, le Christ en qui je crois nous sauvera de tout danger. » Comme les lions allaient les atteindre, saint Marc poussant contre eux un grand cri : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, leur dit-il, vous commande de vous séparer ; il veut que votre race disparaisse de cette montagne, et qu'on n'y voie désormais plus aucune de vos progénitures. » Sur-le-champ, le lion et la lionne, s'étant séparés l'un de l'autre, rendirent le dernier soupir, en sorte qu'ils ne laissèrent point de postérité.

Témoin du grand miracle que son fils venait d'opérer par la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Aristobule s'écria : « Marc, mon fils, je suis bien, il est vrai, ton père et celui qui t'a donné le jour ; mais aujourd'hui c'est toi qui es devenu mon père, mon sauveur et mon libérateur. En conséquence, mon fils bien-aimé, mon frère et moi nous te supplions de nous mettre au nombre des serviteurs de Jésus-Christ qui est venu en ce monde et qui s'est incarné dans le sein de notre Dame immaculée, la vierge Marie, dont tu nous as si souvent parlé. »

A partir de ce jour, le père de saint Marc et son oncle paternel se firent enseigner la doctrine chré-

tienne, ainsi que Marie, sa mère, qui était sœur de Barnabé, le disciple des apôtres.

Or, il y avait dans ce pays-là, non loin d'une ville appelée Azdod, un olivier d'une taille gigantesque et dont tout le monde admirait la grosseur Les habitants de cette ville adoraient la lune et adressaient leurs prières à cet olivier. Saint Marc, ayant été témoin un jour de leur profonde erreur, leur dit : « Quoi ! cet olivier dont vous mangez les fruits, cet arbre dont vous jetez les branches au feu, vous l'adorez comme un dieu? Que pourrait-il faire? Voici que la parole du Dieu que j'adore moi-même va l'abattre par terre, sans qu'il soit besoin pour cela d'employer le fer. » A cela les païens répondirent : « Nous savons que tu es versé dans la magie du Galiléen, ton maître, et qu'ainsi tu accomplis tout ce que tu veux. Quant à nous, nous invoquons la lune, notre divinité, qui a fait cet olivier pour que nous lui adressions nos prières. » Saint Marc leur répondit : « Quant à moi, je vais l'abattre et le renverser par terre : si, après cela, votre dieu peut le relever et le remettre sur pied, je consens à l'adorer avec vous. »

Les idolâtres ayant accepté la proposition, tout le monde s'éloigna du voisinage de l'arbre, en disant : « Prenons garde qu'il n'y ait personne de caché dans l'olivier. » Alors saint Marc, levant

les yeux vers le ciel et tournant la tête du côté de l'Orient, ouvrit la bouche et fit cette prière : « Mon Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant et mon Dieu, daignez écouter votre serviteur : commandez à la lune, qui est le second de vos ministres pour ce monde qu'elle éclaire pendant la nuit; que, par votre ordre et par votre puissance, elle fasse entendre sa voix à ces ignorants pour qui elle n'est pas un dieu, puisqu'elle n'est que comme un ministre subordonné à son maître; commandez aussi que cet arbre auquel ils adressent leurs prières, tombe par terre, afin que tout le monde connaisse votre puissance, et qu'il n'y a de vrai Dieu que vous le Père, avec le Fils plein de bonté et le Saint-Esprit vivificateur à jamais. Amen. » A peine cette prière venait-elle d'être achevée, qu'une obscurité profonde se produisit au milieu du jour, et que la lune se montra brillante dans le ciel aux yeux de tous. Alors on entendit distinctement une voix partant de la lune et disant : « O hommes de peu de foi, croyez-moi, je ne suis pas le vrai Dieu, mais seulement le serviteur de Dieu et l'une des créatures de ses mains. Je suis aussi le ministre du Christ, mon maître, qui est prêché par Marc, son disciple. C'est lui seul que nous adorons et que nous servons. » Incontinent, l'olivier s'abattit par terre, et une grande

crainte s'empara de tous ceux qui furent témoins de ce prodige. Quant à ceux qui vénéraient l'arbre et l'adoraient, ils entrèrent en fureur, déchirèrent leurs habits, et, se saisissant de la personne de saint Marc, ils l'accablèrent de coups, après quoi ils le livrèrent aux Juifs rebelles qui le jetèrent en prison. Cette nuit-là même, saint Marc vit en songe Notre-Seigneur Jésus-Christ qui disait à Pierre : « Je ferai sortir de la prison tous ceux qui s'y trouvent enchaînés. »

En effet, lorsque saint Marc s'éveilla, trouvant que les portes de la prison étaient ouvertes, il sortit avec tous les autres prisonniers, pendant que les geôliers étaient endormis et immobiles comme des nacres de perle. Quant aux foules qui avaient été témoins de tout ce qui venait d'arriver, ils leur dirent : « Nous ne pouvons rien contre ces Galiléens, car toutes ces œuvres, ils les font par la puissance de Beelzébul, prince des démons. »

Marc était l'un des soixante-dix disciples. Il fut du nombre de ces serviteurs qui puisèrent l'eau, laquelle fut changée en vin par Notre-Seigneur, pendant les noces de Cana en Galilée. C'est lui aussi qui porta la cruche d'eau de la maison de Simon le Cyrénéen, lors de la sainte et mystérieuse cène : c'est encore lui qui donna asile aux disciples dans sa maison pendant la passion de Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ, ainsi qu'après la résurrection d'entre les morts, lorsqu'il se présenta devant eux, après être entré les portes étant fermées.

Après la glorieuse ascension du Sauveur au ciel, Marc se rendit avec Pierre à Jérusalem, et là ils prêchèrent tous les deux la parole de Dieu. Ensuite l'Esprit-Saint apparut à Pierre et lui ordonna d'aller dans les villes et dans les villages qui se trouvent dans cette région. Pierre partit donc en compagnie de Marc pour le district de *Bethania,* et, étant arrivé là, il se mit à prêcher la parole de Dieu : mais, après y avoir séjourné un certain temps, il vit en songe un ange du Seigneur, qui lui dit : « Il y a deux régions où sévit une grande famine. » Pierre dit à l'ange : « Quelles sont ces régions ? » L'ange lui répondit : « Ce sont la ville d'Alexandrie avec la province d'Égypte, et la région de Rome. Ces deux pays pâtissent, non faute de pain et d'eau, mais faute de la parole divine, qu'ils ne connaissent pas et par laquelle ils doivent être évangélisés. »

Pierre, s'étant réveillé, raconta à Marc ce qu'il avait vu en songe. Après cela, Pierre et Marc se rendirent dans les provinces de Rome, où ils prêchèrent la parole de Dieu. Plus tard, c'est-à-dire la trente-cinquième année après l'ascension de notre Seigneur et bon Sauveur, saint Pierre envoya notre saint père Marc l'évangéliste à la ville

d'Alexandrie pour y prêcher la parole de Dieu et l'évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui sont dus à jamais, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, Dieu unique, la gloire, l'honneur et l'adoration. Amen.

SECOND APPENDICE

Sous le règne de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, lorsqu'il fut monté au ciel, les apôtres, guidés par le Saint-Esprit, se partagèrent entre eux les diverses contrées du monde pour y prêcher la parole de Dieu et l'Évangile de son fils unique et bien-aimé Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est ainsi que l'Égypte et la grande cité d'Alexandrie échurent à saint Marc l'évangéliste : cette contrée lui fut assignée par le Saint-Esprit, afin qu'il fît entendre aux habitants les paroles de l'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'il les raffermît dans cette croyance, car ils étaient alors adonnés à l'erreur, plongés dans l'idolâtrie, et ils adoraient les créatures à la place du Créateur. Ils avaient quantité de temples consacrés au culte des faux dieux, qu'ils servaient en tout temps, les adorant chaque jour de l'année, et leur offrant un grand nombre de victimes et de sacrifices, coutume

et superstitions qui étaient aussi en vigueur dans l'Afrique, dans la Pentapole et dans toutes les provinces de cette contrée.

Saint Marc, ayant donc quitté la ville de Rome, se rendit d'abord dans la Pentapole, où il parcourut toutes les provinces, prêchant la parole de Dieu, opérant des miracles, purifiant les lépreux et chassant les démons par la grâce et la vertu de l'Esprit qui résidait en lui, en sorte qu'une foule d'habitants embrassèrent la foi en Jésus-Christ, brisèrent les idoles qu'ils adoraient et détruisirent les arbres qui servaient de demeure aux mauvais esprits et d'où ceux-ci avaient coutume de parler aux hommes. Saint Marc, les ayant ainsi convertis, les baptisa au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Dieu unique.

Après cela, le Saint-Esprit lui apparût et lui dit : « Lève-toi, pars pour la ville d'Alexandrie, afin que tu y jettes la bonne semence, c'est-à-dire la parole de Dieu. » Alors le disciple du Christ, ayant fait ses dispositions et fortifié par l'Esprit-Saint, partit comme un guerrier qui marche au combat. Il salua les frères, et prit congé d'eux en disant : « Notre-Seigneur Jésus-Christ me facilitera le voyage pour me rendre dans la ville d'Alexandrie et y prêcher son saint Évangile. » Ensuite il fit cette prière : « Seigneur, daignez fortifier les frères qui

sont parvenus à la connaissance de votre saint nom : faites qu'un jour je revienne auprès d'eux, et qu'en les revoyant ma joie soit pleinement satisfaite. » Après ces paroles, les frères lui firent leurs adieux, et il s'embarqua pour la ville d'Alexandrie. Mais, à peine eut-il franchi la porte de la ville, que la courroie de sa chaussure se rompit. A la vue de cet accident, il s'écria : « Ah ! je suis bien sûr maintenant que le Seigneur a facilité mon voyage. » Puis, ayant jeté les yeux autour de lui, il aperçut un savetier, auquel il donna sa chaussure à raccommoder. Celui-ci, ayant pris son alêne pour commencer son ouvrage, se perça involontairement la main, en s'écriant : « *Aghios ho théos !* » c'est-à-dire *Dieu unique*. Saint Marc, entendant prononcer le nom de Dieu, dit au savetier : « C'est le Dieu que j'adore ; vous allez le voir. » Alors il se mit à lui citer l'Évangile de la bonne nouvelle, à lui parler de la grandeur, de la gloire de Dieu, de sa puissance et de son empire que démontre le spectacle des êtres créés ; il lui fit de longues exhortations, lui donna quantité de démonstrations et de preuves en faveur de sa providence ; puis il finit par lui dire que, dans les derniers temps, le Messie s'était incarné dans le sein de la Vierge Marie, qu'il était venu en ce monde, qu'il nous avait délivrés de nos péchés, et qu'il

nous avait montré dans sa personne l'accomplissement, point par point, de toutes les prédictions faites par les anciens prophètes.

Le savetier lui dit : « Mais ces livres que vous me citez, je n'en ai jamais entendu parler ; nous connaissons seulement les livres des philosophes grecs qui ont servi à notre instruction et que les hommes enseignent ici à leurs enfants, ce qui a lieu aussi chez les Égyptiens. » — « Toute la philosophie de ce monde, lui répliqua saint Marc, est vaine à côté de la sagesse de Dieu. »

Le savetier, après avoir entendu les sages discours de l'apôtre et les paroles que celui-ci avait tirées des saintes Écritures, témoin, d'un autre côté, du grand miracle par lequel sa main avait été guérie, le savetier, disons-nous, se sentit convaincu : ayant cru en Notre-Seigneur Jésus-Christ, il fut baptisé avec toute sa famille et avec toutes les personnes qui se trouvaient dans sa maison. Son nom était *Anianus*.

Sur ces entrefaites, le nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ s'étant accru, les habitants de la ville finirent par apprendre qu'il y avait au milieu d'eux un juif galiléen, qui s'était introduit dans la ville ; qu'il ne voulait rien moins que renverser le culte des idoles, celui de leurs dieux, et que même déjà il était venu à bout de séduire

plusieurs personnes en les faisant renoncer à leur religion. En conséquence, ils le cherchèrent dans tous les endroits, et ils chargèrent une bande d'hommes de l'épier.

Saint Marc, ayant appris leur criminel dessein, sacra Anianus évêque d'Alexandrie, et ordonna trois prêtres et sept diacres, en tout onze personnes qu'il institua pour remplir les fonctions du saint ministère et pour consolider dans la foi les frères croyants. Ensuite il les quitta pour se rendre de nouveau dans la Pentapole, où il demeura encore deux ans, prêchant l'Évangile et établissant dans toutes les provinces des évêques, des prêtres et des diacres. De là il reprit le chemin de la ville d'Alexandrie, où il trouva les frères affermis dans la foi et augmentés en nombre par la grâce de Dieu. Pendant son absence, ils avaient bâti une église dans un endroit appelé *le pâturage des bestiaux* (Bucoles), non loin de la mer et au pied d'un rocher d'où l'on extrayait des pierres. En voyant tout cela, saint Marc fut saisi d'une grande joie, et, se jetant à genoux, il bénit Dieu. Ensuite il se mit à raffermir dans la religion les domestiques de la foi, ceux qu'il avait initiés à la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, après qu'ils avaient renoncé au culte des idoles.

Lorsque les infidèles apprirent que saint Marc

était revenu à Alexandrie, ils entrèrent en fureur, surtout à cause du grand nombre de miracles qu'il opérait en faveur des croyants, guérissant les infirmes et les malades, chassant les démons, déliant la langue aux muets, donnant l'ouïe aux sourds et purifiant les lépreux. Ils se mirent à la recherche du saint apôtre ; mais, ne l'ayant pas trouvé, ils grincèrent des dents dans leurs temples et dans les sanctuaires consacrés à leurs idoles. Ils s'écriaient : « Quoi ! vous ne voyez donc point le mal que nous cause ce magicien ? » Or, le premier jour de la semaine (un dimanche), fête de Pâque de Notre-Seigneur Jésus-Christ, jour qui cette année-là tomba le 29 de barmoudéh et se rencontra avec une autre fête célébrée par les infidèles et les païens, ces misérables, s'étant mis derechef à la recherche de saint Marc, finirent par le surprendre à l'autel, et, s'étant jetés sur lui, ils le saisirent, lui passèrent une corde autour du cou et le traînèrent par terre pendant toute la journée, en disant : « Traînons ce dragon dans la demeure des vaches (Bucoles). » Pendant qu'il était ainsi traîné, le saint apôtre louait Dieu : « Je vous rends grâces, Seigneur, disait-il, de ce que vous m'avez rendu digne de souffrir pour votre saint nom. » Toute sa chair tombait en lambeaux et restait attachée aux pierres des rues et des quartiers de la

ville; son sang ruisselait par terre. Sur le soir, ils le mirent en prison, afin de se donner le temps de délibérer par quel supplice ils lui arracheraient la vie.

Or, au milieu de la nuit, pendant que les portes de la prison étaient fermées et que les geôliers étaient profondément endormis devant les portes, tout à coup il se produisit un grand tremblement de terre et une violente secousse. Un ange du Seigneur descendit du ciel, entra dans la prison, et, s'approchant du saint apôtre, lui adressa ces paroles : « Marc, serviteur de Dieu, voici que ton nom est écrit dans le livre de vie, et que tu as été mis au nombre des saints. Ton âme célébrera les louanges de Dieu dans les cieux en compagnie des saints anges. Quant à ton corps, il ne périra pas ; il ne disparaîtra point de dessus la terre. » Saint Marc s'étant éveillé et levant les yeux au ciel : « Je vous rends grâces, dit-il, mon Seigneur Jésus-Christ ; je vous prie de m'accueillir auprès de vous, afin que je jouisse de votre paix dans votre royaume. » Ces paroles dites, il s'endormit de nouveau. Alors Notre-Seigneur Jésus-Christ, descendant lui-même dans la prison où l'ange venait d'apparaître, se montra au saint apôtre sous la forme sous laquelle ses disciples l'avaient connu. Il lui dit : « Que la paix soit avec toi, Marc, mon évangéliste et mon

élu ! » — « Je vous rends grâces, lui répondit saint Marc, ô mon Seigneur et mon Sauveur ! de ce que vous m'avez rendu digne de souffrir pour votre saint nom. » Le Seigneur, lui ayant donné la paix, disparut.

Le lendemain, dès que le jour parut, la bande des infidèles, s'étant rassemblée de nouveau, tira le saint de sa prison, et, lui ayant passé une corde autour du cou, ils criaient : « Traînons le dragon dans la demeure des vaches. » Pendant qu'ils le traînaient ainsi à travers les rues, le saint ne cessait de remercier Notre-Seigneur Jésus-Christ et de le glorifier : « Mon Dieu, disait-il, je remets mon âme entre vos mains ! » C'est en prononçant ces paroles qu'il rendit son âme à Dieu.

Alors les partisans des idoles impures, après avoir entassé une grande quantité de bois dans un endroit appelé aujourd'hui l'*Évangélion,* s'apprêtaient à livrer aux flammes le corps du saint martyr, lorsque, par l'ordre de Dieu, un brouillard très-épais les enveloppa; en même temps un vent impétueux s'étant levé, la terre trembla, des torrents de pluie tombèrent du ciel, en sorte qu'un grand nombre de ces infidèles moururent de terreur. Ils disaient : « C'est Jupiter qui est venu visiter l'homme qui en ce jour a été mis à mort. »

Après cela, les fidèles, s'étant réunis, allèrent retirer le corps de saint Marc du milieu des cendres, et, l'ayant retrouvé intact et sans altération aucune, ils le transportèrent dans l'église, où ils avaient coutume de célébrer les saints mystères. Après l'avoir enseveli et avoir fait les prières consacrées par l'usage, ils creusèrent une fosse, où ils inhumèrent le corps du saint martyr, afin que, dans la suite des âges, sa mémoire fût célébrée avec joie et allégresse, et que la bénédiction attachée à l'Évangile qui porte son nom, ainsi que la grâce dont Notre-Seigneur Jésus-Christ a daigné le favoriser, s'étendent toujours sur la ville d'Alexandrie. Son corps fut déposé dans la partie orientale de l'église le jour même où il avait reçu la couronne du martyre.

Il fut le premier des Galiléens qui eut le bonheur de souffrir, dans la ville d'Alexandrie, la mort pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette mort précieuse arriva le dernier jour du mois de barmoudéh, c'est-à-dire le huit des calendes de mai, l'un des mois du calendrier romain et voisin de celui de *Nissan,* l'un des mois des Hébreux.

Nous aussi, enfants orthodoxes d'Alexandrie, nous offrons le sacrifice de nos louanges, de nos bénédictions, de nos hommages et de nos chants

à Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire, l'honneur et l'adoration, ainsi qu'au Père, et au Saint-Esprit, Dieu vivificateur et égal en tout aux deux autres personnes, maintenant, dans tous les temps et dans les siècles des siècles. Amen.

FIN.

NOTES

NOTES

Page 1, ligne 10. — *Anba Sévère.*

Le mot انبا, *anba,* qui signifie *père,* vient du chaldaïque אַבָּא, *abba, pater.* Dans la transcription arabe, le premier des deux B a été changé en N par euphonie. Anba ou ⲁⲡⲁ, comme l'écrivent et le prononcent les Coptes, est un titre que l'on donne en Égypte aux évêques, aux archimandrites ou abbés des monastères, et, en général, à tous les religieux profès.

Page 2, ligne 2. — *Fête de la manifestation de son chef sacré.*

Cette manifestation ou invention du chef de saint Marc eut lieu au commencement du IV[e] siècle, et c'est à cette occasion que l'on bâtit, en 310, une magnifique église sur le tombeau du saint évangéliste. La précieuse relique y était encore vers le milieu du IX[e] siècle, puisque l'auteur de notre homélie nous apprend qu'il eut le bonheur de la vénérer, lorsqu'il vint assister à l'intronisation du patriarche Siméon en 836.

Page 4, ligne 20. — *L'Égypte avec toutes ses provinces.*

Le nom d'*Égypte*, en arabe مصر, *Misr*, et en égyptien *Chemi*, tel qu'il est entendu par notre auteur, ne s'applique pas à toute la contrée qu'arrose le Nil depuis les petites cataractes jusqu'à la Méditerranée, mais seulement à ce que nous appelons la Basse Égypte. Dans les temps les plus anciens l'Égypte était partagée en trois grandes régions, savoir la Basse Égypte, la Haute Égypte ou Thébaïde, et l'Égypte Libyque. La Basse Égypte ou septentrionale comprenait tout le pays qui, à partir de la ville de *Cercasore*, où le Nil se divise en trois principales branches, s'étendait jusqu'à la mer, c'est-à-dire la partie de l'Égypte que nous nommons le *Delta*. La contrée située au-dessus de cette limite, du côté du midi jusqu'aux petites cataractes et à l'île d'Éléphantine, s'appelait *Thébaïde* ou Haute Égypte, en égyptien *Mares*. L'Égypte Libyque avait pour limites, à l'est, la chaîne dite Libyque, le lac Maréotis, et les confins occidentaux du territoire d'Alexandrie; du côté de l'ouest, elle s'étendait jusqu'à l'oasis d'Ammon, aux grandes oasis, et peut-être même jusqu'à Audjelah. Elle comprenait ainsi toute la Marmarique, et elle était bornée, au couchant par la Pentapole ou Cyrénaïque. Sous la domination grecque et romaine, l'Égypte fut partagée en trois parties : la Basse Égypte ou *Delta*, l'Égypte Moyenne ou l'*Heptanomide*, et la *Thébaïde* ou la Haute Égypte, et chacune de ces provinces comprenait un nombre plus ou moins

considérable de *nomes* ou préfectures, en égyptien *Ptósch*. Le mot qui était employé par les Égyptiens pour désigner toutes les provinces comprises sous le nom d'Égypte, était, selon Champollion, *kahi-ptahh*, terre de Ptahh, d'où les Grecs ont formé leur mot Αἴγυπτος. On sait que *Ptahh*, assimilé par les Grecs à leur dieu Ἥφαιστος, le Vulcain des Romains, était considéré chez les Égyptiens comme le *Dieu-créateur*.

Page 5, ligne 4. — *Les habitants de Thèbes adoraient un chien appelé* KYNOU.

Le nom que je traduis par *Thèbes* n'est pas écrit distinctement dans le manuscrit, les points diacritiques qui affectent les deux premières lettres n'étant pas tracés d'une main sûre, et l'on pourrait lire *tya, nia, naba*, aussi bien que *taba, tabé* ou *tébé*. Cependant, comme la géographie ancienne de l'Égypte n'offre aucune localité dont le nom approche des premiers mots que je viens de transcrire, je me détermine pour la leçon *teba* ou *tabé,* qui a, je crois, son correspondant dans le grec Θῆβαι (*Thèbes*), nom de la fameuse ville aux *cent portes* Ἑκατόμπυλος (Iliade, IX, 383), célébrée par Homère, il y a près de trois mille ans. Thèbes, dont le nom égyptien, selon Champollion, était ⲧⲁⲡⲉ, qui veut dire *la tête, la capitale,* s'étendait sur les deux rives du Nil, et occupait l'emplacement sur lequel s'élèvent aujourd'hui *Médinet Abou* et les ruines de *Lucsor*. Elle était la capitale de la Haute Égypte, et elle était communément appelée par les Grecs Διόσπολις, c'est-à-dire *la ville de Jupiter,* interprétation du nom

même que les Égyptiens donnaient à cette ville, car ils la nommaient *No-Amoun*, la demeure d'Ammon (Jérémie, XLVI, 25, et Ézéchiel, XXX, 15), ou *la part d'Ammon*, μερὶς Ἀμμών, comme traduisent les Septante dans le passage du prophète Nahum (III, 8), où le nom de cette ville est mentionné. D'un autre côté, il est certain que le dieu *Amoun* ou *Ammon* était assimilé par les Grecs à leur Ζεὺς ou Jupiter; Hérodote, qui avait appris des prêtres de l'Égypte tout ce qui concernait leur culte et leur religion, le dit formellement : Ἀμμοῦν Αἰγύπτιοι καλέουσι τὸν Δία, *les Égyptiens appellent* AMMON *notre Jupiter* (liv. II, ch. 42). Le dieu Ammon avait à Thèbes un superbe temple qui est mentionné par le même historien, par Diodore de Sicile, par Pline et par d'autres auteurs qu'il serait trop long de citer. On y adorait Ammon sous la forme d'un bélier ou plutôt sous celle d'un homme à tête de bélier (Hérodote, liv. II, 42, et Strabon, liv. XVII). Comme on voit, l'existence de ce culte dans la ville de Thèbes ne s'accorde nullement avec l'assertion de notre panégyriste, qui nous dit que les *habitants de Thèbes adoraient un chien du nom de Kynou*. Si la leçon que nous proposons est bien fondée et la véritable, il faut nécessairement admettre que l'auteur a commis ici une erreur, erreur qui s'explique sans difficulté, si l'on considère que l'évêque de Nestérawéh écrivait à une époque où le culte des idoles avait disparu depuis longtemps de la face de l'Égypte, et dans un pays éloigné de celui qu'il habitait, dont, par conséquent, il lui était difficile de

connaître les traditions relatives au culte des anciens habitants de la Thébaïde.

Quant au mot *Kynou*, il est inutile de faire remarquer que c'est une altération du grec Κυνός, cas oblique de Κύων, qui veut dire *chien*. Du reste, le culte du chien ou plutôt d'*Anubis*, le dieu *Cynocéphale* à tête de chien ou de chacal, était en honneur dans toute l'Égypte, parce qu'il était inséparable de celui d'Isis et d'Osiris, comme nous l'apprennent Plutarque (*de Iside et Osiride*) et Diodore de Sicile dans son histoire. Toutefois, Anubis était spécialement vénéré dans la ville de Cynopolis et dans le nome de ce nom. Strabon, qui avait été lui-même témoin des honneurs et du culte que l'on rendait à ce dieu, nous donne à ce sujet les renseignements suivants : *Sequitur*, dit-il, *Cynopolitana præfectura, et Canum urbs, in quâ Anubis colitur, ac honor, et sacer quidem cibus, canibus est constitutus* (lib. XV, p. 558). Il est inutile d'ajouter qu'Anubis, ministre de l'*Amenthi* ou enfer égyptien, était assimilé par les Grecs à leur *Hermès* ou dieu Mercure. Pour plus de détails, consultez le savant ouvrage de P. Ern. Jablonsky, *Pantheon Ægyptiorum*, lib. V, cap. 1, p. 3, 4, 5 et suiv.

Page 5, ligne 5. — *Ceux de Sahrajt adoraient un lion.*

Selon l'auteur du *Meracid al-ittilâa* et celui du *Moschtarik*, cette ville était composée de deux villages qui confinaient, du côté de l'orient, au hameau ou métairie (مُنْيَة) de Gamr, au nord du Caire, et qui étaient renommés pour la culture de la canne à sucre. Sahrajt portait aussi le nom de *ville de Sahrajt d'Ibn Zéid.*

Elle était située sur un des bras du Nil, à la distance de huit milles de Benha, dans le voisinage du Vieux Caire. Dans le *Tableau détaillé des lieux compris dans chacune des provinces de l'Égypte*, publié par Silvestre de Sacy à la fin de sa traduction de la *relation* d'Abd'-allatif, page 614, figurent les deux villages qui portent le nom de *Sahrajt;* l'un est appelé *Sahrajt al-soghra* ou *Sahrajt al-kananiyeh*, et l'autre *Sahrajt al-kobra*, situés l'un à côté de l'autre, dans la province de Scharkiyeh, et évalués les deux ensemble à 12,000 dinars. Le nom de Sahrajt ou *Saharadjt* est mentionné par les écrivains coptes, qui appellent cette localité **ϲⲁϩⲣⲁϣⲧ**. Elle est indiquée dans la carte de Niebuhr, qui la place entre les branches de Damiette et de Rosette, sur la rive orientale de la branche Phathmétique, à un peu plus de quatre lieues au nord de la séparation de cette même branche de la Pélusiaque (*Voyage en Arabie*, t. I, p. 70). Vansleb (*Histoire de l'Église d'Alexandrie*, p. 4) compte Saharajt parmi les évêchés de l'Église copte. Voyez l'*Égypte sous les Pharaons*, t. II, pag. 109 et 110.

Le lion adoré dans cette localité était le symbole du dieu Phtah, le Vulcain des Égyptiens. Ælien (*de Animalibus*, l. XII, c. 7) dit : *Leones sunt naturâ vehementer igniti, ideoque Ægyptii Vulcano consecrarunt*. Assurément il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de préciser à quelle localité de la géographie ancienne de l'Égypte correspond la Sahrajt dont il est ici question ; mais si l'on veut tenir compte de la donnée fournie

par notre auteur, et d'après laquelle on vénérait dans cette ville le symbole en question, il est permis de conjecturer qu'il s'agit d'une de ces villes où le culte de Phtah était particulièrement en honneur; or, parmi ces villes, nous trouvons Memphis, où ce dieu avait un temple magnifique dont Hérodote et Diodore de Sicile nous ont laissé la description. Sahrajt, située, comme nous venons de voir, dans le voisinage du Vieux Caire, et par conséquent dans les environs de Memphis, possédait vraisemblablement aussi dans l'antiquité un temple consacré en l'honneur du dieu de Memphis, qu'elle adorait comme celle-ci sous la forme d'un lion. Du reste, on peut voir au Musée égyptien du Louvre plusieurs de ces lions en pierre que les anciens Egyptiens avaient consacrés au dieu Phtah. Selon Horapollon (lib. I, cap. 17), le lion était également consacré au dieu Horus, l'Apollon du Panthéon égyptien.

Page 5, ligne 5. — *Ceux d'Abou-Syr adoraient une génisse.*

Notre manuscrit porte ابوصير, *Abousir,* mais la véritable orthographe de ce nom est بوصير, *Bousir,* comme il se lit dans tous les dictionnaires géographiques arabes. L'auteur du *Meracid* dit : « Bousir. Il existe en Égypte quatre bourgs de ce nom, savoir : Bousir Courides, où fut assassiné Merouan, fils de Mohammed (surnommé l'*Ane* et le dernier des khalifes Omeiyades); Bousir al-Sidr, hameau du canton d'Algizeh; Bousir Defednou, dans le Fayoum, et Bousir Bana. » Il est évident qu'il est question, dans notre auteur, de celle

de ces villes qui est la plus connue, que l'on désigne ordinairement par le simple nom de Bousir ou d'Abousir, et qui est la *Bousir-Bana* des géographes arabes. D'Anville et les géographes modernes placent cette ville à peu près vers le centre du Delta, comme le dit Hérodote (liv. II, 59). Elle était située sur la rive occidentale de la branche Phathmétique, qui de son voisinage prit le nom de *Busirique*. Le nom égyptien que les Grecs ont transcrit Βουσιρις et Βουσειρις, était **ⲡⲟⲩⲥⲓⲣⲓ**, mot composé de **ⲟⲩⲥⲓⲣⲓ**, *Ousiri*, l'Osiris des Grecs et des Latins, précédé de l'article masculin **ⲡ**. Quant au culte attribué par notre auteur aux habitants de Bousir, on sait que la génisse était le symbole de la déesse Hathôr, la Vénus égyptienne, et, selon d'autres, celui d'Isis. Cette dernière opinion paraît la plus probable, car elle s'accorde avec le récit d'Hérodote, qui nous apprend que l'on célébrait tous les ans à Busiris une grande fête en l'honneur d'Isis, déesse tutélaire de l'Égypte, et épouse d'Osiris, qui était né dans cette ville (Hérodote, liv. II, 61). Bousir était un siége épiscopal; on trouve dans l'*Oriens christianus* du P. Lequien et dans l'histoire des patriarches d'Alexandrie par l'abbé Renaudot les noms de plusieurs de ses évêques. Quant à *Bana* ou *Vuna*, la **ⲡⲁⲛⲁⲩ** des écrivains coptes, c'était une ville située au midi de Busiris, à une lieue environ de distance et non loin de la rive occidentale de la branche Phathmétique. Elle était, comme Busiris, un siége épiscopal, et il en est souvent question dans l'histoire de l'Église copte. Alma-

crizy en fait la capitale d'un district qui, réuni à celui de Bousir, comprenait quatre-vingt-huit bourgs, sans compter les villages (voy. Quatremère, *Mémoires géographiques*, etc., t. I, p. 105 et 106, et l'*Égypte sous les Pharaons*, t. II, pag. 152, 184 et suiv.). Tout le monde sait que le rhéteur Isocrate a composé un discours à la louange d'un roi d'Égypte appelé Busiris, mais que ce roi n'avait rien de commun que son nom avec la ville de Busiris.

Page 5, ligne 6. — *Ceux de Sonhour adoraient un taureau d'airain.*

Le nom de cette ville se rencontre deux fois dans notre nomenclature, et chaque fois il est écrit avec un *fath* sur la première lettre. Cette manière de prononcer ce nom n'est pas constante chez les géographes arabes, car dans le *Meracid* il est dit qu'il doit s'écrire avec un *fath* accompagné d'un *socoun* : سَنْهور بالفتح ثم السكون, tandis que dans quelques exemplaires du *Moschtarik*, la lettre *sin* est affectée d'un *damma*, ce qui me paraît être la véritable orthographe. En effet, les auteurs coptes mentionnent deux localités du nom de *Sonhour*, qu'ils écrivent et prononcent ⲥⲟⲩⲛϩⲱⲣ, *Sounhôr*. L'une était située dans le nome de Piom (le *Fayyoum* des Arabes), à l'occident de la *Crocodilopolis* ou *Arsinoé* des anciens, et appelée par les Arabes سُنْهور المدينة, *Sonhour al medineh* (la *Sonhour de la Cité*); l'autre qui est désignée par les géographes arabes sous le nom de سُنْهور طَلُوث, *Sonhour Talaut*, ou

سنهور طالوت, *Sonhour Tâlout*, appartenait à la Basse Égypte et se trouvait dans la province de Bohaîreh (voy. *État de l'Égypte*, IX, n° 139), non loin d'Alexandrie, entre cette ville et Damiette. C'est de la *Sanhour* de cette partie de l'Égypte qu'il s'agit dans ce passage. « Sanhour, dit l'auteur du *Meracid*, est un village voi- « sin d'Alexandrie. Il est situé entre cette ville et Da- « miette. » Quant à l'épithète de *Talaut* ou *Tâlout*, qui accompagne le nom de *Sonhour*, Champollion croit qu'en égyptien ⲐⲀⲖⲀⲨⲦ ou ⲐⲀⲖⲰϮ, *Thalôti*, signifiait *Lotus*, et que c'est de là que les Grecs ont formé Λωτός, mot qui, dans l'origine, servait à désigner une plante aquatique, le *Nelumbo*, espèce de nénuphar. Les Musulmans donnent le nom de طالوت, *Talout*, au premier roi des Hébreux, Saül, fils de Cis. On lit dans le Koran : وقال لهم نبيّهم انّ الله قد بعث لكم طالوت ملكًا : « *Leur prophète* (Samuel) *leur dit : Dieu vous a envoyé Talout pour être votre roi.* » (*Surate de la Vache*, v. 248.) Or, selon tous les interprètes arabes, il s'agit dans ce passage de Saül que les Israélites refusèrent d'abord de reconnaître pour leur roi. Al-bedawy, l'un des plus célèbres commentateurs du Koran, explique ainsi ce passage : « *Les Hébreux ne voulurent pas de lui* (Talout), *parce que c'était un homme pauvre, misérable, un berger, un porteur d'eau,* ou, selon quelques-uns, *un tanneur de peaux, et membre de la tribu de Benjamin, à laquelle la mission prophétique n'avait jamais été donnée :*

لانّ طالوت كان فقيرًا راعيًا او سقّاء او دبّاغًا من اولاد
بنيامين ولم يكن لهم النبوّة :

Ibn-Khaldoun, l'historien-philosophe des Arabes, parlant de la révolution qui s'accomplit, du temps du prophète Samuel, dans l'état politique des Hébreux (I Rois, X, 20, 21, 23 et 24), s'exprime de la sorte :

ثم استهموا على رجلاتهم فخرج السهم على طالوت وكان
اعظمهم جسمًا فولّوه واسمه عند بنى اسرائيل شاول بن
قيس :

« *Ensuite ils* (les Israélites) *jetèrent le sort sur leurs hommes* (ceux de la tribu de Benjamin), *et le sort tomba sur Talout, qui était plus grand de taille et de corpulence que tous les autres, et ils lui conférèrent le commandement. Son nom chez les enfants d'Israël était Saül, fils de Kis.* » (Manuscrit de la Bibliothèque nationale, supplément arabe, n° 742, fol. 38 r°.)

Ces explications reposent, il est vrai, sur l'orthographe du mot *Talout*, طالوت, telle que nous la trouvons dans le *Meracid* d'Yacouty, publié avec soin par le savant M. Ferdinand Wüstenfeld, orthographe qui diffère de celle que présente ce nom dans le *Cadastre de l'Égypte* déjà cité, où il est écrit طَلَّوت ; mais la leçon que nous avons suivie est autorisée par la plupart des manuscrits ; elle a pour elle l'approbation du savant éditeur allemand, et, de plus, elle rappelle un nom historique fort connu et qui lui donne un degré de vraisemblance que nous ne devions pas négliger

dans une note destinée à répandre quelque jour sur une localité d'ailleurs assez obscure.

Le taureau d'airain ou de cuivre adoré par les habitants de Sonhour, nom qu'il ne faut pas d'ailleurs confondre avec celui de *Schanhour,* village de la province de Kous, dans la Haute Égypte (voyez le *Moschtaric,* au mot شنهور, et Norden, *Voyage d'Égypte et de Nubie,* tom. II, p. 3), était le fameux dieu Apis, dont le culte était en vénération dans l'Égypte entière, mais particulièrement à Memphis, où il avait un temple qui était contigu à celui du dieu Phtah (Strabon). Dans ces derniers temps, on a découvert au milieu des ruines de cette ville un autel votif déposé aujourd'hui au Musée égyptien du Louvre, et qui était dédié au dieu *Apis Osiris,* comme cela se voit par l'inscription égypto-araméenne qui se lit sur la face antérieure de ce monument. Le nom d'Apis, qui est écrit חפי, *Haphi,* ou *Api,* peut dériver de l'égyptien ϩⲱⲡ ou ϩⲏⲡ, qui veut dire *cacher, se cacher,* et se rapporte, selon toute vraisemblance, au système astronomique de ce peuple. Il désignait peut-être la période pendant laquelle le soleil (Osiris) parcourant les signes du zodiaque qui répondent à l'hiver, semblait vouloir cacher sa lumière et sa chaleur. Selon quelques-uns, Apis ne serait rien autre que le symbole du Nil, lorsque les eaux de ce fleuve, après avoir couvert et fertilisé le sol de l'Égypte, se retirent tranquillement et se cachent de nouveau dans leur lit ordinaire. On peut voir chez les anciens historiens qui parlent de ce pays les honneurs qui

étaient rendus au bœuf Apis et les cérémonies qui faisaient partie de ce culte; les renseignements les plus nombreux aussi bien que les plus scientifiques se trouvent réunis dans le *Pantheon Ægyptiorum* du très-docte Yablonski (lib. IV, cap. II), auquel je dois me contenter de renvoyer ici le lecteur.

Page 5, ligne 7.—*Ceux d'Atrib adoraient un taureau de pierre.*

Atrib ou Etrib, ville aujourd'hui ruinée, paraît avoir été jadis assez considérable. Elle était la capitale du nome de ce nom. Hérodote (liv. II, ch. 166), Strabon (lib. XVII), Étienne de Byzance, et plusieurs autres auteurs anciens en font mention. Du temps d'Ammien Marcellin (lib. XXII, cap. XVI) elle était encore une ville considérable. C'était un siége épiscopal, et nous avons la liste de ses évêques dans l'*Index episcopatuum* du P. Hardouin (*Conciliorum collectio*, tom. XII, col. 651) et dans l'*Oriens christianus* du P. Lequien (tom. II, col. 553-556), ouvrages cités par le savant Étienne Quatremère dans ses *Mémoires géographiques sur l'Égypte* (p. 4). Voy. aussi Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 49.

Elle était située dans la province de Scharkiyeh, sur la rive orientale de la branche du Nil appelée autrefois *Pélusiaque*. Les Grecs la nommaient Ἄθρειβις, Ἄθριβις et Ἄθλιβις, et les Coptes ⲑⲣⲉⲃⲓ, *Threbi*, ou ⲁⲑⲣⲓⲃⲉ, *Atribe*. Selon le grammairien Orion cité par l'auteur de l'*Etymologicum Magnum*, Ἀθριβής signifierait en égyptien *le cœur de la poire*. Le nom de *poire* aurait

été donné au Delta, c'est-à-dire à la partie de l'Egypte renfermée entre les sept embouchures du Nil et que les Arabes appellent *Rif* ou *Elrif* encore de nos jours, à cause de la figure de cette contrée, qui rappelle celle du fruit en question, et la ville d'*Etrib* aurait été nommée ainsi à cause de sa situation au centre même du Delta : telle est l'opinion du savant Samuel Bochart (pars I *Geograph. sacræ,* lib. I, c. 15), qui, donnant l'étymologie du nom d'Ἄθριϐις, l'explique par les deux mots égyptiens ⲁⲑ ou ⲏⲑ, *cœur,* et ⲡⲓⲃ ou ⲡⲓⲃⲓ, *poire.* Il est vrai que la signification de ce dernier mot n'est pas certaine ni suffisamment établie, car elle ne se rencontre dans aucun auteur copte; mais ne pourrait-on pas, sans franchir les limites de la vraisemblance, admettre que le mot ⲡⲓⲃ, qui est incontestablement égyptien, avait la même acception que l'arabe ريف, *rivage, bord, région maritime,* et que, par conséquent, cette contrée, en passant sous la domination des enfants de l'Arabie, n'a nullement changé de nom?

Sous le règne de Mélic al-aschraf Schaaban, en 777, lorsque le cadastre de l'Égypte fut levé pour établir le taux des impôts, Atrib avec tout son territoire fut évalué à 3,000 dinars. L'auteur du dictionnaire géographique qui porte le titre d'*Almoschtarik* nous apprend qu'il y avait à Atrib un monastère dédié à la sainte Vierge Marie (*Marta Mariam*), dont on célébrait la fête le 21 de Béounéh.

Quant au culte que les habitants de cette ville, avant

leur conversion au christianisme, rendaient à un taureau de pierre, je renvoie le lecteur à ce qui a été dit dans la note précédente au sujet du dieu Apis.

Page 5, lig. 7 et 8. — *Les habitants de Schandid rendaient les honneurs divins à un sycomore.*

Schandid. Notre manuscrit donne صنديد, *Sandid*, mais ce doit être une faute du copiste, car il ne se rencontre aucune localité de ce nom dans la Géographie ancienne de l'Égypte, ni dans les dictionnaires géographiques arabes qu'il nous a été permis de consulter. Schandid, qu'il ne faut pas non plus confondre avec *Schendaouïd*, île du Nil dans la Haute Égypte et la province d'Osyout, était un village de la province de Bohaïreh, dont la capitale était Demenhour. D'après le cadastre déjà souvent cité par nous, cette localité était, en 777 de l'hégire, évaluée à 1,500 dinars; mais plus tard, elle fut réduite à 2,500 dinars seulement (voy. *Relation d'Abd'allatif*, p. 665). Toutes les informations que nous avons pu recueillir sur la situation géographique de ce village se résument dans ces quelques détails; nous ne connaissons rien de son origine ni de son histoire, et, s'il est antique, nous ignorons complétement à quelle cité de l'ancienne Égypte il peut correspondre, et quel était son nom dans les temps des Pharaons, sous le règne des Ptolémées, ou pendant la domination romaine.

Quant au culte des habitants, qui, selon notre auteur, adoraient le sycomore, il n'a rien pour nous de surprenant, puisque nous savons que les Égyptiens

rendaient les honneurs divins non-seulement aux animaux, mais aussi aux plantes et aux légumes de leurs jardins, ce qui a fait dire plaisamment à un poëte :

> O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
> Numina ! (Juvénal, satir. XV, 9.)

Néanmoins nous ne trouvons rien chez les auteurs anciens qui indique que le sycomore fût un objet de culte de la part des Égyptiens. En l'absence de tout renseignement sur ce point, nous allons dire quelques mots de cet arbre dont chacun de nous a souvent entendu parler. Le sycomore (*ficus sycomorus*) appelé par les Arabes جُمَّيز, *djoumméïz*, par les Coptes ⲛⲟⲩϩⲉ, par les Grecs Συκομορέα et Συκόμορος c'est-à-dire *figuier-mûrier*, et par les anciens Hébreux שקמים *schikmim* et שקמות *schikmoth*, est un arbre grand comme un mûrier. Il est très-commun en Égypte, mais assez rare en Syrie et en Palestine. Ses fruits, que les Coptes nomment ⲉⲗⲕⲟⲩ et les Grecs Συκάμινον, sont ronds et ressemblent à de petites figues ; ils ont la peau fine et verte, et l'intérieur est d'un rouge couleur de rose. La figue-sycomore de la Syrie est plus petite que celle de l'Égypte, mais elle est plus douce et plus sucrée. Ce que ces fruits offrent de particulier, c'est qu'ils ne naissent pas sous les feuilles et au bout des rameaux, mais le long du tronc et sur le bois des branches, où ils sont accumulés et serrés les uns contre les autres. Pour hâter leur maturité et les rendre plus doux au goût, les Arabes ont coutume de les *circoncire*, c'est-à-

dire de les piquer avec une pointe de fer, pour en faire sortir le lait âcre qu'ils contiennent. Le bois du sycomore, quoique léger et flexible, à peu près comme celui de notre saule, est fibreux et dure longtemps. On s'en sert pour faire des portes et autres gros ouvrages; presque tous les cercueils de momies égyptiennes sont faits de bois de sycomore. Si l'on désire plus de renseignements sur cet arbre, on peut lire les savantes notes dont Silvestre de Sacy a enrichi sa traduction de la *Relation de l'Égypte* par Abd'allatif (p. 82 et les suiv.).

Page 5, ligne 9. — *Ceux de Bastah adoraient un lion de pierre.*

Il a été déjà question dans ces notes du culte du lion (voyez ci-dessus ce qui a été dit au sujet de Sahrajt, p. 97 et suiv.). Il nous suffira donc ici de marquer la situation géographique de la localité appelée *Bastah*. Selon l'auteur du *Méracid*, Bastah est un village de la partie basse de l'Égypte, à quoi le manuscrit de Leyde ajoute : *à l'extrémité du Hauf*. Ce village possède un *tell* ou *terrain élevé* que l'on nomme le TELL DU HAUF. Or, selon le même auteur, il y a en Égypte trois lieux du nom de *Hauf*, l'un appelé le *Hauf oriental*, dont la principale place est Bilbeïs, l'autre, le *Hauf occidental*, qui s'étend du côté de Damiette, et le troisième qui se nomme le *Hauf Ramsis*. Les deux premiers renferment un grand nombre de villages et de bourgs. Il est évident qu'il s'agit de l'un de ces deux derniers *Hauf*, mais nous ne savons auquel de ces deux territoires ap-

partenait la *Bastah* de notre auteur, puisqu'il ne fait aucune distinction. Cependant il est plus que vraisemblable qu'il a voulu parler du *Hauf oriental* et de la *Bastah* qui, sur la carte de Danville, est placée entre Bilbeïs et Aschmoun, dans la province de Kalioub. Chez les auteurs coptes, le nom de cette ville est diversement écrit, ⲫⲟⲩⲃⲁⲥⲑⲓ, ⲡⲟⲩⲃⲁⲥⲧⲉ, ⲡⲟⲩⲁⲥⲧⲓ et ⲃⲟⲩⲁⲥⲧⲓ. Du temps d'Almacrizy, cette ville n'était déjà plus qu'une ruine, et son emplacement était connu sous le nom de Tell-*Bastah*, colline de Bastah. M. Malus, qui a visité cet emplacement et ces ruines, place Bastah à l'orient d'un canal qui représente une partie de l'ancienne branche Pélusiaque; elle est à sept lieues environ du Nil, à une demi-lieue du canal, sur la rive droite (voy. son *Mémoire sur l'Égypte*, t. I, p. 215 et suiv.). On peut aussi consulter sur cette ville les auteurs cités par Ét. Quatremère dans ses *Mémoires géographiques sur l'Égypte*, article *Bubastis*, t. I, p. 98 et suiv.).

Page 5, ligne 10.— *Les habitants de Férama, une idole également de pierre.*

Comme l'auteur ne nomme pas le dieu auquel l'idole était consacrée, il est permis de croire qu'il s'agit peut-être de quelque colosse représentant la divinité vénérée par les habitants de cette ville. Quant au nom de *Féramé,* il a été donné par les Arabes à l'ancienne ville de Péluse, Πηλούσιον, que les Coptes appellent ⲫⲉⲣⲟⲙⲓ, ⲃⲁⲣⲁⲙⲓ, ⲡⲉⲣⲉⲙⲟⲩⲛ et ⲡⲁⲣⲁⲙⲟⲛⲓ. Selon Strabon (livr. xvii), le mot Πηλούσιον viendrait de πηλός,

fange, boue. D'après cette explication, Πηλούσιον ne serait que la traduction du nom primitif égyptien, car dans cette langue ⲟⲙⲓ offre le même sens que le grec πηλός; en préposant à ⲟⲙⲓ l'article ⲡⲓ ou ⲫⲓ, on aurait formé le nom ⲫⲁⲣⲟⲙⲓ; seulement il resterait à expliquer la présence du ⲣ au milieu du mot. Quoi qu'il en soit de cette étymologie, Ferama se trouve sur les bords de la Méditerranée et presque vis-à-vis de la ville de Tineh, qui est située sur les bords du lac de Tennis ou Menzaleh, à l'extrémité orientale de ce lac. Les interprètes de la Bible croient reconnaître le nom de cette ville dans celui de סִין (*Sin*) qui se lit dans le Pentateuque (Exode XVI, 1; XVII, 1; dans les Nombres XXXIII, 12, et dans le prophète Ezéchiel, XXX, 15 et 16). Le mot סִין, en syriaque סִינָא, *fange, boue*, correspond en effet au copte ⲫⲉⲣⲟⲙⲓ, qui désigne un lieu *fangeux, marécageux*, et convient parfaitement à la position de Péluse, qui était entouré de marécages, et dont le nom grec n'est que la traduction de l'égyptien. (Voy. Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 82 et suiv.)

Si nous en croyons le géographe arabe, Abd-el'-Raschid el Bakouy, la ville de Férama posséderait le tombeau du célèbre médecin *Galienous* (Galien) « qui, dit-il, étudia son art à Alexandrie, puis se rendit à Rome, où il fut attaché en qualité de médecin à la cour de l'Empereur. » Au surplus, voyez sur cette ville Quatremère (*Mémoires géographiques sur l'Égypte*, tome I, p. 259).

Page 5, ligne 11. — *Ceux de Nikious, une statue qui représentait un homme.*

« *Nikious,* dit l'auteur du Meracid, est un village situé entre Fostat et Alexandrie. » Sur la carte de Danville, Nikious ou Nikios est placé sur la rive droite du canal de Menouf, à quelques lieues au nord de cette ville.

Selon Quatremère, Nikious serait la même ville que les auteurs coptes nomment *Pschati* et qui est célèbre dans l'histoire ecclésiastique et civile de l'Égypte. L'identité de ces deux villes a acquis la force de la certitude, depuis que Champollion est venu la confirmer par des preuves et des témoignages nombreux et irrécusables dans son *Égypte sous les Pharaons* (t. II, p. 162 et suiv.). « Elle est décorée, dit ce savant, du titre de métropole dans les Actes du martyre de saint apa-Til, et nous avons les noms de plusieurs de ses évêques. Elle était la résidence d'un comte ou gouverneur. Au rapport de Ptolémée, Nikios était la capitale du nome Prosôpitis. Or, suivant Hérodote (livr. II, 41), Prosôpitis était une île du Delta qui renfermait plusieurs villes, entre autres celle d'Atarbeki où l'on voyait un temple de Vénus. Atarbeki signifie en effet *ville de Vénus* dans la langue égyptienne. » Vaillant et Zoëga ont publié plusieurs médailles de ce nome, frappées sous les règnes d'Adrien, d'Antonin et de Marc-Aurèle. Voy. Ét. Quatremère, *Recherches géographiques*, t. I, p. 423 et suiv. Du reste, les auteurs anciens ne nous apprennent rien touchant le culte spécial des

habitants de Nikios, et nous sommes obligés de nous contenter du maigre renseignement fourni par notre auteur.

Nikious était connu des Grecs sous le nom de Νικίου, Νικίους, Νικίος. Étienne de Byzance dit en parlant de ce bourg : Νικίου κώμη Αἰγύπτου... ὁ οἰκήτωρ Νικιώτηρ. Les Latins le nommaient *Niciu* ou *Nicium*, et, dans les nomenclatures coptes, ce nom est écrit ⲛⲓⲕⲓⲟⲩⲥ et ⲛⲓⲕⲓⲉⲩⲥ. De là le surnom de l'un des premiers patriarches jacobites, Jean le Reclus, appelé aussi le *Nikiote*, ὁ Νικιώτης, par les Grecs et النقيوسى (alnikiousy) dans un Onomasticon copte (*Historia patriarcharum Alexandrinorum*, p. 129).

Page 5, ligne 13. — *Ceux de Sakha, une lionne également de pierre.*

La ville de Sakha, dont Strabon et Ptolémée font mention sous le nom de Ξόϊς et que les Coptes appellent ⲥϧⲱⲟⲩ (Champollion, l'*Égypte sous les Pharaons*, II, 211), *Skhoôu*, se trouve dans la Basse Égypte sur la branche Sébennitique du Nil, dans la province de Garbiyeh. En 777 de l'hégire, son territoire était évalué à 15,000 dinars (*Relation d'Abd' Allatif*, p. 640). Elle était autrefois un siége épiscopal, et nous connaissons les noms de quelques-uns de ses évêques, recueillis par l'abbé Belley (Mémoires de l'Académie des belles-lettres, t. XXVIII, p. 541) et par le P. Lequien dans l'*Oriens Christianus*, t. II, col. 573. Au rapport d'Ibn Haucal et d'Almacrizy, Sekha était une grande ville, de laquelle dépendait une province fort étendue et très-fertile. Elle

était la résidence d'un gouverneur qui avait sous ses ordres un corps de troupes, et elle était la capitale d'un district qui comprenait cent quinze bourgs (voy. Quatremère, *Mémoires géographiques sur l'Égypte,* t. I, p. 275 et suiv., et Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, 213). Il paraît que les habitants de cette ville adoraient la déesse Tafné, ou plutôt la terrible déesse *Pascht*, femme de Typhon, le mauvais génie de la théogonie égyptienne, laquelle était représentée avec une tête de lionne. On voit, au musée égyptien du Louvre, quantité de ces simulacres à tête de lionne, les uns en basalte noir et fort grands, les autres en bronze ou en pierre. La tête de la déesse, qui a un air féroce et cruel, est surmontée d'un grand disque orné de l'uræus, et la déesse tient de la main gauche, appuyée sur son genou, la croix ansée, symbole de la génération. Dans la théogonie égyptienne Pascht était considérée comme la déesse vengeresse des crimes, et, sous ce rapport, on peut l'assimiler à l'*Atis* des Grecs. Associée au dieu *Skhou*, à figure de lion, probablement adoré aussi dans la ville de *Sekha*, la déesse à tête de lionne se nommait *Tafné* ou *Tevnou*. Du reste, le mot que je traduis par *lionne*, en arabe سَبُعَة, a radicalement une signification plus étendue et désigne en général la *femelle de toute bête féroce.*

Page 5, ligne 13. — *Ceux de Toweh adoraient l'eau et les Canopes.*

On lit dans le Méracid d'Yacouty: « *Towweh. C'est un village dans l'intérieur du Rif* (le Bahary) et *dans la par-*

tie basse de l'Égypte. » Cette localité est appelée *Tava* par Norden (*Voyage d'Égypte et de Nubie*, t. II, p. 52) et elle figure sur la carte de Danville sous le nom de *Taüa;* mais la véritable orthographe de ce nom est *Toweh*, en arabe طوة (voy. *Relations de l'Égypte*, p. 696). Towweh est située dans la province d'Oschmounaïn, non loin de la branche Canopique sur la rive orientale de cette branche. « Towwah, dit Champollion, est la « même que Ptolémée nomme Taoua; Étienne de By-« zance, Tava; et l'Itinéraire d'Antonin, *Tafa.* » Tous ces noms sont dérivés de l'égyptien ⲦⲀⲨⲂⲀϨ *Tauvah*. Quant au culte de l'eau et des Canopes, on sait que les Égyptiens avaient déifié le Nil et qu'ils lui consacraient des temples et des prêtres. Le dieu Nil était spécialement honoré dans la ville qui portait son nom, Nilopolis, où il y avait un temple de la plus grande magnificence. Palladius, parlant des fêtes célébrées en l'honneur du Nil et du culte qu'on lui rendait, s'exprime ainsi: « *Erat autem in uno illorum pagorum templum, magnitudine præstans, inque eo simulacrum non parum illustre. Statua vero erat ex ligno fabricata, eamque solenni pompâ per pagos circumferebant impii sacerdotes, ceremoniam hanc sacram in honorem aquæ Niloticæ peragentes.* » (*Histor. Lausiac.*, libr. II, *in Bibliothecâ Magnâ Patrum parisinâ*, t. XIII, p. 980.) Homère appelle le Nil Διιπετής, c'est-à-dire *issu de Jupiter* (*Odyssée,* Δ, 581), et le poëte Parménon, cité par Athénée (*Deipnosoph.,* l. V), l'invoque en ces termes: Αἰγύπτιε Ζεῦ Νεῖλε, *ô Nil, ô Jupiter égytien!* Dans les inscriptions égyptiennes il est

appelé le *très-saint*, *le père et le conservateur du pays*. Malgré l'établissement du christianisme en Égypte et la multitude innombrable des moines et des anachorètes qui peuplaient ce pays, le culte du fleuve-dieu y était encore en honneur au cinquième siècle de notre ère. Dans une homélie, dont le savant Yablonski nous donne un extrait en latin, l'éloquent Père de l'Église orientale, saint Jean Chrysostome, dit : « *Fluvios etiam adoratos esse res Ægyptiorum in hunc usque diem testantur. Ascensui Nili sacrificabant, non quod deum ipsum propter creaturam ab ipso conditam admirarentur, sed quod aquam ipsam tamquam deum venerarentur.* » (Yablonski, *Pantheon Ægypt.*, liv. IV, cap. I, p. 173.)

Le mot que je traduis par *Canopes* est écrit fautivement الضنوبوا (*aldhanoubou*) dans mon manuscrit : c'est القنوبوا (*Al-Kanoubou*) qui est la véritable leçon, selon que l'indique le contexte lui-même, où il s'agit évidemment de quelque chose qui se rapporte au culte de l'eau et du fleuve-dieu. *Canopus,* ou plutôt *Canobus,* était la divinité qui, d'après les idées égyptiennes, présidait à la crue des eaux du Nil, et qu'on vénérait sous la figure d'un grand vase surmonté d'une tête humaine ou de celle d'un épervier et couvert de caractères hiéroglyphiques. Ces vases, que l'on appelait *Canopes,* du nom du dieu qu'elles représentaient, sont ainsi décrits par Eusèbe cité par Rufin : « *Ipsius* (Canopi) *simulacrum pedibus exiguis, attracto collo*, *et quasi sugillato, ventre tumido in modum hydriæ, cum dorso æqualiter tereti formatur* (*Histor. Eccles.,* lib. II). » On peut voir

dans nos musées plusieurs de ces vases rapportés de l'Égypte et en tout conformes à la description que nous venons de citer, si ce n'est qu'ils ne portent aucune trace de ces petits pieds dont il est question dans Eusèbe. Notre musée égyptien du Louvre est fort riche en monuments de ce genre ; il y en a de toutes les dimensions, de toutes les matières ; mais les plus beaux sont ceux qui figurent dans la salle supérieure et sont en albâtre oriental ; tous ne sont pas surmontés d'une tête humaine ou d'une tête d'épervier ; quelques-uns portent une tête de cynocéphale ou babouin, d'autres, une tête de chacal.

Page 5, ligne 14. — *Les habitants de Sa adoraient un pourceau de pierre.*

Sa (en arabe صَا et en copte ⲥⲁⲓ) est le nom de la cité célèbre que les Grecs appelaient Σάϊς, qui a été le berceau d'Athènes et l'école où les philosophes de cette nation allaient s'initier aux mystères et aux sciences dont les prêtres égyptiens étaient les gardiens et les dépositaires. Elle était située sur la rive orientale de la branche Canopique du Nil, non loin du village que les Arabes nomment *Sa el' hagar* (صا الحجر), *Sa la pierreuse*, et qui n'est plus aujourd'hui qu'un amas immense de ruines, mais de ruines monumentales et dignes de l'étude des savants. (Voy. Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, II, 215.) Cette ville, dont le nom signifie *magnificence*, *beauté* (en copte ⲥⲁⲓ, *pulchritudo*), était ornée d'un temple superbe, dont Hérodote (liv. II, chap. 59 et 62) et Strabon (liv. XVII), qui l'avaient vi-

sitée, nous donnent une ample description. Il était dédié à la déesse *Néith* (Nήϊθ), la Minerve égyptienne, laquelle avait pour symbole le bélier ou la brebis et quelquefois le scarabée (Proclus, libr. I, *in Timæum*; Strabon, libr. XVII, et Horapollon, *Hieroglyphic.*, libr. I, c. 12).

Ces renseignements, qui sont parfaitement exacts, ne sont point d'accord avec l'assertion de notre auteur qui veut que le culte des habitants de l'antique Saïs ait été celui d'un pourceau, animal immonde et abominable aux yeux des Égyptiens et dont le culte ne pouvait convenir à une divinité censée aussi bienfaisante que Néith, l'institutrice des arts, et dont le nom, selon Lacroze (*Thesaurus Epistol.*, t. III, p. 155), veut dire en égyptien la *miséricordieuse* (ⲛⲁⲏⲑ, *misericors*) ou plutôt *au cœur miséricordieux* (de ⲛⲁ ou ⲛⲁϩ, *avoir compassion* et de ϩⲏⲧ, *cœur*). Il est donc à croire que sur ce point, comme sur bien d'autres, l'évêque de Nestéraweh aura été induit en erreur par quelque fausse tradition répandue chez les Coptes et qu'il avait probablement trouvée consignée chez quelque auteur de cette nation. Néanmoins, et sans prétendre justifier son dire, je crois devoir faire observer qu'il a pu avoir en vue un autre animal qui a quelque ressemblance avec le cochon et qui vit dans les eaux du Nil, surtout dans le cours supérieur de ce fleuve, je veux dire l'hippopotame, que plusieurs auteurs ont appelé le cochon de la mer ou du Nil, خنزير البحر (*Khanzir el-bahar*). Abd'-allatif, dans la *Relation de l'Égypte*, dit en parlant de

cet animal amphibie : « *L'hippopotame, selon quelques personnes qui ont vu de ces animaux, est une espèce de porc gigantesque qui a avec cet animal une parfaite ressemblance. J'ai vu*, ajoute-t-il, *dans le Traité des animaux d'Anatolius des observations qui viennent à l'appui de ce sentiment. Voici comment il s'exprime : « Le cochon « d'eau se trouve dans le fleuve d'Égypte, etc.* » L'hippopotame, image du génie du mal, était adoré seulement par les habitants de Papremis (Hérod., II, 71); c'était probablement pour l'apaiser et se le rendre favorable.

Mais revenons à la ville qui fait l'objet de cette note. Saïs avait un siége épiscopal ; l'histoire des patriarches d'Alexandrie nous donne les noms de quelques-uns des évêques qui l'ont occupé. Du temps d'Ibn-Haucal, géographe arabe du IVe siècle de l'hégire, elle était la résidence d'un gouverneur; elle avait une grande mosquée, un grand nombre d'églises et de marchés, et Almacrizy atteste que son territoire comprenait soixante-treize bourgs, sans compter les villages. Sa position est bien connue par les cartes de Niebuhr et du P. Sicard. Pour plus amples détails, voir Ét. Quatremère, *Mémoires géographiques sur l'Égypte*, t. I, p. 291, et Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 215 et suiv.

Page 5, ligne 15. — *Ceux de Demenhour, un lion également de pierre.*

Démenhour ou *Demanhour*, appelé par les Coptes ⲧⲙⲉⲛϩⲟⲩⲣ et ⲧⲙⲉⲛϩⲱⲣ (*Timenhôr*, *Timenhour*), est une ville fort connue, qui est située dans la province de Bohaïreh, à une journée de distance d'Alexandrie,

entre cette ville et le Caire, sur la rive occidentale du canal qui mène les eaux du Nil à Alexandrie : c'est l'*Hermopolis Parva* (Ἑρμούπολις μικρά) de Ptolémée. Selon Abou'lféda, les Arabes la nomment *Demenhour al-Waschy*, et c'est de là que l'on tirait autrefois les étoffes appelées *Demenhouriah*. Cette ville fut détruite par un tremblement de terre l'an 702 de l'hégire. Elle avait deux églises qui furent détruites par les musulmans, l'an 721. Le sultan Barkok la fit entourer de murailles, l'an 792. (*Mémoires géographiques sur l'Égypte*, t. I, p. 361.) Selon Champollion (*l'Éyypte sous les Pharaons*, II, 249), *Timenhôr* signifierait *le village de Horus* (de l'article fémin. ⲧⲓ, ⲙⲁ, *lieu*, et ϩⲱⲣ, *Horus*). A cette étymologie, qui est fort respectable, mais qui ne s'accorde pas avec le nom grec d'Hermopolis, *la ville d'Hermès*, l'on pourrait ajouter celle-ci qui a été proposée par quelques savants qui sont venus après le célèbre révélateur des hiéroglyphes. D'après leur opinion, dans la composition du mot dont il s'agit entrerait le nom de *Anhour*, dieu solaire, dont les attributions spéciales ne sont pas encore bien définies, mais qui était adoré sous la figure d'un lion, quand il était associé à la déesse *Tafné* qui était représentée, de son côté, avec une tête de lionne. Le musée égyptien du Louvre possède plusieurs simulacres de ce dieu nouvellement découvert. Il est représenté tenant dans ses deux mains une corde, avec laquelle il semble vouloir mesurer quelque espace, et portant sur sa tête quatre plumes droites. Ce culte d'un dieu à tête de lion conviendrait parfaite-

ment à Damenhour, si, comme nous l'avons dit, le nom grec de cette ville, *Hermopolis*, ne s'opposait pas à cette supposition. Sans encourir le reproche de témérité, ne pourrait-on pas reconnaître dans le nom de *Anhour,* qui veut dire *Celui qui apporte la lumière,* une épithète appliquée au dieu Hermès, l'*interprète des dieux,* le dieu révélateur *de la lumière?* Et le nom de *Skhou,* qui désigne une autre forme du dieu *Anhour,* ne serait-il pas lui-même une autre épithète d'Hermès, puisque ce nom qui veut dire *scribe, écrivain* (en copte ⲥϧⲟⲩⲓ, skhoui), est une des qualifications le plus communément données à ce dieu que les Égyptiens appelaient *Thoth* et qu'ils considéraient comme l'*inventeur de l'écriture* (Plutarque, *Symposiac.*, libr. X, quæstio III), le *rédacteur des livres sacrés, le seigneur de la parole* et *le scribe divin par excellence?* Cette interprétation, en rendant compte du nom d'Hermopolis, appliqué par les Grecs à la ville égyptienne, expliquerait également le culte que les habitants rendaient au lion.

Page 5, ligne 16. — *Ceux de Tida et d'Alfarrâgin adoraient une idole appelée* KASCHERON.

La leçon du manuscrit est تندا والبراجين *Tenda oualberagin.* J'avais d'abord pris *Tanda* (تندا) pour une localité dont le nom ne diffère guère de celui que nous lisons dans notre manuscrit, je veux dire تندة ou تندتة (*Tandeh, Tandeta*), village de la province d'Oschmounaïn, qui est mentionné par l'auteur du *Meracid* et dans l'état arabe de l'Égypte publié par Silvestre de Sacy à la suite de sa traduction de la *Rela-*

tion d'Abd'allatif (p. 694, n° 45), et qui, chez les auteurs coptes, porte le nom de ⲧⲁⲛⲧⲁⲑⲟ (la *Tanta* de la carte du général Reynier); mais j'ai dû abandonner ma première conjecture après avoir lu dans l'*Égypte sous les Pharaons* de Champollion les renseignements que ce savant nous donne à propos d'une ville appelée par les Coptes ⲡⲉⲣⲟⲩⲱⲓⲛⲓⲑⲟⲓⲧⲓ, mot composé dont les deux noms arabes sont vraisemblablement la transcription, sinon la traduction. Dans une nomenclature copte et arabe des villes égyptiennes qui est citée par Champollion, le nom arabe qui accompagne le copte est تيدا والفراحين, *Tida oualfarahhin,* ce dernier mot étant écrit par erreur الفراحين au lieu de الفراجين, *alfaragin,* ce qui paraît être la véritable leçon. En effet, le P. Kircher a trouvé dans un manuscrit le même nom copte de *Peroubinithoiti*, rendu en arabe par تيدا والفراجون (*Scala magna,* p. 218), et dans l'état arabe publié par Silvestre de Sacy ces deux noms sont écrits تيده والفراجون, *Tideh oualfarraguon* (p. 637, n° 151). La véritable leçon du premier de ces noms est donc تيدا ou plutôt تيده, comme il se trouve également écrit dans le *Meracid.* Quant au second, il est évident qu'il doit se lire الفراجين, et non البراجين, comme il est écrit dans notre manuscrit.

Dans le catalogue des villes épiscopales de l'Égypte, le P. Vansleb cite une ville du nom de *Ferrahin,* qui me paraît être la même que celle qui est appelée ici *Alfarragin.* Voy. Vansleb, l'*Histoire de l'Église d'Alexandrie*, p. 21.

Pour ce qui regarde la position de ces deux localités, nous lisons dans le *Meracid :* « *Tidah, ville ancienne* « *de l'Égypte, dans le centre du Rif et dans le voisinage* « *de Sekha,* » ce qui s'accorde avec la nomenclature des villes citée par Champollion, selon laquelle la ville de *Peroubinithoiti* est placée non loin de *Skhôou* ou *Sekha*. Dans son *Histoire de l'Église d'Alexandrie* (p. 25), Vansleb cite, d'après un manuscrit copte, la ville de *Tida* comme un des évêchés de l'Égypte. Quant à Alfarragin, nous n'avons rien de certain sur sa position géographique particulière, mais il est probable que c'était une localité contiguë à la précédente ou du moins très-rapprochée, comme semble l'indiquer la réunion de ce nom à celui de *Tida* et l'application de ces deux noms ensemble à une seule ville, celle qui dans les manuscrits coptes est appelée ⲡⲉⲣⲟⲩⲱⲓⲛⲓⲑⲟⲓⲧⲓ. En conséquence, il ne faut pas la confondre avec *Burgéin* ou *Alburgéin,* village dont le nom figure sur la carte de D'Anville, qui le place sur la rive gauche du Nil, à une petite distance de la prise du canal de Menhi dans la province d'Oschmounaïn. Quant au culte des habitants de Tida et d'Alfarragin, malgré toutes mes recherches, il m'a été impossible de découvrir à quelle divinité ou à quelle idole devait s'appliquer le nom de *Kascheron* ou *Kischeron,* que nous trouvons dans notre manuscrit ; nous aimons mieux avouer notre ignorance à cet égard que de proposer des conjectures qui pourraient être plus tard controuvées par des savants plus habiles que nous : *videant peritiores !*

Page 5, ligne 18. — *Ceux de Sonhour adoraient le lebakh.*

J'avais cru d'abord pouvoir lire سَنْهود, *Sanhoud,* nom d'un bourg situé dans le nome de Psoï dans la Thébaïde, en l'identifiant avec celui de ⲡⲥⲉⲛϩⲱⲟⲩⲧ, *Psenhôout,* qui est mentionné dans les Actes de saint Schenouti cités par Ét. Quatremère (*Mémoires géographiques,* t. I, p. 265) et par Champollion (*l'Égypte sous les Pharaons,* t. I, p. 256 et 257); mais ce mot est écrit ainsi fautivement à la place de ⲡⲥⲉⲙϩⲱⲟⲩⲧ, *Psemhôout,* qui se lit dans un vocabulaire saïdique de la Bibliothèque Richelieu (Mss. coptes, n° 43, fol. 58), et qui est rendu en arabe par سمهود, *Samhoud,* nom qui se trouve aussi écrit de cette manière dans l'état des provinces et des villages de l'Égypte publié par Silv. de Sacy (*Traduction d'Abd'allatif,* p. 703, n° 27), et où il figure parmi les bourgs de la province de Kous. En conséquence, je me crois autorisé à rejeter la leçon سنهود pour adopter celle de سُنهور, identifiant le nom de cette ville avec celui de سُنهور المدينة, *Sonhour almédineh,* bourg de la province du Fayyoum, où le lebakh devait croître naturellement, comme je l'ai déjà dit ci-dessus. Quant aux renseignements qui concernent cet arbre, je dois renvoyer le lecteur à ce que je me propose d'en dire à propos d'une tradition chrétienne d'après laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ aurait été adoré par le lebakh, lorsqu'il se réfugia en en Égypte et qu'il se rendit à Oschmounaïn.

Page 5, ligne 18. — *Ceux de Kalabschi, un palmier.*

Kalabschi, ville située dans la Nubie. Elle fut visitée par Champollion le Jeune le 27 janvier 1829. D'après ce célèbre égyptologue, le dieu principal adoré à Kalabschi était *Malouli* (le *Mandouli* des proscynema grecs), fils d'Horus, le même que le dieu Khons; « car, dit-il, Malouli était adoré dans cette ville sous une forme pareille à celle de Khons, sous le même costume, et orné des mêmes insignes; seulement, le jeune dieu porte ici de plus le titre de *seigneur de Talmis*, c'est-à-dire de Kalabschi, que les géographes grecs appellent en effet *Talmis*, nom qui se retrouve d'ailleurs dans les inscriptions des temples. » Voir, dans *l'Univers pittoresque, l'Égypte*, p. 245 et 246.

Quant à l'adoration du palmier, on lit dans Horapollon (*Hieroglyph.*, lib. I, cap. 3) que dans l'écriture égyptienne symbolique cet arbre était la figure de l'année; mais dans les auteurs anciens je ne trouve aucune indication touchant le culte lui-même du palmier; seulement nous savons par Héliodore (*Histor. Æthiopic.*, lib. X) que, dans les cérémonies sacrées et lorsqu'ils allaient rendre hommage à la divinité, les Égyptiens portaient dans leurs mains des branches de cet arbre (en copte ⲂⲀⲒ).

Page 5, ligne 19. — *Ceux d'Alexandrie adoraient une idole du nom de Sérapis.*

Le manuscrit porte سرابين (*Serabin*), mais je n'hésite pas à lire سرابيس (*Serabis* ou *Sarabis*), *Sérapis* ou *Sarapis*, nom de la célèbre divinité vénérée par les ha-

bitants d'Alexandrie. Ce nom aussi bien que celui d'Alexandrie sont trop connus pour que j'aie besoin d'entrer ici dans de longs détails; il me suffira de rappeler que le dieu Sérapis, que l'on peut assimiler à l'ᾋδης des Grecs et au Pluton des Latins, était, selon la mythologie égyptienne, le souverain de l'*Amenthi* et le grand juge des morts. Il avait à Memphis un temple appelé le *Serapeum*, et c'était le plus ancien; mais le plus célèbre était à Alexandrie, dont Sérapis était le dieu tutélaire. Ce dernier, qui était d'une magnificence remarquable et fort vénéré, fut détruit en grande partie par le patriarche Théophile, vers l'an 389 de notre ère, conformément aux lois édictées par l'empereur Théodose. Plus tard et sous la domination musulmane, les Arabes firent disparaître les quelques débris de cet édifice qui avaient échappé aux ravages du temps. Il était situé, d'après Strabon, dans la partie méridionale d'Alexandrie et probablement sur la place qu'occupe aujourd'hui la colonne dite de *Pompée*.

Du temps d'Almacrizy, au quinzième siècle, il y avait à Alexandrie quatre églises coptes : la grande église, dite *Almoallakah* (*bâtie sur des arcades*), qui était dédiée à la Vierge Marie, l'église de Saint-Georges, l'église de Saint-Jean-Baptiste, et l'église des Apôtres.

Page 5, ligne 20 et 21. — *Ceux de Menouf la Supérieure, une génisse.*

Menouf est surnommée *la Supérieure* (العليا) pour la distinguer d'une autre ville de ce nom située dans la Basse Égypte, à sept lieues environ à l'occident de

Demenhour, et sur les bords d'un canal qui, partant de la branche Canopique, se jetait dans le lac Maréotis (D'Anville, *Mémoires sur l'Égypte*, p. 73). Dans la nomenclature copte des villes de cette partie de l'Égypte, elle est désignée sous le nom de ⲡⲁⲛⲟⲩϥ-ϧⲏⲧ, *Panouf-Khet*, et les Arabes l'appellent منوف السفلى, *Menouf el-Sofla*, c'est-à-dire *Menouf l'Inférieure*. La Menouf dont il est ici question et qui porte chez les auteurs coptes le nom de ⲡⲁⲛⲟⲩϥ-ⲣⲏⲥ, *Panouf-Res* (*Panouf méridionale*), est située au nord-est d'un grand canal qui relie la branche Pélusiaque à la Canopique. Depuis l'invasion des Arabes, Menouf la Supérieure est devenue la capitale de la province appelée de son nom *Almenoufiyeh*. Selon l'auteur du *Meracid al-Ittilaa*, c'est une des villes les plus anciennes de l'Égypte ; dans le cadastre arabe cité déjà plusieurs fois, elle était évaluée, y compris tout son territoire et toutes ses dépendances, à 32,000 dinars. Elle était un siége épiscopal du patriarcat d'Alexandrie.

Quant au culte des habitants de cette ville dans les temps du paganisme, si nous en croyons notre auteur, il aurait été le même que celui des habitants de la Menouf Inférieure, car Champollion nous apprend que dans le temple de cette dernière ville l'on nourrissait une vache sacrée. Ce culte n'était pas particulier à ces deux localités, car nous savons d'ailleurs que cet animal qui était consacré à la déesse Hator, la Vénus céleste des Égyptiens, était également vénéré dans d'autres villes de l'Égypte, notamment à Kôs, dans

l'Heptanomide, dans le nome d'Hermopolis Magna, à Aphroditopolis, où l'on nourrissait à grands frais une vache blanche dans des sanctuaires splendides, ou plutôt dans des étables ou enceintes appelées φάτναι par les Grecs. Dans toutes ces villes on rendait les honneurs divins à la génisse comme étant l'image vivante de Hatôr, déesse que l'on représentait avec une tête de vache coiffée d'un disque qui était orné de deux cornes dorées.

Page 5, ligne 21. — *Ceux de Aïn-Chems avaient un simulacre qu'ils vénéraient sous le nom de Soudi.*

« *Aïn-Chems* (*l'œil* ou *la fontaine du Soleil*), dit l'auteur du *Méracid, ville de Pharaon, en Égypte, à trois parasanges de Fostat, du côté de Bilbeïs et de la Syrie* (*sur la rive orientale du Nil*). *C'est la capitale du district d'Atrib. On y remarque des monuments antiques et des colonnes* (obélisques) *de couleur noire, fort hautes, que le peuple nomme* AIGUILLES DE PHARAON. On y voit aussi *deux autres colonnes hautes de cinquante coudées, et dont le sommet est orné d'une sorte de bonnet conique en cuivre; elles s'élèvent sur la surface de la terre sans reposer sur un piédestal. On y cultive le baumier de Judée, duquel on extrait une huile.* » Cette ville ainsi décrite par Yacouty n'est autre que la célèbre Héliopolis (Ἡλιούπολις) ou *ville du Soleil*, qui était une des métropoles de l'Égypte du temps de Moïse et des Pharaons. Elle est mentionnée dans la Genèse (XLI, 45 et 50, et XLVI, 20) sous son nom égyptien qui était *On* (en hébreu און). En effet, dans les Septante ce nom est traduit

par Ἡλιούπολις, et au chapitre I, verset 11, après le mot Ῥαμεσσῆ, ces mêmes interprètes ajoutent : Ὤν, ἥ ἐστιν Ἡλιούπολις, ce qui, dans la version copte, est ainsi rendu : ⲱⲛ ⲉⲧⲉ ⲑⲃⲁⲕⲓ ⲡⲫⲣⲏ, c'est-à-dire, *On qui est la ville du Soleil.* Dans Jérémie (XLIII, 13) elle est également appelée בית שמש, *la maison du Soleil.* Selon une tradition égyptienne rapportée par Apion, auteur cité par l'historien Josèphe (*Adversus Apionem*, lib. II, § 2), Héliopolis aurait donné le jour à Moïse, ainsi qu'à sa femme Aseneth, fille de Petephré, prêtre de On. Yablonski, suivant en cela l'opinion de saint Cyrille d'Alexandrie, explique le nom de cette ville par l'égyptien ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ, ⲟⲉⲓⲛ, qui veut dire *lumière* dans le dialecte saïdique, et *soleil* par extension.

Quant à *Soudi*, nom de l'idole adorée, selon notre auteur, à Héliopolis, il rappelle naturellement celui de *Sothis* (Σῶθις). Or, Sothis était chez les Égyptiens le nom de Sirius ou Canicule, astre consacré à Isis, et c'est de là qu'est tirée la dénomination de la période astronomique *sothiaque*. Mais si les habitants d'Héliopolis rendaient, comme l'affirme notre auteur, les honneurs divins à Sothis, étoile d'Isis, on ne voit pas comment on pourrait concilier cette assertion avec le témoignage des écrivains grecs ou latins (Voyez Yablonski, *Pantheon Ægypt.*, lib. II, cap. 1, pag. 138, et *Relation d'Abd'allatif*, l. I, ch. IV, et les savantes notes dont Silvestre de Sacy a enrichi la traduction de cet ouvrage, p. 225 et suiv.) qui nous apprennent que la ville en question était spécialement consacrée au So-

leil, comme d'ailleurs l'indique clairement la signification de son nom. Il est possible que ce culte n'ait pas été exclusif et que, sous le nom de Sothis et dans les mystères célébrés en l'honneur de cet astre, qui jouait un grand rôle dans le système astronomique des Égyptiens, fût compris aussi le culte du Soleil considéré comme le régulateur du temps et dans sa marche annuelle dans les douze signes du zodiaque. Au surplus, on peut dire que rien ne prouve que notre auteur ne se soit pas laissé tromper par de fausses traditions ou par des documents mal compris et mal interprétés.

Pour ce qui est du baumier et de l'huile que l'on en retire, voyez Abd'allatif, *Relation de l'Égypte,* liv. I, ch. II, pag. 20 et 21 de la traduction de Silvestre de Sacy, et la note 44, p. 86 et suiv.

Page 5, lignes 23 et 24. — *Ceux de Memphis adoraient le dieu Hapis sous la forme d'un taureau de pierre.*

Rien de plus connu que le nom de Memphis ; ce serait, je crois, faire injure au lecteur que de vouloir décrire longuement ici le site, les monuments et l'histoire de cette cité célèbre ; toutefois les renseignements qui suivent pourront ne pas lui paraître sans quelque intérêt. Les Arabes appellent la ville de Memphis *Menf, Minf,* et quelquefois *Mouf,* et les Coptes la désignent sous le nom de ⲙⲟϥ, ⲙⲉϥⲓ, et quelquefois de ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ. Dans les livres bibliques elle est appelée tantôt נף, *Noph,* tantôt מף, *Moph* (Osée, IX, 6, et Ézéch., XXX, 13). Suivant les auteurs arabes, elle était

la résidence du Pharaon devant qui Moïse opéra ses prodiges et que Dieu noya dans la mer de *Kolzom,* ou Mer Rouge. Ils disent que c'est la première ville qui ait été construite après le déluge, et que les maisons bâties les unes à côté des autres et contiguës s'étendaient sur un espace de trente milles; qu'elle était traversée par quatre canaux dont les eaux se réunissaient au milieu d'une grande place, devant le palais où Pharaon avait établi son trône, ce qui lui faisait dire dans son orgueil : « *O mon peuple! est-ce que l'empire d'Égypte et ces fleuves qui coulent à mes pieds ne sont pas à moi?* »

يا قوم اليس لي ملك مصر وهذه الانهار تجري تحتي :

(Koran, XLIII, 50.)

Elle est aujourd'hui entièrement détruite, mais les lieux qu'elle occupait abondent en débris d'antiquités, et ses ruines, qui sont des mines de précieuses trouvailles pour nos Musées, attestent sa grandeur et sa magnificence dans les siècles les plus reculés. Elles occupent une grande surface sur la rive gauche du Nil, à la distance d'environ cinq lieues de la ville de Fostat, qui est bâtie sur la rive droite, du côté du nord. (Voy. Abd'allatif, *Relation de l'Égypte,* l. I, c. IV, p. 184 et suiv.)

Pour ce qui est du culte du taureau, l'assertion de notre auteur est cette fois parfaitement conforme à la vérité historique. Tous les écrivains anciens qui ont traité de l'Égypte font mention de ce culte, des honneurs rendus au dieu Apis dans la ville de Memphis,

au bœuf ou taureau sacré qui, selon les idées égyptiennes, était une manifestation ou plutôt une sorte d'incarnation du grand dieu Phtah. Ce bœuf, comme il a été déjà dit dans une note précédente, était logé dans un magnifique temple contigu à celui de Phtah, et nourri des herbes les plus fraîches et les plus succulentes. Le roi Psamméticus lui avait fait construire un long et superbe promenoir sur les bas côtés du temple, et c'était là que les dévots pouvaient venir le contempler à travers les grilles dont le lieu était environné. Dans le voisinage de l'appartement où le taureau sacré était confiné, il y avait une salle moins magnifique, où l'on nourrissait avec vénération la vache bénie qui avait donné le jour au dieu-animal. Du reste, tout ce qui concernait le culte et l'entretien du taureau sacré avait été réglé par Choüs, roi de la seconde dynastie, et dans les temps encore voisins du déluge. Ce prince éclairé avait eu l'attention d'indiquer les marques auxquelles les prêtres devaient reconnaître le dieu Apis; il fallait que son pelage fût noir et moucheté de blanc. Ce culte se perpétua chez les Égyptiens jusque vers le milieu du quatrième siècle de notre ère, car nous voyons que sous le règne de Julien le préfet d'Égypte annonça à cet empereur impie, comme une heureuse nouvelle, que l'on venait enfin, après de longues recherches, de découvrir un nouveau bœuf Apis. Ce fut l'empereur Théodose qui, en ordonnant de fermer les temples des dieux égyptiens, abolit définitivement ce culte absurde et ridicule.

Consultez sur Memphis, Abd'allatif, *Relation de l'Égypte*, l. I, ch. IV, et les notes de Silvestre de Sacy qui accompagnent ce chapitre, notamment les notes 63, 65; Pococke, *Description de l'Orient*, t. I, p. 23; Shaw, *Voyages*, t. II, p. 142; Maillet, *Description de l'Égypte*, p. 262 et suiv.

Page 5, ligne 25. — *Ceux d'Ikhmim, Apollon.*

Ikhmim et *Akhmim*, comme l'écrivent certains écrivains modernes, est une ville du Saïd bâtie sur la rive droite du Nil. « *On y remarque,* dit Yacouty, *une foule de merveilles, entre autres des berbis, c'est-à-dire d'anciens édifices ornés d'images et de statues. Du côté du couchant, il s'élève une montagne qui offre ce phénomène : lorsque l'on y applique l'oreille comme pour écouter, on entend le bruit de l'eau et des sons qui ressemblent à des mots prononcés par un homme, phénomène que personne ne peut expliquer.* » — « *Au milieu de la ville d'Ekhmim,* dit Édrissy, *on voit l'édifice nommé berbi, construit par le premier Hermès avant le déluge. Il y a plusieurs de ces monuments dans d'autres localités, mais celui d'Ekhmim est le plus solide et le plus remarquable par ses sculptures. On y a représenté non-seulement les astres, mais diverses figures qui ont rapport aux arts et aux artistes, et quantité d'inscriptions.* »

Ikhmim ou Ekhmim se trouve, en effet, placé entre le 26e et le 27e degré de latitude sur la carte de d'Anville, à l'ouest du mont Agathon, sur la rive orientale du Nil, dans la province de ce nom. C'est l'ancienne Chemmis (Χέμμις), ou *Panopolis* des auteurs grecs (Hé-

rodote, liv. II, ch. 91 ; Diodore de Sicile, liv. I, ch. 18, et Plutarque, *de Iside et Osiride*). Il est à remarquer que le nom égyptien de cette ville ne répond pas à celui de Panopolis, la *cité de Pan*, car chez les Égyptiens ce dieu était appelé *Mendès* (ⲙⲉⲛⲧⲏϫ, *seminalis*, *prolificus*, selon Yablonski), et non *Chemmis* (ⲭⲉⲙⲙⲓⲥ). Les Coptes écrivent et prononcent ce dernier mot ϣⲙⲓⲛ et ϣⲙⲓⲛⲡⲁⲛⲟⲥ, qui doit être le véritable nom de cette ville, et d'où les Grecs ont fait évidemment Χέμμις, Χέμμιν, et les Arabes اخميم, *Ikhmim*. Il est probable que le nom ϣⲙⲓⲛ, qui veut dire *huit*, *huitième*, était une des qualifications par lesquelles les Égyptiens désignaient *Mendès*, ou leur dieu Pan, attendu que ce dieu était compté parmi les huit premiers grands dieux reconnus et vénérés par tous et dans toute l'étendue de l'Égypte (Hérodote, l. II, c. 4 et 145). Quant au culte d'Apollon, car c'est ainsi que je crois devoir traduire le mot arabe ابلون, on voit par ce que nous venons de dire que c'est à tort qu'il est attribué aux habitants de la ville d'Ikhmim, et que sur ce point comme sur bien d'autres notre auteur ne s'est pas bien renseigné, à moins de supposer que, dans les derniers temps du paganisme, le culte du dieu Pan n'ait fait place dans cette ville à celui d'Apollon, ou bien, ce qui est plus vraisemblable, que ces deux divinités recevaient concurremment les hommages et les adorations des habitants.

Du temps d'Almacrizy, au quinzième siècle, il y avait à Ikhmim deux églises : celle d'Esotir ou *Sau-*

veur (du grec Σωτήρ), appelée aussi l'église des Martyrs, qui était en très-grande vénération, et où il y avait un puits dont l'eau, quand elle était versée dans une lampe, « devenait, dit cet auteur, aussi rouge que du sang », et celle de Saint-Michel. Il y avait alors chez les chrétiens de cette ville une coutume qui mérite d'être racontée : « A la fête de l'Olivier, qu'ils appellent aussi *la fête des Rameaux*, les prêtres et les diacres sortent de leurs églises avec des encensoirs et des parfums, avec leurs croix, leurs évangiles, et des cierges allumés, et s'arrêtant successivement devant la porte du Cadhi et devant celles des musulmans les plus notables du pays, ils font des encensements, puis ils lisent un chapitre de leur évangile qu'ils terminent par un coup d'encensoir en signe de vénération. » Outre ces deux églises, Almacrizy, qui a pris mal à propos *Ischmim* et *Ikhmim* pour deux localités différentes, en cite encore plusieurs autres sur le territoire d'Ischmim, savoir l'église des Saints Apôtres Barthélemy et Simon le Cananéen, qui était très-grande, l'église de Sainte-Marie, qu'il dit fort ancienne, celles de Saint-Michel et de Saint-Gabriel, et il nous apprend qu'à l'exception de ces quatre dernières, les autres, qui étaient au nombre de cent soixante, avaient été toutes détruites et n'offraient plus que des ruines.

Le traducteur allemand d'Almacrizy, qui, en sa qualité de protestant, ne paraît pas très au fait des usages et des cérémonies de l'Église catholique, n'a pas bien saisi le sens du dernier passage, car il a fait dire à

l'auteur que les prêtres chrétiens, après avoir lu une section de leur Évangile, *entonnent une antienne, c'est-à-dire le louent :* « eine Antiphone anstimmen d. h. « ihn loben (page 137). » Or le texte arabe, يطرحوا له طرحًا, ne contient rien de tel; en effet, le verbe طرح n'a jamais signifié *entonner, chanter,* ni le nom verbal طَرْح, *chant, antienne,* mais bien *jeter, lancer, pousser en avant, jet, action de lancer, de pousser devant soi ou en l'air,* et dans le passage qui nous occupe ce que nous appelons *un coup d'encensoir.* Dans le même passage, les mots القسوس والشمامسة sont aussi rendus improprement par *die Presbytere und Priester,* car le premier veut dire *prêtres,* et l'autre *diacres* ou *ministres d'un rang inférieur.* Déjà, dans un autre endroit, le même traducteur avait commis une erreur analogue, en exprimant le mot القسوس (pag. 8 et ligne 17) *par Bischœfen,* évêques (pag. 24 et ligne 8 de la traduction). Quant à l'expression يبخرونه, qui doit se rapporter au mot الانجيل, *Évangile,* le verbe *louer,* employé ici par notre traducteur, ne rend pas exactement l'idée de l'original, qui a voulu seulement dire que par la cérémonie en question les chrétiens avaient l'intention de témoigner de leur respect pour les paroles de l'Évangile.

Je ne terminerai pas cette note sans rappeler au lecteur que c'est dans la ville d'Ikhmim que fut exilé l'hérésiarque Nestorius, et que c'est là qu'il rendit le dernier soupir sept ans après avoir été condamné par le concile d'Éphèse.

Page 5, ligne 25. — *Ceux d'Ensiné adoraient une idole du nom de Sérapis.*

« *Ensiné* (en arabe انصنا), dit Yacouty dans son *Meracid, est une cité antique de l'Égypte, située dans le Saïd. On y voit des berbis et des puits en grand nombre.* » Selon le savant Ét. Quatremère (*Mémoires géographiques sur l'Égypte,* p. 40 et suiv.), cette ville serait l'Ἀντινόου πόλις des géographes grecs, laquelle était, sous les empereurs romains, la capitale de la Thébaïde (voy. Quatremère, *Mémoires géographiques sur l'Égypte,* article *Antinoou,* t. I, p. 39). Il y avait autrefois à Ensiné ou dans les environs plusieurs monastères et plusieurs églises, savoir le monastère de Saint-Tébih et celui de Saint-Coluthus, une église dédiée à saint Georges, et une autre à saint Théodore l'Oriental; une église nommée *l'Église de l'Eau,* et dans laquelle on célébrait la fête des quarante et un martyrs; une église sous l'invocation de saint Théodore le Général, située hors la ville; enfin le monastère d'Abou'lnana ou de Saint-Jean le *Nain.* « C'est, dit Almacrizy, un des plus anciens édifices de la ville, et l'église est renfermée dans l'enceinte du monastère. »

Elle est bâtie sur la rive droite du Nil, dans la province d'Oschmounaïn, à dix lieues environ au sud de la fameuse Dendera. Les Arabes la qualifient de *ville des Magiciens* (de Pharaon), مدينة السحرة. Pour ce qui concerne le culte du dieu Sérapis, voyez ce qui a été dit au sujet d'Alexandrie dans l'une des notes précédentes. On lit dans Édrissy (II[e] climat, 4[e] section) :

« *Ensiné, ville ancienne, située sur la rive droite du Nil, entourée de beaux jardins et de lieux de récréation, riche en fruits et autres produits, et connue sous la dénomination de* VILLE DES MAGICIENS, *parce que c'est de là que Pharaon fit venir ceux qu'il avait dessein d'opposer à Moïse... On dit que le crocodile est nuisible sur la rive gauche, du côté d'Oschmounaïn, tandis qu'il serait inoffensif du côté d'Ensiné, à cause d'un talisman qui la protégerait.* »

Page 5, ligne 26. — *Ceux d'Alcaïs vénéraient le soleil, la lune et les étoiles.*

Caïs ou *Alcaïs*, ville du Saïd, dans la province de Bahnésé, était bâtie sur la rive gauche du Nil, entre le canal Menhi et ce fleuve. Sur la carte de d'Anville elle figure sous le nom vulgaire d'*Elgis*. « *C'est une ville ancienne,* dit Yacouty, *mais aujourd'hui en ruines.* » — « *La ville d'Alcaïs,* dit Édrissy dans sa *Géographie* (climat II, 4e section), *est une ville ancienne et bien bâtie. On y cultive la canne à sucre en grande quantité, et diverses sortes de dattes. La ville est très-prospère.* » Les géographes arabes prétendent que *Alcaïs* n'est pas le nom que portait cette ville chez les indigènes, mais celui qui lui venait du général arabe *Caïs ibn-el-Hâreth,* qui en avait fait la conquête au commencement de la domination musulmane, et que cette dernière dénomination finit par prévaloir dans la bouche des habitants. Néanmoins cette dénomination paraît remonter à une époque antérieure à la conquête arabe, car on la rencontre dans les livres

coptes, qui appellent cette ville **κλιc** ou **κοειc** (voy. Georges Zoëga, *Catalogus codicum copticorum*, etc., n. 24, 244 et 346, et Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, I, 301). S'il faut en croire les savants que nous venons de citer, Kaïs serait la *Cynopolis* des anciens géographes grecs et latins. C'était un siége épiscopal, et il en est parlé en plusieurs endroits de l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie* par l'abbé Renaudot (voy. p. 176, 184, 450 et 458). Pour ce qui est du culte spécial à cette ville, on sait que les Égyptiens adoraient le soleil sous les noms d'Osiris, d'Horus, de Remphah; la lune sous ceux d'Ioh, d'Isis, de Bubaste, et les planètes sous divers noms que l'on peut voir dans Yablonski (*Pantheon Ægypt.*, lib. II, cap. I et V, et lib. III, cap. I et VI). Comme tous les peuples de l'antiquité, ils croyaient aux influences des planètes, et ils passent pour avoir été les inventeurs de l'astrologie, science qu'ils cultivaient, d'ailleurs, avec le plus grand soin, et dans laquelle ils étaient considérés comme les plus versés après les Chaldéens. Selon notre auteur, le culte des astres aurait été spécial à la ville d'Alkaïs; mais s'il est vrai, comme le prétendent les savants modernes, que cette ville doive être assimilée à la *Cynopolis* des géographes grecs, le culte local n'aurait pas été celui des astres, mais bien celui d'Anubis, ou dieu-chien, l'Hermès des Grecs et le Mercure des Latins, sur quoi l'on peut consulter ce qui a été dit ci-dessus touchant le culte de la ville de Thèbes.

Page 5, ligne 27. — *Ceux d'Oschmounaïn, une statue de pierre représentant un homme.*

On lit dans le *Meracid al-Ittilâa :* « Aschmoun ; les habitants de l'Égypte disent *Al-Aschmouneïn, les deux Aschmoun*, mais la prononciation grammaticale de ce nom est *Oschmouneïn*, comme le marquent Abou'lféda et al-Firouzabadi. C'est une ville fort ancienne, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, très-florissante et bien peuplée, capitale de l'un des cantons du Saïd inférieur, située sur la rive occidentale du Nil. » Al-Oschmounaïn est, en effet, bâtie du côté de cette rive, mais à cinq ou six lieues de distance du fleuve, et à peu près autant de la prise du canal de Menhi, dans la partie libyque de l'Égypte : c'est l'ancienne *Hermopolis Magna.*

Quoi qu'il en soit de cette orthographe et de l'origine de cette dénomination, Al-Oschmounaïn ou Schmounaïn, selon la manière de prononcer des Coptes, était, comme le nom lui-même l'indique, consacrée à Anubis, l'Hermès des Grecs et le Mercure des Latins, divinité que les Égyptiens adoraient sous la forme d'un chien, ou plutôt d'un homme à tête de chien, comme nous l'apprend Lucien (*de Sacrificiis*, n. 14), qui appelle ce dieu Κυνοπρόσωπον Ἑρμῆν. Anubis paraît avoir été le huitième et le dernier des grands dieux de l'Olympe primitif des Égyptiens, car le mot ϣⲙⲟⲩⲛ voulait dire *huitième* dans leur langue, comme chez les Hébreux שְׁמִינִי, *Schemîni.* Voyez Yablonski, *Pantheon Ægyptiorum*, lib. II, cap. VII, 13.

Cet auteur pense que le nom copte et primitif de cette ville devait s'écrire et se prononcer ϣⲙⲟⲩⲛ-ⲟⲩⲉⲓⲛⲓⲛ (*Schemoun-Oueinin*), c'est-à-dire *la Schmoun des Grecs*, pour la distinguer d'une autre ville appelée par les Coptes ϣⲙⲟⲩⲛ-ⲛⲣⲱⲙⲁⲛ (*Schmoun-enroman*), *la Schmoun des Romains*, l'ancienne *Panopolis*, qui était située dans la Basse Égypte, non loin des bords du lac de Tanis, et dont la fondation était attribuée par les Égyptiens à Ischmoun, fils de Misraïm.

Mais Champollion a fort bien démontré que le nom égyptien doit se lire ϣⲙⲟⲩⲛ ⲛⲉⲣⲙⲁⲛ, et se traduire par *Schemoun de la grenade*, اشمون الرمان, comme l'appellent les Arabes, ce qui est confirmé par le géographe Khalil ibn Schahin Dhahery, qui nous dit que cette contrée produisait *une immense quantité de grenades* (*Chrestomathie arabe* de Silvestre de Sacy, t. I, p. 244, et t. II, p. 295, et *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 124).

Dans le cadastre des provinces de l'Égypte publié par Silvestre de Sacy à la fin de la *Relation* d'Abd'allatif, *Oschmouneïn* est évalué, avec tout son territoire, à 25,000 dinars.

On voyait dans cette ville un *berbi*, ou temple antique, placé près de la porte méridionale, et un grand nombre d'églises, des colonnes de pierre de taille et d'autres ruines non moins remarquables par leur masse énorme que par leur antiquité. Dans les livres coptes elle est appelée simplement ϣⲙⲟⲩⲛ, et l'on y voit qu'elle avait un siége épiscopal et qu'il y avait

sur son territoire un grand nombre de monastères et d'églises.

Page 6, ligne 1. — *Ceux d'Ossouan adoraient diverses statues et idoles.*

Tout le monde a entendu parler de cette fameuse ville que les Grecs appelaient Συήνη, *Syéné*, et quelquefois Σοήνη, *Soéné*, et Σουήνη, *Souéné*. Elle est mentionnée par le prophète Ezéchiel (XXIX, 10, et XXX, 6), qui la nomme סְוֵנֵה, *Sevéné*. Dans les livres coptes elle est appelée ⲥⲟⲩⲁⲛ, mot que Champollion (*l'Égypte sous les Pharaons*, 1, 164) explique par *celle qui ouvre*, ou *la clef* de l'Égypte (du verbe ⲟⲩⲉⲛ, *ouvrir*, et de la particule prépositive ⲥⲁ qui entre dans la composition des participes). Les savants ont proposé de ce nom plusieurs autres explications (voyez Yablonski, t. I, p. 328 et suiv.), mais aucune n'est sûre, au point de satisfaire entièrement.

Quoi qu'il en soit, cette ville, située sur les confins de l'Égypte du côté du midi, est appelée par les Arabes الاسوان, *Al' Oswan* et non *Al'-Aswan*, comme quelques-uns prononcent. Yacouty, parlant de cette ville, dit : « *Al' Oswan est une cité antique et en même temps un district situé à l'extrémité sud du Saïd et là où commence le pays des Nubiens. C'est dans ses dépendances que se trouve la carrière d'où l'on a tiré les colonnes que l'on voit à Alexandrie.* » Je terminerai ces renseignements, qui me paraissent déjà suffisants, par cette courte description que je lis dans l'ouvrage de Champollion, cité plus haut : « *Syéné,* dit ce savant qui avait visité

cette ville, *bâtie sur la rive orientale du Nil, est au* 30° 34′ 49″ *de longitude, et au* 4° 5′ 24″ *de latitude, sur le penchant d'une montagne qui se termine au Nil. C'est dans ses environs qu'étaient les fameuses carrières de granit, desquelles les Égyptiens tiraient leurs plus grands obélisques et la plupart de leurs monolithes. Le nom arabe de Syène est Osouan, l'égyptien est Souan (la possession d'ouvrir).* » Quant à moi, s'il m'appartenait de produire mon sentiment après une aussi grande autorité que celle de Champollion, je proposerais cette interprétation du nom égyptien ⲥⲟⲩⲁⲛ : la ville aux *belles pierres* (de ⲥⲁ, *beauté,* et ⲱⲛⲉ, *pierre*), ou bien la *ville aux pierres, ad petras* (de ⲥⲁ, *vers*, *du côté de*, et de ⲱⲛⲉ, *pierres*), car Oswan n'était pas seulement renommée pour ses carrières de pierres et de granit, mais aussi, comme nous l'apprend Edrissy (4ᵉ section), pour une mine d'émeraudes qui étaient de la plus grande beauté. Ne pourrait-on pas aussi expliquer cette étymologie en rapprochant le mot égyptien de l'arabe صوّان, *pierre dure*, *silex*, *granit*, etc. ?

Page 6, ligne 16. — *Parmi les soixante et douze régions de la terre.*

Les anciens talmudistes ou docteurs juifs partageaient le monde en soixante et douze langues ou nations ; dans le style biblique, le nombre sept et ses multiples, qui sont des nombres sacrés, sont souvent employés dans un sens indéfini, exprimant une quantité plus ou moins considérable, de l'aveu même de tous les interprètes.

Page 7, lignes 7-8. — *Ceux qui suivent le Christ sont eux-mêmes d'autres Christs et les membres du Christ.*

Cette dernière phrase exprime seulement le sens du texte arabe qui porte : . واعضا المسيح . متصلة لهم c'est-à-dire :

« *Et les membres du Christ leur sont unis.* »

Ces paroles sont conformes à la doctrine de saint Paul qui dit : « *Vos autem estis corpus Christi et membra de membro.* » (I ad Corinth., XII, 27.)

Page 11, ligne 6. — *Vers une ville appelée* ABOUNIAH *ou Tunis, près de Carthage.*

Le manuscrit porte انموقية (*anmoukiah*), mais il est évident que cette leçon est fautive, car il n'y a jamais eu en Afrique de ville de ce nom. J'avais d'abord pensé à remplacer ce mot par celui de اتوقية (*atoukiâh* ou *Itoukiah*), nom de la célèbre ville d'Utique appelée par les Grecs Ἰτύκη (Strabon, livr. XVII, 1189, et Appion, *De rebus punicis,* cap. XII), et *Utica*, par les Latins (Plin., V, 4). « Utique, dit Strabon, est après Carthage « la plus grande et la plus considérable ville du pays, « et depuis la destruction de cette ville elle en est de- « venue la capitale et la place d'armes des Romains « dans toutes leurs expéditions d'Afrique. Elle est bâ- « tie sur la même baie où était Carthage, près de l'un « des deux promontoires qui en ferment l'entrée : ce- « lui de ces promontoires qui avoisine Utique s'ap- « pelle le promontoire ou cap d'*Apollon*, et l'autre, « le promontoire d'*Hermas*. Les deux villes sont situées « de manière qu'elles peuvent se voir. »

Cette position pourrait convenir à la localité qui, d'après notre légendaire, était voisine de Carthage et dont le nom, se terminant en وقية (*oukîah*), semblerait, d'ailleurs, favorable à la leçon que je viens d'indiquer, celle de اتوقية (*atoukîah*), sans tenir compte de l'erreur de l'auteur qui identifie cette ville avec celle de Tunis. Heureusement, dans un autre endroit de notre homélie où il est question de la même ville, le manuscrit porte distinctement ابونية (*abounîah*) au lieu de انوقية, et telle est, selon moi, la seule et véritable leçon que l'on doive adopter. Or, *Abounîah* ou *Ibounîah* est le nom donné par les Arabes à la ville d'Hippone. On sait qu'il y avait en Afrique deux villes de ce nom, *Hippo-Regius*, appelée par les géographes grecs Ἱππὼν Βασιλεύς, dans la proconsulaire, et *Hippo Diarrhytus*, Ἱππὼν διάῤῥυτος, dans la Numidie, et appelée communément بونة Bounah par les Arabes et *Bono* par les Européens. Strabon dit : « Il y a dans ce pays les deux Hippones, dont l'une « dans le voinage d'Utique; mais l'autre en est assez « éloignée. » Au surplus, comme il y avait non loin d'Hippo-Regius, aujourd'hui Bizerte, une petite ville du nom de *Tunissa* ou *Tinnissa*, *Tuniza*, il est fort possible que notre légendaire ait confondu cette dernière avec la Τύνης de Polybe et la Τούνις de Strabon, aujourd'hui *Tunis*.

Page 11, ligne 13. — *Habib Hâfi.*

On lit dans le manuscrit حبيب جاكي, *habib djâkî.*

Si ce nom n'est pas écrit fautivement, j'avoue qu'il est tout à fait nouveau pour moi et qu'il m'est impos-

sible d'en donner l'explication ; mais je soupçonne ici une faute du copiste, et il me semble reconnaître dans la seconde partie de ce mot le nom du dieu *Apis*, car ceux qui savent l'arabe n'auront pas de peine à admettre avec moi que حافي (*Hâfi*) sous la plume d'un copiste ignorant ou distrait, ait pu se transformer en جاكي (*Djaki*). Quoi qu'il en soit de la prononciation de ce nom, notre auteur, en parlant ici du culte du veau ou taureau sacré dans la ville d'Oschmounaïn, semble se contredire lui-même, car il avait dit plus haut que les habitants de cette ville adoraient une statue représentant un homme : il est possible que ce culte ne fût pas exclusif, et qu'à Oschmounaïn, comme dans presque toutes les autres villes d'Égypte, il y eût plusieurs temples et plusieurs divinités vénérées par les habitants.

Page 11, ligne 17. — *Les Mages étant alors venus le trouver, etc.*

Les Mages, en arabe المجوس (*Almadjous*). Ce nom, qui du grec Μᾶγος a passé dans la langue du Koran, dérive primitivement du zend *Mâo, grand, puissant* (μέγας) : c'est ainsi que les anciens Perses appelaient leurs prêtres, les disciples de Zoroastre, les adorateurs du feu, et c'est dans ce sens que ce mot a été entendu par les auteurs bibliques qui l'ont cité (Daniel, II, 2, et Jérémie, XXXIX, 3). Mais, plus tard, sa signification s'est étendue, et il a servi à désigner aussi les astrologues, les magiciens, les sorciers et en général les prêtres idolâtres. Chez les Égyptiens, Pétosiris et le

roi Néchepsos passent pour avoir été les premiers à introduire le magisme ou plutôt l'astrologie dans le culte de cette nation. Voyez J. Marsham, *Canon Chronicus*, p. 144 et 477.

Page 11, ligne 23. — *En criant : Retire-toi d'ici.*

Cette histoire a été sans doute imaginée à l'imitation de ce qui est raconté de saint Pachôme dans la vie de ce Père écrite par un auteur grec anonyme. Étant encore jeune, il fut mené par ses parents qui étaient païens sur les bords du Nil pour assister à un sacrifice que l'on offrait à une idole vénérée dans ce lieu. Sa présence empêcha l'esprit infernal de répondre, comme il avait coutume de le faire. Interrogé plusieurs fois sur la cause de son silence extraordinaire, il finit par éclater en ces paroles : « Que vient faire ici cet ennemi des dieux? hâtez-vous de le chasser et de l'envoyer bien loin d'ici. »

Page 12, lignes 2 et 3. — *Certes, il a été couvert de honte, Hapis, ce veau chéri des Égyptiens.*

Ces paroles sont tirées du chapitre XLVI, verset 15 du prophète Jérémie. Elles sont calquées en partie sur la version des Septante, qui porte : Διατί ἔφυγεν ἀπὸ σοῦ ὁ Ἄπις; ὁ μόσχος ὁ ἐκλεκτός σου οὐκ ἔμεινεν. *Pourquoi Apis a-t-il fui loin de toi? Pourquoi ton veau choisi n'a-t-il pas tenu ferme?* Le même passage est ainsi traduit par saint Jérôme : « *Quare computruit fortis tuus? non stetit.* » Le texte hébreu et original a été ainsi diversement interprété, selon que l'on a voulu diviser les mots de telle ou telle manière. Le sens le plus plausible et le plus

autorisé me semble être celui-ci : « *Pourquoi* (ô Égypte !) *ton vaillant guerrier s'est-il laissé entraîner ? S'il n'a pas tenu ferme, c'est que l'Éternel l'a mis en fuite.* »

Page 12, ligne 10. — *Un plançon de lébakh.*

Le *lébakh* est, selon Silvestre de Sacy (Abd'allatif, *Relation de l'Égypte*, note 15 du second chapitre du livre Iᵉʳ, pag. 47 et suiv.), l'arbre de Théophraste et de Dioscoride mentionné sous le nom de Perséa (Περσέα) ou de *Persion* (Περσίον), et qui, d'après ces auteurs, se trouvait en Égypte et notamment dans la Thébaïde, où il était très-commun. Selon la description qu'ils nous en donnent et qui est confirmée par celle que nous lisons dans les écrivains arabes, le lébakh ou perséa serait un grand et fort bel arbre qui, par ses feuilles, ses fleurs, ses branches et toute sa figure, approche du poirier et qui porte un fruit vert à noyau, assez semblable à l'amande verte ou à la datte, et très-sucré quand il est mûr. Sous le rapport de sa couleur, de sa douceur, de sa pulpe et de son noyau, je crois qu'il doit avoir beaucoup de ressemblance avec notre prune reine-claude. Le lébakh abonde encore dans la Nubie, l'Abyssinie et dans l'Arabie, mais, d'après le récit des voyageurs modernes, il aurait presque entièrement disparu de l'Égypte. Forskal lui-même, qui a parcouru ce pays en savant botaniste, ne l'indique que d'une manière vague, indéterminée, et d'après des renseignements qu'il n'a pu vérifier ; il est vrai que la plupart des voyageurs vont en Égypte pour y étudier les hiéroglyphes et les monuments des Pharaons, et se

préoccupent fort peu de la flore du pays, dont ils ne possèdent la plupart du temps aucune notion.

Plutarque (*de Isid. et Osir.*, p. 378) nous apprend que le Perséa était consacré à Isis. Il dit que dans la pensée des prêtres égyptiens, la déesse avait beaucoup d'attrait pour cet arbre, parce que son fruit ressemble au cœur et sa feuille à la langue, et que c'est avec ces deux organes que l'homme doit honorer la divinité, c'est-à-dire par ses sentiments et par ses paroles.

Dans une glose qui se lit sur la marge inférieure d'un manuscrit arabe d'Avicenne de la Bibliothèque nationale, n° 375, et traduite par Silvestre de Sacy (*Relation de l'Égypte* par Abd'allatif, l. I, c. II, note 15, p. 56), on trouve les renseignements suivants : « *J'ai lu*, dit l'auteur de cette glose, *dans le Traité des plantes d'Abou Hanifa Dinouri, ce qui suit : Le lébakh. Un Arabe des descendants d'Azd m'a rapporté, dit-il, que c'est un grand arbre, semblable à celui qu'on nomme* ATHABA, *ou même plus grand, dont les feuilles ressemblent à celles du noyer ; il porte aussi un fruit pareil au hamat, et amer, qui altère ceux qui en mangent, et fait gonfler le ventre lorsqu'on boit de l'eau par-dessus. . . . . Un homme qui connaissait bien cet arbre m'a dit qu'à Ensiné, ville du Saïd, qui est la ville des Magiciens (de Pharaon), il y a dans les maisons quelques arbres isolés les uns des autres, que l'on appelle* LÉBAKH. *Ce sont, me disait cet homme, de grands arbres, semblables au platane ; ils portent un fruit vert, qui ressemble à la datte et qui est très-sucré, mais cependant désagréable.* » Selon le même Abou Hanifa,

cité par Macrizy dans sa Description historique et topographique de l'Égypte, le lébakh ne viendrait qu'à Ensiné ; mais, comme nous venons de le voir, ce dernier renseignement n'est pas exact : cet arbre, à l'époque où florissait le naturaliste arabe, se trouvait aussi dans les autres parties de la Haute Égypte, dans la Nubie, l'Abyssinie, l'Arabie, et même dans la Perse, d'où, selon quelques savants, il aurait été transplanté dans les autres contrées.

Page 13, ligne 3. — *Il cultivait le lin.*

Cette plante textile a été cultivée en Égypte de toute antiquité. Elle portait dans cette langue plusieurs noms que les Coptes nous ont conservés : **ⲉⲓⲗⲗⲟⲩ, ⲉⲙⲛⲁⲓ, ⲙⲁϩⲓ, ⲥⲉⲛⲛⲓ, ⲥⲓⲛⲓⲛ**. Chez les Hébreux, elle était appelée פִּשְׁתָּה (*Pischtéh*) ; elle se trouve souvent mentionnée dans le Pentateuque (Exode, IX, 31 ; Lévit., c. XIII, 47, et Deutéron., XXII, 11). Forster (*de Bysso antiquo*, p. 63) conjecture avec raison qu'il faut chercher l'étymologie de ce nom dans l'ancien égyptien ; il propose de l'expliquer par le mot composé **ϣⲉⲁⲧⲥⲓ**, *planta staminis*, précédé de l'article masculin sing. **ⲡⲓ**. Hérodote nous apprend (liv. II, 37) que les Égyptiens portaient des vêtements de lin qu'ils tenaient toujours très-propres et lavaient souvent ; que leurs prêtres ne se seraient pas permis d'en porter d'autres. Les Arabes donnent au lin le nom de كَتَّان *kettan*), qui dérive probablement de la racine sémitique inusitée كَتَن, כָּתַן, *couvrir*, *envelopper* (comp.

כָּתַם, *abscondidit*), d'où כְּתֹנֶת, كَتُّونَة, et le grec χιτών, *tunique*, *habit de dessous*.

La culture du lin était très-abondante et très-étendue en Égypte, et la toile que l'on en fabriquait était une des branches les plus importantes du commerce de ce pays, à cause de la finesse et de la blancheur auxquelles on parvenait à amener ce tissu, et par l'habileté des ouvriers qui le travaillaient.

Page 13, ligne 25. — *Une fille qui portait le nom de Sâieh.*

سَايَة est un mot qui appartient à la langue égyptienne et signifie *beauté*, en copte ⲥⲁⲓ, ⲥⲁⲓⲉ, ⲥⲁⲓⲏ, *pulchritudo*.

Page 14, ligne 2. — *Notre Père.*

Le texte porte البنيوط (*Albaniot*), mot composé de بنيوط, en copte ⲡⲁⲛⲉⲓⲱⲧ, *Notre Père*, et de l'article arabe ال, *le*.

Page 15, ligne 2 et 3.—*Le fils de l'ancien commandant.*

Le texte porte ابن القليا المقدّم. Le mot قليا ne se rencontrant point dans les dictionnaires qu'il m'a été permis de consulter, ce n'est que par conjecture que je l'ai traduit par *commandant*. L'article arabe ال dont il est précédé, semble, en effet, indiquer qu'il s'agit de quelque nom de fonction ou de dignité ; d'un autre côté, la langue grecque, d'où peut-être ce nom est tiré, donne le mot χιλίαρχος, *chiliarque, chef de bataillon, tribun militaire, capitaine, commandant,* dont قليا (*kilia*) est peut-être une abréviation ; dans ce cas, le mot

المقدم, dont il est suivi, ne signifierait plus *antérieur, précédant, ancien,* comme je l'ai traduit, mais *le chef, l'intendant, le préposé général,* et marquerait la dignité dont le personnage en question aurait été revêtu dans la ville d'Oschmounaïn.

Il est possible aussi que le mot القليا soit écrit fautivement au lieu de اقيلا (*akila*), et que l'on doive y reconnaître un nom propre, celui du père d'Agathon, qui se serait appelé *Akila* ou *Achilla*. Ce nom rappelle, d'ailleurs, celui du gouverneur de la Thébaïde, qui se révolta contre l'empereur Dioclétien.

Le manuscrit de la Bibliothèque nation. (fol. 207 v°) fournit cette autre leçon :

ان اجاثا ابن خايال الدوقس قد ترك عنه بربا الالهة :

« *Agathon, fils de Khâliël le duc, a abandonné le temple des dieux.* » D'après cette version, le mot القليا (*alkalia*) de notre texte, correspondant à خايال (*khâliël*), serait le nom du père d'Agathon, et المقدم signifierait *le chef* ou *le général.* Le sens de ce passage ainsi rétabli serait celui-ci : « *Agathon, fils du commandant Alkalia, a abandonné le temple des dieux.* »

Page 15, ligne 4. — *Pour embrasser le culte des dieux des Hébreux,* etc.

On lit dans le manuscrit de la Bibliothèque nation. :

وعبد الاله العبرانيين عدو المصريين الذي غرق فرعون في البحر الخ

« *Et il a embrassé le culte du dieu des Hébreux, lequel a*
« *noyé Pharaon dans la mer,* etc. »

Page 17, ligne 5. — *Ton petit-fils sera compté parmi les soixante-douze disciples.*

Saint Marc est mis au rang des soixante-douze disciples par saint Épiphane dans son livre contre les hérésies (tome I, livre II).

L'auteur anonyme de la vie de saint Marc, dont P. Kirstenius nous a donné des extraits, dit aussi que le saint évangéliste était du nombre des soixante-dix disciples : وهو من السبعين تلميذا.

Dans l'*Encomium* ou éloge de saint Marc composé par le diacre Procope, on lit : « *Apostolico cœtui septua-* « *ginta discipulorum annumeratus fuit* (B. Marcus), « *veluti splendida lux claris sideribus adjuncta ab illo qui* « *eum vocaverat.* »

Voyez dans les *Acta sanctorum* (t. III, p. 350), *Encomium, auctore Procopio diacono*, etc., *ex mss. græco-Vaticano.*

Page 17, ligne 13. — *Tradition relative à l'adoration de Jésus-Christ par le lébakh.*

Vansleb, cité par Silvestre de Sacy dans les notes de sa traduction d'Abd'allatif (p. 67), mentionne cette singulière tradition dans son ouvrage intitulé : *Nouvelle Relation de l'Égypte :* « On voit en Égypte, dit-il, diverses sortes d'arbres fort curieux qui ne se trouvent pas en Europe, entre autres le *lebeca,* dont les histoires coptes rapportent qu'il adora Notre-Seigneur, lorsqu'il arriva à Ischmouneïn, ville située dans l'Égypte du milieu, près de Mélavé, en tirant vers le nord. » La même tradition se lit dans Sozomène (*Hist. eccles.,*

t. I, lib. V, cap. 20, p. 10), qui nomme l'arbre Περσίς, c'est-à-dire Perséa, et dans une homélie de Théophile, patriarche d'Alexandrie, qui se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale (nº 143, p. 200).

Si l'on désire avoir plus de détails sur cette tradition, on peut consulter Casaubon (*Exercitat.* XI, contra Baronium, nº XIV), et Spanheim le père (*Dub. Evangelica,* partis XI, dubium LX), Baronius (ad ann. Christi I, nº 46), et sur les autres miracles que les fausses traditions attribuent à Notre-Seigneur pendant son séjour en Égypte, *l'Évangile de la sainte Enfance,* انجيل الطفولية, publié par Henri Sike (texte et traduction latine) en 1697. L'Église copte a consacré cette tradition de la venue de Jésus-Christ à Oschmounaïn par ses hymnes et ses fêtes, car elle chante ces paroles :

ⲕⲉ ⲅⲁⲣ ϧⲉⲛ ⲫⲁⲓ ⲉϩⲟⲟⲩ
ⲁϥⲓ ϣⲁ ⲛⲓⲣⲉⲙⲛⲭⲏⲙⲓ
ⲁϥⲙⲟϣⲓ ⲛⲉⲙⲱⲟⲩ
ⲙⲫⲣⲏϯ ⲛⲟⲩⲣⲱⲙⲓ
. . . .
ⲡⲁⲗⲓⲛ ⲟⲛ ⲁϥⲙⲟϣⲓ
ϣⲁ ϣⲙⲟⲩⲛ ⲥⲛⲁⲩ
ⲁϥⲭⲱⲣ ⲉ̀ⲃⲟⲗ ⲙⲛⲓϫⲁϫⲓ
ϧⲉⲛ ⲡⲓⲙⲁ ⲉⲧⲉⲙⲙⲁⲩ.

« C'est dans ces jours qu'il alla (Jésus-Christ) chez les « Egyptiens. Il habita avec eux comme un simple

« mortel. . . Ensuite il marcha jusques à la seconde « Schmoun, où il dispersa ses ennemis. » (Fragment d'un hymne copte, cité par Champollion dans son *Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 127.)

Page 17, ligne 17. — *Tradition relative au séjour de la Sainte Vierge à Oschmounaïn et dans le Saïd inférieur.*

Djelal eddin al-Soyouthy, dans son Histoire de l'Égypte et du Caire qui porte le titre : كتاب حسن المحاضرة في اخبار مصر والقاهرة *Beauté de la conversation qui a pour objet l'Égypte et le Caire*, fait mention du séjour de la Vierge Marie à Oschmoun et dans la Thébaïde inférieure, en ces termes : « Suivant Caab al-Ahbar, dit-il, on voyait en Égypte, dans la partie basse du territoire d'Ahnas, le palmier sous lequel Marie mit au monde Jésus-Christ; on y voyait aussi le lébakh sous lequel elle lui donna à teter près d'Oschmoun, et dont il sortit de l'huile. » L'auteur du *Meracid al-ittilâa* dit en parlant d'Ahnas, ville du Saïd inférieur et capitale du canton de ce nom : « Ahnas, ville ancienne, bâtie sur la rive occidentale du Nil, non loin de Fostat, mais ruinée en grande partie. On raconte que le Messie y vint au monde, et que Marie y séjourna jusqu'à ce que son fils fût devenu grand et qu'il partît pour la Syrie. » Il n'est pas nécessaire de faire remarquer la fausseté de la première partie de cette tradition, qui repose sur une mauvaise interprétation d'un passage du Koran, fausseté qui a été d'ailleurs reconnue par Soyouthy lui-même.

Page 21, ligne 8. — *C'est elle qui donna naissance à Barnabé.*

D'après la généalogie établie par notre auteur, saint Barnabé, fils de Lévy, serait cousin au second degré de Jean Marc, puisque les aïeuls de l'un et de l'autre, savoir Jacob et Ibrahim, étaient frères germains. Cette parenté est consignée par saint Paul dans une de ses épîtres, où il dit: *Salutat vos Aristarchus concaptivus meus, et Marcus consobrinus Barnabæ, de quo accepistis mandata.* « *Aristarque, qui est prisonnier avec moi, vous salue, aussi bien que Marc, cousin de Barnabé, au sujet duquel vous avez reçu des recommandations* (Ad Colossenses Epist., cap. IV, 10). » Seulement on ignore le degré de cette parenté, et c'est mal à propos que notre auteur et plusieurs écrivains, soit anciens, soit modernes, ont confondu le cousin de Barnabé avec saint Marc l'Évangéliste et le disciple de saint Pierre. Selon quelques-uns, le père de saint Marc s'appelait Aristobule et mourut à Jérusalem, où il s'était retiré; sa mère aurait été sœur de saint Barnabé et cousine de la femme de saint Pierre, auquel l'éducation de saint Marc fut confiée. En effet, d'après une tradition rapportée par Sévère, évêque d'Oschmounaïn, et citée par l'abbé Renaudot (*Historia Patriarcharum Alexandrinorum,* p. 2), saint Marc, qui était né dans la Pentapole, avait pour père Aristobule, frère de saint Barnabé, et pour mère, Marie, sœur de saint Barnabé. Saint Pierre épousa la petite-fille d'Aristobule et de Barnabé. C'est en fréquentant la maison de saint

Pierre, que Marc apprit de lui les saintes Lettres et la foi chrétienne. Ayant mis en fuite par le nom de Jésus-Christ un lion et une lionne qu'il rencontra sur son chemin près du Jourdain, et chassé toutes les bêtes féroces de la montagne voisine, il convertit son père et son oncle qui avaient été témoins de ce miracle, et qui dès lors s'attachèrent à lui comme à leur maître.

Page 22, ligne 16. — *Setho?*

Le texte arabe qualifie ce personnage d'*oncle maternel* (خال) de Hannah ; mais il résulte de la version contenue dans le mss. de la Bibliothèque nationale, n° 237, du Catalogue syriaque, que le précepteur du jeune saint Marc était seulement parent par alliance de celui-ci, puisqu'il est dit frère de la sœur de la femme de Lévy. Sethon ou Sabar, selon qu'il est appelé dans la version en question, n'était donc pas, à proprement parler, l'*oncle maternel* de Hannah, mais simplement son parent par alliance, comme j'ai cru devoir l'exprimer dans ma traduction. Voici, du reste, comment tout ce passage est rendu dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale :

ولمّا كبر القديس مرقوس ونما في قامته قليلاً : اسلمته امّه لبرناباس ابن اختها . . . . . وان برناباس اسلمه لصابار ابن اخت والدته اعني برناباس ليعلمه صناعة الكتابه الخ :.

« Lorsque saint Marc eut grandi et qu'il eut acquis « une taille un peu haute, sa mère le confia à Bar-

« nabé, fils de sa sœur (belle-sœur), et Barnabé le mit « entre les mains de Sabar, fils de la sœur de sa mère « (mère de Barnabé), afin que ce dernier lui enseignât « l'art de l'écriture, etc. »

Selon l'auteur de la vie de saint Marc (même manuscrit et mss. arabe, ancien fonds, n° 139), Barnabé avait un frère du nom d'Aristobule, et ils résidaient tous les deux dans la Pentapole; mais à la suite d'une persécution qui leur avait fait perdre tous leurs biens, ils émigrèrent en Palestine, où ils s'établirent dans les environs de Jérusalem. C'est là qu'Aristobule donna le jour à Jean, surnommé *Marc*, dont l'éducation fut confiée à Simon Pierre, lequel devint plus tard le chef des Apôtres, et qui avait épousé la cousine d'Aristobule et de Barnabé. Tous ces renseignements, puisés dans les auteurs apocryphes des premiers siècles de l'Église, sont remplis d'obscurité et offrent des contradictions qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de concilier entre elles.

Quant au nom de *Sethou* ou *Setho*, que nous lisons dans notre texte, il y a toute apparence qu'il est écrit fautivement au lieu de ارسطوبولس, *Aristobule*, mais c'est bien ici le cas d'ajouter avec les chroniqueurs arabes, quand un fait les embarrasse ou leur paraît obscur : والله اعلم, *au surplus*, *Dieu est le plus savant*, il sait mieux que nous ce qu'il en est.

Page 22, ligne 18. — *Le grec, l'hébreu et le latin.*

Les deux mots que je traduis par *grecque* et *hé-*

braïque sont horriblement défigurés dans le manuscrit. Le premier est écrit التمتولقي (*altamtouleky*), et le second العبارني (*alabareny*). Je les ai rétablis d'après ce que nous apprennent d'autres auteurs, savoir que saint Marc connaissait trois langues, la langue des Francs ou la latine, l'hébraïque et la grecque ; en conséquence, je lis ces trois mots de la manière suivante : اليونانيّ والعبرانيّ والروميّ

Dans la version de la même homélie par anba Athanasios, évêque de Nestéraweh (n° 237 du Catalogue des mss. orientaux, fonds syriaque, en carchouni), on lit (fol. 215) :

وان صابار علّم مرقوس الكتابة العبرانيّة والحنفيّة والروميّة :

« Sabar enseigna à Marc les écritures hébraïque, gentile « (c'est-à-dire grecque) et romaine. » Gentile, الحنفيّة, c'est-à-dire *profane*, *païenne*, du syriaque ܚܢܦ (*hanaph*), *profanus, impius, apostata fuit*, d'où le qualificatif ܚܢܦܝܐ (*hanfoio*), *ethnicus, gentilis*, et le substantif ܚܢܦܘܬܐ (*hanfoutho*), *gentilitas*. Les chrétiens orientaux donnaient le nom de *gentils* ou de *profanes* aux Grecs polythéistes ou idolâtres, et c'est aussi ainsi qu'ils qualifiaient la langue parlée par ces derniers. Dans ce sens, le mot الحنفيّة ne présente aucune analogie avec l'arabe حنفيّ, qui désigne un partisan de la secte hanéfite ou de Abou Hanifah, l'un des fondateurs des quatre sectes orthodoxes musulmanes, à moins de faire dériver ce mot de l'arabe حنف, *pencher d'un côté plutôt que d'un autre, et avoir les pieds con-*

tournés, tortus, sens qui est loin de s'adapter à notre passage. Par *écriture profane* ou *gentile* il est évident qu'il faut entendre ici l'écriture ou la langue parlée par les Grecs, qui chez les Juifs et les chrétiens étaient désignés communément sous le nom de *Gentils*.

Page 23, lignes 2, 3 et 4. — *Saint Marc a employé dans son Évangile plusieurs expressions qui ne se rencontrent point chez les autres évangélistes.*

Parmi ces expressions nous citerons les suivantes : 1° Κοδράντης (XII, 42), du latin *quadrans;* ce mot se lit également dans saint Matthieu (V, 26); 2° Κεντυρίων (XV, 39), *centurio;* et 3° Σπεκουλάτωρ (VI, 27), du latin *speculator* ou *spiculator, carnifex*. Julius Firmicus Maternus emploie ce mot dans le sens de *satellite, garde du corps*. Dans Tacite (I, 31, et II, 11, 33) il signifie *espion impérial*. Je ne mentionnerai pas les mots Ἀββᾶ, ῥαββί, qui se rencontrent aussi chez les autres évangélistes.

Page 24, ligne 7. — *Et sa mère Hannah reçut celui de Marie.*

Nous ne connaissons ce changement que par la légende rapportée ici par notre auteur, car dans les Actes des Apôtres (XII, 12) la mère de Jean Marc n'est désignée par son nom qu'une seule fois, et ce nom est *Marie*. On ne sait aucune particularité de la vie de cette sainte femme, si ce n'est qu'elle avait à Jérusalem une maison où saint Pierre se réfugia après sa délivrance miraculeuse de la prison (Actes des Apôtres, XII, 5 et 6). On croit que les Apôtres s'y retirèrent

après l'ascension du Sauveur et que c'est là qu'ils reçurent le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte (Alexandr. *apud Surium* XI jun.). Selon saint Épiphane, cette maison située sur le mont Sion échappa à la ruine de Jérusalem, et fut transformée en une église qui subsista pendant plusieurs siècles (Epiphan., *de Ponderibus et mensuris,* cap. XIV; S. Cyrilli *Catech.* XXI; S. Hieronimi Epistol. XXVII, et Lucian., *de Inventione sancti Stephani,* cap. VIII et X).

Page 27, ligne. 4. — *Séduit par ces considérations, il se leva et revint à Jérusalem auprès de sa mère.*

Cette défection ou plutôt ce découragement que rapporte ici la légende est un fait qui ne manque pas de vraisemblance et auquel fait sans doute allusion l'auteur des Actes, quand il dit : « *Or Barnabé voulait prendre avec lui Jean surnommé Marc* (son parent), *mais Paul ne jugea pas à propos de le recevoir parce qu'il les avait quittés en Pamphylie et qu'il ne les avait pas accompagnés dans leur ministère.* » (Actes des Apôtres, XV, 37 et 38.) Il paraîtrait d'ailleurs que le fond du caractère de Jean Marc était la timidité et l'inconstance, car, selon une autre tradition citée par quelques Pères, il avait été du nombre des soixante-douze disciples et un de ceux qui se retirèrent de la compagnie du Sauveur, lorsqu'il lui eut entendu dire ces mots : *Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous* (Jean, VI, 55), mais qu'il fut ramené par saint Pierre, auquel il finit par s'attacher le reste de ses jours. Voyez Origène

de recta in Deum fide; Dorothée *in Synopsi* et Procope diacre, chez les Bollandistes, 25 avril.

Page 28, ligne 11. — *Le saint docteur dit que Barnabé était lévite et originaire de Cypre.*

Je crois qu'après ces mots *le saint docteur*, le nom propre de l'auteur dont il s'agit a été omis par le copiste, et que cet auteur n'est pas autre que saint Luc, car les paroles que l'on cite de lui se lisent en toutes lettres dans les Actes : « *José* (selon le texte grec), *surnommé par les Apôtres Barnabé... qui était lévite et originaire de Cypre.* » Ἰωσῆς δὲ ὁ ἐπικληθεὶς Βαρνάβας ὑπὸ τῶν Ἀποστόλων... λευΐτης Κύπριος τῷ γένει (Πραξ., δ', 36).

Page 28, lignes 15 et 16. — *Dans le livre des Actes* (*al' abraksis*) *saint Luc ajoute que Marc était cousin de Barnabé.*

C'est là une fausse indication, car le renseignement en question se lit dans l'épître de saint Paul aux Colossiens : Καὶ Μάρκος ὁ ἀνεψιὸς Βαρνάβα (IV, 10). *Et Marc cousin de Barnabé.*

Page 28, lignes 17 et 18. — *Mais saint Paul mentionne le frère de la mère de Mare comme étant le père de Barnabé.*

Ce frère que saint Paul ne désigne pas par son nom, était, selon notre auteur, Lévy, père de Barnabé, et fils d'Abraham, frère de Jacob.

Page 29, ligne 10. — *Son corps* (celui de saint Barnabé) *fut enseveli dans la ville de Cypre.*

On lit dans le Ménologe des Grecs, sous la rubrique

du 11 juin, que le corps de saint Barnabé fut enseveli par saint Marc et déposé dans une caverne, près de la ville où le saint en question avait souffert le martyre. On y ajoute que sous le règne de l'empereur Zénon on découvrit miraculeusement le tombeau de saint Barnabé dans les environs de Famagouste avec un exemplaire de l'évangile de saint Matthieu écrit en grec de la propre main de saint Barnabé et déposé sur sa poitrine. Cet exemplaire fut transporté à Constantinople et présenté à l'empereur, qui le reçut avec grande joie, et qui ordonna que chaque année, le vendredi saint (ἐν τῇ μεγάλῃ παρασκευῇ), on en ferait une lecture publique dans l'église.

Pour la vie et les travaux de saint Barnabé, voyez dans les Actes des Apôtres les chap. v, 36 et 37; ix, 22 et 24; xi, 22 et 25; xiii, 50, 51 et 52; xiv. Au chapitre xv, 39, il est dit qu'ayant pris avec lui Marc, Barnabé s'embarqua pour aller en Cypre; c'est tout ce que nous savons de certain sur les derniers temps de sa carrière apostolique. Les nouveaux Grecs lui donnent un frère nommé Aristobule dont ils racontent force merveilles. Ils prétendent que c'est de lui que parle saint Paul aux Romains : « *Salutate eos qui sunt ex Aristobuli domo* (Ad Rom., XVI, 11). » Voyez Dorothée, *in Synopsi Men.*, p. 392. On dit que saint Barnabé fut lapidé dans cette île par les juifs de Salamine. Son tombeau fut découvert sous le règne de l'empereur Zénon, en 488, par Anthémitos, évêque d'Amochôste (Famagouste), au pied d'un caroubier. On trouva déposé sur sa poitrine

l'évangile de saint Matthieu, écrit en grec de sa propre main, lequel fut porté à Constantinople, où il fut présenté à l'empereur (voy. le *Synaxarion* des Grecs pour le onze du mois de juin). On attribue au saint apôtre une lettre que quelques Pères des premiers siècles ont mise au rang des authentiques. On lui a également attribué un faux évangile, dont parle le pape Gélase dans son décret contre les livres apocryphes, mais qui est aujourd'hui perdu.

Page 29, ligne 15. — *C'est pendant ce temps-là que saint Pierre composa l'évangile qui porte le nom de Marc.*

C'est à peu près dans les mêmes termes que s'exprime Eutychius, patriarche d'Alexandrie, dans sa chronique, quand il parle de cet évangile :

وفي عصر نارون قيصر كتب بطرس رئيس الحواريين انجيل مرقص عن مرقص بالروميّة في مدينة روميّة ونسبه الى مرقص :

« *C'est sous le règne de Néron César que Pierre, prince des apôtres, écrivit l'évangile de Marc avec l'aide de Marc, en langue romaine, dans la ville de Rome, mais il l'attribua à Marc.* » Tradition fort respectable, puisqu'elle remonte jusqu'à Tertullien qui l'a consignée dans le IVe livre de son Traité contre Marcion. L'auteur de la Synopse attribuée à saint Athanase ne s'éloigne guère de cette opinion quand il dit que saint Marc écrivit son évangile sous la dictée de saint Pierre, pendant leur séjour à Rome. Selon quelques auteurs cités par saint Chrysostome (homél. I, *in* Matth., I, 5).

saint Marc aurait composé son évangile en Égypte et après la mort de saint Pierre. Mais l'opinion la plus commune est que saint Marc, qui avait accompagné saint Pierre à Rome, vers l'an 44, y écrivit son évangile, à la prière des fidèles qui lui avaient demandé de mettre par écrit ce qu'il avait appris de la bouche de saint Pierre, et que celui-ci, ayant approuvé cet évangile, le donna à lire dans les églises comme un ouvrage authentique et inspiré de Dieu. Voyez Clément d'Alexandrie dans Eusèbe (*Histoire ecclésiastique,* livre II, ch. xv); saint Épiphane (hérésie LI); saint Grégoire de Nazianze (carm. XXXIV et orat. XXV) et saint Jérôme *de Viris illustribus,* etc.

On lit dans le martyrologe des Grecs Melchites de l'église d'Alexandrie, sous la rubrique du 25 avril :

ذكرجهاد مرقص الرسول الذى نادى بالمسيح في سنين
طيبريوس قيصر الملك في جميع بلد مصرولوبية والعجم
من اهل قيروان وكتب الانجيل المنسوب اليه لقنه اياه
بطرس المعظم في الرسل :

« Mémoire du combat de Marc l'apôtre qui prêcha le Christ, sous le règne de l'empereur César Tibère, dans toute l'Égypte, dans la Libye et parmi les barbares appartenant à la ville de Kairouan, et qui écrivit l'évangile qui porte son nom sous la dictée de Pierre, le plus grand des apôtres. » Selon Eusèbe et saint Jérôme, son traducteur, saint Marc aurait composé lui-même l'évangile qui porte son nom, et saint Pierre, après en

avoir entendu la lecture, l'aurait approuvé et donné aux fidèles pour être lu publiquement dans les églises: *Marcus, discipulus et interpres Petri, juxta quod Petrum referentem audierat, rogatus Romæ à fratribus, brevi scripsit evangelium. Quod, cum Petrus audisset, probavit, et Ecclesiis legendum suâ auctoritate edidit, sicut Clemens in sexto* Ὑποτυπώσεων *libro scribit et Papias Hieropolitanus episcopus.*

Selon l'opinion la plus reçue et la meilleure, cet évangile aurait été composé à Rome la 3e ou la 4e année du règne de Claude et douze ans environ après l'ascension du Sauveur. Voyez Baronius, tom. I, anno Christi 45, §§ 29 et 30. Dans tous les cas, il faut admettre que, dans la pensée du chroniqueur d'Alexandrie, il ne peut être question que de la première année du règne de Néron, car c'est à la même année qu'il rapporte le martyre de saint Marc à Alexandrie, et celui de saint Pierre à Rome.

Dans une Vie de saint Marc, qui se lit dans les Bollandistes (t. III, p. 339), il est dit: « *Conscripsit sanctum Christi Evangelium à S. Petro apostolorum principe ipsi dictatum.* »

D'après l'auteur anonyme de la vie de saint Marc, dont P. Kirstenius nous a donné des extraits, saint Marc aurait composé son évangile la quatrième année du règne de Claude, onze ans après l'ascension glorieuse de N.-S. Jésus-Christ:

كتب انجيله في السنة الرابعة من ملك اقلوديس قيصر .
بعد الصعود باثنتي عشر سنة :

L'on conserve dans le trésor de l'église de Saint-Marc à Venise un exemplaire manuscrit de l'évangile de cet apôtre, que l'on croit être l'original écrit de sa propre main. Il est sur du papier de coton et non sur du papyrus d'Égypte, comme l'ont pensé quelques savants, mais il est tellement endommagé par le temps et par l'humidité du lieu où il est enfermé, qu'on ne peut plus en déchiffrer une seule lettre, et qu'on ne sait au juste s'il est écrit en latin ou en grec. Quant à son origine, on croit qu'il fut envoyé d'Aquilée à Venise dans le seizième siècle et déposé dans l'un des caveaux de l'église de Saint-Marc (1564). Le P. de Montfaucon, qui l'avait vu et examiné, pense qu'il est pour le plus tard du quatrième siècle. Avant cette époque, il était conservé depuis près de trois cents ans dans la ville d'Aquilée, où l'on ignore comment et par qui il avait été apporté; quoi qu'il en soit, vu l'état actuel du manuscrit, il n'est pas possible de décider s'il est vrai original ou simplement une copie faite dans les premiers siècles de l'Église.

Dans son *Histoire des Coptes* Almacrizy dit en parlant de saint Marc : « Parmi les soixante-dix disciples on compte Marc l'Évangéliste, qui auparavant se nommait Jean. Il entendait trois langues : la franque (le latin), l'hébraïque et la grecque. Étant allé à Rome où se trouvait Pierre, il demeura auprès de celui-ci et écrivit à ses côtés l'évangile en langue latine, douze ans après l'ascension du Christ. Il prêcha au peuple à Rome, en Égypte, en Nubie et en Abyssinie. Il établit

Hananias évêque d'Alexandrie, puis il partit pour Barca. De son temps, les chrétiens se multiplièrent, et il fut mis à mort le second jour de la fête de Paques, à Alexandrie. » Voy. *Histoire des Coptes*, par Almacrizy, édition de Ferd. Wüstenfeld, page 7 du texte arabe et page 22 de la version allemande.

Page 29, avant-dernière ligne. — *Or, par une coïncidence arrivée par la volonté divine, les saints apôtres Pierre et Paul furent martyrisés à Rome le cinquième jour du mois d'Ebib.*

Le 5 du mois d'*Ebib* ou *Epiphi* du calendrier copte correspond au 29 juin de l'année julienne. C'est, en effet, à cette date que dans les calendriers coptes édités par Thomas Erpenius (*Grammatic. arabic.*, libr. I, cap. 1, Leydæ, 1613) et par J. Selden (*de Synedriis veterum Hebræorum*, libr. III, p. 242. Amstelodami, 1679), est marquée la fête ou le martyre de ces deux apôtres شهادة بطرس وبولس. Ces calendriers sont d'accord sur ce point avec le martyrologe romain et le *Synaxarion* des Grecs.

Page 30, ligne 5 et les suivantes. — *En émigrant vers le Seigneur, les âmes des deux grands apôtres, Pierre et Paul, etc.*

Suivant une tradition fort respectable et rapportée par les historiens ecclésiastiques, soit grecs, soit latins, l'Égypte aurait été évangélisée avant l'arrivée de saint Marc et le martyre des deux apôtres Pierre et Paul, par l'apôtre saint Simon avant sa mission dans la Perse et la Mésopotamie,

On lit dans le bréviaire romain, sous la rubrique du 28 octobre : « *Ille* (Simon Cananæus) *Ægyptum evangelica prædicatione peragravit.* »

Page 30, avant-dernière ligne. — *Que son père était de race grecque.*

Dans le langage des premiers chrétiens on désignait souvent sous le nom de *Grecs*, Ἕλληνες, en arabe يونان (*Younân*), les personnes qui, nées dans le paganisme, persistaient dans le culte des idoles et ne voulaient pas embrasser la véritable religion. C'est dans ce sens que saint Paul a dit : « *Non enim erubesco Evangelium; virtus enim Dei est omni credenti, Judæo primum et Græco* (Ad Rom., I, 16), » et dans un autre endroit « *quoniam et Judæi signa petunt et Græci sapientiam quærunt* (I, ad Corinth., I, 22). » Et puisque dans les textes que nous venons de citer il est question des Juifs, j'ajouterai que les Talmudistes et les rabbins ont une expression équivalente à celle que nous examinons, je veux dire le nom de *goï* ou de *goïm* (גוים גוי), *gentils,* qu'ils appliquent souvent et non sans quelque ironie à ceux qui n'appartiennent pas à leur culte et à leur nation.

Page 32, ligne 7. — *Avant lui, il est vrai, saint Paul avait paru dans Alexandrie, où il avait prêché l'Évangile.*

Cette particularité de la vie de saint Paul n'est pas consignée dans les *Actes des Apôtres*, ni dans aucune de ses épîtres : elle est tirée probablement de quelque livre apocryphe, tel que celui qui était intitulé : *la Prédication de saint Paul,* ou celui des *Voyages de saint Paul et de sainte Tècle,* cité par Nicéphore (*Histoire ecclésias-*

tique, liv. II, chap. XXV) et composé par un prêtre d'Asie, qui, ayant été convaincu d'imposture, fut déposé du sacerdoce par saint Jean (Tertul., *libr. de Baptismo*, et Hieronym., *de Viris illustribus in Paulo*).

Page 32, lignes 15, 16 et suiv. — *Il en fut de même de saint Pierre*, etc.

Ce que notre auteur rapporte de saint Pierre, qu'il aurait prêché à Alexandrie, a été puisé, selon toute apparence, dans quelqu'un des nombreux ouvrages apocryphes que l'on a attribués à cet apôtre et dont plusieurs Pères ont parlé, ou bien dans *le Livre des Recognitions*, ou des *Voyages de saint Pierre*, que l'on a attribué faussement au pape saint Clément. On peut consulter à ce sujet Baronius, Tillemont (*Histoire ecclésiast.*, saint Pierre, articles 39 et 40), et Fabricius (*Codices apocryphi N. Testamenti*, p. 374, 761, 800, 801 et suiv.).

Page 32, ligne 21.— *Clément, disciple de saint Pierre*.

Dans son épître aux Corinthiens, l'un des plus beaux monuments de l'antiquité chrétienne, saint Clément parle du martyre des apôtres saint Pierre et saint Paul, mais il ne dit rien de la vie de saint Marc. Il est possible que notre auteur fasse allusion à quelqu'un des ouvrages attribués faussement à saint Clément, tel, par exemple, que le *livre des Recognitions* ou des *Voyages* de saint Pierre, que nous venons de citer.

Page ٣٩ du texte arabe et page 33 de la traduction française, lignes 6 et 7.

ولا يوسبوس وابراوس العبرانيّين (lisez العبرانيّان)

Ni de l'historien Josèphe, ni de Philon, écrivains juifs.

Le premier de ces noms se lit sans difficulté يوسيبوس (*iousibos*) Eusèbe, ou يوسابس (*iousebos*) d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, transcription pure et simple du grec Ἰώσηπος, tel que ce nom se trouve orthographié dans l'historien Eusèbe (*libr. de Viris illustribus*, cap. VIII). Il n'en est pas de même du second qui est évidemment fautif, puisqu'il est écrit différemment dans les deux manuscrits, le nôtre et celui de la Bibliothèque nationale.

Celui que nous publions porte, comme on voit : وابراوس, *et Abrâous*, nom tout à fait inconnu dans l'histoire de la littérature hébraïque et orientale. A la place de ce mot on lit dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale (fonds syriaque, n° 237, fol. 223 v°) :

ܘܐܒܪ̈ ܒܪ ܦܠܐܣ

et Abr. (Abraham), *fils de Phalès* (*Phalas* ou *Pallas*), nom aussi obscur que le précédent, mais sous lequel se cache peut-être celui du célèbre philosophe juif Philon, car, après l'historien Josèphe, je ne sache pas d'autre écrivain juif à qui à tort ou avec raison on ait attribué le mérite d'avoir parlé de Notre-Seigneur Jésus-Christ ou de ses apôtres. En effet, Philon a été mis au rang des auteurs ecclésiastiques par Eusèbe et, après lui, par saint Jérôme, son traducteur (*libr. de Viris illustribus*, cap. VIII). Saint Épiphane (*Contra hæreses*, XXIX, p. 120) affirme aussi que Philon a donné le plan des anciens monastères que les chrétiens avaient bâtis dans la Maréotide. Un hagiographe du moyen âge, Werner Rolewink, invoque le témoi-

gnage de Philon à propos de la date du martyre de saint Marc. Dans un opuscule qui porte le titre de *Fasciculus temporum*, il s'exprime ainsi : « *Beatissimus* « *Christi Evangelista Marcus martyrio coronatur anno* « *Neronis primo, ut dicit Philo contemporaneus ejus,* « *apud Alexandriam Ægypti.* » (Voyez J. Seden, *Eutychii Ægyptii*, etc., *Ecclesiæ seu origines*, p. 166, not. 3.) J'ai cherché dans la *Vie des patriarches d'Alexandrie*, par anba Sévère ibn-el-Mokaffée, s'il ne s'y rencontrerait point par hasard parmi les auteurs qu'il cite quelque nom juif se rapprochant de celui que nous lisons dans notre manuscrit à la page 192 : j'en ai trouvé trois écrits de cette manière :

فلمن ويوسيس وبرناوس اليهود :

En suppléant quelques lettres et un certain nombre de points diacritiques qui font ici défaut, les deux premiers noms peuvent se lire فيلمن ويوسيبس *Philémon et Josèphe.*

Quant au troisième, il offre, à la vérité, quelque ressemblance avec celui de notre manuscrit ابراوس, mais la troisième lettre étant dénuée de points diacritiques, il nous est impossible d'en fixer la prononciation, et ce rapprochement est loin de dissiper les ombres et de nous aider à établir la véritable leçon. Je ne crains pas de l'avouer, c'est par pure conjecture que je me suis permis dans ma traduction de remplacer le mot *Abraous*, qui se lit dans mon manuscrit, par celui de *Philon*. En tenant compte de l'opinion que je viens d'exposer et d'après laquelle ce philosophe, après

avoir embrassé le christianisme à Rome, à la voix de saint Pierre, aurait parlé dans ses ouvrages de saint Marc et des disciples de cet apôtre sous le nom de Thérapeutes (voy. Baronius ann. 64, p. 6, t. I, p. 296), j'espère que l'on me pardonnera la hardiesse de ma conjecture et qu'au mot barbare ابراوس (*abraous*), l'on voudra bien avec moi substituer les deux mots : ولا فيلون, c'est-à-dire *ni de Philon,* que j'ai jugé à propos de mettre dans ma traduction.

Page 35 de la traduction, lignes 7 et 8. — *Je ne suis point Marc le second.*

Marc second de nom, autrement dit le *Jeune,* fut le quarante-neuvième patriarche d'Alexandrie. Dans le *Chronicon orientale* traduit en latin et publié par Abraham Ecchellensis (édition de Paris, 1651, p. 125), on trouve les détails suivants touchant les événements qui s'accomplirent sous le patriarcat de Marc le Jeune : « *Ejus tempore Barbari, qui sunt incolæ Occidentis, di-* « *ruerunt monasteria vallis Habibi, et ea depopulati sunt,* « *incensis ecclesiis et cellis, manseruntque quadraginta an-* « *nis absque monachis, aut incolis quibuscumque. Eodem* « *quoque tempore rebelles quidam Alexandriam aliasque* « *urbes expugnarunt, neces patrarunt, flammis dederunt* « *urbes, et eas depopulati sunt, ut prolixius in historiis* « *refertur; quapropter Alexandriâ egressus Patriarcha et* « *quinquennio absens fuit; vigesimâ autem secundâ Bar-* « *mudæ, die dominicâ defunctus est.* » Après avoir occupé ce siége pendant vingt ans et soixante-dix jours, Marc le Jeune mourut vers l'an 211 de l'hégire sous le khalifat

d'Al'amin. « De son temps, dit Almakrizy, la discorde ayant éclaté entre Al'amin et Almamoun, les chrétiens d'Alexandrie eurent beaucoup à souffrir de la part des musulmans; leurs biens furent pillés, et la plupart de leurs établissements livrés aux flammes. On mit aussi le feu aux couvents de *Wadi habib*, après les avoir saccagés, en sorte qu'il n'y resta plus qu'un fort petit nombre de moines » (voy. *Macrizi's Geschichte der Copten*, texte et traduction par Ferd. Wüstenfeld, Göttingen, 1845, p. ٢٣ du texte et p. 58 de la traduction).

Page 33, ligne 20 et suiv. — *Quiconque met en doute la sincérité de l'un de ces petits qui croient en moi*, etc.

Ce passage qui est tiré des Évangiles n'est pas traduit fidèlement, car les textes originaux portent : Ὃς δ' ἂν σκανδαλίσῃ ἕνα τῶν μικρῶν τούτων πιστευόντων εἰς ἐμὲ κ. τ. λ. « *Qui autem scandalizaverit unum de pusillis istis qui in me credunt*, etc. » (Matth. XVIII, 6; Marc, IX, 41 et Luc, XVII, 2.)

Dans un commentaire arabe de l'Évangile de saint Matthieu à l'usage des Coptes, ces mêmes paroles sont ainsi rendues :

من شكّك احد هولآء الصغار المؤمنين بي :

« *Quiconque scandalise un de ces petits qui croient en moi*, etc. » Ce que l'auteur de ce commentaire explique de cette manière :

اراد بهذا القول ان يظهر تهديده ووعيده للذين يفترون
على المتصرّقين في الفضيلة بالتواضع والمسالمة وكلما راوْوا
زيادة فضيلتهم يزداد استخفافهم :

« *Par ces paroles il* (Notre-Seigneur) *a voulu intimider et menacer ceux qui calomnient les personnes qui pratiquent la vertu avec humilité et paisiblement, contre ceux qui, à la vue du progrès que les autres font dans la vertu, ne font que les mépriser davantage.* » (Manuscrit arabe de ma collection.)

Notre auteur s'est donc mépris sur le véritable sens de ce passage, car je n'oserai l'accuser d'avoir voulu l'altérer pour l'accommoder à sa pensée et le tourner perfidement contre un ignorant adversaire. Au lieu de lire شكّك, *scandalizavit,* il a trouvé apparemment شكّ dans l'exemplaire qu'il avait sous les yeux : or le verbe شكّ à la première forme veut dire *boiter, clocher, douter de, concevoir des doutes, mettre en suspicion,* comme nous l'avons rendu dans notre traduction. Dans le langage chrétien, ce mot est aussi employé dans une autre acception, celle de *scandale, scandaliser,* qui semble dériver de celle de *boiter, clocher,* propre à la première forme. Le substantif شكّ n'est pas indiqué avec ce sens dans les dictionnaires; et dans celui de Freytag, à la quatrième اشكّ, *scandalum dedit,* il faut ajouter la deuxième شكّك qui est employée dans le même sens.

Page 34, ligne 1 et suiv. — *Lorsque notre saint père anba Jacob, patriarche d'Alexandrie, fut décédé, etc., les évêques s'assemblèrent dans cette ville afin de procéder à la préconisation du bienheureux anba Siméon.*

On a vu dans notre préface qu'anba Jacob succéda

à anba Marc le Jeune et qu'il fut mis à sa place sur le trône patriarcal d'Alexandrie l'an 211 de l'hégire (826 de J.-C.). Avant sa promotion à cette haute dignité, Jacob avait fait profession de la vie monastique dans le couvent de Saint-Macaire, situé dans l'Ouady-habib. Ce monastère ayant été dégradé et détruit par les Arabes d'Espagne qui s'étaient emparés d'Alexandrie et avaient mis tout à feu et à sang dans les environs de cette ville, notre moine s'était réfugié dans la Thébaïde. Puis, étant retourné au couvent de Saint-Macaire, il fut arraché au lieu de sa retraite et conduit à Alexandrie où il fut proclamé et sacré patriarche. Ennemi des orthodoxes et partisans du concile de Chalcédoine, il se distingua par son zèle pour la propagation de sa secte et le rétablissement des églises et des couvents des jacobites. On lui attribue plusieurs miracles, et l'Église copte le considère comme un saint. Durant son pontificat, il reçut à Alexandrie Denis, patriarche jacobite d'Antioche, qui avait accompagné le khalife Al-mamoun en Égypte; les relations de communion qui avaient été interrompues à la suite des maux de la guerre et des dissensions qui avaient éclaté dans l'empire des Abbassides se trouvèrent dès lors rétablies entre les deux siéges. Il mourut le 14 de Méchir, après avoir siégé dix ans huit mois selon Al'macin et Al'macrizy, et dix-huit ans huit mois selon Abou'lbaracat, écrivain copte du XIVe siècle. Il avait été ordonné l'an 211 de l'hégire (826 de J.-C.), et il mourut l'an 221 ou 222 (836 ou 837 de J.-C.) la cinquième année du règne d'Almou'tacem

et l'an 553 de l'ère des martyrs. (Voy. Renaudot, *Historia patriarch. alexandr.*, p. 266 et suiv.)

Quant à anba Siméon, élevé à Alexandrie sous les yeux du patriarche Marc le Jeune, ensuite ordonné diacre par Jacob et faisant profession de la vie monastique, il remplaça celui-ci sur le siége patriarcal; mais son pontificat fut de très-courte durée, car il mourut cinq mois et seize jours après sa promotion, c'est-à-dire le 3 de Paophi. Selon quelques-uns il aurait siégé un an entier, et il aurait été ordonné le 13 décembre de l'an 836 de J.-C. Aboul'baracat veut qu'il ait siégé sept ans et quatre mois, mais il est seul de son avis et son autorité en fait de chronologie n'est pas assez grande pour que nous adoptions son opinion. Le pontificat de Siméon fut paisible et tranquille, la ville d'Alexandrie ayant été délivrée de l'occupation des Andalous et des autres Arabes qui pendant les années précédentes avaient ravagé l'Égypte.

Page 34, ligne 5. — Le mot que je traduis par *proclamation* تكريز (*Tekriz*), vient de la racine كرز (*Karaz*) *prêcher, annoncer, proclamer*, mais dans le langage ecclésiastique, ce verbe mis à la deuxième forme est employé dans le sens de *proclamer*, de reconnaître publiquement l'autorité d'un dignitaire de l'Église, de *lui conférer un titre*, *un honneur*, etc., il est l'équivalent du grec κηρύσσω. Les auteurs ecclésiastiques emploient le mot ἐνθρόνισμος dans le même sens. Pour ce qui est des cérémonies qui précédaient ou accompagnaient l'intronisation, on peut consulter Vanzleb,

Histoire de l'Église d'Alexandrie, IIe section, chap. I, p. 162 et suiv.

Page 34, ligne 8. — *Or, la nuit qui précédait le dimanche.*

D'après les plus anciennes constitutions de l'Église d'Alexandrie l'élection et la consécration des évêques et du patriarche devaient se faire le dimanche:

فليجتمع كل الشعب والقسوس والاساقفة في الاحد الخ

« que tout le peuple, ainsi que tous les prêtres et tous les évêques, se réunissent le jour du dimanche, etc. ».

الاسقف يقام في يوم الاحد الخ

« *Que l'évêque soit institué le jour du dimanche, etc.* ».

Voy. *Eutychius patriarcha Alexandrinus vindicatus, etc., auctore Abrahamo Ecchellensi, Maronitâ è Libano.* Romæ, 1662, p. 41 et 43.

Page 34, lignes 9 et 10. — *Je dormais dans la chambre patriarcale.*

Le mot que je traduis par *chambre*, قلّية (*Killiyah*), que l'on trouve aussi écrit قلاية (*Killâiah*), n'est rien autre que le latin *cella, chambre, cellule, loge, cabinet*, avec une terminaison arabe. Dans cette langue il désigne spécialement la cellule des moines, la chambre, le cabinet d'un évêque, d'un haut dignitaire de l'Église orientale. Il s'emploie aussi quelquefois dans le sens de chambre ou cour, où se traitent et d'où s'expédient les affaires ecclésiastiques, comme nous disons la *Chambre* apostolique, et même dans celui de palais

et de lieu de résidence épiscopale, car c'est de leur cellule قلّية, que les prélats orientaux datent leurs lettres, leurs ordonnances et leurs mandements, comme nos évêques de leurs palais. Ce nom n'a pas passé directement du latin dans l'arabe, mais il a été emprunté primitivement à la langue ecclésiastique des Syriens et des Chaldéens, qui l'écrivent קליתא et le prononcent selon l'un ou l'autre de ces dialectes *Keliyotho* ou *Keliyatha*. Quant à la situation de la chambre patriarcale de l'évêque d'Alexandrie, nous savons qu'elle était contiguë à l'église dite de l'*Angélion*, du côté oriental. Or l'Angélion, appelé anciennement Ταβουκόλου ou Ταβουκολίων, était situé à l'est d'Alexandrie, et tirait son nom des pâturages que l'on voyait en cet endroit et qui étaient abandonnés à des bouviers. C'est dans cette localité que le corps de l'apôtre saint Marc, après avoir été traîné par les païens, avait été livré aux flammes. Timothée, patriarche de Constantinople, parle de l'Angélion (Ἀγγέλιον) comme d'un lieu situé dans la ville d'Alexandrie, et il donne à ceux qui y tenaient leurs assemblées le nom d'*Angélites* (Ἀγγελῖται), par lequel il entendait sans doute désigner les Jacobites (Renaudot, *Historia patriarcharum Alexandrinorum*, p. 141 et 142). Sous le règne de l'empereur Justinien, qui avait exilé le patriarche jacobite Théodose, les partisans de celui-ci, se voyant privés de leur pasteur et dépouillés de leurs églises qui avaient été rendues aux Melchites, bâtirent une nouvelle église sous le nom d'*Angélionon* dans un autre endroit situé au couchant d'Alexandrie

et appelé *Sawâry*, c'est-à-dire *les piliers*. Étienne Quatremère assure que cet édifice portait également le nom de *Sawâry* et que c'est dans les alentours de cette église qu'était placée la fameuse colonne appelée par les Européens la *Colonne de Pompée*, et par les Arabes *Amoud el Sawâry* (la colonne des piliers). Mais ce savant me paraît commettre ici deux erreurs, car il confond le nom du quartier appelé *Sawâry* avec celui de l'édifice sacré nommé *Angélion*, puis il ne distingue pas l'*Angélion* dont il est question dans la vie de Théodose, patriarche jacobite d'Alexandrie, d'avec l'église du même nom bâtie primitivement sur le lieu même où saint Marc avait été martyrisé, et qui se trouvait dans la partie orientale de la ville d'Alexandrie, comme il le dit lui-même en citant les actes de saint Pierre martyr, tandis que le quartier de *Sawâry* était situé de l'autre côté de la ville, dans la partie occidentale.

Page 34, ligne 18. — *Une petite fenêtre.*

Le mot que je traduis par *fenêtre*, طاق, signifie en géneral un *ouvrage cintré, voûté*, une *arche*, une *arcade*, et, en particulier, une *croisée*, une *fenêtre*, une *ouverture cintrée*, une *lucarne*. C'est un nom persan qui a passé dans la langue arabe : والطاق فارسي معرب dit l'auteur du livre intitulé :

كتاب المعرّب من الكلام الاعجمي

Castel, dans son dictionnaire persan, en donne les significations suivantes : طاق, *fenestra, testudo, concameratio, pergula pensilis, porticus*. Dans le langage vulgaire, طاق (plur. طيقان) signifie une *lucarne*.

Page 37, lignes 9 et 10. — *Le lit où reposait le corps de saint Marc.*

Le mot que je traduis par *lit*, السرير, signifie aussi un *trône*, un *brancard destiné à transporter les morts*, mais ici il correspond au grec θάλαμος, qui est employé quelquefois par les auteurs ecclésiastiques pour désigner le *lit de repos*, le cercueil *précieux* ou plutôt la *châsse* qui renferme les reliques d'un saint.

Page 37, ligne 8 et 9. — *Dans la crypte sacrée.*

C'est la traduction du mot الفطاناسليس, Fatanaselis ou *Fatanaselés*, qui paraît ici pour la première fois et que n'explique aucun dictionnaire, du moins à ma connaissance. Ce mot est, je crois, composé de deux éléments, l'un grec et l'autre égyptien. Selon moi, *Fatané* est le grec un peu altéré φάτνη, *crèche*, et par extension, *étable, écurie*. Mais c'est avec raison que le savant Yablonsky soupçonne que ce mot possède une signification encore plus étendue, et que les auteurs grecs qui ont parlé de la religion des Égyptiens s'en sont servis quelquefois dans le sens de *delubrum, thalamus*, et du grec σηκός, qui, outre le sens de *stabulum*, qui lui est commun avec φάτνη, veut dire aussi *ædicula vel sacellum, deo cuipiam dedicatum* (Yablonsky, *Pantheon Ægyptiac.*, libr. IV, cap. II, pag. 188). Le second composant nous est fourni sans difficulté par le copte dans le mot bien connu ϲⲁⲏ (correspondant au grec σορός), *loculus, area sepulcralis, feretrum*. Ainsi *Fataneseles ou* ⲫⲁⲧⲛⲏϲⲁⲏⲥ signifierait à la lettre *sacellum* ou *ædicula loculi* (*la chapelle du cercueil ou de la châsse*). Je crois que

cette chapelle est celle à laquelle Vansleb donne le nom d'église, et qui, selon lui, était appelée *la Grotte*, et où reposait le corps de saint Marc dans une châsse (*Histoire de l'Église d'Alexandrie*, p. 168). Quant à l'histoire de ces reliques, et en particulier de la tête du saint évangéliste, voyez plus loin la note relative à la page 57.

Page 39, ligne 5. — ***Barnabé, figuier fertile en fruits excellents et d'une saveur délicieuse, etc.***

Mon manuscrit porte : الاساس الطيب اللذيذ الطعم, c'est-à-dire *fondement excellent* et *d'un goût délicieux*. Les deux mots الاساس, الطعم sont surmontés d'un petit cercle qui indique sans doute que ce passage est fautif et corrompu. J'ai tâché de le corriger à l'aide du manuscrit de la Bibliothèque nationale qui offre cette variante : وبرنابا حبيبه شجرة التين الحلوة, litt. *et Barnabé, son ami, arbre aux figures douces*, image orientale que semble réprouver la délicatesse de notre langue, et que j'ai cru devoir adoucir dans ma traduction. En combinant les deux leçons, j'ai établi ainsi le texte :

والقديس برنابا شجرة التين الطّيّب الاكل اللذيذ الطعم :

c'est-à-dire : ***Et saint Barnabé, figuier fertile en fruits excellents (à manger) et d'une saveur délicieuse.***

Dans ce passage, ainsi que dans celui qui précède, l'auteur fait probablement allusion à ce qui est dit de saint Paul et de saint Barnabé, son compagnon, dans les Actes des Apôtres (XIV, 10 et 11) : « ***Turbæ autem, « quum vidissent quod fecerat Paulus, levaverunt vocem***

« suam, lycaonicè dicentes : Dii similes facti hominibus des-
« cenderunt ad nos. Et vocabant Barnabam Jovem, Pau-
« lum verò Mercurium, quoniam ipse erat dux verbi. »
Selon la tradition chrétienne, Barnabé était doué d'une figure grave et majestueuse qui inspirait la vénération et dont les yeux des spectateurs devaient aimer à se repaître, comme l'on aime à voir un beau fruit, à respirer son parfum et à jouir de sa saveur.

Page 40, lignes 10 et 11.—*Pour la province d'Égypte afin d'y prêcher l'Évangile.*

D'après le récit de notre auteur, saint Marc aurait reçu de la bouche même de Jésus-Christ l'ordre d'aller prêcher la foi dans l'Égypte, où il fonda l'église d'Alexandrie. Mais, sur ce point, il est en désaccord avec l'auteur arabe anonyme de la Vie de saint Marc, citée par Pierre Kirsten (*Petri Kirstenii Wratisl. Phil. et Med. D., Vitæ Evangelistarum quatuor : nunc primum ex antiquissimo Codice mss° arabico Cæsario erutæ, ad Rudolphum II, imperatorem.* Breslau, 1606, p. 32 et suiv.). Il y est dit positivement que cet apôtre fut fait patriarche d'Alexandrie par saint Pierre. Le même fait est confirmé par Eusèbe dans son *Histoire ecclésiastique* (l. II, chap. XVI), par Théophylacte, par Œcumenius et par Métrophane, dans leur explication des épîtres apostoliques. Eutychius ne dit rien de cette mission particulière, mais son silence s'explique par sa qualité d'auteur jacobite, et par conséquent peu favorable à la suprématie et aux traditions de l'Église romaine. Quant à l'assertion de notre légendaire, son autorité

s'efface devant les témoignages que nous venons de rapporter.

Page ٣٧, ligne ٥ du texte arabe, et page 40, ligne 19. — *Sur les deux îles de Cypre et de Crète.*

On lit dans mon manuscrit وقبرص وابطيه. Comme je ne connais aucune province du nom d'*Abtiâh*, dans une note que j'ai insérée à la suite du texte arabe, j'ai émis l'opinion que ce mot était écrit ici fautivement pour اقريطش, nom qui se lit dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale, et qui semble venir naturellement après celui de l'île de Cypre. Mais, après un examen plus attentif de la forme de ce mot, il me semble que l'on pourrait adopter aussi une autre leçon, celle de لوبيّة, Libye, car dans tous les textes des anciens conciles, où il est question de la juridiction des patriarches d'Alexandrie, la Libye est comptée parmi les provinces qui relevaient de ce patriarcat. C'est le concile de Nicée qui le premier a fixé l'étendue et les limites de cette juridiction. « *Mos antiquus perduret,* dit le VI[e] ca« non de ce concile, *in Ægypto, Lybia et Pentapoli, ut* « *Alexandrinus episcopus horum omnium habeat potesta*« *tem.* » Toutes les versions orientales des canons de ce concile sont conformes, quant au fond, au texte que nous venons de citer; seule l'édition éthiopienne ajoute aux provinces ci-dessus mentionnées la Nubie et l'Éthiopie, addition qui a dû être insérée après le concile de Nicée et la conversion de ces deux pays par saint Frumence et par les autres missionnaires envoyés par le patriarche d'Alexandrie. On voit aussi que, dans

ce VI° canon, il n'est pas, non plus, question de l'Afrique proconsulaire, ni de la Numidie, ni de la Mauritanie, mais seulement de la Pentapole (la Cyrénaïque) ou *Barcah*, selon l'explication de la version arabe d'Alexandrie : بنطابلوس اعني برقة. Il est certain que l'Afrique proconsulaire, ainsi que la Numidie et les Mauritanies n'ont jamais relevé du patriarcat d'Alexandrie, mais qu'elles étaient sous la juridiction du primat de Carthage. Quant à l'île de Cypre, elle a toujours été comprise dans le patriarcat d'Antioche.

Page 41, ligne 28. — *Dans la ville d'Abouniah.*

Selon notre légendaire, la première ville d'Afrique qui fut évangélisée par saint Marc fut *Abouniah*, ou *Ibouniah*, dont nous avons précédemment cherché la position géographique, et que nous avons cru pouvoir identifier avec Hippo-Regius. Mais, si nous ajoutons foi à des témoignages plus autorisés que celui de notre auteur, les pas de l'Apôtre ne se seraient pas portés aussi loin vers l'Occident. Il aurait commencé sa mission par la Libye et par la ville de Cyrène, dans la Marmarique ; ensuite, après être retourné à Alexandrie et y avoir établi une église avec un patriarche, avec des prêtres et des diacres, il serait revenu en Afrique ; mais cette fois il aurait poussé sa mission jusqu'à Barca, dans la Pentapole, où il aurait placé des évêques, des prêtres et des diacres, et fondé, par conséquent, plusieurs églises et plusieurs siéges. C'est ce qui est constaté par l'ancien martyrologe des Mel-

chites de l'église d'Alexandrie, sous la rubrique du 25 avril, fête de saint Marc :

حينًا حصل في مدينة كيرينيّة التي هي القيروان ثم ذهب الى الاسكندرية التي عند المنارة ومنها الى برقة وعمل عجايب كثيرة وزيّن كنايس المسيح واصلح لهم اساقفة وما دونهم من كهنتها :

« Il s'arrêta quelque temps dans la ville de Cyrène, qui est Kaïrouan; ensuite il s'en alla à Alexandrie, qui est près du Phare, et de là il partit pour Barca, où il opéra un grand nombre de miracles, orna les églises du Christ, et où il établit des évêques et des prêtres inférieurs à ces derniers. »

Les mêmes faits sont attestés par une foule d'auteurs ecclésiastiques, dont les témoignages ont été recueillis par Abraham Ecchellensis dans son savant ouvrage *Eutychius patriarcha Alexandrinus vindicatus*, etc., pag. 111, 112, 113 et 114. — Dans la vie de saint Marc citée et publiée en partie par P. Kirstenius, on lit :

وبطرس لما جعل مرقس بطريركًا على الاسكندريّة ومصر واعمالها . وخمس المدن . وهنّ برقة وزولا ووزويله . واوجله . وسنتريه . وافريقيّه . والحبشة . والنوبة . وكان وصول مرقس الى الاسكندريّة في السنة السابعة من ملك اقلوديس . فبشّر بها الانجيل . وكان يمضي الى خمس المدن . ثمّ يعود الى الاسكندريّة فعند عوده اليها . اخر دفعة وكان عيد الفصح . وثب عليه عبَدة الاصنام

« Lorsque saint Pierre eut créé saint Marc patriar-
« che d'Alexandrie, de l'Égypte et de ses provinces,
« des cinq villes (la Pentapole), savoir : Barcah, Zawî-
« lah, Usula, Augila et Santarîah, de l'Afrique, de
« l'Abyssinie et de la Nubie, etc. . . . . . . L'arrivée de
« saint Marc à Alexandrie eut lieu la septième année
« du règne de Claude : c'est là qu'il prêcha d'abord le
« saint Évangile. De là il se rendait dans la Pentapole,
« puis il revenait à Alexandrie. Mais à son dernier re-
« tour dans cette ville, pendant la fête de Pâques, les
« idolâtres se jetèrent sur lui, etc. »

D'après Sévère Ibn-al-Mokaffée, évêque d'Oschmounaîn, les cinq villes de la Pentapole étaient : برقة, *Barcah*, فران, *Ferran*, القيروان, *Kairouan*, طرابلوس الغرب, *Tripoli de Barbarie*, et افريقية, *Ifrikiâh*. (Mss. de la Bibl. nation., ancien fonds arabe, n° 139, t. I, p. 6.)

Du temps de Pline, la Pentapole ou Cyrénaïque proprement dite comprenait les cinq villes suivantes : 1° *Cyrène*; 2° *Ptolémaïs*, qui avait pris la place de l'ancienne *Barcé*; 3° *Arsinoé*, l'ancienne *Teuchira*; 4° *Bérénice*, l'ancienne *Hespérida*; et 5° *Apollonias*, qui servait de port à la ville de Cyrène.

Page 40. — *La ville d'Ifrikiah.*

Selon une tradition rapportée par Ibn-Khaldoun et par la plupart des historiens arabes, Afrikous ou Ifrikous, fils d'Abraha, roi de l'Yémen, ayant pénétré dans les contrées occidentales du temps de Josué et en ayant fait la conquête, y bâtit une ville qui fut appelée de son nom *Ifrikiah* et devint le siége du nou-

veau gouvernement. Ce nom, d'abord restreint à cette ville, fut, dans la suite des temps, appliqué au reste de la contrée et servit à désigner toutes les terres qui s'étendent de Tripoli de Barbarie, du côté du Levant, jusqu'à Bougie, et, selon quelques-uns, jusqu'à la ville de Mélianah, du côté du couchant. (Voyez le *Méraçid*, édition de Juynboll et Gaal, pag. 11.)

Selon les historiens ecclésiastiques les plus autorisés, la première cité d'Afrique évangélisée par saint Marc fut Cyrène, capitale de la Pentapole ; mais il est évident que, dans la pensée de notre auteur, cette ville n'est pas la même que celle qu'il désigne par le nom d'*Ifrikiah*, puisque plus loin et dans un autre passage, il distingue fort bien ces deux villes, en donnant à l'une le nom d'*Ifrikiah*, et à l'autre celui de *Cyrène* (مدينة كيرينية). Il est donc probable, comme nous l'avons affirmé, que, sous le nom de *Ifrikiah*, notre auteur a voulu désigner la ville de *Barca*, et peut-être même Carthage, car, selon Suidas, *Africa* était l'un des noms qu'on appliqua d'abord à la banlieue de cette ville, puis successivement à la Zeugitane, à la Mauritanie orientale, et finalement à tout le continent africain.

Page 43, ligne 9. — *L'archange Michel.*

L'Église d'Alexandrie a toujours considéré et vénéré le glorieux archange saint Michel comme son patron et son ange tutélaire. Elle célèbre sa fête deux fois l'an, le 12 de Hatour (8 novembre) et le 12 de Béounéh (6 mai). D'après le récit d'Almacrizy, dans

son *Histoire des Coptes,* ce fut le patriarche Alexandre qui le premier établit la fête de saint Michel dans l'église d'Alexandrie. « Il y avait dans cette ville, dit cet historien, un temple consacré à Saturne (Sérapis), et dans ce temple une idole d'airain que le peuple venait adorer tous les ans et honorer par de nombreuses victimes : la fête de ce faux dieu se célébrait le 18 de Hatour. Le patriarche, ayant entrepris d'abolir ce culte et de détruire l'idole, vit d'abord échouer son projet par la résistance de la multitude ; il eut alors recours à un moyen plus adroit, et fit comme s'il voulait consentir à ce culte, en attendant que la fête fût proche. Ce jour étant arrivé, il assembla le peuple, et tint un discours par lequel il démontra la vanité du culte des idoles et engagea les auditeurs à y renoncer pour toujours et à consacrer cette fête à l'honneur de saint Michel archange, en leur disant que cet esprit bienheureux leur servirait d'intercesseur auprès de Dieu, et que cela leur serait plus avantageux que de célébrer une fête en l'honneur d'une idole ; que de cette manière l'on pourrait continuer à fêter ce jour comme par le passé et à offrir des sacrifices dans le temple. Le peuple applaudit à ce conseil, et tous furent d'avis avec lui que l'on devait briser l'idole. Alexandre se mit alors en devoir de la détruire et de la brûler, et il fit de ce temple une église chrétienne sous le nom de Saint-Michel. Cette église resta debout à Alexandrie jusqu'à l'arrivée des troupes de l'imam Moezzledin-Allah, fils de Temym-Moedd, lors qu'elles envahirent le pays l'an 358 de l'hé-

gire (970-71). Eutychius, qui écrivait près de cinq cents ans avant Almacrizy, et que probablement celui-ci n'a guère fait que copier sans le citer, rapporte le fait ci-dessus, mais il ajoute cette particularité, que des débris de l'idole de Saturne le patriarche fit faire une croix, et que le temple en question fut appelé القيسارية, *la basilique,* traduction du mot grec βασίλειον.

J'ignore si l'église dont il vient d'être question n'est pas la même que celle qui, selon le récit du même Almacrizy, fut incendiée le 3 de Schawal, l'an 300 de l'hégire, et qui était connue sous le nom d'*église de la Résurrection* (*alkiamah*), « la même, dit cet historien, qui avait été un temple de Saturne et avait fait partie des édifices bâtis par la reine Cléopâtre. »

Page 43, ligne 23. — *Jusqu'à la ville d'Ifrikiah.*

Il s'agit probablement de la ville de *Barcah,* que les auteurs arabes désignent assez souvent sous le nom très-commun d'*Ifrikiah.* Barcah fut, selon la tradition, la première ville d'Afrique qui fut évangélisée par l'apôtre saint Marc et vit se former dans ses murs une communauté chrétienne. Eutychius, dans sa Chronique, nomme formellement la ville de Barcah comme ayant été la première le théâtre des prédications de notre saint :

وخرج مرقش البشير الى برقة يدعو الناس الى الايمان بالمسيح ابن الله :

« *Saint Marc l'Évangéliste partit pour la ville de Barcah pour inviter les hommes à croire au Christ, fils de Dieu.* »

Barcah, la *Ptolémaïs* des géographes grecs, était une des cinq villes de la Pentapole. Les Arabes désignent aussi sous ce nom la contrée qui s'étend sur la côte de la Méditerranée depuis le territoire d'Alexandrie jusqu'à l'*Ifrikiah* ou ancienne Afrique proconsulaire.

Page 45, ligne 5 et suiv. — « *O vous qui fûtes avec* « *Jean, l'apôtre pur et sans tache, le saint évangéliste,* « *lorsque les flots de la mer se soulevèrent pour l'englou-* « *tir, et qu'il resta quarante jours et quarante nuits dans* « *le sein de la mer sans perdre un seul cheveu de sa tête,* « *ayez pitié de moi,* etc. »

Cette légende se lit dans un manuscrit arabe carchouni de la Bibliothèque nationale, n. 237 du catalogue des manuscrits syriaques, intitulé :

جهاد القديس الرسول المغبوط يوحنا ابن زبدي الانجيلي وانتقاله من هذا العالم الى الرب كتبه القديس ابركورس نسيب القديس استفانوس الشهيد رئيس الشمامسة الخ

« *Combat du saint Apôtre, le bienheureux Jean, fils de* « *Zébédée, l'évangéliste, et sa translation de ce monde* « *vers le Seigneur, le tout écrit par saint Prochore,* « *parent de saint Étienne, martyr, et le chef des dia-* « *cres,* etc. » Elle se trouve au fol. 154 et dans les suivants. La voici en abrégé :

Après l'ascension du Sauveur, les apôtres s'étant partagé les diverses parties du monde pour y aller prêcher l'Évangile, l'Asie ou plutôt la ville d'Éphèse échut à saint Jean, le disciple bien-aimé de Jésus-

Christ. Il accepta non sans peine cette mission, prévoyant les dangers et les obstacles qu'elle devait rencontrer. Prochore, l'un des soixante-douze disciples, lui fut donné pour compagnon. Étant arrivés à Japha, ils prirent place dans un navire qui allait partir pour l'Afrique. Alors saint Jean dit à Prochore : « Il y aura pour moi sur cette mer un grand danger et une grande angoisse. J'ignore si je périrai ou si je dois survivre, car Dieu ne m'a rien révélé à ce sujet. Si tu échappes au péril, tu iras en Asie, et tu te rendras dans la ville d'Éphèse; là, tu m'attendras l'espace de deux mois. Si je viens te retrouver après ces deux mois, nous accomplirons ensemble les devoirs de notre ministère; mais si, après ce temps, tu ne me vois point arriver, tu reprendras le chemin de Jérusalem, et tu iras voir Jacques, le frère du Seigneur, lequel te dira ce que tu auras à faire. » Ainsi parla Jean; on était alors à la dixième heure du jour. Bientôt après, une furieuse tempête s'étant élevée, et s'étant prolongée jusqu'à la troisième heure de la nuit suivante, le navire finit par être brisé et par couler à fond. Les hommes qui avaient eu la précaution de s'attacher à une planche se sauvèrent ainsi, et à la sixième heure de la nuit ils furent jetés par les flots sur la plage, près de Séleucie, à quinze farsakh environ du territoire d'Antioche; le nombre des hommes qui avaient pu se sauver du naufrage et de la mort fut de quarante. « Pendant sept heures, dit Prochore, nous restâmes étendus sur le rivage de la mer, sans pouvoir parler les uns avec les

autres, tellement la faim, la crainte et la fatigue nous avaient exténués et abattus. Lorsque les forces nous furent revenues, les naufragés se mirent à m'accabler d'injures, en me disant que mon compagnon était un sorcier; que c'était lui qui, par ses maléfices, avait été cause de la perte du navire, et qu'il s'était enfui en emportant les richesses qui s'y trouvaient. « Tu nous livreras cet homme, ajoutèrent-ils, ou bien nous te livrerons toi-même au gouverneur de la ville afin qu'il te fasse mourir. Tous ceux qui se trouvaient sur le navire sont ici présents, excepté ton compagnon. » Les habitants de la ville, ajoutant foi aux propos mensongers de ces hommes, s'ameutèrent contre moi et me jetèrent en prison. Deux jours après, je fus tiré de là et conduit sur une grande place, où siégeaient les chefs de la ville, qui m'accueillirent de la manière la plus indigne. Ils me dirent : « D'où es-tu? de quel pays viens-tu? quelle est ta profession? comment t'appelles-tu? Fais-nous connaître la vérité, avant que nous procédions à ton châtiment. » Je leur répondis : « Je suis un chrétien de la terre de Judée. Je me nomme Prochore. J'ai eu le malheur de faire naufrage, comme cette troupe d'hommes que voilà; me voici présent, comme ils le sont tous. » Les archontes me répliquèrent : « Comment se fait-il donc que tous les passagers soient sauvés, excepté ton compagnon? La vérité est, comme le disent ces hommes-là, que vous êtes tous les deux sorciers, et que, par maléfices, il est arrivé au navire le malheur dont tu conviens toi-même. Vous

êtes vraiment des malfaiteurs, et vous êtes coupables de plusieurs homicides. Ton compagnon, la mer en a fait justice en l'engloutissant; mais toi, après avoir survécu au naufrage, tu subiras les conséquences de ton méfait, et à l'heure même tu vas être exterminé. » Après ce discours, ils cherchèrent à m'épouvanter et à m'inspirer de la terreur. Ils me dirent : « Fais-nous connaître où se trouve ton compagnon. » Je me mis à pleurer et à verser un torrent de larmes, puis je leur dis : « Je vous ai déjà fait savoir que je suis le disciple d'un apôtre de Jésus-Christ. Comme mon maître avait eu pour mission de se rendre dans la province d'Asie, nous nous sommes mis en route, et lorsque nous avons été sur mer, mon maître, après m'avoir instruit de tout ce qui devait nous arriver, m'a recommandé de me rendre dans la ville d'Éphèse et de l'attendre là un certain nombre de jours, en me disant que si, ce temps accompli, il ne me voyait pas arriver, je devais retourner dans ma patrie. Mon maître n'est nullement sorcier, ni moi non plus, mais nous sommes chrétiens, et notre religion est parfaitement connue de tout le monde. »

Or, il y avait en ce moment dans l'assemblée un homme attaché à la cour du roi et appelé *Silvanus*, qui avait été envoyé d'Antioche pour recueillir l'argent des impôts. Ayant entendu tout ce que je venais de dire, il ordonna aux magistrats de me laisser continuer ma route, ordre auquel ils se conformèrent. Après quarante jours de marche, j'arrivai enfin en

Asie, et j'entrai dans une vaste plaine qui s'étendait le long de la mer. M'étant assis sur un rocher qui dominait la mer, je me mis à me reposer de ma fatigue et de mes peines. Après avoir pris quelques moments de sommeil, ayant ouvert les yeux, j'aperçus dans la mer des vagues énormes qui se précipitaient vers le rivage et d'où émergea tout à coup mon maître saint Jean. A sa vue, je me levai précipitamment de ma place pour lui donner la main et l'aider à se tirer de là. Cependant je n'étais pas bien sûr d'avoir devant moi saint Jean. Je m'approchai donc de lui et lui tendis la main pour le tirer vers moi, mais il me devança et sortit de la mer sans mon aide. N'ayant plus de doute sur son identité et tout transporté de joie, je sautai à son cou et nous pleurâmes ensemble : nous rendîmes grâces à Dieu de ce qu'il avait bien voulu nous réunir l'un à l'autre, et, en particulier, de ce qu'il avait fait pour le sauver. Après cela, mon maître me raconta qu'il était resté quarante jours et quarante nuits dans le sein de la mer, et, de mon côté, je lui fis le récit de tout ce qui m'était arrivé. Dès lors je ne le quittai plus, et nous étant mis tous deux en route, nous atteignîmes les limites de ce territoire, qui est connu sous le nom de *Marmarouan,* et où nous rencontrâmes un village. Nous demandâmes à manger, et l'on nous apporta du pain et de l'eau. Après avoir pris notre réfection et fortifié nos cœurs, nous dirigeâmes nos pas vers Éphèse. Étant entrés dans cette ville, nous nous installâmes dans un endroit appelé le *Théâ-*

tre d'Artémis ou Diane, et situé à l'entrée de la ville. Or, il y avait en cet endroit un établissement de bains, appartenant au gouverneur de la ville, qui avait nom Dioscore, etc. »

On peut comparer cette histoire avec ce qui se lit dans la « *Maxima bibliotheca Veterum Patrum* », t. II, p. 46 et suiv., et numéro 232, 7°, i, du Catalogue des manuscrits orientaux, fonds syriaque, publié par l'administration de la Bibliothèque nationale.

Page 45, ligne 7. — *Vous qui fûtes avec saint Jean, lorsque les flots de la mer se soulevèrent,* etc.

Cette particularité de la vie du saint apôtre est tirée, selon toute apparence, de quelqu'un des écrits apocryphes qu'on lui a supposés, tels que *le Livre de ses Voyages,* ou *celui de ses Actes,* livres cités par saint Athanase, dans sa *Synopse*, par saint Épiphane (*Hæresis* XLVII), et par saint Augustin (*de Fide,* cap. IV et XXXVIII). Dans ces derniers temps, on a retrouvé l'un de ces écrits traduit du syriaque en arabe, et intitulé :

اخبار يوحنا السليح في نقلة امّ المسيح :

Récit de l'assomption de la mère de Dieu par l'apôtre Jean. Il a été publié en Allemagne avec une version latine et une savante préface par Maximilien Enger, en 1854, mais il ne contient naturellement aucun détail sur la vie de cet apôtre, ni, par conséquent, aucune donnée sur le fait légendaire auquel notre auteur fait allusion.

Page 46, ligne 3.—*Et aussitôt il se fit un grand calme.*

Ce récit rappelle involontairement le fait miracu-

leux qui est raconté dans l'évangile de saint Matthieu (VIII, 24 et suiv.), et dont notre légende a tout l'air d'être une imitation ou un pastiche.

Page 48, ligne 16. — *Or, il y avait dans la ville un prince du nom d'Alinus.*

Dans la version d'Athanasios, ce personnage est appelé *Djaloun* (جلون). En combinant les deux leçons, je serais tenté de croire qu'elles sont toutes les deux corrompues, et que la véritable et primitive était يوليانوس, *Julianus*, nom commun chez les Romains.

Page 50, ligne 1. — *Sa chair était devenue aussi blanche, aussi vermeille que celle d'un enfant qui vient d'être mis au monde.*

. Ces paroles rappellent ce qui est dit de Naaman le lépreux au IVᵉ livre des Rois, chap. v.

Page 51, lign. 8 et 9. — *Ce qui eut lieu le 11 du mois de Toubéh, fête du glorieux baptême du Sauveur.*

La fête du baptême ou immersion (الغطاس) de Notre-Seigneur est comptée parmi les plus grandes solennités de l'Église copte. Elle est marquée dans son calendrier, selon que le dit notre auteur, au 11 du mois de *Tôbi* ou *Tybi*, correspondant au 6 de notre mois de janvier, c'est-à-dire à notre fête de l'Épiphanie.

Page 51, ligne 15. — *Ensuite il donna la consécration épiscopale au prince Alinus.*

Le verbe arabe que je rends par *sacrer*, est قسم, qui dans le style ecclésiastique, est employé dans le sens

particulier de *sacrer, ordonner, conférer les ordres sacrés*. Dans le passage en question, cette expression est répétée deux fois, à l'occasion de ce qui est dit des fils d'Alinus, dont l'un fut ordonné prêtre et l'autre diacre. L'on peut voir, à propos du verbe قسم et de sa signification dans le langage liturgique, les explications développées par le savant maronite Abraham Ecchellensis, dans son *Eutychius, patriarcha Alexandrinus, vindicatus et suis restitutus Orientalibus* (Romæ, 1661), ouvrage plein d'érudition et de citations grecques, chaldaïques, syriaques, arabes, sous le poids desquelles l'auteur écrase son adversaire, qui avait cru trouver dans l'autorité de l'historien Eutychius la confirmation de l'erreur des Presbytériens.

Page 52, ligne 24. — *Une courroie de sa chaussure vint à se rompre.*

Le texte porte فانقطع سَيْرُ حذائه. Le patriarche Eutychius, qui, dans sa Chronique, rapporte le même fait, se sert de ces autres expressions dont le sens est plus précis : اذ انقطع شِسْع نعله, *voilà que la courroie de sa chaussure*, ou plutôt *de sa semelle, se rompit*. Le mot شِسْع signifie proprement la lanière fixée à la semelle, et qui passe entre les doigts pour rejoindre les courroies à l'aide desquelles la semelle est maintenue sous les pieds.

Page 52, lignes 26 et 27. — *Que va-t-il donc m'arriver aujourd'hui à la suite de cette mésaventure?*

Je ne suis pas sûr d'avoir bien saisi le sens de ce

passage. Le texte arabe porte : ما عسي يكون من هذه العثرة اليوم :

A la lettre : « *Quid fieri potest ut accidat ex hoc casu hodie?* » Que peut-il en être de cette mésaventure qui m'arrive aujourd'hui ? Ou bien : Qui sait ce qu'il peut m'arriver aujourd'hui à la suite de cette mésaventure?

Le manuscrit de la Bibliothèque nationale présente une leçon notablement différente. La voici :

هذه العثرة التي اصابتني اليوم :

« *Voilà la mésaventure qui m'arrive aujourd'hui.* »

Dans la version latine du *Chronicon orientale*, par Abraham Ecchellensis, ce passage est ainsi rendu : « *Domine mi, facilem et planam redde viam meam*, » et dans la version revue et corrigée du même texte par Joseph Simon Assemani (édition de Venise), le même passage est ainsi traduit : « *Nunc cognovi Dominum iter* « *meum direxisse.* » Sens tout à fait étranger à notre texte.

Dans la vie de saint Marc publiée par les Bollandistes, on met ces paroles dans la bouche de cet évangéliste : « *Vere nunc iter meum expeditum est.* »

Après une divergence aussi considérable dans les textes et dans les versions, il serait difficile de déterminer quelles furent les véritables paroles que le saint apôtre prononça dans cette circonstance.

Page 53, ligne 21. — *Or, le savetier avait nom Anianus*, انيانوس.

Eutychius et d'autres historiens l'appellent *Hananias*, حنانيا.

Ibidem, ligne 24. — *Il se perça le doigt avec l'alène.*

On lit dans le texte : وانشقب اصبعه بالبتعا اعني الابرة. Le mot بتعا m'est tout à fait inconnu; je crois qu'il est écrit fautivement pour إشفا, qui se lit dans Eutychius et qui signifie, comme إبرة, *aiguille, alène.*

Page 53, ligne 25. — *Dieu unique! s'écria-t-il.*

Cette exclamation n'est pas rapportée de la même manière par les divers auteurs qui ont parlé de saint Marc.

L'historien arabe Georges Homaidy Elmakin, dont le savant Erpenius nous a donné le texte et la traduction latine, fait dire à Anianus : العفو يا الله *pardon, ô Dieu!* Anba Athanasios, dans sa version arabe, lui met dans la bouche ces paroles grecques : ايوس او ثوس Ἅγιος ὁ Θεός, c'est-à-dire, *Dieu saint!* Mais la véritable leçon doit être : Εἷς ὁ Θεός, *Dieu unique!* puisque notre auteur les traduit par الواحد الله, qui offrent le même sens.

Cette leçon est confirmée par ce qui est dit dans une vie de saint Marc publiée par les Bollandistes (*Acta sanctorum,* t. III, p. 240), que le savetier s'écria : *unus Deus!* ce qui est la traduction exacte du grec Εἷς ὁ Θεός et de l'arabe الواحد الله. La version latine de ce passage par Abraham Ecchellensis dans le *Chronicon orientale* d'Ibn-el-Râheb donne le même sens : « *Tunc dixit sutor : Unus est Deus.* »

Dans le manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale, ancien fonds, n° 139, t. I, p. 17, on lit également ايس تاوس, c'est-à-dire Εἷς θεός, *un seul Dieu.*

Page 56, ligne 15.

Le texte dit seulement : *Le saint apôtre, ayant connu par une révélation divine, ordonna,* etc.

Il est évident que la phrase n'est pas entière, et qu'il y manque le complément du verbe *connaître*. Dans ma traduction, j'ai suppléé les mots : *leur projet criminel,* conformément à la leçon fournie par le manuscrit de la Bibliothèque nationale, qui, après بالروح, *par l'Esprit,* ajoute : سوء فكرهم, *la malice de leur pensée.*

Page 56, ligne 19. — *Ayant sacré patriarche Anianus, et ordonné prêtres les enfants de celui-ci, qui étaient en petit nombre, ainsi que onze diacres, pour le service de l'Église, etc.*

Selon Eutychius, saint Marc ordonna, outre le patriarche Hananias, douze prêtres. Il n'est nullement question dans cet auteur de l'ordination des diacres ; il se contente de dire qu'avec Hananias le saint apôtre établit dans l'Église d'Alexandrie douze prêtres pour assister le patriarche dans son ministère :

وان مرقص البشير صيّر مع حنانيا البطريرك اثنى عشر قسيس يكونوا مع البطريرك :

L'institution de ce nombre de prêtres est confirmée par le témoignage de Georges Elmakin. Mais un autre historien arabe, Ibn-el-Raheb, traduit en latin par le savant maronite Abraham Ecchellensis (Paris, 1651), parlant des premiers ministres de l'Église d'Alexandrie ordonnés par saint Marc, ne s'accorde ni

avec Eutychius, ni avec Georges Elmakin, car voici ce qu'il dit :

ولما كثروا المؤمنون بالمسيح أوسم انيانوا اسقفًا على اسكندرية وثلاثة قسوس وسبعة شمامسة وخرج من عندهم :

« Le nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ s'étant accru, il (saint Marc) ordonna trois prêtres et sept diacres; après quoi il se retira d'auprès d'eux. » Sur ce point il est d'accord avec l'auteur de la Vie des patriarches d'Alexandrie, Sévère Ibn-al-Mocaffée, évêque jacobite d'Oschmounaïn et contemporain d'Eutychius; on peut lire ses paroles dans l'*Eutychius vindicatus* du savant Abraham Ecchellensis, qui le cite avec le plus grand éloge (pag. 112). Quoi qu'il en soit du nombre plus ou moins grand des ministres établis à Alexandrie par le saint fondateur de cette Église patriarcale, il résulte des divers témoignages que nous venons de citer que, dès son berceau, elle avait un évêque, des prêtres et des diacres, ainsi que tout le personnel qui constitue la hiérarchie ecclésiastique conformément à la constitution fondée par les apôtres et par Jésus-Christ lui-même.

L'ancien auteur anonyme de la Vie de saint Marc donne les noms des trois prêtres ordonnés par le saint apôtre; il les appelle *Melius, Sabinus* et *Cerdon.*

Chez les Bollandistes il est dit : « S. Marcus instituit « Anianum episcopum et tres presbyteros, id est Melium, Sabinum et Cerdonem, et septem diaconos, et « alios undecim ad ecclesiasticum ministerium perti- « nentes, et Pentapolim pergit. »

Anianus a été mis au rang des saints ; l'on célèbre sa mémoire le 25 avril, le jour même de la fête de saint Marc.

On lit dans le martyrologe romain : « *Alexandriæ* « *S. Aniani episcopi, qui beati Marci discipulus, ejusque* « *in episcopatu successor, clarus virtutibus quievit in Do-* « *mino.* »

D'après Eusèbe (*Histoire de l'Église,* livre III, ch. XIV), Anianus aurait siégé vingt-deux ans, et serait mort la quatrième année du règne de l'empereur Domitien. Mais l'auteur du *Chronicon orientale* ne donne que dix-huit ans et deux cent seize jours au pontificat d'Anianus. Selon lui, Anianus serait mort le 20 du mois de hatour, ou 16 novembre.

Page 56, lignes 23 et 24. — *Il se mit en route pour la Pentapole afin d'y aller confirmer dans la foi les frères qui avaient cru en Jésus-Christ. Il demeura deux ans dans cette contrée, etc.*

Eutychius, qui passe sous silence la première mission de saint Marc dans la Pentapole, se contente de dire que le saint apôtre, après avoir ordonné Hananias patriarche d'Alexandrie, s'embarqua pour la ville de Barca où il prêcha la foi du Christ, fils de Dieu :

وخرج مرقص البشير الى برقة يدعو الناس الى الايمان بالمسيح ابن الله :

Mais le récit de notre auteur, qui admet deux voyages dans la Lybie et la Pentapole, est plus généralement admis et plus conforme au témoignage des au-

tres hagiographes. On lit dans le martyrologe de l'Église melchite d'Alexandrie, sous la rubrique du 25 avril :

ذكر جهاد مرقص الرسول القديس الانجيليّ الذى نادى بالمسيح في سنين طيبريوس قيصر الملك في جميع بلد مصر ولوبية والعجم من اهل قيروان ..... وحين حصل في مدينة كيرينية التي هي القيروان ثم ذهب الى الاسكندرية التي عند المنارة ومنها الى برقة وعمل عجايب كثيرة وزيّن كنايس المسيح واصلح لهم اساقفة وما دونهم من كهنتها :

« *Mémoire du combat du saint apôtre et évangéliste Marc qui prêcha la foi chrétienne dans toute la contrée de l'Égypte, de la Lybie et chez les barbares établis à Kaïrouan. Après avoir séjourné quelque temps dans la ville de Cyrène ou Kaïrewan, il partit pour Alexandrie, située près du Phare, et de là il se rendit à Barca. Il opéra un grand nombre de miracles, orna les églises du Christ, établissant des évêques et des prêtres qui sont d'un rang inférieur.* »

Cette tradition est confirmée par le témoignage de Sévère dans le premier tome de ses vies des patriarches d'Alexandrie :

فلما علم القديس مرقص موامرتهم قسم انيانوس اسقفا للاسكندرية وثلثة قسوس وسبعة شمامسة هولاء الاحد عشر جعلهم يخدموا ويثبتوا الاخوة المؤمنين وخرج من عندهم ومضى الى الخمس مدن . واقام بها سنتين يبشر ويوسم اساقفة وقسّا وشمامسة في كل اعمالها :

« *Saint Marc, ayant appris leur mauvais dessein (des païens), ordonna Ananius évêque d'Alexandrie, ainsi que trois prêtres et sept diacres, établissant ces onze ministres pour servir et confirmer les frères qui avaient embrassé la foi. Ensuite il les quitta pour se rendre dans la Pentapole, où il séjourna deux ans, prêchant l'Évangile, sacrant des évêques et ordonnant des prêtres et des diacres dans toutes les provinces de cette contrée.* »

On lit dans l'auteur latin anonyme de la vie de saint Marc : « *Pentapolim pergit, et ordinans episcopos per regiones illas et clericos iterum Alexandriam venit.* »

Orderic Vital d'Utique, dans son Histoire ecclésiastique (livre II), écrit ce qui suit : « *Deinde Pentapolim pergit, et ibidem duobus annis degit, atque fratres, qui anteà illic crediderant, confirmavit : episcopos per regiones illas et clericos ordinavit.* »

Enfin Nicéphore Callixte (livre II, chap. 43) a réuni dans quelques paroles tout ce que la tradition avait transmis touchant l'apostolat de saint Marc dans l'Égypte et dans les contrées voisines : « *Is enim*, dit-il, *Petri sororis filius, imperante Tiberio, Ægypto et Lybiæ Barbariæque universæ, Christi verbum evangelizans annunciavit, Evangelium suum dictante atque comprobante Petro, scripsit ; apud Cyrenæos et Pentepolitanos quamplurima admiranda fecit, ecclesias construxit ; clerum et episcopos atque alia insuper, quæ opus erant, rite et ordine constituit.* »

A tous ces témoignages, qui ont été recueillis par Abraham Ecchellensis dans son *Eutychius vindicatus*

(pag. 113 et 114), on pourrait joindre celui de Notker dans son *Martyrologe* sous la rubrique du 25 avril, celui d'Alfric de Cantorbéry dans ses *Vies des Saints*, et celui de plusieurs autres auteurs ecclésiastiques. Je terminerai ces citations par ces paroles qui me semblent résumer toute la tradition ecclésiastique sur ce point, et qui sont extraites d'un ancien *Synaxarion* grec manuscrit, possédé autrefois par les Jésuites de Clermont :

« Ὁ πανεύφημος ἀπόστολος Μάρκος πάσῃ τῇ Αἰγύπτῳ καὶ Λιβύῃ καὶ Μαρμαρικῇ καὶ Πενταπόλει κατὰ τοὺς χρόνους Τιβερίου Καίσαρος τὸν Χριστοῦ λόγον ἀνεκήρυξε, — πανταχοῦ θαυματουργῶν καὶ τὰς τοῦ Χριστοῦ Ἐκκλησίας κατακοσμῶν χειροτονίαις ἐπισκόπων καὶ τῶν λοιπῶν κληρικῶν.

« *Le très-célèbre apôtre Marc prêcha la parole du Christ sous le règne de Tibère César dans toute l'étendue de l'Égypte, dans la Lybie, la Marmarique et la Pentapole, opérant partout des miracles et ornant les églises par des ordinations d'évêques et d'autres clercs.* »

Quant aux villes de Barca et de Kaïrewan dont il est fait mention dans le texte et dans les passages que nous venons de citer, je dirai, en peu de mots, ce que les écrivains nous apprennent touchant ces deux localités.

Barca est l'ancienne Βάρκη, *Barcé* ou *Ptolémaïs* des Grecs et des Latins. Elle était située, selon Ptolémée, à huit milles géographiques de Cyrène et habitée en grande partie par des familles libyennes. Elle était comprise dans la Pentapole et spécialement dans la Cyré-

naïque. Lorsque les Ptolémées se furent emparés de cette partie de l'Afrique, le port de Barcé, qui était distant de la cité d'environ deux milles vers l'ouest, fut érigé en ville sous le nom de *Ptolémaïs,* et Barcé subsista à titre de bourgade libyenne, sans être comptée au nombre des cinq villes de la Pentapole, honneur réservé à *Ptolémaïs.* Selon le géographe arabe Edrissy, Barca était à vingt et une journées ou cinq cent cinquante milles géographiques à l'ouest d'Alexandrie. Sous le règne de Constantin le Grand, elle avait pour évêque Zéphyrin, dont le nom figure parmi ceux qui souscrivirent au premier concile œcuménique de Nicée. Sous l'empereur Arcadius, l'Église de Barcé était gouvernée par Synésius, qui a laissé après lui plusieurs écrits très-estimés, dont le P. Petau nous a donné une édition avec une traduction latine et des notes très-savantes, en 1633. Sous le rapport spirituel Barcé relevait du patriarcat d'Alexandrie, qui a toujours été regardée comme la métropole de la Pentapole. Le célèbre géographe arabe Ibn-Haukal, qui florissait dans la seconde moitié du quatrième siècle de l'hégire, nous dépeint Barca comme une ville considérable et très-importante pour son commerce et le nombre des voyageurs qui y affluaient pour se rendre de là à Kaïrewan (القيروان). Cette dernière cité, qu'il ne faut pas confondre avec *Cyrène* (مدينة كيرينيّة), avait été bâtie au commencement de la domination musulmane, par le fameux conquérant de l'Afrique, Okbah ben Nâfie, l'an 55 de l'hégire, sur l'emplacement

de l'ancien *Vicus Augusti* de la table de Peutinger, selon l'opinion assez probable du voyageur anglais Shaw et de Mannert (*Géographie ancienne des États barbaresques*, p. 106 de la traduction). C'est de Kaïrewan, devenue le boulevard de la puissance arabe dans le nord de l'Afrique, que les musulmans dirigèrent leurs premières expéditions militaires contre les parties occidentales de cette contrée et plus tard contre la Sicile elle-même. Du temps d'Edrissy, il ne subsistait de sa première grandeur que des ruines, et elle était tombée au rang d'un bourg pauvre et misérable. Cependant nous voyons que plus tard elle reprit une partie de son ancienne importance. Elle possède encore aujourd'hui une fort belle mosquée et elle est considérée comme une cité sainte et inviolable. Sa population est d'environ douze mille âmes. On peut lire dans le *Voyage archéologique dans la régence de Tunis*, par M. Victor Guérin (Paris, 1862, t. II, p. 325 et suiv.), une description complète de cette ville célèbre, que ce savant voyageur a eu le courage et le privilége de visiter dans ces derniers temps. Quant à *Cyrène*, qui a donné son nom à la *Cyrénaïque*, elle était la capitale et la cité la plus importante de la Pentapole avant l'invasion musulmane. Fondée la troisième année de la XXXIIe olympiade (Hérodote, liv. IV) par une colonie grecque venue de l'île de Théra, elle se rendit célèbre par son école philosophique, par les savants auxquels elle donna le jour et par le luxe de ses nombreux habitants. — Nous savons que les Cyrénéens envoyèrent

des présents et leur soumission à Alexandre, quand celui-ci se rendit au temple de Jupiter-Ammon. Au temps des Macchabées la ville de Cyrène comptait un grand nombre de Juifs parmi ses habitants (I Macchab. xv, 23, et Josèphe contre Apion, ii, 4). Au commencement de l'ère vulgaire, il y avait à Jérusalem une synagogue des Juifs de Cyrène (Actes, II, 10 ; VI, 9), et nous voyons figurer dans les Évangiles un homme de Cyrène, nommé Simon, que l'on contraignit de porter la croix du Saûveur lorsque celui-ci était conduit au supplice (Matth., XXVII, 32; Marc, XV, 21, et Luc, XXIII, 26).

Nous lisons dans les Actes des Apôtres (XIII, 1) qu'il y avait dans l'Église d'Antioche des prophètes et des docteurs, entre autres Lucius de Cyrène, qui avait reçu l'ordination épiscopale.

La ville de Cyrène fut saccagée par les premiers conquérants arabes de l'Afrique occidentale, et aujourd'hui elle n'offre guère aux yeux du voyageur qu'un amas de ruines que les Arabes nomades de la contrée appellent *Grenné*, altération primitive de son nom Κυράνα ou Κυρήνη.

Page 58, ligne 37. — *Tirons ce vieux bouc sauvage de la demeure des vaches.*

Le mot que je traduis par *vieux bouc sauvage* est الثَّيتَل, qui, d'après Freytag, signifie *caper montanus, annosus, oryx antilopum species, cujus genus* بقر الوحش (l'antilope bubale) *appellatur ;* mais dans le *Sihah*

d'Aldjauhary (édition du Caire), il est expliqué الوَعْل المسن, *vieux bélier sauvage* ou *argali*. Quoi qu'il en soit du sens précis attaché à cette expression, il est clair que les païens, en l'employant pour outrager le bienheureux martyr, ont voulu faire allusion au nom que portait le quartier où ils l'avaient surpris au milieu des nouveaux fidèles, car ce lieu, qui était situé près de la mer, était appelé le quartier du *Bouvier* (τοῦ βουκόλου). Dans la suite des temps, lorsque le christianisme cessa d'être persécuté, l'on construisit dans ce quartier une magnifique église, où l'on venait tous les ans célébrer la fête du saint fondateur de l'Église d'Alexandrie. Le lieu en question changea alors de nom, et prit celui de τὰ τοῦ ταύρου, *le quartier du taureau.*

Page 60, ligne 23. — *C'est ainsi que se termina le bon combat du saint apôtre, le lundi béni, dernier jour du mois de Barmoudéh.*

Selon Eutychius, qui avance de sept années le martyre de saint Marc, cela arriva la première année du règne de Néron, et, selon l'auteur anonyme arabe de la vie de saint Marc publiée avec une traduction latine par P. Kirstenius, la quatorzième du règne de l'empereur Claude, qui fut aussi la première de celui de Néron; mais tous les hagiographes après Eusèbe, saint Jérôme, Nicéphore et tous les martyrologes s'accordent à rapporter ce martyre à la huitième année du règne de Néron et à la soixante-huitième de l'ère vulgaire. Quant au jour même du martyre, c'est-à-dire le dernier jour de Barmoudéh, qui était un lundi, le len-

demain de Pâques, il correspondait dans l'année fixe du calendrier égyptien, alors en usage, au VIIe des kalendes de mai, c'est-à-dire au 25 avril de l'année Julienne, jour où les Grecs et les Latins célèbrent la fête de saint Marc.

Notre auteur, qui parle si longuement des mérites et des vertus du saint apôtre dont il s'est fait le panégyriste, a oublié de nous dire un mot des qualités physiques et de l'extérieur de son héros ; nous allons suppléer à son silence par le portrait suivant que nous lisons dans un recueil des vies des saints de toute l'année, intitulé : Συναξαρίστης τῶν δώδεκα μηνῶν τοῦ ἐνιαυτοῦ, par Mavrikios, diacre de la grande église de Constantinople, et traduit du grec ancien en grec moderne par le moine Nicodémos Agioreitos (Venise, 1819, t. II, pag. 306 et 307) :

Κατὰ δὲ τὸν χαρακτῆρα τοῦ σώματος τοιοῦτος ἦτον ὁ θεῖος οὗτος Εὐαγγελιστής. Δὲν ἦτον πολλὰ ὑψηλὸς καὶ μακρός, οὔτε πάλιν πολλὰ χαμηλὸς καὶ κοντός, ἀλλὰ μαζὶ μὲ τὸ μέτριον μέγεθος ἐστόλιζεν αὐτὸν καὶ ἡ ἐπανθοῦσα λευκότης τῶν μαλλίων του. Ἡ μύτη του ἦτον μακρὰ καὶ ἴσια, καὶ ὄχι κοντὴ καὶ πλατεῖα, ὥστε ὁποῦ νὰ δείχνῃ τὸ πρόσωπόν του ὡσὰν κολοβόν. Τὰ ὀφρύδιά του ἔνευον εἰς τὸ ἔσω, τὸ γένειόν του ἦτον δασὺ καὶ μακρὸ, ἡ κεφαλή του ἦτον φαλακρὴ, καὶ τὸ χρῶμα τοῦ προσώπου του ἦτον ἄριστα συγκεκραμένον. Εἶχε δὲ ὁ Ἀπόστολος συμπάθειαν πολλὴν εἰς τοὺς δεομένους, καὶ τὸ εὐκολομίλητον πρὸς τοὺς αὐτὸν ἀνταμώνοντας, ὥστε ὁποῦ αἱ ἀρεταὶ τῆς ψυχῆς του ἀντέλαμπαν μὲ τὰς φυσικὰς χάριτας τοῦ σώματός του.

« *Quant à la forme de son corps, le saint évangéliste était*

tel que nous allons le dépeindre : il n'était pas trop grand, ni très-haut de taille, ni, non plus, trop petit et trop court, mais de grandeur moyenne. Ses cheveux, qui étaient d'une blancheur éclatante, l'ornaient comme d'une parure. Son nez, loin d'être court et large, était, au contraire, long et droit, en sorte que l'ensemble de la figure était, pour ainsi dire, taillé au ciseau. Ses sourcils étaient tournés en dedans et arqués ; il avait la barbe longue et épaisse, la tête chauve et la couleur de son visage très-heureusement mélangée. Le saint apôtre était animé d'une grande commisération envers ceux qui s'adressaient à lui pour quelque besoin, et d'une douce familiarité avec ceux qui l'abordaient, en sorte que les vertus de son âme s'harmonisaient parfaitement avec les grâces naturelles de son corps. »

Ce portrait, qui est traditionnel dans l'Église orientale, a toujours servi de règle et de modèle aux iconographes byzantins, qui dans la représentation des saints observent avec scrupule et uniformément les données de l'antiquité et ne suivent pas les fantaisies de leur imagination comme nos peintres et nos artistes latins.

A la fin de la pièce hagiographique publiée par les Bollandistes (*Acta sanctorum*, t. III, p. 349) et portant le titre de : *Apostolatus Alexandrinus, martyrium. Ex* XII *Mss. latinis et græcis*, saint Marc est peint sous les traits suivants : « *Longo naso, subducto supercilio, pulcher oculis, recalvaster, prolixa barba, velox, habitudinis optimæ, ætatis mediæ, (canis) aspersus, affectione continens, plenus Dei gratia.* »

Page 62, ligne 5 et 6. — *Église des glorieux martyrs, Abou-Kyr et Jean.*

D'après le ménologe des Grecs, Abou-Kyr ou saint Cyr et saint Jean, son compagnon, reçurent la couronne du martyre sous l'empereur Dioclétien, l'an 292. Le premier avait vu le jour à Alexandrie, et le second était originaire de la ville d'Édesse, en Mésopotamie. Unis par les liens d'une sainte amitié, ils pratiquaient tous les deux gratuitement l'art de la médecine : c'est pourquoi dans les martyrologes et dans les offices de l'Église grecque ils sont appelés οἱ ἅγιοι καὶ θαυματουργοὶ ἀνάργυροι ἰατροί, *les saints et thaumaturges médecins désintéressés*. Comme ils s'étaient rendus tous les deux dans la ville d'Alexandrie pour encourager un certain nombre de femmes chrétiennes à mourir pour la foi, ils furent saisis par les idolâtres, conduits devant le gouverneur, et, ayant confessé généreusement le nom de Jésus-Christ, ils furent condamnés à subir divers supplices et finalement à avoir la tête tranchée. L'Église grecque célèbre leur fête le 31 janvier (voy. le ménologe des Grecs et leur Ὡρολόγιον τὸ μέγα sous cette rubrique); les Coptes la célèbrent le 6 du mois d'Amschir qui correspond à la même date.

La même Église solennise l'invention des reliques des martyrs Cyr et Jean, le 28 juin, veille des saints apôtres Pierre et Paul. Il est dit, dans le ménologe, que les corps que les fidèles avaient ensevelis avec beaucoup de soin et dans un lieu secret, après être restés longtemps cachés dans la terre, furent décou-

verts en l'an 400 sous le règne de l'empereur Arcadius et du temps de Théophile, patriarche d'Alexandrie. A cette occasion il s'opéra quantité de miracles, et depuis il s'en est toujours opéré près de leur tombeau, lorsque chaque année on y va célébrer leur fête ou l'invention de leurs saintes reliques. Ils sont invoqués principalement pour la guérison des maladies et de toutes sortes d'infirmités.

Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, qui avait été guéri d'une ophthalmie par l'intercession de ces saints, composa en leur honneur un panégyrique que l'on conserve dans la grande Laure et dans le monastère des Ibères, au mont Athos. Dans ces établissements on possède une histoire manuscrite du martyre des saints Cyr et Jean. On trouve également dans la bibliothèque de la grande Laure un discours ou homélie sur les deux saints martyrs, où il est question des trois saintes vierges et martyres Théodote, Théoctiste, Eudoxie, et de leur mère Athanasie, lesquelles furent encouragées au martyre par nos deux saints médecins.

Le nom de la localité qui possédait leurs reliques est devenu à jamais célèbre par la victoire que l'armée française remporta sur les Turcs et les Arabes le 14 thermidor de l'an VII de la République (1er août 1799). Tout le monde a entendu parler de la fameuse bataille d'Abou-Kyr.

L'Église copte célèbre la fête de ces saints le 6 du mois de Amschir (31 janvier) et l'invention de leurs

reliques le 4 d'Abib. Le monastère d'Abou-Kyr, situe non loin d'Alexandrie, est très-célèbre dans l'histoire de l'Église copte. Avant la translation des reliques de saint Marc dans l'église des deux saints martyrs Abou-Kyr et Jean, elles reposaient, comme le dit notre auteur, dans la basilique qui était dédiée au saint évangéliste dans la ville d'Alexandrie et qui avait été bâtie sur son tombeau en 310. Nous savons que du temps du vénérable Bède cette basilique était encore debout, car dans un opuscule qui traite des lieux saints, venant à parler d'Alexandrie, il décrit l'église de Saint-Marc et le tombeau de cet apôtre : « A parte Ægypti, dit-il, « urbem intrantibus ad dexteram occurrit ecclesia, in « qua beatus evangelista Marcus requiescit : cujus « corpus in orientali parte ejusdem ecclesiæ ante al- « tare humatum est, memoria super posita, de qua- « drato marmore facta. » (Venerabilis Beda in libello de lòcis sanctis, capit. XIX apud Bollandistas, tom. III, p. 352, de cultu Marci Venetiis.)

Dans la suite des temps l'église en question étant tombée en ruines, les reliques de saint Marc furent transportées dans celle des saints Abou-Kyr et Jean, événement dont les Coptes ont consacré le souvenir par une fête qu'ils célèbrent le 30 de Bâbeh, et qu'ils appellent *la manifestation du chef de saint Marc.* Notre légendaire ne donne pas l'année où eut lieu cette translation, mais il est vraisemblable que cette époque n'était pas éloignée du temps où il vivait lui-même, car la détresse des chrétiens était alors fort grande,

une foule de temples et de monastères avaient été pillés et détruits par les musulmans, et ceux que leur fureur avait épargnés tombaient de vétusté ou faute de réparations. Quant aux reliques elles-mêmes, il est certain qu'elles se trouvaient encore à Alexandrie vers le milieu du neuvième siècle, puisque l'auteur raconte, dans sa légende, qu'il avait eu le bonheur de vénérer le chef sacré de saint Marc, qu'il vint dans cette ville pour assister à l'intronisation du nouveau patriarche anba Siméon en 822 de notre ère. Ces reliques restèrent probablement dans l'église en question jusqu'au quinzième siècle, sous le règne du quatrième sultan des Mamelouks Borgites, Almelik al-Mouyiad Abou-Nacer, époque où elles tombèrent entre les mains des Vénitiens qui les transportèrent dans leur île et les déposèrent dans l'église de Saint-Marc.

Voici comment Almacrizy rapporte ces événements dans sa *Description de l'Égypte :* « Au mois de Schaaban de la même année (822 de l'hégire) (1418), les Vénitiens enlevèrent d'Alexandrie la tête de saint Marc l'évangéliste. Les chrétiens jacobites furent irrités et affligés de ce vol qu'ils regardaient comme portant à leur religion un très-grand préjudice. En effet, lorsqu'un patriarche était élu, il se rendait à Alexandrie, où on lui mettait cette tête entre les bras. Ils étaient persuadés que sans cette formalité sa nomination n'eût point été valable. » (*Mémoires géographiques sur l'Égypte,* t. II, p. 260.)

Le nom du saint martyr Abou-Kyr a été donné à un petit bourg, situé entre le lac Maadieh et la mer, à quatre lieues à l'est de la ville d'Alexandrie. Selon quelques-uns, ce serait l'ancienne *Canopus*, et selon d'autres, *Taposiris*. Elle possède une grande et belle mosquée qui a été probablement bâtie sur l'emplacement et avec les ruines de l'ancienne église du saint martyr, dont la localité porte le nom. On y voit également les restes d'un vieux château et de quelques monuments antiques.

Selon Almacrizy, l'église de Saint-Marc fut bâtie ou plutôt rebâtie par le patriarche Agathon, qui siégea de l'an 39 à l'an 62 de l'hégire, et elle demeura debout jusqu'au temps où elle fut détruite sous le règne de Melik el-Adel ibn-Bekir III, souverain Eyoubite qui régna entre les années 596 et 615 de l'hégire (1199 et 1218 de J.-C.). Ce sultan craignant que les Francs qui assiégeaient alors Damiette et menaçaient Alexandrie ne s'emparassent de cette église qui était située dans les faubourgs de la ville, et ne s'en servissent de retranchement pour attaquer la place, ordonna, en 1218, qu'elle fût démolie et détruite de fond en comble. (Renaudot, *Historia patriarcharum Alexandrin.*, p. 573).

Page 62, ligne 7. — *Ce qui a lieu le 30ᵉ jour du mois de Bâbéh.*

Cette date correspond au 27 de notre mois d'octobre.

Page 65, ligne 11. — *La florissante et sainte cité de Jérusalem.*

Le mot que je traduis par *cité* est écrit dans le texte

الدنية, ce qui ne donne ici aucun sens. La véritable leçon doit être المدينة, *la ville, la cité.*

Selon Eutychius, ce fut le concile de Constantinople tenu en 381 qui régla les circonscriptions ecclésiastiques et fixa les limites de la juridiction des métropolitains et des grands siéges de l'Église. On y statua que l'autorité des évêques d'Alexandrie devait se restreindre aux provinces d'Égypte, à la Pentapole et à la Libye. L'on ne voit donc pas comment, à l'époque où notre auteur écrivait, au IXe siècle, les patriarches d'Alexandrie auraient pu prétendre avoir quelque juridiction sur Jérusalem ou sur les diocèses qui relevaient de cette métropole. Avant le concile de Chalcédoine qui accorda à l'évêque de Jérusalem les trois Palestines, cette ville avait pour métropole Césarée et reconnaissait Antioche comme siége patriarcal. Peut-être notre auteur, en citant le nom de Jérusalem, n'a-t-il pas voulu comprendre tous les diocésains de ce patriarcat, mais seulement les Égyptiens établis dans cette ville et qui ne cessaient pas d'être soumis, pour les affaires religieuses, à leur patriarche d'Alexandrie, car nous savons que, sous le patriarcat de Jacob, qui succéda à Marc le Jeune sur le siége d'Alexandrie, en 211 de l'hégire, un hospice et une église, sous le vocable de Sainte-Madeleine, avaient été bâtis à Jérusalem en faveur des Coptes qui habitaient cette ville ou qui s'y rendaient pour leurs affaires (Renaudot, *Historia patriarcharum Alexandrinorum*, p. 269), et que du temps d'Almacrizy, c'est-à-dire au XVe siècle, les

Coptes possédaient à Jérusalem l'église de la Résurrection, ainsi que l'église du Mont-Sion. Du reste, cette prétention des patriarches d'Alexandrie sur Jérusalem ne paraît pas fort ancienne : nous sommes porté à croire que les paroles qui y font allusion ont été ajoutées à l'écrit original longtemps après la mort de l'auteur et depuis le patriarcat de Cyrille, fils de Laklak. En effet, on lit, dans la vie de ce patriarche, qu'il fut le premier à donner l'exemple de cet empiétement sur la juridiction du patriarche de Jérusalem en ordonnant le métropolitain de cette ville, ce qui appartenait de droit au patriarche d'Antioche, d'où relevait, comme il a été dit, l'Église de Jérusalem. Sans tenir compte des réclamations qui lui furent adressées à ce sujet, il envoya ce nouveau métropolitain à Jérusalem, en lui conférant toute autorité sur cette province ecclésiastique. Mais celui-ci fut excommunié par le patriarche d'Antioche, qui s'était rendu dans la ville sainte à l'occasion de la fête de Pâques. Le métropolitain, appuyé par les Francs alors maîtres de la Palestine, conserva sa dignité et jouit tranquillement d'une pleine autorité sur les Coptes et sur toutes les églises qu'ils possédaient dans la Palestine. Telle est, je pense, l'origine de cette juridiction que les patriarches d'Alexandrie prétendent exercer encore de nos jours sur la métropole de Jérusalem. Voy. Renaudot (*Historia patriarcharum Alexandrin.*, pag. 579), car dans les titres qu'ils se donnent lorsqu'ils écrivent à quelque potentat chrétien ou qu'ils expédient des let-

tres patentes et autres pièces officielles, ils font figurer aussi celui de *patriarche de Jérusalem*. (Vansleb, *Histoire de l'Église d'Alexandrie,* p. 32.)

Page 65, ligne 13. — *De Nîkiah,* en arabe نيقية.

C'est le nom que les Arabes donnent à la ville de Nicée, où se célébra le premier concile général ; mais il est difficile d'admettre qu'il s'agisse ici de cette cité, qui n'a jamais été soumise à la juridiction du patriarche d'Alexandrie. L'auteur de l'homélie a voulu sans doute désigner sous ce nom, écrit ici vraisemblablement d'une manière fautive, la petite ville ou bourg de *Nikias* (Νικίου κώμη), que Strabon place dans la Marmarique, à 207 stades à l'ouest d'Alexandrie.

Page 65, ligne 14. — *De Santarîah.*

Le manuscrit porte نسترية (*Nesterîah*), et c'est la leçon que j'ai conservée dans le texte imprimé ; mais ce nom ne se rencontrant chez aucun des géographes qu'il m'a été permis de consulter, je crois qu'il doit être remplacé par celui de سنترية (*Santarîah*), qui se lit dans le passage de la vie de saint Marc cité par P. Kirstenius, passage qui a été transcrit plus haut dans une note. D'après l'auteur du *Meracid el-Ittilaa,* Santarîah était un village situé à l'ouest du Fayyoum, sur la frontière de l'Égypte. Cette localité est aussi mentionnée par Abou'lféda (p. 111, 128 et suiv. de l'édition de Wüstenfeld) et par Édrissy : « La ville de « Santarîah, dit ce dernier auteur, est petite, mais pos- « sède un *Minbar.* Elle est peuplée de Berbers et

« d'Arabes de diverses tribus, et située sur les confins « du Sahara, à neuf journées au sud de Lacca, qui est « un port de la Méditerranée. » Voy. *Description de l'Afrique et de l'Espagne,* par Edrissy, texte et traduction par R. Dozy et J. de Goeje, Leyde, 1866, p. 52.

D'après Champollion le Jeune et les géographes modernes, Santariah est la même que la Siwah des Arabes et l'*Ammonium* des anciens, dans l'oasis de Jupiter-Ammon, qui fut visité par Alexandre le Grand, à douze journées de marche à l'ouest du grand Caire (Pline, liv. V, ch. 9). Les ruines d'Ammonium ont été décrites par Hornemann et par Browne vers la fin du siècle dernier (voyez Mannert, *Géographie ancienne des États barbaresques,* ouvrage traduit de l'allemand par MM. Marcus et Duesberg, Paris, 1842, p. 45 et suiv.).

Page 66, ligne 9. — *Il n'en a péri aucun, si ce n'est le fils de perdition.*

Allusion aux paroles du Sauveur (Jean, XVII, 12) au sujet du traître Judas.

Page 66, ligne 12. — *Tu as été fidèle en peu de choses, je vais,* etc.

Allusion aux paroles du Sauveur (Matth., XXV, 21 et 23).

Page 66, lignes 23 et 24. — *De nos sous-diacres et de nos chantres.*

On lit dans le texte : والابوديامونين والاغنسطتسين.

Le premier de ces noms est la transcription du mot grec Ὑποδιάκονος *sous-diacre,* et le second est écrit fau-

tivement pour الاغنسطسين, du grec ἀναγνώστης, *lecteur.*

Page 67, ligne 2. — *Venez, les bénis de mon père,* etc.

Paroles qui se lisent dans saint Matthieu (XXV, 34). Mais au lieu de ces mots qui terminent la citation : *avant la création du monde* (من قبل نشا العالم), le texte évangélique porte : *dès la formation du monde* (ἀπὸ καταβολῆς κόσμου). Il est possible que l'auteur ait eu en vue ces paroles de saint Paul dans son épître aux Éphésiens (I, 4) : Καθὼς ἐξελέξατο ἡμᾶς ἐν αὐτῷ πρὸ καταβολῆς κόσμου, c'est-à-dire, *sicut elegit nos in ipso ante mundi constitutionem.*

Page 67, lignes 5 et 6. — *De ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu.*

Ces paroles sont tirées de saint Paul (I aux Corinthiens, III, 9). Voyez aussi Isaïe, LXIV, 4.

Page 68, lignes 9 et 10. — *Les archanges Michel, Gabriel, Raphaël, Souriel, Zédékiel, Saraniel et Ananiel.*

Les Égyptiens avaient en grande vénération l'archange saint Michel, qu'ils considéraient comme le protecteur de l'Église d'Alexandrie. Saint Alexandre, prédécesseur de saint Athanase sur le siége patriarcal de cette ville, consacra en l'honneur de l'archange un ancien temple dédié à Saturne. Selon Eutychius, on y célébrait la fête de saint Michel le 12 du mois de *Hatour* (le 8 novembre). Cette église, qui était connue sous le nom de basilique impériale, fut détruite plus tard par les Arabes d'Afrique, lorsqu'ils s'emparèrent d'Alexandrie et dévastèrent toute la partie septentrio-

nale de l'Égypte. « Les Coptes, ajoute cet historien, solennisent encore de nos jours cette fête à Misr (l'ancien Caire), ainsi que dans la ville d'Alexandrie. Dans les anciens ménologes de l'Église orientale, on lit sous la rubrique du 8 novembre : Ἡ σύναξις τῶν παμμεγίστων ταξιαρχῶν Μιχαὴλ καὶ Γαβριὴλ, καὶ πασῶν τῶν ἐπουρανίων δυνάμεων, *Synaxe. ou fête des sublimes chefs des ordres angéliques, Michel et Gabriel, et de toutes les Puissances célestes.* » Le même jour est assigné à cette solennité dans le ménologe des Grecs publié par le cardinal Sirlet, et cité par Canisius dans ses *Antiquæ lectiones,* t. II, p. 905.

Nous avons vu précédemment que les Coptes célèbrent la fête de saint Michel trois fois l'an. Ils honorent saint Gabriel le 22 de Koihac (16 décembre). Le nom du quatrième ange, سوريال, *Souriel,* est mentionné au IVe livre d'Esdras (IV, 1), lequel est apocryphe. Le nom du cinquième est راداكيال (*Radakiel*), mais il y a ici probablement une faute dans la transcription, et je crois qu'il faut lire زاداكيال, *Zédékiel,* nom que l'on trouve dans les auteurs juifs cabalistiques, et qui est celui de l'ange qu'ils disent avoir été le précepteur du patriarche Abraham. Quant aux deux derniers, ils me paraissent copiés fautivement, car je ne les trouve mentionnés nulle part, du moins dans les ouvrages qui sont à ma disposition.

Les Coptes célèbrent trois fêtes en l'honneur de saint Michel archange : la première le 12, la seconde le 13, et la troisième le 14 du mois de Béouneh

(dixième mois de leur calendrier, répondant aux mois de mai et juin), c'est-à-dire le 7, le 8 et le 9 juin.

Page 68, lignes 12 et 13. — *Des quatre animaux incorporels, qui portent le trône du souverain de l'univers.*

Ce sont les quatre chérubins décrits par Ézéchiel (I, 5 et suiv., et X, 20, 21) et les quatre animaux que saint Jean vit autour du trône du Fils de Dieu, qui étaient chargés d'yeux par devant et par derrière et avaient chacun six ailes : Τέσσαρα ζῶα γέμοντα ὀφθαλμῶν ἔμπροσθεν καὶ ὄπισθεν (Apocalypse, IV, 6, 7 et 8). L'Église copte célèbre la fête de ces quatre animaux angéliques (الاربعة حيوانات الملائكة) le 8 de Hatour, qui correspond au 4 novembre de notre calendrier.

Page 68, ligne 14. — *Des vingt-quatre vieillards spirituels.*

Il s'agit des vingt-quatre vieillards que saint Jean vit, dans son ravissement surnaturel, autour du trône, se prosternant devant celui qui était assis, et jetant leurs couronnes au pied de ce trône et devant le roi des siècles. Les Coptes célèbrent une fête en l'honneur de ces vingt-quatre vieillards, qu'ils appellent aussi *les vingt-quatre prêtres angéliques* (الاربعة وعشرين قسيس الملائكة), le 24 de Hatour (20 novembre).

Page 68, lignes 17 et 18. — *Des vénérables patriarches Abraham, Isaac et Jacob.*

L'Église copte honore la mémoire de ces patriarches de l'ancienne loi le 18 du mois de Messori (11 août de notre calendrier).

Page 68, ligne 24. — *Le grand saint Jean-Baptiste.*

Les Coptes célèbrent la nativité de saint Jean-Baptiste le 30 de Béouneh (24 juin), par conséquent le même jour que dans les Églises grecque et latine. Les reliques du saint précurseur de l'Emmanuël étaient vénérées, à Alexandrie, dans une superbe église que l'empereur Théodose fit bâtir en 395 ou 396, sur l'emplacement du temple de Sérapis (Voy. Rufin, *Hist.*, ch. XXVII, et Théophane, p. 64). Outre la fête de la nativité de saint Jean-Baptiste, les Coptes, ainsi que les Grecs, célèbrent, le 3 d'Amschir (24 février), l'invention du chef de ce saint, qui eut lieu, du temps de l'empereur Théodose le Jeune, dans la ville d'Émèse, la déposition de ce chef le 29 de Babeh (26 octobre), la conception de saint Jean-Baptiste le 23 de Thoth (20 septembre), et la fête de la décollation le 11 de Thoth (30 août).

Page 69, ligne 7. — *Par les prières de saint Étienne.*

Dans le calendrier copte la fête de saint Étienne protomartyr est marquée au 15 de Thoth (12 août), et celle de l'invention de ses reliques au 1 de Toubeh (27 décembre).

PREMIER APPENDICE.

Page ٨٦, ligne 5.

Après وما نزل عليهما, le manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale (p. 15, l. 15) ajoute les deux mots من البلايا, *en fait de malheurs,* qu'exige le sens de la phrase et qui paraissent avoir été omis ici par la négligence du copiste. Dans ma traduction je les ai suppléés pour donner à ce passage plus de clarté.

Page 73, ligne 11. — *Abrianoulah.*

Le manuscrit de la Bibliothèque nationale (ancien fonds, n° 139) donne cette variante : ابرنانولوس, *Abrianoulous.* Malgré toutes mes recherches, je n'ai trouvé dans l'ancienne géographie de l'Afrique septentrionale aucune localité de ce nom. Je suis donc porté à croire qu'il y a ici une faute de copiste et qu'à la place de ابريانولة il faut lire ابولونيّة, *Aboulloniah,* mot dans lequel il est facile de reconnaître le nom d'*Apollonia* ou *Apollonias,* ville qui, d'après Strabon t Pline, se trouvait sur les côtes de la mer, à 80 stades de Cyrène, à laquelle elle servait de port, et qui était une des cinq villes de la Pentapole (voy. Mannert, *Géographie ancienne des États*

barbaresques, livr. I, VI, p. 85 de la traduction française, Paris, 1842).

Page ٨٩ et ligne 12 du texte arabe, et page 77, ligne 10 de la traduction.

Après ces mots : تحت سلطان ربّه, on lit cette addition dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale :

ويعرّفهم من خلقه وخلق جميع الخليقة ومن هو الله حتى يعبدوه . وانا اعلم يا ربّي والاهي ان ليس له صوت ولا نطق ولا جرت عادته ان يكلّم احدًا لكي يسمع كلامه . في هذه الساعة بقوّتك التي لا تقاوم . ليعرف هولاء الذين ليس لهم الاه ان ليس هو الاهًا : لكنه خادم تحت سلطانك . وانت الاه . وهذه الشجرة التي يصلّون لها الخ

« Et qu'elle leur fasse connaître Celui qui l'a créée, « qui a tiré du néant tout ce qui existe, et quel est « celui qui est le vrai Dieu, afin qu'ils l'adorent et le « servent. Je sais, mon Seigneur et mon Dieu, que « cet astre n'ayant ni voix ni intelligence, ne saurait « lui-même parler ni faire entendre sa parole à qui « que ce soit, mais qu'à cette heure même, par un « effet de votre puissance irrésistible, cet astre déclare « à ces hommes qui n'ont pas de dieu, qu'il n'est nul- « lement un dieu, mais un ministre subordonné à vo- « tre empire, et que vous seul êtes le dieu véritable. « Ordonnez aussi que cet arbre auquel ils viennent « adresser leurs prières, etc. »

Page 79, lignes 17 et 18. — *Ces deux pays pâtissent, non faute de pain, etc.*

Ces paroles rappellent ce passage du prophète Amos : « *Ecce dies veniunt, dicit Dominus, et mittam famem in terra, non famem panis, neque sitim aquæ, sed audiendi verbum Domini.* » (Amos, VIII, II.)

SECOND APPENDICE.

Page 2 et 3.

Les mots que je traduis par *sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, ne rendent qu'imparfaitement l'arabe وفي زمان تدبير ربّنا يسوع المسيح, à la lettre : *A l'époque de la direction, ou gouvernement de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, ce que les traducteurs latins ont ainsi rendu : *Tempore dispensationis domini N. J. C.* L'expression تدبير, est, je crois, la traduction du mot grec οἰκονομία, *économie*, *direction*, qui dans le style ecclésiastique signifie la *divine providence*, l'*action de la providence*, et spécialement *la mission du Christ sur la terre et le mystère de son Incarnation;* mais ce nom désigne aussi le temps qui a suivi cette mission et l'établissement du christianisme, et, par conséquent, *le règne de la loi nouvelle*, par opposition au règne de la loi ancienne.

Page ١٥ du texte arabe et ligne 10, et page 83, ligne 15 de la traduction. — « *Dieu unique! Saint Marc,* « *entendant prononcer le nom de Dieu, dit au savetier:*

« *C'est le Dieu que j'adore,* etc. *Puis il se mit à lui citer* « *l'Évangile,* etc. »

Évidemment il y a ici dans le manuscrit une lacune, que je vais remplir en transcrivant le texte du manuscrit de la Bibliothèque nationale.

فلما سمعه القديس مرقص فرح جدًّا . وحوّل وجهه الى الشرق وقال . يا سيّدي يسوع انت الذي تسهّل طريقي في كل مكان . ثم تفل على الارض واخذ منه طينًا ووضعه على موضع نقب الاشفا في يد الاسكاف . وقال . باسم الاب والابن والروح القدس الاله الواحد الحيّ الابديّ تعافى يد هذا الاسكاف في هذه الساعة ليتمجّد اسمك القدّوس . فعوفيت يده في تلك الساعة . قال له القديس مرقص . اذا كنت تعرف ان الله واحد . فلماذا تعبد هذه الالهة الكثيرة . قال له . نحن نذكر الله بافواهنا لا غير وما نعرف من هو . وبقي الاسكاف متعجّبًا من قوّة الله الحالّة في القديس مرقص . ثم قال له . انا اسألك يا رجل الله ان تصير الى منزل عبدك تستريح وتأكل خبزًا . لانني اراك اليوم قد رحمتني . ففرح القديس مرقص وقال له . يعطيك الربّ خبز الحياة في السموات . ومضى معه الى بيته . فلما دخل منزله قال . بركة الله تكنْ في هذا البيت وصلّى . فلما اكلوا قال له الاسكاف . يا ابي اريد ان تعرفني من انت الذي عملت هذه الاعجوبة العظيمة . فاجاب القديس وقال له .

انا عبد يسوع المسيح ابن الله الحيّ الى الابد . قال له الاسكاف . انا اريد ابصره . قال له القديس مرقص . انا ادعك تنظره . ثم بدى ينص له انجيل البشارة وقوله المحبد والعز والسلطان الذي لله من البرايا الخ

« Saint Marc, entendant prononcer le nom de Dieu, « fut transporté de joie, et, tournant le visage vers « l'Orient, il s'écria : « C'est vous, mon Seigneur et « mon Dieu qui secondez mes pas en tout lieu. » En- « suite, ayant craché par terre, il prit de la boue (for- « mée ainsi de sa salive) et l'appliqua sur l'endroit de « la main où le savetier s'était percé de son alène, en « disant : « Au nom du Père et du Fils et du Saint- « Esprit, Dieu unique, vivant et éternel, que la main « de ce savetier soit guérie à l'instant même, afin que « ton saint nom, ô Dieu, en soit à jamais glorifié ! Et sur- « le-champ la main du savetier se trouva entièrement « guérie. Alors saint Marc lui dit : « Puisque vous savez « qu'il n'y a qu'un seul Dieu, pourquoi adorez-vous « tant d'autres dieux?—Le nom de Dieu, répondit le sa- « vetier, se trouve, il est vrai, sur nos lèvres, mais nous « ignorons ce que c'est que ce Dieu. » Cependant le save- « tier reconnaissant avec admiration la puissance divine « qui résidait en saint Marc, dit à celui-ci : « Homme « de Dieu, venez, je vous prie, à la maison de votre « serviteur, pour vous reposer et manger avec moi le « pain de l'hospitalité, car je le vois, vous avez aujour- « d'hui exercé envers moi un acte de miséricorde. »

« Ces paroles remplirent de joie le saint apôtre. Que « le Seigneur, répondit-il à son hôte, vous donne en « compensation le pain de vie dans le royaume des « cieux ! » S'étant rendu avec le savetier dans la mai- « son, il dit en entrant : « Que la bénédiction de Dieu « demeure dans cette maison ! » Puis il fit sa prière. « Lorsqu'ils eurent achevé leur repas, le savetier, s'a- « dressant au saint apôtre, lui dit : « Mon père, je « voudrais savoir qui vous êtes, vous qui avez opéré « aujourd'hui un si grand prodige. » — « Je suis, lui « répondit saint Marc, le serviteur de Jésus-Christ, fils « du vivant et éternel. » Le savetier ajouta : « Me « serait-il permis de le voir? » — « Je vais faire en sorte, « lui répliqua saint Marc, que vous le voyiez. » Alors « le bienheureux apôtre se mit à lui citer l'Évangile « de la Bonne Nouvelle, la louable doctrine qu'il con- « tient ; il lui parla de la puissance et de l'empire qui « appartiennent à Dieu et qui éclatent dans toute la « création, etc. »

Dans les Bollandistes on lit : « Dixit sutor : Vellem « videre eum. Dixit S. Marcus : Ego tibi demonstrabo « eum. »

Page 84, ligne 4. — *Le savetier lui dit : « Mais ces li- « vres que vous me citez, je n'en ai jamais entendu par- « ler, etc. »*

On lit chez les Bollandistes : « Dixit autem homo « ille : Ego scripturas, quas tu dicis, nunquam pror- « sus audivi, sed Iliada et Odyssea, quibus Ægyptio- « rum filii pro sapientiæ studio imbuuntur. »

Page 86, ligne 11 et suiv. — *Or, les premiers jours de la semaine, fête de Pâques de Notre-Seigneur Jésus, etc., et se rencontra avec une autre fête célébrée par les infidèles et les païens, etc.*

L'ancien auteur anonyme latin de la vie de saint Marc parle de cette fête païenne qui se célébrait le 29 du mois de Pharmouthi, c'est-à-dire le 8 des calendes de mai : « *Quo tempore*, dit-il, *eorum Serapica agebatur celebritas.* » Mais, selon le calendrier qui porte le nom de Constantin, la fête de Sérapis avait lieu le sept des ides de mai, c'est-à-dire le 25 avril.

On sait que le dieu Sérapis était en grande vénération chez les Égyptiens, qui lui avaient bâti des temples à Memphis, à Alexandrie et dans d'autres villes. Celui d'Alexandrie qui était d'une grande magnificence fut détruit par l'ordre de l'empereur Théodose, à l'instigation du patriarche Théophile, qui voulait extirper de l'Égypte les derniers restes du paganisme. Les historiens racontent, à ce propos, que lorsque l'on procéda à la démolition du temple, personne n'osait entreprendre de briser la statue qui était d'une dimension et d'une taille gigantesque, parce que c'était une opinion répandue chez les païens, que si quelqu'un avait l'audace de toucher à l'idole du grand Sérapis, le monde rentrerait aussitôt dans le néant. Or, pendant que les ouvriers chargés de la besogne hésitaient, un soldat plus courageux que les autres, ayant pris une hache, brisa la formidable statue, d'où il s'échappa quan-

tité de gros rats, aux grands éclats de rire de tous les spectateurs.

Page 86, ligne 16. — *Ces misérables, s'étant mis derechef à la recherche de saint Marc, finirent par le surprendre à l'autel, etc.*

On lit dans le martyrologe de Bède : « *Qui videntes* « *eum die sancto Paschæ missas facientem, miserunt fu-* « *nem in collo ejus et trahebant eum ad loca Buculi, quæ* « *erant juxta mare sub rupibus, ubi erat ecclesia ex-* « *structa.....* »

Page 86, ligne 21. — *Traînons le dragon dans la demeure des vaches.*

« *Mane autem facto convenit multitudo civitatis et eji-* « *cientes eum de custodiâ, immiserunt iterum funem in* « *collum ejus, et trahebant eum, dicentes : Trahite Bubu-* « *lum ad loca Bubuli.* » (*Apostolatus Alexandrinus, martyrium,* chez les Bollandistes, t. III, n. 9.)

Page 87, lignes 21 et 22. — « *Alors Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc., se montra, etc.* »

Comparez ce passage avec ce qu'on lit chez les Bollandistes dans la pièce intitulée *Apostolatus Alexandrinus, martyrium,* n. 8 : « *Hæc cum dixisset, venit ad eum D. N.* « *J. C. in ea forma et habitu, quo fuerat cum discipulis* « *suis, et ait ei : Pax tibi, Marce noster Evangelista. Et* « *ille respondit : Domine mi Jesu Christe. Et abiit.* »

Page 88, ligne 17. — *Alors les partisans des idoles impures, etc.*

« *Immanis autem multitudo gentium ignem succendentes* « *in loco qui vocatur Adangelos, voluerunt reliquias sanc-*

« *tas comburere. Tunc providentia Dei et Salvatoris nos-*
« *tri Jesu Christi valida tempestas exorta est, et procella*
« *venti facta est vehemens : sol quoque subtraxit suos*
« *radios, et tonitrua fuerunt gravia, et imbres plurimi a*
« *mane usque ad vesperam, ita ut habitacula multorum*
« *corruerent et plurimi morerentur. Tunc metuentes cus-*
« *todes dimiserunt sanctum corpus et fugerunt. Alii vero*
« *deridentes dixerunt, quod beatissimus Serapis noster in*
« *sua hodie festivitate hunc virum voluit invisere. Tunc*
« *religiosi viri venientes Justi corpus collegerunt, et detu-*
« *lerunt ubi orationes solitus erat Domino sine cessatione*
« *fundere.* »

(*Apostolatus Alexandrinus, martyrium,* chez les Bollandistes, t. III, p. 356, n. 10.)

Page 88, ligne 26. — *C'est Jupiter qui est venu visiter l'homme qui en ce jour a été mis à mort.*

Le dernier jour de Barmudéh était consacré chez les Égyptiens à une fête en l'honneur de leur dieu Sérapis, qu'ils assimilaient au Jupiter des Grecs et des Latins. On lit dans une vie de saint Marc publiée par les Bollandistes : « *Die Paschæ dominico, vigesimo* (*tri-*
« *gesimo*) *mensis Parmuti, quod est VIII kalendas Maii,*
« *quo tempore eorum Serapica agebatur celebritas.....*
Dicebant : « *Trahamus Bubalum ad loca Bubali. Alii*
« *vero dicebant: Quod beatissimus Serapis noster in sua*
« *hodie festivitate hunc virum voluit invisere.* »

Page 89, ligne 8. — *Ils creusèrent une fosse, etc.*

On lit chez les Bollandistes :

« *Et posuerunt* (*eum*) *in loculo lapidis excisi, cum glo-*

« *ria venerantes memoriam ejus, cum sobrietate et preci-*
« *bus, gratulantes quod primus verum et pretiosissimum*
« *meruit Alexandriæ thronum : positusque est in parte*
« *orientali.....* »

Nous lisons dans les Bollandistes (t. III, p. 352) au sujet du culte rendu à saint Marc (*de cultu S. Marci*), les détails suivants touchant l'endroit où se trouvait le tombeau du saint évangéliste :

« *Venerabilis Beda in libello de locis sanctis, capite XIX,*
« *describit situm Alexandriæ et inter alia ita habet : a*
« *parte Ægypti urbem intrantibus ad dexteram occurrit*
« *ecclesia, in qua beatus evangelista Marcus requiescit :*
« *cujus corpus in orientali parte ejusdem ecclesiæ ante*
« *altare humatum est, memoria superposita, de quadrato*
« *marmore facta.* »

Page 89, ligne 17. — *Il fut le premier des Galiléens, etc.*

On lit dans une vie de saint Marc publiée par les Bollandistes : « *Dormivit autem beatissimus Evangelista*
« *primus D. N. J. Christi martyr apud Alexandriam*
« *Ægypti, die tricesimo, quod est apud Romanos VII ka-*
« *lendas Maii, anno Neronis imperii quarto decimo, re-*
« *gnante D. N. J. C. cum Deo patre et Sancto Spiritu*
« *semper et ubique, cui est honor et gloria in sæcula sæ-*
« *culorum. Amen.* »

D'après Eusèbe et saint Jérôme, son traducteur, saint Marc mourut la huitième année du règne de Néron : « *Mortuus est autem,* dit saint Jérôme, *octavo* « *Neronis anno.* » Selon l'opinion le plus communé-

ment reçue, le martyre de saint Marc eut lieu la soixante-deuxième, et, selon quelques-uns, la soixante-huitième année de l'ère chrétienne.

Page 89, lignes 20 et 21. — *Cette mort précieuse arriva le dernier jour du mois de Barmoudéh, etc.*

Cette date répond au 25 avril de l'an 68 de Jésus-Christ et à la première année du règne de Néron, selon Eutychius, mais, selon l'auteur arabe de la vie de saint Marc traduite en latin par Pierre Kirsten, le martyre du saint Évangéliste aurait eu lieu la quatorzième année du règne de Claude.

في اخر يوم من برموده من السنة الرابعة عشر من ملك اقلوديوس قيصر :

ADDITIONS AUX NOTES.

Page 10, ligne 4.

Le manuscrit de la Bibliothèque nationale contient, au sujet de la parabole du grain de sénevé, une explication beaucoup plus complète que celle qui se lit dans notre texte. Soit que cette différence soit due à la négligence de notre traducteur arabe, soit qu'elle provienne du mauvais état des exemplaires que les copistes avaient sous les yeux, je vais tâcher de combler les lacunes que présente notre texte, en transcrivant ici celui du manuscrit de la Bibliothèque nationale et en l'accompagnant d'une traduction.

وصار مرقوس غلام المهندس الكبير ربّنا يسوع المسيح . الذي انار جميع المسكونة . وغرسه فيها كمثل حبّة خردل . التي نمت وكبرت وصارت شجرةً عظيمة . حتّى ان طائر السماء اتى واستظلّ تحت اغصانها . واستراح عليها : اعني بذالك السيّد المسيح الذي قال هذا المثل لاجل ذاته : بل هو الحبة (هذه حبّة) الخردل تشبه

سيرة مرقوس النور (المضيّ) : لانّ كلّمن هو محسوب
المسيح هم ايضًا مسيحيّون : واعضاه هي لهم : الحبّة
(حبّة) الخردل التي ذكرها المسيح : قائلًا انها صغيرة اكثر
من جميع الحبوب . فاذا ما نمت وكبرت : تبقى اكبر
من جميع الزرايع : وتصير شجرةً كبيرة : حتّى تأتي
طيور السماء وتستتر تحت اغصانها : وانما قال مخلّصنا
هذا المثل من لاهوته : لانّه الاهنا كان في حضن ابيه
الصالح بغير جسدٍ وغير هيولة : ولما شاء الابن الحبيب
الوحيد ان يهبط الى العالم ليخلّص خليقته . تفضّل
وهبط من السماء واتّصل بجنس البشر : كمثل الحبّة
(حبّة) الخردل التي هي صغيرة : الى ان حتّى تنمي
وتكبر وتصير شجرة كبيرة جدًّا : هكذا كلمة الاب التي
حلّت في احشاء والدة الاله مرت مريم : وهي غير مزيّنه
وغير ظاهرة : كمثل حبّة الخردل التي ليس (ليست) هي
مفهومة : اذا وقعت في الارض لا يفطن بها احد . حتّى
تنبت من الارض وتصير شجرةً عظيمة : حتّى ان العالم
جميعه يصير متعجبًا منها : هكذا كلمة الله غير ظاهرٍ : اخفى
لاهوته الابديّ : حتّى صنع له جسدًا بشريًّا كاملًا طاهرًا
مقدّسًا من العذراء القديسة مرت مريم : ولم يفترق
لاهوته من ناسوته : دقيقةً ولا طرفة عين . حتّى ان الغير

ظاهر والغير مفهوم ظهر الان في الجسد الذي اتّخذه : وصار العالم جميعه متأمّله : ويتعجب منه جميع جنس البشر : حتّى ان طائر السماء الذي هم الملائكة أتوا وسجدوا له مع الجسد الذي اتّخذه . هذا تفسير حبّة الخردل : اعنى جسد مخلّصنا الرحوم : بهذه شجرة حبّة الخردل التي تنبت من الارض وعظمت ومجّد له اكثر من جميع الاجساد التي تحت السماء : حتّى ان جميع الاجساد خلّصوا من قلبه (اجله) : ونزلوا ملائكة السماء وحبّت على الارض : لاجل ذالك سمّى المخلّص الملائكة طيور السماء : كقوله لابائنا الرسل القديسين . لا تخافوا فانّكم افضل من طيور السماء : وافضل من عصافير كثيرة في البرّ : وقال ايضًا الدس يكوذ . . يتـه . . الله كمثل الشجر الكبار في جميع الكنايس التى (في) العالم : ويسمى الملائكة عصافير . اباؤنا الرسل والذين اتوا من بعدهم وسلكوا في قوانينهم ووصاياهم : واوامرهم التي اسلمها لهم : اعنى الشهداء القديسين والرهبان المجاهدين والسواح هولاء يكونون كثرين جدًّا يوم القيامة المقدّسة : اكثر من عصافير كثير : اعنى الملائكة المقدّسين : الذين للرب : هكذا جميع القديسين في ذالك اليوم يكونون مرتفعين كريمين امام الله اكثر من ملائكة

السماء : ليس لهم جسد وهم غير هيوليّين : امـــا
القديسون فانهم رفضوا باجسادهم ونفوسهم : وتبعوا الربّ
الاله : من اجل ذالك هم مرتفعون في ملكوت .
السماء : اكثر من الملائكة ومكرمون جدًّا :

« Saint Marc a été l'élève de notre grand architecte, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a répandu la lumière dans le monde entier et y a planté cet apôtre, qui a été comme ce grain de sénevé qui, ayant poussé, se développe et devient un arbre si grand que les oiseaux du ciel viennent s'abriter sous ses branches et se reposer sur elles. Sans contredit, cette parole doit s'entendre de Notre-Seigneur Jésus-Christ puisqu'il se l'est appliquée lui-même; mais la vie de saint Marc, cette lumière éclatante, peut aussi être comparée à ce grain de sénevé, puisque tous ceux qui appartiennent au Christ, sont autant d'autres Christs et les membres du Christ. Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ a proposé cette parabole du grain de sénevé et qu'il a dit de ce grain, que c'était le plus petit de tous, mais que lorsqu'il avait poussé et que la plante s'était développée, elle devenait plus grande que toutes les autres semences, et atteignait même la hauteur d'un grand arbre, à tel point que les oiseaux du ciel venaient s'abriter sous ses branches, il a voulu seulement par cette parabole faire allusion à sa propre divinité, car étant Dieu il existait dans le sein de son miséricordieux père sans être revêtu d'un corps ni d'aucune

matière. Lorsque le fils unique et bien-aimé de son père, touché de compassion envers ses créatures, a voulu les sauver, il est descendu du ciel en terre, et s'est uni à la nature humaine. Or, de même que le grain de sénevé reste petit et ignoré, jusqu'au moment où, ayant poussé, il croît et devient un grand arbre, de même le Verbe de Dieu le Père, étant descendu dans le sein de sainte Marie, mère de Dieu, est resté un moment sans éclat et invisible. De même que le grain de sénevé reste ignoré et inaperçu, une fois jeté dans la terre, et que nul n'y fait attention, jusqu'au moment où il sort de la terre et devient un grand arbre, au point qu'il excite l'admiration de tout le monde, de même le Verbe de Dieu est resté invisible, cachant sa divinité éternelle, jusqu'à l'époque où il a daigné prendre un corps humain, parfait dans sa nature, pur et saint, dans le sein de la sainte vierge Marie, sans que sa divinité soit jamais restée séparée de son humanité, pas un seul instant, ni même l'espace d'un coup d'œil, ce qui fait que l'être invisible et incompréhensible s'est montré visible dans le corps qu'il a voulu prendre, que le monde entier a pu le contempler, tout le genre humain l'admirer, et que même les oiseaux du ciel, qui sont les anges, sont venus l'adorer revêtu ainsi du corps qu'il avait pris : telle est l'explication concernant le grain de sénevé.

Quant à l'arbre provenant de ce grain de sénevé, dont il est dit qu'il a poussé de la terre, qu'il a grandi, il doit s'entendre du corps de notre bon Sauveur, qui

l'a glorifié plus que tous les corps qui sont sous le ciel, puisque c'est par lui qu'il a sauvé tous les autres corps, et que les anges du ciel sont descendus sur la terre pour l'adorer. Le Sauveur du monde désigne les anges sous le nom d'oiseaux du ciel, conformément au sens de ces paroles qu'il a adressées à nos saints pères les Apôtres : « N'ayez aucune crainte, car vous valëz plus que les oiseaux du ciel, plus même que les passereaux si nombreux dans les champs. » Il a dit aussi dans un autre endroit : « Ceux qui croient en Dieu seront comme de grands arbres au milieu de toutes les églises qui sont dans le monde. »

Les anges sont donc appelés ici des *passereaux*. Nos pères, les saints Apôtres, et tous ceux qui sont venus après eux, qui ont mis en pratique leurs canons, leurs commandements, leurs prescriptions et tout ce que le Sauveur leur a enseigné, je veux dire les saints martyrs, les moines, champions de la foi, les anachorètes et tous les hommes pieux, seront très-nombreux au jour de la sainte résurrection.

Plus que beaucoup de passereaux ; c'est-à-dire plus que les saints anges du Seigneur. En effet, ce jour-là, tous les saints seront plus honorés devant Dieu et plus élevés en gloire que les anges du ciel, qui sont sans corps et immatériels, tandis que les saints renoncent à leur corps et à leur âme pour suivre le Seigneur Dieu ; ils seront donc alors beaucoup honorés et plus élevés dans le royaume des cieux que les anges eux-mêmes. »

Page 32 de la traduction.

A la courte note qui se lit au bas de la page 32 de la traduction, je crois devoir ajouter les renseignements suivants :

On lit dans le Bréviaire romain, sous la rubrique du 23 novembre, que saint Clément, disciple de saint Pierre et évêque de Rome, était fils de Faustin (*filius Faustini*) et d'origine romaine ; qu'il fut exilé par l'empereur Trajan dans la ville de Chersoné au-delà de la mer du Pont-Euxin, où ses prédications et ses miracles convertirent une foule de païens, ce qui le fit condamner à être jeté dans la mer, une ancre attachée au cou. La mer s'étant retirée à trois milles du rivage, les chrétiens trouvèrent en cet endroit une chapelle en marbre et dans l'intérieur un cercueil qui renfermait le corps du saint martyr avec l'ancre qui avait servi à le noyer. Plus tard sous le pontificat de Nicolas I, son corps fut transporté à Rome, où il fut déposé dans l'église qui porte son nom. L'Église orientale célèbre la fête de saint Clément le 24 novembre. D'après la tradition de cette Église, Clément, qui était de race impériale, était fils de Faustin et de Matthidia. Il fut exilé par Domitien dans la Chersonèse Taurique, dans une ville voisine de Chersôn et appelée *Érépolis*, où il fut précipité dans la mer, une ancre de fer attachée au cou, et consomma ainsi son martyre. « Depuis lors, dit la légende grecque, chaque année, au jour anniversaire du martyre de saint Clément, la mer se retire environ trois milles du continent, et le fond ainsi mis

à sec offre une place où les chrétiens peuvent se rassembler et demeurer pendant sept jours, prodige qui cause à tous la plus grande joie. »

Page 34. — *Anba Jacob*, 50e *patriarche.*

« Après la mort de Marc, dit Ibn-el-râheb dans sa Chronique orientale, les Jacobites nommèrent à sa place anba Jacob, ce qui eut lieu l'an 211 de l'hégire (826). Il siégea pendant dix ans et huit mois, après quoi il mourut. Sous son pontificat, les couvents ayant été rebâtis, les moines y vinrent de nouveau s'y établir. On érigea aussi une église à Jérusalem en faveur des chrétiens Égyptiens qui se rendaient dans cette ville. Denis, patriarche d'Antioche, étant venu lui faire une visite à Alexandrie, fut accueilli par Jacob avec les plus grands honneurs, jusqu'au moment où il prit congé de lui pour retourner à son siége. Sous son pontificat, l'année 216, les Coptes s'étant soulevés, Al-afschin (qui commandait les troupes musulmanes en Égypte au nom du khalife) les força à se soumettre à la décision du prince des croyants, Abd-Allah Almamoun, qui ordonna que l'on mît à mort les hommes et que l'on vendît les femmes et les enfants. Ceux-ci furent, en effet, vendus, et la plupart des Coptes réduits à l'esclavage. Depuis cette époque, les Coptes se trouvèrent affaiblis dans toute l'étendue de l'Égypte, et aucun d'eux ne put prendre les armes contre l'autorité du sultan; d'un autre côté, les musulmans devinrent alors la partie la plus considérable de la population des villages. Il arriva de là que les Coptes, ne

pouvant plus guerroyer contre leurs maîtres, eurent recours à la ruse, et s'attachèrent à tromper les musulmans par l'astuce et la fourberie ; c'est ainsi qu'ils obtinrent des offices dans la perception des impôts, et qu'ils eurent beaucoup d'affaires avec les musulmans, comme, s'il plaît à Dieu, nous le raconterons plus tard. »

On lit dans Abou'lfeda (*Annales musulmanes*, règne de Mootacem billah VIIIe khalife abbasside) : « Le pa-« triarche Jacob mourut à Alexandrie en l'an 222, « cinquième du règne de Mootacem, et, en la même « année, Simon fut fait patriarche à sa place. Après « avoir siégé un an, il mourut le 3 de Bâbéh. De son « temps, l'Église jouit de la paix et de la tranquillité. « Ce patriarche mourut de la goutte. La vie des pa-« triarches porte que son pontificat dura sept mois et « seize jours, et qu'après lui le siége resta vacant un « an et vingt-sept jours. »

En traitant du règne du khalife Almamoun, le même historien raconte, qu'après la mort du patriarche Abouna Marc le Jeune, qui eut lieu l'an 211, Jacob, lui ayant succédé sur le siége patriarcal d'Alexandrie, s'y maintint pendant dix-huit mois et qu'il mourut le 4 du mois d'Amschir. « Les autres, ajoute-t-il, disent qu'il fut fait patriarche l'an 16 du khalifat d'Almamoun. Jacob reçut, à Alexandrie, la visite de Denis, patriarche d'Antioche, lequel, après avoir passé quelques jours avec lui, reprit le chemin de la Syrie. »

Dans la *Vie des patriarches d'Alexandrie* par anba Sé-

vère ibn-almokaffée, nous lisons les détails suivants sur le pontificat d'anba Jacob (mss. arabe de la Bibliothèque nationale, ancien fonds, n° 139, t. I, p. 225-239) :

« Anba Jacob, 50e patriarche. »

« Avant la bienheureuse mort de notre saint père, anba Marc (deuxième du nom), la sainte solitude d'*Ouady Habib* n'offrait plus que des ruines. Ce spectacle affligeait tellement le cœur de ce zélé pontife, qu'il avait demandé plusieurs fois au Seigneur de l'enlever de ce monde et de ne pas le laisser plus longtemps en proie à la tristesse que lui causait la vue de ces lieux ravagés par les Arabes en révolte. Ces barbares s'étant, en effet, emparés de cette solitude, en avaient chassé nos saints pères pour s'y établir eux-mêmes ; ils avaient massacré un grand nombre de moines ; ils avaient mis le feu aux églises et détruit les monastères. Les moines, se voyant ainsi massacrés, avaient pris la fuite et étaient allés chercher un refuge dans les villes, dans les hameaux voisins et dans les couvents situés dans les dépendances du Caire et dans les deux Saïds (les deux provinces de la Thébaïde). Il n'était resté sur les lieux qu'un fort petit nombre de solitaires, savoir ceux qui avaient préféré se dévouer à la mort, afin de procurer ainsi le salut de leurs frères et de gagner la vie éternelle par leur patience et le mérite de leurs souffrances. Mais le Seigneur les protégea ensuite, en sorte que personne n'osa plus leur

nuire ni leur faire du mal. Or, il y avait en ce temps-là dans le couvent de Saint-Macaire un prêtre très-vertueux appelé Jacob. Dès le principe, lorsqu'il avait vu que l'on détruisait les monastères, il avait quitté la localité et s'était retiré dans un couvent de la Thébaïde pour continuer à servir Dieu, en attendant qu'il lui fût permis de revenir à la montagne sainte, lieu chéri des cœurs, l'*Ouady Habîb*. Or, le Seigneur, ami du genre humain, lui qui connaît les secrets les plus cachés, qui les communique à ses saints dans tous les temps, et qui exécute sur eux sa volonté, opéra une chose merveilleuse en faveur du saint prêtre dont nous venons de parler, qui par ses vertus avait bien mérité la grâce d'avoir une vision. En effet, pendant qu'il se trouvait dans l'endroit où il avait coutume de faire ses prières, il vit des choses merveilleuses. La reine immaculée, la mère de la lumière, lui apparut pendant la nuit à côté de son chevet. Elle avait sur la tête une grande couronne toute resplendissante, et elle était accompagnée de deux anges. La reine de la vérité lui dit : « Mon fils Jacob, quel mal t'ai-je fait, moi qui prends soin de toi depuis ton enfance, qui t'ai gardé jusqu'à présent, parce que mon fils bien-aimé t'a choisi dès le sein de ta mère, pour te préposer à sa maison ? etc. »

L'auteur jacobite, continuant son récit, nous apprend que, Jacob ayant été élu patriarche, on alla le chercher au couvent de Saint-Macaire, où il se trouvait alors, et que, conduit malgré lui à Alexandrie, il

reçut l'imposition des mains (شرطونية), qu'on lui mit sur la tête le saint Évangile, et qu'ainsi il fut fait patriarche d'Alexandrie (826). Il ajoute que Jacob était animé d'un zèle très-ardent pour la religion ; qu'il régnait une grande amitié entre lui et Denis, patriarche d'Antioche ; que celui-ci, désirant lui faire une visite, en avait été empêché par les guerres, par les troubles et les brigandages qui désolèrent l'Égypte pendant quatorze ans. Les Andalous, sous la conduite du général Abd'elaziz el-Harouy, s'étaient emparés de la ville d'Alexandrie et d'une partie de la basse Égypte, où ils s'étaient livrés au massacre, au pillage et à toutes sortes d'excès contre les habitants, pendant qu'une affreuse famine régnait à Alexandrie. Après la pacification du pays, Denis mit enfin à exécution son dessein d'aller voir son ami. S'étant rendu à Alexandrie, il passa plusieurs semaines auprès de Jacob, avec qui il eut diverses conférences. Anba Jacob mourut en odeur de sainteté, le 14 d'Amchir, à la quatrième heure de la nuit (837), le même jour où était mort saint Sévère. Il avait siégé dix ans et huit mois. On lui attribue plusieurs miracles opérés pendant sa vie, entre autres la résurrection d'un mort.

A ces quelques détails nous ajouterons les renseignements suivants que nous lisons dans le *Chronicon orientale* d'Ibn al-Râheb, auteur égyptien de la fin du treizième siècle de notre ère, traduit en latin d'abord par Abraham Ecchellensis, et ensuite réédité par Joseph Assemani :

« *Jacobus* (10 anni et 298 dies).

« Hujus tempore restaurata sunt monasteria, redie-
« runtque ad ea monachi. Suscitavit e mortuis et vitæ
« restituit filium Macarii, qui exinde tertiam bono-
« rum suorum partem pauperibus gentis distribuit.
« Decessit feriâ tertiâ, decimâ die mensis *Mechir*. »

Voy. *Chronicon orientale latinitate donatum Abrahamo Ecchellensi Syro Maronita Libano, linguarum Orientalium et Arabiæ in alma Parisiensium Academia professore regio ac interprete, etc.* Venetiis, 1729, *in-folio,* tomus I et II in eodem volumine.

Dans le second tome ou seconde partie du même ouvrage, le titre est plus explicite et plus développé; le voici :

Chronicon orientale Petri Rahebi Ægyptii, primum ex arabico latine redditum ab Abrahamo Ecchellensi, etc., nunc nova interpretatione donatum a Josepho Simonio Assemano, Syro Maronita, Bibliothecæ Vaticanæ secundo custode. Venetiis, 1729.

La première édition du *Chronicon* parut à Paris en 1651. Dans le titre l'auteur est appelé *Ben Râheb Abou Schiacherus ebnarrahibus Abilcaramus ibn almoaddhab.* Il florissait en 1282. Avant cet ouvrage il en avait composé un autre qui porte le titre de *Livre de la démonstration et traité des sept synodes;* c'était en 1271, lorsqu'il était diacre de l'église de Sainte-Marie, *in Moallaca*, au vieux Caire (*in Castro Schemaa, id est Ceræ in Fostata Mesræ*).

Le manuscrit, qui est de l'an 1307, existe à la biblio-

thèque Vaticane, in-fol. de 96 feuilles. Il paraît qu'il est très-défectueux et rempli de fautes.

Dans la première édition du *Chronicon orientale* d'Ibn al-Râheb, publié à Paris en 1651 par Abraham Ecchellensis, la vie du patriarche Jacob contient plusieurs détails qui paraissent avoir été omis par Joseph Simon Assemani dans la version qu'il a donnée du même ouvrage (édition de Venise 1729). Voici ce qu'elle porte :

« *Jacobus* 50[us] *patriarcha.*

« *Ejus tempore instaurata sunt monasteria et reversi « sunt ad ea monachi. Vivebat quoque eo tempore Macarius, qui patriarcham rogavit aliquando, ut suam adiret « domum eamque benediceret. Unicus autem filius, quem « habebat, fatis tunc concesserat, quem accipiens pater patriarchæ tradidit. Sinu complexus est eum, manus ac « pedes, quem patri reddens, ait : Non mortuus erat, sed « dormiebat. Et timuit timore magno, deditque tertiam « partem bonorum suorum pauperibus. Patriarcha autem « defunctus est die Martis decima quarta Amschiri. Anni « patriarchatus* 10 *et* 298 *dies, anni Christi* 821 *et* 164 « *dies.* »

Page 34, ligne 6 et suiv.

On lit dans la *Vie des patriarches d'Alexandrie,* par anba Sévère ibn-almokaffée (mss. arabe de la Bibliothèque nationale, ancien fonds, n° 139, t. I, p. 239 recto) : *Simon* 51[e] *patriarche.*

« Lorsque le saint et illustre patriarche, anba Jacob, l'élu du Seigneur et son favori, la colonne lumineuse

de l'Église, fut décédé, et qu'étant allé auprès du Seigneur, il eut obtenu par ses prières que Dieu dispersât les troupes ennemies, mît fin à la guerre et éloignât ceux qui l'avaient allumée et entretenue pendant tout le temps qu'ils étaient restés maîtres d'Alexandrie, du Caire et de toutes ses dépendances, peu de temps, disons-nous, après le décès de ce patriarche, on nomma à sa place, par la volonté du Très-Haut, un moine diacre appelé *Simon,* natif de la ville d'Alexandrie et issu d'une honnête famille. Il avait été comme l'enfant du vénérable anba Jacob, et il demeurait avec lui dans la maison patriarcale; dès son enfance il avait été placé et élevé auprès du patriarche, feu anba Marc. Il siégea sur le trône évangélique de saint Marc cinq mois seulement et seize jours. Il se reposa dans le Seigneur le troisième jour du mois de *Bâbéh.* Pendant tout son pontificat il fut affligé de la goutte qui lui causa des douleurs cruelles et finit par lui ravir la vie. Que le Seigneur ait pitié de nous, en considération des prières de tous ces saints personnages ! »

Dans le *Chronicon orientale* d'Ibn al-Râheb, cité plus haut, il est dit à propos de ce patriarche, qui avait été installé sur le siége de saint Marc l'an 822 de notre ère : « Ejus tempore in pace et quiete fuit Ecclesia. Obiit « podagræ morbo feria sexta, die tertia Paophi. Vixit « regnantibus imperatoribus Mamone, Abd-almaleco, « Mahometo et Moatacemo. Sedit annis 8, mensibus 6. « Vacavit sedes anno uno, quod additur ad summam. »

Page 35, lignes 7 et 8.—*Marc le Jeune, 49e patriarche d'Alexandrie.*

Selon Almacrizy (*Histoire des Coptes*, texte et traduction allemande par Ferd. Wüstenfeld, Goettingen, 1845, page ٢٣ du texte et page 58 de la traduction), Marc le Jeune, successeur d'anba Jean sur le trône patriarcal d'Alexandrie, siégea pendant vingt ans et soixante-dix jours.

« Pendant son pontificat, dit cet auteur, la discorde et la guerre éclatèrent entre les princes Al-Amin et Almamoun. Les chrétiens d'Alexandrie furent pillés, et un grand nombre de leurs habitations livrées aux flammes. Les couvents d'Ouady Habib, après avoir été saccagés, devinrent également la proie du feu, en sorte qu'il n'y resta qu'un petit nombre de moines. »

« A cette époque, ajoute le même historien, le patriarche des Melchites se rendit à Baghdad, pour donner ses soins à l'une des concubines du khalife, car il était fort habile dans l'art de la médecine. Cette femme ayant été guérie, le khalife ordonna que les églises des Melchites, dont les jacobites d'Égypte s'étaient emparés, fussent rendues à leurs anciens maîtres. En conséquence, le patriarche melchite se fit restituer les églises en question. Il siégea sur le trône patriarcal jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant quarante ans. »

Les Coptes ont mis Marc le Jeune au rang de leurs saints. Sa fête est marquée le 22 de Barmoudeh (17 mars).

Nous terminerons ces citations par le récit abrégé

de la vie de saint Marc qui se lit dans le *Chronicon orientale* d'Ibn al-Râheb, traduit, comme il a été dit ci-dessus, de l'arabe en latin par le savant maronite Abraham Ecchellensis, imprimé à Paris en 1651, et publié de nouveau à Venise en 1729, avec des corrections et des additions par Joseph Simon Assemani. Ce savant nous apprend que le manuscrit sur lequel il avait revu la traduction de son compatriote, se trouvait à la bibliothèque Vaticane, où il avait été déposé après la mort d'Abraham Ecchellensis; qu'il se composait de 96 folios et que c'était l'autographe même de l'auteur original. Il nous donne le nom et les prénoms de cet auteur qui s'appelait *Botros* (Pierre) *Abou Schakir ibn al-Raheb Abi'l Karam ibn al-Moaddhab*, et il ajoute qu'Ibn al-Raheb florissait en Égypte entre les années 1250 et 1282, et qu'il écrivait au vieux Caire, étant diacre de l'église de Sainte-Marie, *in Moallaca*. L'édition de Paris étant devenue très-rare, je vais donner l'extrait suivant d'après celle de Venise que possède la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Il est tiré de la *Vie des patriarches d'Alexandrie* (II[e] partie, page 73), ouvrage que l'auteur déclare avoir composé l'an des martyrs 955 et de l'hégire 657 (1259 de notre ère).

« Tempore itaque dispensationis Domini Nostri Jesu « Christi post ejus ascensum in cœlum, cum divisæ « essent inter Apostolos provinciæ, in quibus sacro- « sanctum prædicarent Evangelium, obtigit Marco « Evangelistæ, ut pergeret in Ægyptum, Alexandriam,

« Pentapolim occidentalem, Æthiopiam et Nubiam.
« Roma igitur egressus Marcus, Pentapolim primum
« petiit, annunciavitque Evangelium in omni ejus di-
« tione, multis editis miraculis, nam leprosos munda-
« vit, dæmones ejecit, ægros sanavit. Quare multi
« crediderunt per ipsum et baptizati sunt. Tum ait illi
« Spiritus Sanctus : Surge, perge Alexandriam, ut bo-
« num ibi semen semines, quod est verbum Dei. Sur-
« rexit itaque discipulus Christi et, Spiritu Sancto con-
« fortatus, ait : Domine, confirma fratres, qui nomen
« sanctum tuum noverunt, donec revertar ad eos ; et
« profectus est Alexandriam anno septimo Neronis. Eo
« autem portam urbis ingresso, rupta est corrigia
« calceamenti ejus, qui ait : « Nunc cognovi Dominum
« iter meum direxisse. » Tum accessit ad sutorem, ut
« calceum suum reficeret. Qui cum illud accepisset, ut
« subulâ perforare vellet, palmam suam perforans, dixit:
« εἷς Θεός » hoc est *unus Deus*. Audiens autem sanctus
« Marcus sutorem nomen Dei commemorantem gavi-
« sus, dicens : « Domine, planam fac viam meam. » Tum
« conspuit in terram, et lutum accipiens, imposuit
« manui sutoris, aiens : « In nomine Patris et F. et Sp.
« S. sanetur manus tua, ô homo. » Statim sanata est
« manus ejus, quasi nihil ipsi contigisset. Stupore ita-
« que perculsus sutor, rogavit S. Marcum, ut secum in
« domum suam veniret, cibi quietisque capiendæ
« causâ. Ingressus domum ejus, oravit et comedit : tum
« hominem sanctus Marcus adhortatus est, qui credidit
« cum tota domo sua et vicinis. Erat autem ei nomen

« Anianus. Cumque credentium in Christum numerus « augeretur, ordinavit Marcus Anianum Alexandriæ « episcopum tresque presbyteros et septem diaconos. « Quo facto, Pentapolim repetiit, ibique biennio mo- « ratus est, annuncians Evangelium, et consecrans eis « sacerdotes. Tum Alexandriam rediit, invenitque fra- « trum numerum crevisse, eosque in fide confirmatos; « quibus cùm animos addidisset, inde recessit. Anno « vero ab ascensione D. N. J. C. in cœlum 35° adfuit « Marcus martyrio Apostolorum Petri et Pauli, iterum- « que Alexandriam regressus est. Cujus adventum cùm « idololatræ rescivissent (jam pridem enim diligentis- « simè quærebant) Dominica die in festo gloriosi Pas- « chatis, quod eo anno in diem 29 Pharmuthi incidit, « dum Sanctus Marcus in templo sacrum faceret, « ceperunt eum et foras eduxerunt injectoque in « collum fune, per urbem raptarunt a mane usque ad « vesperam, dicentes : « Trahite hircum in mandra « boum, » concidebaturque caro ejus, viarumque saxis « adhærebat; sanguis vero super terram effundebatur. « Nocte ingruente, detruserunt eum in carcerem; fac- « toque mane eduxerunt, eodemque modo, quo hes- « terna die, acceperunt, donec reddidit spiritum, et « coronam martyrii consecutus est postrema die Phar- « muthi Ægyptiorum, quæ est 24ª mensis Nisan Hé- « bræorum, anno Incarnationis divinæ 67° et septimo « mense cum dimidio. »

Pour satisfaire la juste curiosité du lecteur touchant les reliques de saint Marc, je vais transcrire ici les ren-

seignements que j'ai recueillis dans l'histoire des patriarches d'Alexandrie par le savant abbé Renaudot.

Reliques de saint Marc.

Lorsque les Musulmans, sous la conduite de leur général Amr ibn-al-Assy, se furent rendus maîtres d'Alexandrie en 644, ils démolirent les murs de la ville et livrèrent aux flammes la plupart des églises, entre autres l'antique basilique de Saint-Marc, où reposait le corps de ce saint. Suivant le récit de Sévère, évêque d'Oschmounaïn, les reliques du saint évangéliste furent alors sauvées par un effet de la protection divine, car, pendant que l'église brûlait, les capitaines des vaisseaux y pénétrèrent, mais, n'ayant rien trouvé dans la châsse qui renfermait le corps sacré, ils enlevèrent les tapis précieux dont elle était recouverte, et c'est dans ces tapis que l'on découvrit ensuite la tête de saint Marc (*Historia Patr. Alexandr.*, p. 163). Le même historien raconte que celui qui avait enlevé la tête de saint Marc, pendant l'incendie de l'église où reposaient ses reliques, s'étant embarqué, ne put jamais parvenir à gagner le large et que, reconnaissant en cela un miracle, il rendit le chef sacré au patriarche Benjamin, qui la reçut avec respect et la déposa dans une châsse d'ébène.

On lit dans la vie de Jean de Semenoud, patriarche d'Alexandrie, que ce fut lui qui rebâtit l'église de Saint-Marc et la dota de tout ce qui était nécessaire à son

entretien. Il mourut dans cette ville en 686 et fut enterré dans l'église qu'il avait eu l'honneur de relever de ses ruines (*Ibid.*, p. 176).

Sous le règne du khalife fatimite Hakem, prince aussi ennemi des Chrétiens que des Musulmans, et sous le patriarcat de Zacharie (1010), un émir turc trouva, on ne sait comment, la tête de saint Marc. Ayant entendu dire que les Chrétiens attachaient un grand prix à cette relique et que pour la racheter ils donneraient tout ce que l'on voudrait, il se décida à la porter au Caire. Le diacre Békira, qui était attaché à l'un des bureaux du gouvernement, l'ayant recouvrée pour la somme de 300 dinars, il alla la présenter au patriarche qui se trouvait alors dans le monastère de Saint-Macaire avec plusieurs évêques et un grand nombre de Chrétiens. Tel est, du moins, le récit des écrivains jacobites, « car, dit l'abbé Renaudot, il n'y a rien de certain chez les auteurs grecs et latins, touchant la translation des reliques de saint Marc, et la tradition des Vénitiens à ce sujet est mise en doute par beaucoup de savants. »

Page 430. — *Patriarcat de Christodule.*

Le chef de saint Marc était gardé dans la maison d'Abou Yahia, fils de Zacharie. Celui-ci étant tombé dangereusement malade, les Chrétiens craignirent que, s'il venait à mourir, l'on ne mît les scellés sur sa maison, vu que celui-ci avait un emploi auprès du préfet Azzeddoulah, et qu'ainsi on ne vînt à perdre d'aussi insignes reliques. En conséquence, ils enlevè-

rent de nuit la châsse et la portèrent dans une maison voisine. Quelque temps après, ne la croyant pas là assez en sûreté, ils voulurent la transporter dans la maison du père de Mauhoub, auteur de cette histoire; mais celui-ci, qui peu auparavant s'était compromis auprès du sultan, refusa de recevoir chez lui le précieux dépôt, lequel fut alors confié à un prêtre du nom de Simon. Un certain Aly, fils de Békhir, Africain, natif de Barcah, qui avait été mis au courant de toute cette affaire, en fit part au gouverneur par une lettre; tous ceux qui avaient pris part à cette translation furent jetés dans les fers, puis menés devant le gouverneur d'Alexandrie, Kaucab eddaulah. Celui-ci leur déclara qu'ils avaient à rendre la tête de saint Marc, plus dix mille dinars que, selon lui, ils avaient aussi soustraits, le délateur ayant affirmé que les Grecs étaient disposés à donner cette somme pour racheter les reliques.

Abou'lfetah, père de l'auteur, qui avait été jeté dans les fers avec les autres, après avoir passé trente-sept jours en prison, s'étant enfin décidé à payer six cents dinars, il fut délivré trois jours après, et le chef sacré de saint Marc fut ainsi sauvé et rendu à la vénération des Chrétiens (p. 431).

Page 577. — *Patriarcat de Cyrille Laklak* (1235-1243). *Règne du sultan Kamel.*

La tête de saint Marc se trouvait alors déposée dans la maison des enfants de *Sokari* (*sic*), où cette tête avait été découverte, il y avait plusieurs années. « *Sed*, ajoute

l'abbé Renaudot, *ipse autor noster* (Aboul Beracat) *testis est dubitatum jam fuisse de istâ traditione inter suos. Dicitur enim, inquit, fuisse caput Petri Hieromartyris, quia caput Marci Evangelistæ erat cum ejus corpore, quando Rumæi sive Græci illud Venetias asportaverunt. Insigne sane est autoris* (Mauhoub) *non suspecti testimonium, quo Venetorum communis opinio, à majoribus accepta, confirmatur ; cùm hujus translationis historia obscurissima sit. Eamdem traditionem reperimus apud Aboulbirkat, qui de B. Marco loquens, ait « corpus ejus sepultum in Ecclesia orientali ad maris litus, ibidem per annos multos quievisse, donec Franci quidam Veneti per fraudem illud abstulerunt Venetias, ubi huc usque servatur. Caput ab illis relictum depositumque fuisse in domo filiorum Sokari* (les Sokari étaient une famille illustre d'Alexandrie), *ubi adhuc erat.*

« *Delatum est in publica supplicatione caput et arca juxta consuetudinem novo operimento tecta.* »

Le P. Vansleb, décrivant les cérémonies qui se pratiquent pour la consécration des patriarches d'Alexandrie, nous donne quelques renseignements curieux sur la tête de saint Marc. Après avoir dit que le nouveau patriarche, installé sur son trône, présentait cette tête à baiser à tous les assistants, il nous apprend qu'on lui faisait une fête pendant trois jours consécutifs, et que, lorsque les patriarches avaient encore leur résidence à Alexandrie, le premier jour on célébrait la fête dans l'église des Évangélistes ; le second, dans celle de Saint-Michel archange, et le troisième dans

celle de Saint-Marc, et qu'à la fin de la messe, le patriarche nouvellement consacré, étant assis sur son trône, prenait la tête de saint Marc devant soi et la couvrait d'un voile neuf, faisant voir par cette cérémonie qu'il était devenu son successeur et qu'il était prêt à suivre ses vestiges. Puis il ajoute : « Ils perdi-
« rent cette tête, lorsque la ville d'Alexandrie fut pil-
« lée par les Arabes, du temps d'Amrou ibn al-Assy.
« Car un marinier étant entré une nuit dans l'église,
« nommée la *Grotte*, où le corps de ce saint reposait
« dans une châsse, et ce marinier croyant qu'il y avait
« quelque trésor caché dans la châsse, il l'ouvrit,
« prit la tête et la porta dans son vaisseau. Deux jours
« après, ce vaisseau voulant sortir du port avec les
« autres, il ne le put jamais, quoiqu'il y appliquât
« même des machines. Ce qui ayant été remarqué par
« Amrou ibn al-Assy, général des Arabes, celui-ci fit
« faire la visite du vaisseau, et on y trouva cette tête :
« aussitôt qu'elle fut reportée en terre, le vaisseau
« sortit du port de soi-même ; de façon que chacun
« voyant que c'était cette relique qui avait arrêté le
« vaisseau, le prince fit donner à ce marinier le châ-
« timent que son sacrilége avait mérité.

« Après cela, continue le même écrivain, il écri-
« vit une lettre à Benjamin, alors patriarche des
« Coptes, qui s'était retiré dans la Haute Égypte,
« de crainte des Arabes, le priant de venir le voir,
« après lui avoir promis sa protection et sa sauve-
« garde, et étant venu il lui mit cette tête entre les

« mains, lui racontant le miracle qui était arrivé ;
« de plus, il lui fit compter dix mille *deniers d'Égypte*,
« qui valent dix mille *ducats d'or de Venise*, pour faire
« bâtir une église en l'honneur de cette tête ; cette
« église fut nommée la *Moallaca*, et, depuis ce temps-
« là, tous les patriarches nouvellement consacrés
« avaient la coutume de la prendre devant soi, de la
« couvrir d'un voile neuf et de la faire baiser au peu-
« ple. Mais aujourd'hui, dit Vansleb en terminant,
« n'ayant plus cette tête, ils ne peuvent plus faire cette
« cérémonie. » (Voy. son *Histoire de l'Église d'Alexandrie*, p. 168 et 169.)

Page 68, ligne 24.

On lit dans les Bollandistes une pièce très-curieuse, qui nous apprend de quelle manière et à quelle époque les reliques de saint Marc furent transportées à Venise.

Voici ce qu'ils disent en tête de ce précieux document : « *Historiam translationis reperimus in bibliotheca*
« *Vaticana in codice* n° 1196 *signato cum longa præfa-*
« *tione, cujus hoc est exordium :*

« *Post passionem beatissimi Marci Evangelistæ, tran-*
« *sactis autem multorum annorum curriculis, cum jam*
« *deleta essent nomina idolorum sub cœlo, et libere sacri-*
« *ficia Christo Domino libarentur, occupata est regio*
« *Ægyptiaca a paganis filiis Ismahel, qui alio nomine*
« *Saraceni vocantur, qui universam terram crudeliter de-*
« *vastantes, urbem pariter Alexandriam invaserunt. Unde*
« *factum est, ut beatissimi Marci corpus, quod usque ad*

« *illud tempus apud ecclesiam in loco Bubuli quiescebat,*
« *à Venetis mercatoribus, Domino largiente, ad eamdem*
« *Venetiam duceretur.* »

Comme le récit qui vient après est très-détaillé et très-prolixe, nous allons le résumer en peu de mots. L'empereur Léon l'Arménien, qui régna de 813 à 820, avait interdit à ses sujets toute communication commerciale avec la ville d'Alexandrie, occupée alors par les Musulmans, ennemis éternels des Grecs et des Latins. Cependant des marchands vénitiens, qui faisaient le commerce avec le Levant, ayant été forcés par le mauvais temps de relâcher dans le port d'Alexandrie, passèrent quelque temps dans cette ville, en attendant de pouvoir continuer leur route et de remettre à la voile. Pendant leur séjour, le sultan de l'Égypte, qui avait formé le projet de se bâtir un magnifique palais dans la capitale de son empire, avait ordonné d'enlever les colonnes et les plaques de marbre qui ornaient les églises et les autres monuments du pays, pour servir à la construction de son palais. L'église de Saint-Marc, qui était située dans le quartier de Bucoles, non loin des bords de la mer, fut dépouillée, comme toutes les autres, des marbres dont elle était décorée; le tombeau du saint évangéliste ne fut pas épargné; les plaques de marbre dont il était entouré, furent arrachées de leur place et transportées au vieux Caire malgré les protestations et les larmes du patriarche et du clergé de la ville.

Dans cet intervalle, les marchands vénitiens, qui

avaient saint Marc en grande vénération et allaient chaque jour se prosterner devant son tombeau, conçurent le hardi projet de s'emparer de ses reliques. Ne pouvant le faire de vive force sans exciter contre eux toute la population chrétienne, ils entreprirent de corrompre les deux principaux gardiens du saint tombeau, en leur disant que les reliques ne tarderaient pas à être profanées par les infidèles, qu'elles seraient plus en sûreté dans un pays chrétien, où elles continueraient à être vénérées ; que, quant à eux personnellement, ils pourraient se mettre à l'abri de toute poursuite, en se retirant à Venise, où ils seraient traités avec honneur, et commis, comme à Alexandrie, à la garde des saintes reliques. Les gardiens, s'étant laissé gagner par ces paroles et par ces promesses, enlevèrent secrètement le corps de saint Marc, et, l'ayant remplacé dans le tombeau par le corps d'un autre saint, ils le livrèrent aux Vénitiens, qui le transportèrent pendant la nuit sur leurs vaisseaux et firent voile pour l'Italie. Arrivés à Venise, ils remirent le corps saint au gouverneur de la ville Justinianus, qui le déposa dans la chapelle de son palais, en attendant que l'on pût ériger en l'honneur de saint Marc un temple digne de ce grand apôtre et de la cité qui avait le bonheur de posséder ces insignes reliques. Telle est en abrégé la narration que nous lisons dans le document en question.

L'église de Venise célèbre la mémoire de cette translation la veille des kalendes de février. Dans le nou-

veau martyrologe romain, on lit sous la rubrique de ce jour: « *Translatio S. Marci Evangelistæ, quum ejus corpus ex Alexandria Ægypti urbe a Barbaris tunc occupata, Venetias allatum, ibique in majori ecclesia ejus nomine consecrata honorificentissimè conditum fuit.* »

Si le fait de cette translation paraît incontestable quant au fond, il n'en est pas tout à fait de même de l'époque assignée par le document que nous venons de citer, car cette époque est en contradiction avec celle qui nous est fournie par l'historien arabe Al-macrizy, lequel donne à cet événement une date beaucoup plus récente, savoir le mois de Schaaban de l'année 822 de l'hégire (1418-19 de J.-C.). Cet écrivain, qui florissait en Égypte à l'époque même où s'accomplit cette translation, qui tenait probablement son récit de la bouche des habitants d'Alexandrie et des témoins oculaires, est, à nos yeux, d'une plus grande autorité que les auteurs inconnus et légendaires de la pièce manuscrite conservée dans la bibliothèque du Vatican. Cette date concorde, d'ailleurs, avec celle de la fondation de l'église de Saint-Marc de Venise et avec le nom de *Justiniani*, dont la famille a donné plusieurs doges à cette république vers le milieu du quinzième siècle.

Ce qui achève de démontrer la fausseté de cette légende, c'est ce que raconte l'auteur de notre Homélie à l'occasion du songe qu'il eut la nuit qui précéda l'intronisation du patriarche Siméon. En effet, l'évêque de Nestéraweh nous apprend que ce jour-là, après la cé-

rémonie en question, il descendit dans la crypte qui renfermait le tombeau de saint Marc, et qu'ayant pris entre ses mains le chef du saint apôtre, il le vénéra, en adressant à saint Marc une fervente prière. Or, ceci se passait dans le courant de l'année 822, puisque, d'après tous les chroniqueurs, le patriarche Siméon fut installé cette année-là même, c'est-à-dire deux ou trois ans, au moins, après le prétendu enlèvement du corps de saint Marc par les Vénitiens, car, selon le document du Vatican, cet enlèvement aurait eu lieu sous le règne de l'empereur Léon l'Arménien qui avait alors cessé de vivre, puisqu'il était mort en 820. Cette preuve qui repose sur une donnée chronologique certaine nous semble péremptoire et sans réplique.

Du reste, à propos des reliques du saint Évangéliste, il est bon que l'on sache que Venise n'est pas la seule ville qui se flatte d'en posséder au moins une partie, car, selon les Bollandistes, dans une paroisse du diocèse de Paris on vénère le bras, à Soissons le crâne, à Cambrai un autre bras du même saint, et dans la cathédrale de Tournai trois ossements et un fragment du rocher qui fut teint du sang de l'apôtre pendant qu'on le traînait dans la ville d'Alexandrie et que les infidèles criaient : *Traînons-le dans l'étable des vaches*.

Pour compléter la vie de saint Marc ou plutôt pour la contrôler, nous allons transcrire ici l'abrégé que nous en donne l'abbé Renaudot d'après Sévère ibn-al-mokaffée, évêque d'Oschmounaïn, qui écrivait dans la seconde moitié du dixième siècle (971). Après avoir

rapporté la conversion du père et de l'oncle du saint Évangéliste, il continue ainsi (p. 2) : « Aliud insigne « miraculum ab eo editum commemorant circa ur- « bem, inquiunt, *Azdoud* appellatam, a cujus civibus « arbor olea colebatur, cumque lunam adorarent, ad « eam arborem orabant et vota faciebant. Eam Marcus, « ut infidelibus significaverat, oratione dejecit : simul « ipso meridie tenebris lucem obscurantibus, luna « visa est, ex quâ vox audita quæ cultores astrorum « Deo famulantium increparet. Indè multi ad fidem « conversi. Alii, casu arboris sacræ furiosi, Marcum « verberatum et diu vexatum Judæis tradiderunt, à « quibus in carcerem conjectus est. Sed eadem nocte, « apparente sibi Christo, januis apertis, custodibus- « que somno sopitis, liberatus est. Hæc atque alia « similia figmenta passim occurrunt in Græcorum « Actorum collectionibus, quas tam in variis Meta- « phrastæ mss. codicibus, quam apud Bollandum « consulere quisque potest.

« Marcus, ut Severus prosequitur, unus fuit ex Christi « discipulis septuaginta ; unus etiam ex ministris qui « ad nuptias in Cana Galileæ hauserunt aquam, quæ « in vinum mutata est. Is etiam quem amphoram « aquæ bajulantem secuti sunt Apostoli in domum « Simonis, ubi ultimum Pascha paraverunt : ipse « etiam qui discipulos in domum suam recepit Pas- « sionis tempore, ubi post resurrectionem congre- « gatis illis apparuit Christus, cum ad eos, januis « clausis, introisset. »

(P. 3.) « Post ascensionem Domini Marcus Petro co-
« mes adjunctus, verbum Dei Judæis annuntiavit Hie-
« rosolymis, tum Bethaniæ et vicinis in locis. Dein
« Petrus per somnium apparente sibi angelo monitus
« est, ut Marcum Alexandriam prædicandi Evangelii
« causa mitteret; quod factum est, inquit auctor,
« 35° anno post ascensionem Domini, cum prius Romæ
« simul prædicassent.

« De anno missionis D. Marci in Ægyptum aliter
« scribunt non Græci modo et Latini, sed etiam Orien-
« tales, Chronicum nempe Alexandrinum an. Ch. 40°,
« nempe 3° Caii. Eutychius an. 49°. Orientale Chronicon
« Ecchellensis propius ad Severi calculos accedit, dum
« eam statuit 7° Neronis anno J. C. 60°. Aliter Elmaci-
« nus qui martyrium Marci assignat 1° ejusdem Impe-
« ratoris anno post septennium in Evangelii prædica-
« tione consumptum, atque ita profectio ejus incideret
« in an. J. C. 53°, verum frustra in orientalibus libris
« chronologiæ stabilitas ulla quærenda est, cum ipsi
« sibi frequentissime etiam in eadem pagina contra-
« dicant. Ipse sibi Severus manifeste contrarius est,
« cum statim scribat, post ascensionem Domini Apos-
« tolos inspiratione divina divisisse inter se provin-
« cias, in quas singuli proficiscerentur Evangelii præ-
« dicandi causa : Marcum sortitum accepisse Ægyptum
« et Alexandriam, atque eo profectum, cum idololatriæ
« immersum populum reperisset, plurimos tamen tum
« prædicatione, tum miraculis ad fidem convertisse.
« Communis porro auctorum opinio est, eum a Pen-

« tapoli prædicationem incepisse tanto successu, ut « partim idola frangerentur, arboresque fatidicæ pro- « fanis mysteriis consecratæ a Neophytis exscinde- « rentur. Hæc Severus et alii Orientales, quæ etiam « in Actis græcis interpolatis occurrunt.

« Divino monitu Alexandriam profectus est ut in ea « verbum Dei annuntiaret. In ejus aditu rupto calceo « ad sutorem divertit qui illum resarciret (Eutych., t. I, « p. 328 et seq.). Is, cum manum subula perforasset, « exclamavit εἷς Θεός, *unus Deus;* nam hæc græca verba « Severus transcripsit. Marcus, audito nomine Dei veri, « gratias agens quod spem haberet non infeliciter sus- « cepti itineris, postquam in faciem prostratus orasset, « luto vulnus liniens hominem sanavit. Ab eo domum « deductus hospitioque susceptus, Christum illi an- « nuntiavit, tanquam antiquitus in scripturis promis- « sum et per prophetas prædictum, qui in (p. 4) fine « temporum corpus acceperat ex Maria Virgine. Tan- « dem ille et vi doctrinæ et miraculo quod ipse exper- « tus fuerat convictus, fidem amplexus est, et cum « universa familia sua, multisque ex vicinia baptismum « accepit quorum exemplum plures alii secuti sunt.

« Interea per urbem vulgatum est Judæum homi- « nem, qui cultum Deorum impugnaret, atque ab ido- « lolatria averteret, unde idololatræ insidias illi struxe- « runt. Eas cum rescivisset Marcus, Anianum sutorem « illum ordinavit episcopum, tres sacerdotes et septem « diaconos. His undecim viris commisit plebem fide- « lem, ut eam in fide confirmarent, illisque valedicens

« in Pentapolim reversus est. Ibi duos annos permansit prædicans Evangelium ordinavitque episcopos, sacerdotes et diaconos in omnibus illis provinciis. Deinde reversus est Alexandriam, ubi fideles in fide confirmatos et numero credentium auctos non sine magna lætitia reperit. Statim Ecclesiam in loco prope mare *Bucolia* dicto ædificare aggressi sunt.

« Martyrium. Cum vero Infideles accepissent eum in urbem rediisse, fama miraculorum quæ ab eo edebantur ubique diffusa, nihil omiserunt, ut eum perderent. Tandem Dominica Paschæ, quæ eo anno incidebat in 29 diem mensis Pharmuthi, quo etiam die Idololatræ festum celebrabant, eum diu quæsitum ad altare in ecclesia invenerunt. Irruentes igitur in eum, alligato ad collum fune, eum trahere cœperunt, tanto furore, ut corpore ad saxa lacerato sanguis undique flueret. Vespere eum in carcerem conjecerunt, deliberaturi quo supplicio illum afficerent. Eadem nocte apparuit ei Angelus, qui dixit illi : *Marce, serve Dei, ecce nomen tuum scriptum est in libro vitæ : annumeratus es sanctorum multitudini : spiritus tuus gloriam Deo dicet cum Angelis; corpus tuum non peribit, nec desinet esse super terram. Evigilans dixit levatis in cœlum oculis : Gratias tibi ago, Domine Jesu Christe, oroque ut me ad te suscipiens, læter in bonitate tua.* Postea cum rursus obdormisset, apparuit ei Dominus ea specie, qua cum discipulis suis erat conversatus, dixitque ei : *Pax tibi, Marce Evangelista mi electe.* Marcus respondit : *Gratias ago*

« *tibi, Salvator meus Jesu Christe, qui dignum fecisti me*
« *ut paterer pro tuo sancto nomine.*

« Infideles eodem modo quo prius fecerant, rapta-
« verunt illum fune ad collum alligato, donec Sanctus,
« cum dixisset : *Deus meus, in manus tuas commendo spi-*
« *ritum meum*, animam Deo reddidit.

(P. 5.) « Infideles, collecta lignorum magna copia,
« corpus ejus cremare aggressi sunt eo in loco qui
« dicitur *Angelium*. Verum ingens tempestas cum terræ
« motu, tonitru et pluvia, eos ita conturbavit, ut multi
« exstincti fuerint. Fideles corpus sanctum ex pyra
« eduxerunt, illæsumque repertum in ecclesiam detu-
« lerunt, ubi sacro celebrato precibusque super eum
« peractis ex more sepelierunt, ut quotannis memo-
« riam ejus cum lætitia celebrarent. Sepultus est
« Marcus ad ecclesiæ latus orientale eo ipso die quo
« martyrium consummavit. Diem assignant nempe
« ultimum Pharmuthi secundum Ægyptios : qui dies
« respondet VIII Kal. Maii secundum Romanos, est-
« que 24 mensis Nisan secundum Hebræos. Ita Se-
« verus quem ex hoc loco manifestum est non Græcis
« modo Actis usum, sed aliis etiam ex Latino versis :
« nam ea verba VIII Kal. Maias, ita scripta sunt, ut
« plane ab eo intellecta non fuerint, et sane divinan-
« dum fuit ut ea agnoscerentur. Barmuda seu Par-
« muda, aut quocumque alio modo scribatur, nomen
« arabicum detortum est ex Ægyptiaco Pharmuthi,
« qui mensis respondet ei quem Syri Nisan appellant,
« quique Romano Aprili respondit in Nomenclatore

« Coptico arabico. At in Romana et aliis ecclesiis me-
« moria Sancti Marci celebratur non VIII, sed VII Kal.
« maias, atque adeo emendandus est Severus, neque
« enim aliter calculus ejus sibi aut cum aliis auctori-
« bus Kalendariisque constaret.

« Elmacinus secunda solennitate Paschæ passum
« asserit, quæ tunc fuit dies 30 Pharmuthi et 24 Nisan.
« Conveniunt Acta latina vetusta apud Bollandum,
« mensis Ægyptiaci nomen Græca Acta conservant.
« Atque ita Chronicon orientale.

« Annum vero martyrii maxime controversum esse
« apud Orientales testatur Elmacinus, etc. Vid. Tille-
« mont, *Hist. Ecclesiast.*, part. II.

(P. 6.) « Communis quoque apud omnes opinio est
« de reliquiis D. Marci Alexandræ servatis, ad ejusque
« tumulum Patriarcharum electorum consuetudo fuit
« vigilias agere, ejusque benedictionem captare, ut
« multis exemplis in hac historia fiet manifestum. »

L'on montre, à Venise, dans la sacristie de la basilique de Saint-Marc, un bas-relief qui passe pour avoir été la chaire de cet apôtre. C'est une grande pierre de forme quadrangulaire, sur la face antérieure de laquelle est représenté un homme qui tient une bourse, et qui, selon le P. Secchi qui a décrit le monument, serait l'image de saint Matthieu, lequel avant sa conversion exerçait la profession de publicain ou fermier des impôts (τελώνης). Au-dessus de la frise et sur le bord du siége se lit une inscription en caractères hébraïques, dont le même savant a donné au public une interpréta-

tion et un commentaire. Comme ce monument est fort peu connu en France et qu'il se rapporte, d'ailleurs, à la tradition concernant la translation des reliques de saint Marc à Venise, je me propose d'en faire l'objet d'une dissertation particulière, qui verra le jour plus tard et dans laquelle, après avoir examiné l'explication du Père Secchi, j'essaierai d'en établir une nouvelle que le lecteur trouvera, je l'espère, et plus plausible et mieux fondée.

FIN DES NOTES.

TABLE

TEXTE ARABE.

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

ثمّ حفروا له موضعًا ودفنوا جسده فيه : ليتمّوا تذكاره في كل وقت : بفرج وابتهال : وبركة انجيل اسمه والنعمة التي منحها له السيّد المسيح على يديه في مدينة الاسكندريّة : وجعلوه في الشرق من البيعة في اليوم الذي فيه استشهد : وهو اوّل من استشهد من الجليليّين : على اسم السيّد يسوع المسيح بالاسكندريّة : في آخر يوم من شهر برموده للمصريّين : وهو ثمانية من قلنطر مايوس من شهور الروم : وهو قرب نيسان من شهور العبرانيّين : ونحن ايضًا بنو الاسكندريّة الارتدكسيّين : نصعد المجد والتقديس والتمجيد والترتيل : لسيّدنا ومخلّصنا يسوع المسيح : الذي له ينبغي المجد والكرامة والسجود : مع الاب والروح القدس المحي المساوى الآن وكل اوان والى دهر الدهرين امين :

كملت

اسمك القدّوس : ودفع له السيّد المخلّص سلامته وغاب عنه : فلما انتبه واصبح الصبح : اجتمع الجمع واخرجوا القديس من الحبس وجعلوا في عنقه ايضًا حبلًا وقالوا : جرّوا التنّين في دار البقر : وزحفوا القديس على الارض : وهو يشكر السيّد المسيح ويمجّده : ويقول انا اسلم روحي في يديك يا الاهي : قال القديس هذا القول واسلم الروح : فجمع خدّام الاوثان الانجاس حطبًا كثيرًا : في موضع يدعى الانجيليون : ليحرقوا جسد القديس هناك : وكان بامر الله ضباب عظيم وريح شديدة : حتى ارتعدت الارض : وهطلت امطار كثيرة : ومات قوم كثير من الخوف والفزع : وكانوا يقولون ان زوس الصنم افتقد الانسان الذي قتل في هذا اليوم : فاجتمع الاخوة المؤمنون : واخذوا جسد القديس ماري مرقوس من الرماد : ولم يتغيّر فيه شيءٌ : ومضوا به الى البيعة : التي كانوا يقدّسون فيها : وكفنوه وصلّوا عليه كما جرت العادة :

على الارض : فلما كان المساء مضوا به الى السجن : حتى يتشاوروا بايّ هلاك يهلكوه : فلما انتصف الليل وابواب السجن مغلقة : والحرّاس نيام على الابواب واذا زلزلة عظيمة واضطراب شديد : فنزل له ملأك الربّ من السماء : ودخل الى القديس وقال له : يا مرقوس عبد الله هوذا قد كتب اسمك في سفر الحياة : وعُددت من جماعة القديسين : وروحك تسبّح مع الملائكه في السموات : وجسدك لايهلك : ولا يزول من على الارض : فلما استيقظ من نومه رفع عينيه الى السماء وقال : اشكرك يا ربّي يسوع المسيح : واسألك ان تقبلني اليك لانعم بصلاحك في ملكوتك : فلما تمّ هذا القول : نام ايضًا : فظهر له السيّد المسيح في الشخص الذي ظهر له الملأك وقال له : سلام لك يا مرقوس الانجيليّ المصطفى : فقال له القديس : اشكرك يا سيّدي ومخلّصي : اذ جعلتني مستحقًّا ان اتألّم على

مرقوس بغضب عظيم فلم يجدوه : وصرّوا عليه باسنانهم في برابيهم ومواضع اوثانهم : وقالوا ما تنظرون ظلم هذا الساحر : فلما كان في احد السبوت 1) : يوم عيد الفصح للسيّد المسيح : اتّفق في تلك السنة : يوم تسعة وعشرين من برموده : وكان فيه ايضًا عيد الكفّار الوثنيين يومًا واحدًا : وطلبوه باجتهاد : بوجدوه على الهيكل : وهجموا وأخذوه : وجعلوا في عنقه حبلًا وجرّوه على الارض : وكانوا يقولون جرّوا التنّين 2) في دار البقر : وكان القديس اذا جرّوه يسبّح الله ويقول : الشكر لك يا ربّ اذ جعلتني مستحقًا ان اتالّم على اسمك القدّوس : وكان لحمه يتقطع ويلتصق بحجارة الشوارع : ودمه يجري

1) Notre manuscrit porte في ايذ السكوت, ce qui ne me donne aucun sens. Dans le mss. de la Biblioth. nat. n° 139, à la place de ces trois mots on lit simplement في السبوت, c'est-à-dire, *dans les sabbats* ou *samedis*.

2) Dans le mss. de la Bibl. nat., ce nom est écrit sans les points diacritiques, السنى

انيانوس اسقفًا للاسكندرية وثلاثة قسوس وسبعة شمامسة :
هولاء الاحد عشر جعلهم يخدموا ويثبّتوا الاخوة المؤمنين :
وخرج من عندهم ومضى الى الخمس مدن : واقام فيها
سنتين يبشّر ويرسم اساقفة وقسوسًا وشمامسة . في كل
اعمالها : وعاد الى مدينة الاسكندرية : فوجد الاخوة قد
ثبتوا على الايمان : وكثروا بنعمة الله : واهلها قد بنوا بيعةً
في موضع يعرف بمرعى البهايم : قربَ من البحر عند
صخرة لان يقطع منها الحجارة : ففرح القديس مرقوس
بذلك فرحًا عظيمًا : وسجد على ركبتيه وبارك الله :
ثم ثبّت خدام الامانة الذين رتّبهم : في تعاليم السيّد
المسيح : ونكثوا عن عبادة الاوثان : فلما علم اولائك
الكفرة : ان القديس مرقوس عاد الى الاسكندرية امتلؤوا
غضبًا لاجل الاعمال التي يعملها مع المؤمنين : من ابراء
الاعلاء واخراج الشياطين : واطلاق السنة الخرس :
واسماع الطرش وتطهير البرص : وبحثوا عن القديس

الزمان تجسّد من مريم العذرى : وجاء الى العالم . وخلّصنا من خطايانا : وبيّن لنا ما تنبّئت الانبيا عليه شيًا بعد شيء : فقال له الاسكاف : هذه الكتب التي ذكرتها ما سمعت بها قط : لكن كتب الفلاسفة اليونانيّين. هي التي اعلمناها : وتعلّمها الناس وحدها لاولادهم هاهنا : وكذلك المصريّون : فقال له القديس مرقوس : فلاسفة هذا العالم باطل عند حكمة الله : فلما سمع الاسكاف الحكمة وكلام الكتب المقدّسة من القديس مرقوس . معما نظره من العجب العظيم الذي فعله في يده : مال قلبه اليه وآمن بالربّ : وتعمّد هو وكل اهل بيته : وكل من يجاوره . وكان اسمه انيانوس : فلما كثروا المؤمنون بالمسيح وسمع اهل المدينة ان هاهنا رجل يهوديّ جليليّ : قد دخل اليها وهو يريد ان يقلب عبادة الاوثان الاهتهم وقد منع جماعةً من عبادتها : طلبوه في كل مكان ونصبوا له قومًا يرصدوه : فلما علم القديس مرقوس موامرتهم . فسم

المسيح ونهض وتقوّى : بروح القدس كمثل مقاتل في الحرب : وسلّم على الاخوة وودّعهم وقال لهم : السيّد يسوع المسيح يسهّل طريقي لامضي الى الاسكندريّة : وابشّر فيها بانجيله المقدّس : ثمّ دعا وقال : يا ربّي ثبّت الاخوة الذين قد عرفوا اسمك المقدّس : واعود اليهم فرحًا بهم : فشيّعوه الاخوة : وتوجّه الى مدينة الاسكندريّة : فلما دخل من بابها انقطع شسع حذائه : فلما رأى ذلك قال : الآن قد علمت ان الربّ سهّل طريقي : ثم التفت فنظر الى الاسكاف هناك : فتناول الاشفا ليعمل به . فنقب الاشفا كفه : فقال ايس او ثاوس : الذي تأويله الواحد الله : فلما سمعه القديس مرقوس يذكر اسم الله قال له : انا عبده تنظره : ثم بدى ينص اليه انجيل البشارة وقوّة المجد : والعزّ والسلطان الذي لله من البرايا : ووعظه بمواعظ وتعاليم كثيرة يشهد بها سيرته : ثم انتهى معه الى ان قال له : ان السيّد المسيح في آخر

كلام الانجيل : الذي للسيّد يسوع المسيح : ويثبتهم عليه لاجل ضلالتهم : وانغماسهم في عبادة الاوثان : وعبادة المخلوق دون الخالق : وكان عندهم برابي كثيرة لالهتهم المضلّة يخدمونها في كل مكان : ويعبدونها بكل ايّام السنة ويذبحون لها قرابين كثيرة : لانه كانت هذه العادة في كورة افريقيّة وفي الخمس مدن وجميع اعمالها : فلما مضى القديس مرقوس من روميّة : قصد الى الخمس مدن اوّلا : وبشر في جميع اعمالها بكلام الله : واظهر عجايب وطهّر البرص واخرج الشياطين : بنعمة الروح الحالّة فيه : وآمن كثيرٌ من اجله بالسيّد المسيح وكسروا اصنامهم التي كانوا يعبدونها وكل الاشجار التي كانت الشياطين تأوي اليها : وتخاطب الناس منها : وعمّدهم باسم الاب والابن والروح القدس الاله الواحد : ولذلك ظهر له الروح القدس وقال له : قُم امضِ الى مدينة الاسكندريّة لتزرع فيها الزرع الجيّد . الذي هو كلام الله : فقام تلميذ

SECOND APPENDICE.

Prédication et martyre de saint Marc l'évangéliste dans la ville d'Alexandrie, par Anba Sévère, évêque d'Oschmounaïn (manuscrit de la Bibliothèque nationale, fonds syriaque, n° 237, en carchouni, fol. 9 r°, et ancien fonds arabe, n° 139, p. 15 et suiv.).

بشارة الاب القديس مرقوس وشهادته في مدينة الاسكندرية :

لما كان في زمان تدبير الربّ المخلّص يسوع المسيح : من بعد صعوده الى السماء : قسّم جميع الكور على الرسل بالهام الروح القدس : ليكرزوا فيها بكلام الله : وببشارة ابنه الحبيب الوحيد السيّد المسيح : ومن هذا وقع نصيب مرقوس الانجيليّ ان يمضي الى كورة مصر : ومدينة العظمى الاسكندريّة بامر الروح القدس : لكي يسمعهم

للملاك : ما تلك الكورتان : فقال له مدينة الاسكندرية وكورة مصر وكورة رومية : وجاعت لا من الخبز والماء بل هو غلاء من قلة معرفة كلام الله : الذي يتبشر به : فلما استيقظ بطروس من نومه قال لمرقوس : ما شاهده في منامه : ومن بعد ذلك مضى بطروس ومرقوس الى اعمال رومية وبشرا هناك بكلام الله : فلما كان في السنة الخامسة والثلاثين : من صعود الربّ المخلّص الصالح : انفذ القديس بطروس ماري مرقوس الاب الانجيليّ : الى مدينة الاسكندرية : ليبشر فيها ويكرز بكلام الله وانجيل يسوع المسيح : الذي له ينبغي المجد والكرامة والسجود وللاب والروح القدس الاله الواحد الى الابد امين :

تمّ

الذين شاهدوا ما كان : قالوا ما يتمّ لنا عمل مع هؤلاء الجليليّين : لانّهم يفعلون هذه الافعال : ببباعل زبول رئيس الشياطين : وكان مرقوس من السبعين تلميذًا : وهو من جملة الخدّام الذين استسقوا الماء : الذي صيّره المسيح خمرًا في عُرس قانا الجليل : وهو الذي حمل جرّة الماء من بيت سمعان القيريانيّ : في وقت العشاء السرّيّ : وهو ايضًا الذي كان يأوي التلاميذ في منزله : في زمان آلام السيد المسيح : ومن بعد قيامته من الاموات : حيث دخل عليهم والابواب مغلّقة : وبعد صعوده الى السماء : مضى مرقوس مع بطروس الى يروشلم : وبشّرا الجموع بكلام الله : وظهر الروح القدس لبطروس وامره ان يمضي الى المدن والقرى التي هناك : فمضى بطروس ومعه مرقوس الى عمل بيت عنيا : وبشّر بكلام الله : واقام بطروس هناك ايامًا : فنظر في المنام ملاك الله يقول له : في كورتين غلاء عظيم : فقال بطروس

تمام صلاته : حدثت ظلمة عظيمة نصف النهار : وظهر لهم القمر مضيئاً في تحت السماء : وسمعوا صوتًا من القمر قائلًا : يا ايها الناس القليلون الايمان : ليست انا الله فتعبدوني : بل انا عبد الله ومن خليقة يده : وانا خادم المسيح ربّي الذي يبشّر به مرقوس تلميذه : وهو وحده الذي نعبده ونخدمه : وعند ذلك سقطت شجرة الزيتونة فصار خوف عظيم على كلّمن شاهد هذه الاعجوبة : فاما القوم الذين كانوا يخدمون الشجرة ويسجدون لها فانّهم غضبوا وخزقوا ثيابهم : ومسكوا القديس مرقوس وضربوه : وسلّموه لليهود المخالفين وطرحوه في السجن : وفي تلك الليلة رأى القديس مرقوس في نومه : السيّد المسيح يقول لبطروس : انا اخرج كلمن هو معتقل : فلما انتبه من نومه نظر ابواب السجن مفتوحة : وخرج هو وكلمن كان في السجن : وكانوا السجّانون نيامًا كالأولوات : واما الجموع

صاحبك : ومهما اردته فعلته : ونحن فندعو الاهنا
القمر الذي اقام لنا هذه الشجرة الزيتون لنصلّي لها :
اجاب القديس مرقوس وقال لهم : انا اطرحها على
الارض : فان قدر الاهكم واقامها انا اعبده معكم : فرضوا
بهذا القول منه : وابعدوا جميع الناس عنها : وقالوا
انظروا لئلا يكون انسان مختفى فيها : حينئذ رفع
القديس عينيه الى السماء : وحوّل وجهه الى ناحية
المشرق : وفتح فاه ودعا وقال : يا سيّدي يسوع المسيح
ابن الله الحيّ الاهي : اسمع عبدك انا : وآمر القمر
الذي هو خادم ثانٍ لهذا العالم : الذي يضيّ في الليل
بامرك وسلطانك : يظهر صوته على هؤلاء الذين ليس
لهم الاهًا : ولكنه خادم تحت سلطان ربّه : وهذه الشجرة
التي يصلّون اليها تقع على الارض : ليعرف الكل
ربوبيّتك : وانه ليس الاه الّا انت والابن الصالح والروح
القدس المحي الى الابد امين : وفي تلك الساعة عند

انا ابوك الذي ولدك يا مرقوس ابني : وانت اليوم ابي ومخلّصي ومنجيني : والان يا ولدي الحبيب انا واخي نسألك ان تجعلنا عبيدًا للربّ يسوع المسيح : الذي اتى وتجسّد من الستّ الطاهرة مريم العذرى التي انت تبشّر بها : وحينئذ تعلّم ابو القديس مرقوس وعمّه تعاليم المسيح من ذلك اليوم : ومريم امّه هي اخت برنابا تلميذ الرسل : وبعد هذا كان في تلك النوايح قربَ من بلد تسمى ازدود : اصل زيتون كبير جدًّا : وكانوا يتعجبون من عظمه : وكان اهل تلك المدينة يسجدون للقمر : ويصلون للشجرة الزيتون : فنظر القديس مرقوس صلاتهم : فقال لهم : هذه الزيتونة التي تأكلون ثمرتها : وتوقدون اغصانها في النار : ثم تسجدون لها كالاه : ماذا نصنع . هوذا كلمة الله الذي اعبده : يديعها تسقط على الارض : بغير حديد يدنو منها : فقالوا نحن نعلم انّك تعلم سحر الجليليّ

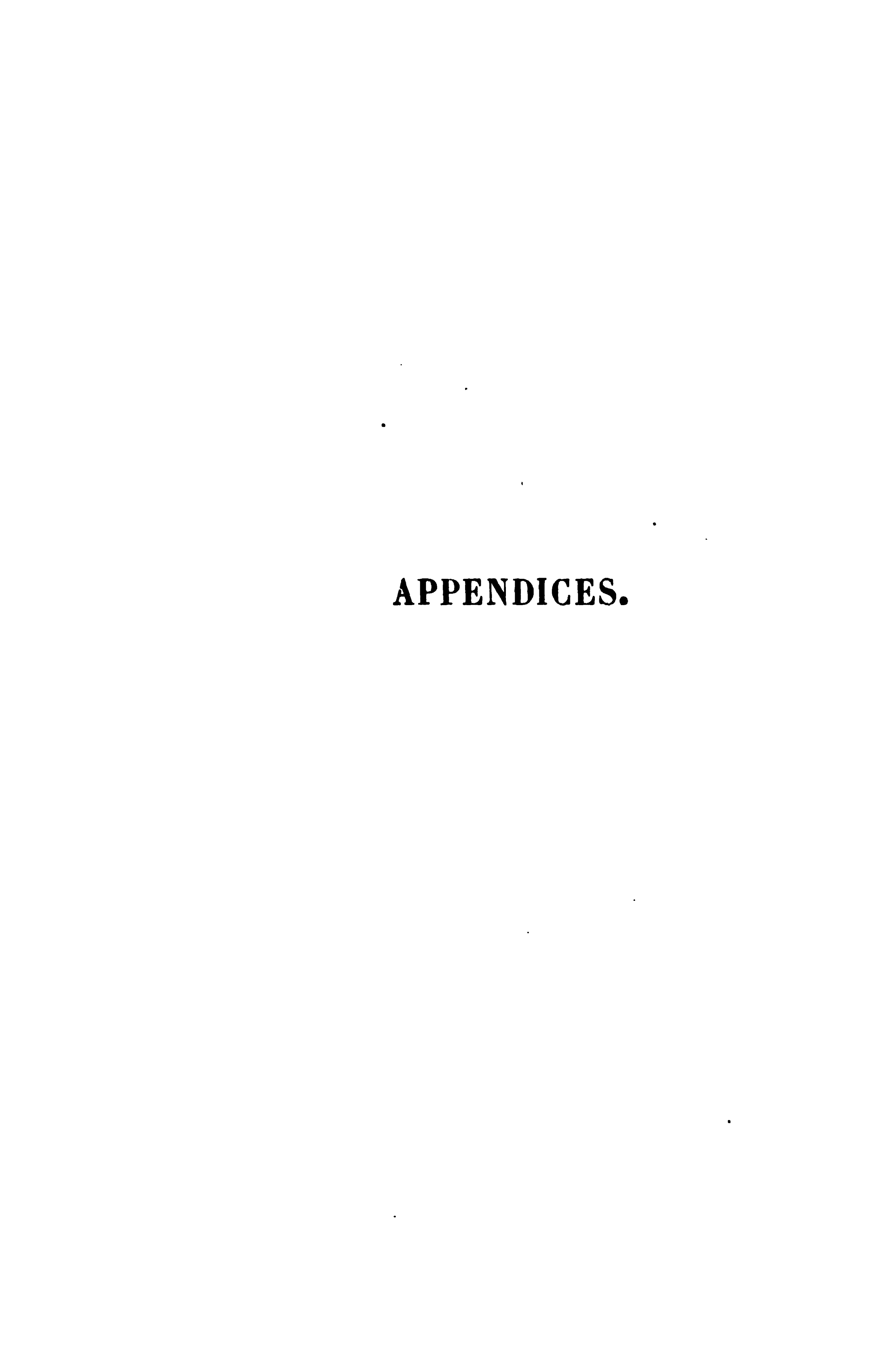
اخذ ارسطوبولوس ولده مرقوس الى الاردن : فبينهما هما ماشيان : اذ لقيهما اسد ولبوة : ولما نظر ارسطوبولوس اليهما مقبلين اليه : ونظر شدّة غضبهما : قال لولده مرقوس : يا ولدي هوذا تنظر غضب هذه الأسْد : المقبلة الينا لتهلكنا : فامض انت الان وانجِ نفسك يا ولدي : ودعهما ياكلاني : فكما اراد الله ضابط الكل : اجاب تلميذ المسيح القديس مرقوس لابيه : لا تخف يا ابتاه : المسيح الذي اؤمن به : ينجينا من كل شدّة : فلما قربت الأسد منهما : صرخ عليهما مرقوس بصوت عظيم وقال : السيّد المسيح ابن الله الحيّ يامركما ان تنشقّا وينقطع جنسكما من هذا الجبل ولا يكون لكما فيه ولد الى الابد : فانشقّا الاسد واللبوة للوقت وللساعة من وسطهما وماتا للوقت : وانقطع نسلهما : فلما نظر ارسطوبولوس ابوه هذه العجوبة العظيمة : التي ظهرت من مرقوس ولده بقوّة الرب يسوع المسيح : الذي لا يغلب : قال لولده :

واسم الاخر برنابوس : وكانا فلّاحين : وكانا يزرعان ويحصدان : وكان لهما مواشي كثيرة : وكانا عارفين بناموس موسى معرفةً جيّدة : وحفظا كتبًا كثيرة من العتيقة : وتلواها : وعاشا في زمان اجوسطوس قيصر ملك الروم : ولاجل ذهاب مالهما وما نزل عليهما في زمان اجوسطوس قيصر من سلطان البربر والحبس : ونهب جميع ما كان لهما : رحلا من تلك الكورة : واهتمّا بخلاص انفسهما وانتجعا الى بلاد اليهود : وكان لارسطوبولوس ولد ذكر يسمّى يوحنّا : فلما سكنا في اعمال فلسطين بالقرب من مدينة يروشلم : كان يوحنّا الطفل ينمو وينشؤ في قامته وبنعمة روح القدس : وكان لهذين الاخوين ابنة عمّ : وهي زوجة سمعان بنطروس الذي صار رئيس تلاميذ المسيح : وكان يوحنّا المذكور قد اسموه مرقوس : وكان ياوى عند بطروس يتعلّم منه من الكتب المقدّسة التعاليم المسيحيّة : ولما كان يوم من الايّام :

PREMIER APPENDICE.

Vie de saint Marc l'évangéliste, patriarche d'Alexandrie, par Anba Sévère, évêque d'Oschmounaïn (manuscrit de la Bibliothèque nationale, fonds syriaque, n° 237, en carchouni, du folio 1 v° au folio 9, et même texte en lettres arabes, ancien fonds arabe, n° 139, page 19 et suivantes).

بسم الاب والابن والروح القدس الاله الواحد : السيرة
الاولى سيرة القديس ماري مرقوس الانجيلي رئيس اساقفة
المدينة العظمى الاسكندرية : شفاعته تكن معنا امين :
لمّا كان في زمان تدبير الربّ : المخلّص الرحوم يسوع
المسيح : عند ما جعل له تلاميذ يتبعوه : كان اخوان
ساكنين في مدينة من اعمال الخمس مدن : التي في
المغرب : تدعى ابريانولة : اسم اكبرهما ارسطوبولوس :



APPENDICES.

رضي 1) الربّ الاله باعماله الصالحة من ذرية ابينا 2) ادم وامّنا حوىّ من وكل 3) اوان والى دهر الدهرين 4) وابد الابدين . بقولنا اجمعين امين كيري ياليصون ❊ تم وكمل امين .

---

1) ارضي — 2) ابونا

3) من وكل Il y a ici probablement une lacune dans le texte, car les deux mots من وكل ne peuvent point se joindre ensemble et ils ne présentent aucun sens. L'homélie devait se terminer par la doxologie qui se lit à la fin de toutes les compositions de ce genre. D'après celle qui se trouve à la fin de la vie de saint Marc par l'évêque d'Oschmounéin, je propose d'ajouter ici les mots suivants :

وبشفاعة القديس الرسول الانجيليّ البتول مرقوس تلميذ السيّد المسيح هذا الذي ينبغي له كل مجد وكل اكرام وكل سجود مع ابيه الصالح والروح القدس الان الخ

c'est-à-dire « Nous le demandons enfin par l'intercession de l'apôtre, de l'évangéliste-vierge saint Marc, disciple de Notre Seigneur Jésus-Christ, à qui est due toute gloire, tout honneur et toute adoration, ainsi qu'à son père infiniment bon, et au Saint-Esprit maintenant, etc. »

4) الداهرين

الاباء المكرمين ابراهيم واسحاق ويعقوب وسائر مصاف الانبياء الصديقين 1) وبشفاعة الذي لم يقم في مواليد النساء اعظم من القديس العظيم ماري يوحنا المعمداني نسيب عمانوئيل . وبطلبات سادتنا الاباء الرسل الاطهار الحواريين الابرار . الذين بدعوتهم المقدسة غلقوا 2) ابواب البرابي وفتحوا ابواب البيع وجلوا بتعاليمهم قلوب الكافرين وارباب البدع . بطلبات القديس استفانوس رئيس الشمامسة واول الشهداء . والسبعين رسولاً تلاميذ الرب يسوع المسيح . له المجد . وبطلبات مصاف الشهداء السعداء المكللين . والاباء المعترفين وسائر مصاف القديسين والابرار . والصديقين . والرهبان المتوحدين والسواح والنساك . والعباد والمجاهدين والملوك محبين الاله الارثدكسيين . وكلمن

1) الصاديقين — 2) اغلقوا

الذي 1) على الارض . ولا في الملائكة الذيـن فـي السموات . لانّم الحقيقيّة التي ولدت لالهٍ ربّ القوّات . الملكة القادرة على الاشقياء . والبراهين والآيات التي 2) لها الدالّة العظمى على قبول 3) الطلبات والشفاعة 4) . سيّدتنا كلّنا وفخر جنسنا الستّ السيّدة العذرى الطاهرة الزكيّة . مرت مريم البتول المصطفاة 5) . وبطلبات البشير الانجيليّ الشهيد السعيد القديس ماري مرقس الانجيليّ . الرسول كاروز الديار المصريّة . وبشفاعة رؤساء الملائكة الاطهار المقرّبين ميخائيل وغبريال ورافائيل وسوريال وراداكيال وسوانيال . وانانيال وسائر صفوف الملائكة والاربعة حيوانات الغير متجسّدين حاملين كرسيّ ربّ العالمين . والاربعة عشرين قسيسًا الروحانيّين كهنة الحق النورانيّين . وسائر رتب السمائيّين . وبطلبات رؤساء

---

1) الذين — 2) الذي — 3) وقبول
4) الطلبات والشفاعات — 5) المصطفية

لاساقفة المنتخبين والقمامقة المديرين . والقسوس المباركين المؤتمنين . والشمامسة المكرمين . ولابودياقونين ولانغنسطسين 1) ولابصلمدسين . وشعوب 2) المسيح اجمعين . ويجعلنا مستحقين لسماع صوته الفرح المملو 3) فرحًا وبهجة وسرورًا 4) الخارج من فمه لالهيّ القائل . تعالوا اليّ يا مباركي ابي . رثوا 5) الملك المعدّ لكم من قبل انشاء العالم . ما لم تره العين . ولم تسمع به اذن . ولم يخطر على قلب بشر ما اعدّه الله لمحبّي اسمه القدّوس في الحياة الهينة السعيدة التي لا انقضاء لفرحها لابديّ . بشفاعة ذات الشفاعة . معدن الطهر 6) والجود والبركات . ملكة لارض والسموات 7) . سيّدة النساء العفيفات والبتولات من البنات . التي ليس لها شبه قط بالجملة في سائر المخلوقات . لا في البشر

1) لاغنسطسين — 2) الشعب — 3) المملوا
4) سرور — 5) ارثوا — 6) الظهر — 7) السماوات

من كيد الاشرار . وبعطيه القبول والعلاء 1) امام السلاطين المتولّيين . ويحنّن قلوبهم عليه وعلى رعيّته . ويحرسنا اجمعين بصلواته من حيل المعاندين وتجارب الشياطين . ويبطل عنه كيد المناصبين في امر البيع والدين . ويوقفه بعد العمر الفسيح في يوم الدين مع السادة الصفوة . الكرام الاباء الرسل الاطهار عن اليمين . قائلًا بلسان الفرح والابتهاج . هاذذا والبنون الذين 2) اعطانيهم الربّ ولم يتلف منهم واحد غير ابن الهلاك . ويسمع الصوت الفرح مجيبًا له قائلًا . مرحبًا بك 3) ايها الوكيل الامين . امينًا كنت في القليل . انا اقيمك على الكثير . ادخل الى فرح سيّدك . امينًا يكن 4) ويحفظ حياة 5) وقيام ابائنا المطارنة المختارين وسادتنا الاباء

---

1) الغليه — 2) الذي
3) بك Ce mot a été ajouté au texte.
4) امين يكون — 5) حيات

صاحب الكهنوت الملشيشاداقية . المشتمل بالحُلّة الهاروتيّة . الجالس على كرسيّ المرقصيّة . ثالث عشر الحواريّين 1) الابرار . خامس لانجيليّين 2) لاطهار . لاب العظيم في السادة البطاركة . حبيب سيّدنا يسوع المسيح . ذا 3) العلم الشريف واللسان الفصيح . السيّد لاب البطريرك انبا فلان . بطريرك المدينة العظمى لاسكندريّة والديار المصريّة والدنيا 4) الزاهرة الطاهرة اليروشليميّة وممالك الحبشة 5) والنوبة 6) والخمس مدن الغربيّة ومدينة افريقيّة . ونيقيّة . ونستريّة . وما حوته الكرازة الرسوليّة المرقصيّة . اله السماء يثبته على كرسيّه سنينًا عديدة 7) واعوامًا متّصلة سالمة سعيدة مديدة . ويصفي ايّام ريّاسته من لاكدار . ويحفظنا بمقبول طلباته

1) الحواريون — 2) لانجيليون — 3) ذي

4) Le manuscrit porte الدنية, mais je crois que la véritable leçon est المدينة

5) الحبشية — 6) عده

وسعيهم طاهرًا 1) وعمرهم زاهرًا 2) . ويدير اموركم الروحانيّة بالصلاح والجسدانيّة بالنجاح . ويحسن عاقبة كلّ واحدٍ 3) منكم بآخرة صالحة وساعة رضاء في وقت انتقاله . ويعينكم على شدّة الموت وخروج الروح من الجسد . ويأتيكم بملائكة النور . ويقيكم عن اليمين في قيامة الصدّيقين . وان يديم لنا وعلينا رئاسة ابينا وسيّدنا . ويسني 4) الراعي الصالح الساهر عن خلاص نفوسنا . خليفة الله على بيعته . الراعي المؤتمن على رعيّة رعيته ذا 5) الفضايل الالهيّة والسيرة الملائكيّة . الورع الزاهد الناسك العابد الخاشع المعلّم العالم العامل الفاضل . الرجل الكامل . المجاهد الساهر . اب الاباء ورئيس الرؤساء . تاج ابناء 6) المعموديّة وفخر الملّة المسيحيّة الارثدكسيّة . وضياء البيعة المقدّسة الجامعة الرسوليّة .

---

1) طاهر — 2) زاهر — 3) واحدًا
4) يسن — 5) دي — 6) بنين

بعيدين من الاسباب الغير نافعة . طاهرين معترفين مستحقّين للتناول من جسده المقدّس ودمه الكريم الذكي . ويؤمنكم 1) في اوطانكم . ويكثر ارزاقكم ويعلّو 2) نيلكم . وينمي ثمار ارضكم . ويخصب بالبركة زرعكم . ويتقبّل صومكم وصلواتكم . ويزيد 3) حسناتكم وقرابينكم ومحرقاتكم . ويرخص اسعاركم 4) . ويرفع عنكم الغلاء والوباء والفناء والجلاء وسيف الاعداء . ويبطّل 5) عنكم مشورات 6) المعاندين ويحنّن عليكم قلوب المتولّيين ويكسر عنكم قوّة الشياطين . ويكفل اراملكم . ويربّي ايتامكم . ويغني مساكينكم وفقراءكم . ويشفي امراضكم . ويداوي اسقامكم . ويقوّي مشايخكم . ويهب العفّة لشبابكم . ويصون حريمكم . وينشئ بالنشاءة 7) الصالحة اطفالكم . ويجعل حظّهم وافرًا 8)

1) يامنكم — 2) يعلوا — 3) يزد — 4) اشعاركم
5) ينطل — 6) مشورت — 7) بالنشاات — 8) وافر

وملكنا ومخلّصنا يسوع المسيح . الذي انار العالم جميعه بكرازة تلاميذه الاطهار . الحواريّين الابرار . ان ينير عقولكم بنعمة روح قدسه . ويضئ قلوبكم وافكاركم . ويقدّس ارواحكم ويطهّر اجسادكم . ويصفي نيّاتكم . ويغفر خطاياكم . ويمحي ذنوبكم واثامكم . ويتجاوز عن سيّأتكم . ويستر هفواتكم . ويصلح الفاسد من اعمالكم . ويهديكم الى ما يرضيه . ويبعدكم عنما يغضبه ويعصيه . ويجعل باب بيعته المقدّس مفتوحًا 1) في وجوهكم . على ممر الدهور والازمنة 2) . ويخذل وبزول الاعداء المناصبين لها . ويجعلكم فيها من المقبولين ماهلين لسماع ما يتلى عليكم فيها من الكتب المقدسة ومآئدين للعمل به في كل حين . كاملين بالاعمال الصالحة . مزيّنين بالاعمال الناجحة . ثابتين في السبل الناصحة .

---

1) مفتوح — 2) الازمان

المصريّة الى النوبة واقاصي الحبشة . واستضؤوا 1) بنور
الايمان المستقيم الى يومنا هذا . ولما ملكوا العرب مصر
واعمالها ومدينة الاسكندريّة ونحوها وصاروا المؤمنون 2)
رعية . ولم يقدروا يتظاهرون 3) ببنيان البيع ووترت
الكنايس المقدّسة . وتقعقعت بيعة القديس مرقس
الرسول التي بالاسكندريّة . فتشاور البطريرك بعد مدّة
كبيرة من الزمان ان ينقلوا جسد الرسول الطاهر من
تلك البيعة . فاخذوا الرأس المقدّس بالاكرام والتبجيل .
ونقلوها الى بيت الشهداء الكرام . ابوقير ويوحنّا بظاهر
الاسكندريّة . في اليوم الثلثين من شهر بَابه . وعيّدوا له
ايضًا في ذلك اليوم عيدًا عظيمًا . وصار هذا التذكار
المكرّم الى يومنا هذا . تمجيدًا واكرامًا لهذا الرسول العظيم
القديس مرقس الانجيليّ . ونحن نسأل ربّنا والاهنا .

---

1) استضوا — 2) المومنين — 3) يتظاهروا

المؤمنين 1) واخذوا الجسد الطاهر ودفنوه . وهكذى
كان كمال جهاده الحسن في يوم الاثنين المبارك .
تمام شهر برموده . ونحن نؤمن ونعتقد ان كرسيّه وايمانه
ثابت الى الابد ودائمًا الى انقضاء العالم 2) . وانه خليفة
ربّنا والهنا ومخلّصنا يسوع المسيح راعي الرعاة الاعظم .
ولما انقضىَ زمان يسير . بنوا المؤمنون بيعة حسنة
على جسده المقدّس وكرزت في ثلثين شهر بابه . وعيّدوا
له في ذلك اليوم عيدًا عظيمًا . وتعالى 3 ذكره وتمجد
اسمه . ودعا 4) ايمانه . وانتشرت كرازته في سائر الكور

1) جاوا جماعه مومنين

2) Ce qui suit jusqu'à la fin de l'homélie ne se trouve point dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale, qui se termine par ces mots et cette doxologie :
وصار شفيعاعنّا امام السيّد المسيح هذا الذي يجب له كل
مجد وكل اكرام وكل سجود مع ابيه الصالح والروح القدس
الان وكل اوان والى دهر الدهرين امين

3) تعالا — 4) ودعات

رسولي المختار تـقوّ 1) . فانه سيكون دمك يـطـهـر هـذه المدينة كلّها . وبه تـنـقطع عبادة الاوثان منها . ولـيـس يستطيع الارواح النجسة الى 2) الظهور فيـها الى الابد . هذا ما قاله الاله الرؤوف للقديس الجليل ماري مرقس الرسول الكاروز الانجيليّ البتول الشهيد السعيد . وللوقـت اسـلـم نفسه الطاهرة في يديه الشريـفـتين 3) وصعد بها معه الى السماء . بمجد عظيم وكرامة لا يـنـطق بـهـا . والملائـكـة يرتّلون 4) امامها الى المساكن الـنـورانـيّـة في يـروشـلـيـم السمائـيـة . فاما الكفرة فانّهم اضرموا نـارًا 5) لـيـحـرقـوا جسده الطاهر . وللوقت هاج عليهم برد وريح عاصـفـة 6) وبروق وامطار كثيرة . حتى هربوا اولائك 7) المنـافـقـون وسقط كثير منهم على وجوههم امواتًـا من الـخـــوف . ونزلت ارواحهم الى الهاوية . ثم جـاءت جـمـاعـة من

---

1) تـقوي — 2) Mot ajouté au texte. — 3) الشريفين
4) يرتلوا — 5) نار — 6) عاصف — 7) اوليك

في بيوت الاصنام الى اليوم . وصارت بيوت الاصنام خرابًا . ولما كان النصف من الليل والحرّاس نيلم على باب السجن . فكان اضطراب وزلزلة عظيمة . لان ملاك الربّ . ميخائيل رئيس الملائكة . نزل من السماء . وتكلّم مع الرسول قائلاً . يا مرقس عبد ورسول الربّ يسوع المسيح . قد كتِب اسمك في السموات العليا . وذكرك يدوم الى دهر 1) الدهرين . وصعد الى السماء . بمجد عظيم . فلما كان الصباح . اجتمعوا الكفرة . وعادوا يلقون 2) الحبل في عنقه . وجحفوا به في الشوارع . حتى جرىَ دمه على الارض وعلى 3) الصخور والحجارة التي 4) في المدينة كلّها . حينئذٍ 5) ظهر له السيّد المخلّص . له المجد . قال له . السلام لك يا

---

1) الدهر — 2) Ce mot manque dans le texte.
3) وعلى mots ajoutés au texte. — 4) الذي
5) حينيذًا

الى المساء . حتى يقطع جسده ووقع لحمه على الارض . وكان يشكر الله قائلًا . لك الحمد يا ربي يسوع المسيح ابن الله الحيّ . الذي جعلتني مستحقًّا 1) ان انال العذاب على اسمك القدّوس . فلما كان المساء القوه في السجن . عند ذلك وقعوا به طايفة شياطين انجاس وصاروا يستهزؤون به قائلين . ليات 2) الان الاهك وينجّك 3) . فاما الرسول فلم يلتفت اليهم . بل قال لهم . انّي امركم باسم سيّدي يسوع المسيح الذي صُلِب على عهد بيلاطس البنطيّ . انكم تهبطوا الى اسفل قرار الهاوية تحت اساس الارض . وفي الوقت الذي خرجت فيه الكلمة من فيه 4) الطاهر . انفتحت الارض . وابتلعتهم . ولم يظهروا في برابي الاوثان ولا

ليجحف الثيتل الى دار البقر لكي ينظر التلاميذ ومحبّوه ويخافون

1) مستحق — 2) اياتي — 3) ينجيك — 4) فاه

خبر الاخوة . واقام مع تلاميذه بها خمس سنين اخرى . حتى كثر عدد المؤمنين بالسيّد يسوع المسيح وبلغت كرازته وبشارته في جميع الكور والمدن . فلما علموا الكفرة عبّاد الاوثان . انه عاد الى الاسكندريّة . كانوا يطلبون 1) حيلة لياخذوه . فلما كان يوم الاحد المقدّس الذي هو عيد الفصح المجيد . الذي لخلاصنا والقديس مرقس الرسول الكاروز الانجيليّ البتول في البيعة والشعوب جميعه مجتمعين معه يعبدون فيها . دخلوا الكفرة عبّاد الاوثان . وهم حاملون السلاح . ووضعوا اليد على الرسول . وجعلوا في عنقه حبلاً . واخرجوه من البيعة وسحبوه وجرجروه في المدينة كلها وسائر شوارعها . وهم يقولون 2) لبعضهم بعض . جرّوا بنا الشيتل من دار البقر وتلاميذه يخافوا 3) . فاستمرّوا يسحبونه من الغداة

1) يطلبوا — 2) يقولوا

3) Le mss. de la Bibl. nationale donne cette version :

مرت مريم والدة الاله . وقسم انيانوس بطربركا وبنيه قسوسًا 1) وهم نفر . واحدى عشر شمّاسًا 2) لخدمة البيعة . وخرج خفيّة وذهب الى الخمس مدن 3) يثبت الاخوة الذين صاوّوا 4) بالربّ . وكان يسير ويكرز فيهم . واقام هناك سنتين يثبت الاخوة والبيع . ولما علم الرسول ان الشعوب قد استضوّوا 5) بنور الايمان وثبتوا جهرًا بغير كتمان 6) . عاد الى مدينة الاسكندريّة ليعرف

---

1) قسوس

2) شماس Le mss. de la Bibl. nat. est plus explicite : ورسم انيانوس الاسكافي اسقفًا وثلثة قسوس وهم ميلوس وصافيوس واكرانيوس .

3) Mss. de la Bibl. nat. : وهرب الى بنطابولوس اعني الخمس مدن

4) استضوا (5 — اضوا

6) Dans le mss. de la Bibl. nat. ce passage est ainsi rendu : وثبّت الاخوة الذين آمنوا بالمسيح وكان يمشي ويسير في الخمس مدن وافريقيّة ومرماريكا وداموتيكا حتى انه اقام هناك سنتين يشبّت البيع ولما علم القديس مرقوس ان البيع قد استنارت جدًّا عاد الخ

معترفين . فلما رأى الشيطان انه قد افتضح وان القديس مرقس مزمع ان يقلع غرسه وينزع عبادة الاوثان من كورة مصر . غضب غضبًا شديدًا 1) . وتشبّه برجل شيخ . ومضى الى شيوخ عبّاد الاوثان . ويبكي امامهم وقال لهم . انتم جلوس كسالى . وتركتم مرقس عنكم حتى اطغا اهل المدينة باجمعها ودخل بهم في دينه وسجدوا للمصلوب منذ زمان طويل وطرحوا 2) عبادة الالهة . ولما فرغ من كلامه اختفى 3) عنهم . فقاموا اولائك 4) الكفرة . عبّاد الاوثان . وتشاوروا فيما بينهم في تلك الساعة وتوامروا على قتل القديس مرقس البشير . فلما علم الرسول بالروح سوّ فكرهم 5) امر ببنيان بيعة كبيرة باسم الست السيّدة المنيرة العذرى الطاهرة

---

1) Le mss: de la Bibl. nat. ajoute : وصرّ باسنانه

2) واطرحوا — 3) اختفا — 4) اوليك

5) سوّ فكرهم, mots ajoutés d'après le mss. de la Bibl. nationale.

والى القيامة والصعود ومجيئه الثاني المرهوب ليدين الاحياء والاموات . ويجازي كل احد 1) كنحو 2) عمله . واقام عنده ثلثة ايّام يعلّمه ويرشده . وبعد هذا عمّده واهل بيته باسم الاب والابن والروح القدس . وكان عددهم خمسماية نفرٍ 3) في يوم واحد . وناولهم من السراير المحيّة 4) . وصاروا مومنين بالمسيح . واقام الرسول في مدينة الاسكندريّة خمس سنين يكرز ويبشّر فيها . وظهرت منه قوّات كثيرة باسم ربّنا يسوع المسيح من اشفاء المرضىَ واخراج الشياطين وتطهير البرص واقامة 5) الاموات بالكلمة الخارجة من فيه 6) الطاهر . وآمن على يده 7) جموع كثيرة لا يحصىَ 8) لهم عدد . وعمّدهم جميعهم باسم الثالوث المقدّس . وصاروا كلّهم مومنين

---

1) احدًا — 2) كنحوا — 3) نفرًا.
4) Le mss. de la Bibl. nat. ajoute : جسد المسيح ودمه
5) واقام — 6) فاه — 7) يديه — 8) يحصا.

ونذكره بافواهنا غير انّنا ما نعرف من هو اللّه الواحد 1) .
حينئذٍ القديس مرقس تفل على الارض 2) ورشم باسم
الاب والابن والروح القدس وطلا به اصبع انيانوس .
فعاد كانه لم يناله الم البتّة . فقال انيانوس للرسول .
ما هذا الاسم والعلامة التي رشمت بها يدي واسم هذا
الاله الذي ذكرته لم اسمع به في كل الالهة 3) . فاجاب
الرسول وقال لانيانوس . انا تلميذ ابن اللّه . وفتح فاه
واعني القديس مرقس البشير الرسول . وبدا يكرز ويبشّر
انيانوس ويعرّفه سرّ الثالوث المقدّس من حين تجسّد
المسيح المولود من العذرى الطاهرة مرت مريم البتول

---

1) Mss. de la Bibl. nat. : لا نعلم حقيقته في التوحيد

2) Le mss. de la Bibl. nat. ajoute : واخذ طينًا من تلك البصقة ورشم به اصبع انيانوس قائلا باسم يسوع المسيح تشفا

3) Le mss. de la Bibl. nat. ajoute : فاني لم اسمع قط باحدٍ من الالهة اسمه يسوع ولا طربق بسمعي هذا الاسم منذ قط

لان اكليلك ومجدك عظيم جدًّا . فلما قال له رئيس الملائكة الطاهر ميخائيل هذا الكلام . قال له . اتبعني لاريك تلميذك ووارث 1) العهد بعدك الذي اعدّه الربّ لك . فقام القديس مرقس البشير . ومضى الى اسكاف ودفع له فردة الحذاء الذي انقطع سيرة . فاخذه منه ليخيطه . وكان اسمه انيانوس . وللوقت انثقب اصبعه بالاشفا 2) اعني الابرة . فقال الواحد اللّه 3) . فلما سمع القديس مرقس الرسول منه . تعجّب جدًّا كيف سمع اسم اللّه من فمه وهو لا يعرفه . فقال الرسول للاسكاف 4) . كيف ذكرت اسم اللّه وانت تعبد الاوثان العمىَ . اجابه انيانوس قائلاً . نحن نعرف اسم الله

---

1) واودت — 2) بالبتعا

3) On lit dans le mss. de la Bibl. nat. : ايوس او ثوس, c'est-à-dire Ἁγιὸς ὁ θεὸς ; mais d'après le sens exprimé par la version arabe, ces mots grecs doivent se transcrire : ايس او ثاوس, Εἷς ὁ θεὸς, واحد هو اللّه

4) للاسكافي

النذير مرقس الرسول قائلاً . انّني بمشيئة الله الحيّ اذهب الى مدينة الاسكندريّة واكرز فيها بكلمة الحياة . واعود اليكم بمعونة الاله لاعرف حالكم . ثم انّه سار من عندهم وهم يودّعونه . واقلع في تلك السفينة الى الاسكندريّة . فلما دخل اليها وبدا يكرز فيها . وهو ماش 1) فانقطع سير حذائه . فقال في نفسه وهو حزين . ما عسى 2) ان يكون من هذه العثرة اليوم . وفيما هو مفكر في هذا اذ ظهر له ملاك الربّ رئيس الملائكة ميخائيل وقال له . لماذا انت حزين القلب . انا هو رئيس الملائكة الحافظ لك من قبل الربّ . لاخدمك في سائر طرقك التي تسلكها . وليس افارقك في حياتك . وبعد وفاتك وكذلك خلفاؤك الذين يأتون بعدك . اكون لهم خادمًا 3) الى انقضاء العالم .

---

1) ماشيا — 2) عسا — 3) خادم

ولدان 1) . قسم الاوّل قسيسًا 2) والثاني شمّاسًا 3) واسماهما 4) اقاديوس وفيلبس . وهكذا كان ايمان الينوس وجميع اهل مدينته وكل الكور التي حولها باسم الربّ يسوع المسيح . الذي له المجد الى الابد امين . ثم ان الرجال الذين كانوا ركّابًا 5) مع الرسول في السفينة اباعوا تجارتهم وربحوا مالًا كثيرًا 6) ببركة القديس مرقس الرسول وصعوده في مركبهم . ثم اتباعوا بضايع اخر ليقلعوا بها الى مدينة الاسكندريّة . فخرج القديس مرقس البشير معهم . ماضيا الى الاسكندريّة . فلما علم الينوس الاسقف بمضيه من عندهم جمع الشعب كلّه 7) وخرجوا اليه متضرّعين قائلين . كيف تذهب عنا يا ابانا 8) وتتركنا ايتامًا 9) . فاجابهم القديس الرئيس البشير

---

1) ولدين — 2) قسيس — 3) شماس
4) اسماهم — 5) ركاب — 6) كثير
7) جميع كله — 8) أبونا — 9) ايتام

مرقس فلياثِ 1) ويعمد معي من يده المقدسة . فلما سمعوا بان رئيسهم قد آمن بالمسيح جاوُوا 2) اليه مسرعين جميعهم من كبيرهم الى صغيرهم . فلما رأى القديس مرقس الرسول ان المدينة كلّها قد ضاءت 3) بنور المسيح . امر جميعهم ان يأتوا الى ساحل البحر وعمدهم الجميع باسم الثالوث المقدّس . وكان عدّتهم خمسة آلاف رجلٍ 4) سوى النساء والصبيان . وذلك في يوم الحادي عشر من شهر طوبه عيد الغِطاس المجيد . وللوقت امر القديس الينوس الرئيس ببنيان ثلاث 5) بيع . الواحدة باسم الستّ السيّدة العذرى مرت مريم والدة الاله . والثانية باسم الملاك الجليل ميخائيل رئيس الملائكة . والثالثة باسم القديس ماري يوحنّا المعمدانيّ . وقسم الرئيس الينوس اسقفًا 6) وكان له

1) فلياثي — 2) جآوا — 3) اضت
4) خمسة الف رجل — 5) تلتة — 6) اسقف

ويقيم الاموات 1) . يطهر2) جسم الينوس 3) الرئيس . لكي يتمجد اسمك القدّوس الى الابد امين 4) . وفي تلك الساعة برئ الينوس من البرص واشتفا جسمه وصار بدنه كمثل طفل صغير قد ولد جديدًا 5) . فخرّ الينوس الرئيس ساجدًا للقديس الرسول ماري مرقس الانجيليّ . وسأله بتضرّع عظيم ان يجعله مستحق نعمة المعمودية المقدّسة وان البشير العظيم ماري مرقس علّمه طريق الحياة . وعرّفه الامانة المستقيمة بالربّ يسوع المسيح . وآمن باسمه القدّوس من كلّ قلبه . وارسل الرئيس الى 6) جميع اهل المدينة . ثم ارسل قصّاده الى كلّ المدن التي تحت حكمه يقول لهم . كلّ من آمن بالاه القديس

1) Mss. de la Bibl. nat. : واقام الموتى
2) يظهر — 3) جلون
4) Le mss. de la Bibl. nationale ajoute : وكان الاركن متعجبًا من كلام الذي يسمعه من فم الرسول
5) جديد — 6) Ce mot manque.

مرقس لما سمع نحيب الامرأة 1) الارملة وحزن قلبها رحمها وتحنّن عليها ونهض ولمس الميت . وهو يقول باسم الربّ يسوع المسيح الذي يقيم الاجساد بغير فساد في يوم الدينونة الاخير . قم قف 2) على رجليك حيًّا . وفي تلك الساعة قام الميت حيًّا وسجد لرسول المسيح . واخذ بيد الصبيّ ودفعه لامّه . وقال لها . خذي ولدك واذهبي الى بيتك بسلام . فاخذته وتوجّهت الى منزلها وهي ممجّدة لله . فلما ابصر الينوس هذه 3) العجوبة عجب جدًّا . وخرّ ساجدًا على قدمَي الرسول وبدا يقبّلهما 4) قائلًا . الان علمت ان الاهك قادر على كل شيّ . وانه يستجيب سوالك يا سيّدي . ففي تلك الساعة مدّ الرسول العظيم مرقس يده ورشم عليه ثلاثة 4) دفوع قائلًا . باسم الرب يسوع المسيح الذي برّأ البرص

---

1) المراة — 2) اقف
3) هذا — 4) يقبلهم

جسده كلّه مملوّ برصًا ابيض كالثلج ما خلا وجهه فقط . وكان في فضيحة 1) من الناس . فقالوا له اصحابه . قد أتى 2) الى هذه المدينة انسانٌ 3) يصنع العجايب باسم الاه يدعى يسوع . لعلّك تذهب اليه ليهب 4) لك الصحّة . فاجابهم الينوس الرئيس . وقال حقًّا ان ابرأني هذا الانسان من مرضي . فانا اعطيته نصف مالي واؤمن 5) بالاهه . ثم قام من وقته وجاء الى الرسول الانجيليّ القديس مرقس . وسأله ان يتحنّن عليه ويبرئه . وبينما هو يتكلّم معه . اذ قدموا له ميتًا محمولًا 6) على سرير ابن امرأة ارملة . وكان وحيدًا لها . وهي تبكي عليه بحرقة 7) . حينئذٍ 8) القديس الرسول

---

1) فضيحا — 2) اتا — 3) انسانًا

4) ليوهب — 5) وامن — 6) ميت محمول

7) Le mss. de la Bibl. nat. ajoute : وتقول الويل لي يا ابني الحبيب فقد نزعت مني حياتي اليوم من الارض

8) حينيذًا

السوق لمن يجتاز يطعمه خبزًا . فلما رآه الرسول الطاهر
رحمه ورشمه بعلامة الصليب قائلًا . باسم الرب يسوع
المسيح اخرج منه . فصرخ الشيطان من الرجل قائلًا .
العفو 1) منك يا مرقس . تركنا لك ولاخوتك جميع
الكور والضيع . وجيئت 2) الى هاهنا ايضًا . هذا ما قاله
الروح النجس الشرير . واصرع الانسان وخرج منه بغير
ألم . وقام الانسان صحيحًا لساعته . ثم جلس التلميذ
الطاهر في السوق وسط المدينة . فأتوا اليه بكلّ مريض
من سائر المعذّبين فى اجسادهم . فشفاهم واخرج
الارواح الرديّة بكلمته . وكان في المدينة رئيس اسمه
الينوس 3) غنيّ بالذهب والفضّة والحجارة الكريمة وكان
عظيمًا جدًّا . لم يماثله احدً 4) في غناه 5) . وهذا كان

---

1) العغوا — 2) جيت Mss. de la Bibl. nat. : تركت كورة مصر وفلسطين واخوتك وجئت الى هاهنا

3) Mss. de la Bibl. nat. : جلون — 4) احدًا

5) Mss. de la Bibl. nat. : في مجد اركنيته

الى مدينة افريقيّة 1) . فلما شاهدوا هذه العجوبة . تعجبّوا جدًّا وسجدوا ثانيًا للقديس مرقس الانجيليّ الطاهر . وقالوا له . هذه هي المدينة التي 2) قلت لنا انك تريدها وقد وصلنا اليها بغير ارادتنا 3) . فشكر الرسول للربّ الاله . لانه قد اصلح طريقه . وبلّغه ارادته في كلّما يطلبه . فنزل من السفينة . ومشى ودخل الى المدينة وكرز 4) فيها 5) بكلمة اللّه . فوجد امرأةً بها النقرس 6) يداها ورجلاها 7) ملصوقة بجسمها . وللوقت رشم عليها باسم الثالوث المقدّس فبريئت 8) لوقتها وقامت وتبعته . ثم جاز على انسان كان به شيطان ويأكل المرافه . وهو مربوط بسلاسل 9) الحديد وهو ملقى في

---

1) Le mss. de la Bibl. nat. ajoute : وارست

2) الذي — 3) Mss. de la Bibl. nat. : وافيناها طوعًا وكرهًا من حيث لا نعلم

4) واكرز — 5) فيها — 6) نقرس

7) يديها ورجليها — 8) فبريت — 9) بالسلاسل

كان من رسول الاله . القديس مرقس البشير . عجبوا عجبًا جدًّا . وخرّوا 1) له ساجدين جميعهم . وقالوا . بالحقيقة ليس الاه على الارض يقدر يصنع هذا الامر مثل الاه هذا 2) الرجل وكانوا يطلبون ويتضرّعون 3) اليه قائلين . عرّفنا الاهك لنسجد له . ففتح القديس مرقس البشير فاه الطاهر . وبدا يكرز لهم ويعرّفهم طريق الحياة 4) . وعمّدهم باسم الاب والابن والروح القدس . والرجلان اللذان ماتا اقامهما 5) بالحياة بغير فساد . واخذ القديس مرقس خبزًا وخمرًا . وبارك وشكر وقدّس وناولهم جميعهم جسد ودم المسيح . له المجد . وكان عدّتهم سبعة وثلاثين رجلاً . وللوقت وافق وصول السفينة

1) وحروا — 2) لهذا — 3) يطلبوا ويتضرعوا
4) Le mss. de la Bibl. nat. ajoute : وهداهم الى الايمان بالربّ يسوع المسيح
5) والرجلين الذين ماتوا اقامهم

الذي كان مع يوحنّا البكر الرسول الانجيليّ لما هاج عليه البحر واقام اربعين يومًا واربعين ليلة في البحر . ولم تهلك شعرة واحدة من رأسه . ارحمني في هذا اليوم وخلّصني يارب . لاكرز باسمك القدّوس في جميع الامم كل ايّام حياتي . فان لك المجد الى الابد امين .

هذا ما قاله القديس مرقس الانجيليّ . وهو حزين القلب باكٍ 1) يتنهّد بدموع تهمل . وفي تلك الساعة واذا برعدٍ 2) عظيم في سحاب السماء وكلّمه الربّ قائلاً . لماذا انت حزين القلب يا مختاري وبشيري . انهض وابسط يديك وآمر البحر والرياح فهي تسمع منك وتطيعك . وللوقت لما سمع الصوت 3) الذي تكلّم معه . بسط يديه وانتهر البحر والرياح . فكان هدوٌ 4) عظيم كقول الربّ . فلما عاينوا الركاب الذين في السفينة ما

---

1) باكي — 2) رعد — 3) الصوط — 4) هدوا

من الخوف . وكانوا الركاب الذين في المركب عباد الاوثان 1) وجعل كل واحد منهم يطلب الى الاهه ليخلّصه سريعًا . فلم يكن لهم راحة بوجه من الوجوه . بل ازدادوا خوفًا واضطرابًا 2) . حينئذٍ الرسول الانجيليّ المختار القديس مرقس . الرئيس البارّ . ضاق صدره . وجعل يفكر ويقول . لعلّ طريقي غير مستقيم . وبكى بكاءً عظيمًا جدًّا . وصرخ نحو 3) الربّ وتضرّع اليه بهذه الصلاة قائلاً . ايّها الربّ . الاه القوّات الذى عنده خزاين الرحمة وكنوز مملوّة من الحنين 4) . اسمعني في هذا اليوم ونجّني من هذا الضيق . انا عبدك مرقس . يا الذي كان مع ابينا نوح حتى نجاه من ماء الطوفان . اسمعني انا ايضًا وخلّصني من هذا العطب . ونجّ 5) جميع النفوس التي في هذه 6) السفينة معي . يا

1) اوثان — 2) خوف واضطراب — 3) نحوا
4) التحين — 5) ونجي — 6) هذا

خلفائك الذين يأتون بعدك . هذا ما قالته الست السيّدة العذرى مرت مريم . والاب الطاهر مرقس ينظر اليها . وصعدت الى السموات بمجدٍ عظيم . وبعد ذلك تطلّع القديس مرقس في البحر فوجد سفينة ذاهبة الى الاسكندريّة . فقال لمدبّرها . اريد تحملني معك وتوصلني الى افريقيّة المدينة . وانا اعطيك اجرتك . فان لي عمل كثير في تلك المدينة . فاجابه مدبّر السفينة وقال له . ليس اقدر امضي الى هناك . فان كنت تريد المضي الى الاسكندريّة . فانا احملك بغير اجرة . فركب القديس مرقس في السفينة . فلما دخلت السفينة في وسط 1) اللجة . هاج عليهم البحر ونفخت الرياح . واظلم الجوّ اربعة ايّام واربعة ليالي 2) . واضطربت السفينة حتى وقعت رجلان 3) . وماتا 4)

---

1) وصت — 2) Mss. de la Bibl. nat. : خمسة ايام وخمس ليالي — 3) وقعوا رجلين — 4) وماتوا

فبينما هو مفكّر في سفينة . فلم يجد شيًّا 1) من السفن . فرفع عينيه ونظر 2) الى سيّدتنا كلّنا والدة الاله العذرى الطاهرة مرت مريم . مقبلة اليه ومعها ملأك واحد . فلما شاهد بها القديس مرقس . عرف انها السيّدة امّ الحياة . والملأك الذي معها . فقام للوقت وسجد على الارض . فاما السيّدة الطاهرة القديسة مرت مريم مسكت بيديه 3) واقامته وقبّلته بفيها 4) المشرّف . وقالت له . انهض يا مرقس ولذي واذهب الى مصر لتكرز هناك باسم الرب . فان فيها بيع كثير وعدّة من الربوات يستبحون 5) فيها كل يوم وليلة ويمجّدون 6) الاب والابن والروح القدس . وهذا الملأك الذي معي هو ميخائيل رئيس الملائكة يسير معك . وقد وكل بحراستك من عند الربّ . ويتقدّم امامك ويكون مع جميع

---

1) شي — 2) فنظر — 3) يده — 4) بفاها
5) يسبحوا — 6) يمجدوا

انا اقبّل القدمين المبشرتين بملكوت السموات الى ابد الابدين . ثم اوصته امّه قائلة . اذا ما ذهبت لتبشّر . فامض 1) اوّلاً الى افريقيّة وابونيّة 2) المدينة . فاكرز هناك . وانت تجد فيها مساكن يعقوب عمّي وعبيده . وبعد ذلك تمضي الى الاسكندريّة وتكرز هناك . وتجد ايضًا فيها مساكن وعبيدًا 3) لعمّي . وان ذهبت الى الاشمونين . فانك تجد هناك مساكن جدّك اغنائون ايضًا . هذا ما قالته القديسة مريم امّ القديس مرقس . للوقت انضجعت واسلمت روحها بيدي الربّ . وفي ذلك اليوم 4) اباع القديس مرقس جميع امتعته . وفرقها على المساكين . وقام 5) واخذ انجيله 6) وجاء الى البحر يطلب سفينة ليركب فيها ويمضي الى مدينة الاسكندريّة .

---

1) فامضي — 2) Mss. de la Bibl. nat. : وتونس
3) عبيد — 4) Le mss. de la Bibl. nat. ajoute : فلما اقام — 5) اكمل قيام الواجب بحقّ عزايها وحزنه عليها
6) Le mss. de la Bibl. nat. ajoute : المكتوب باسمه

هناك شهرًا 1) لتاخذ بركة مريم والدتك الجسدانيّة . فانّه فد قرب ايّام انتقالها من جسدها . فاذا اخذت بركتها . فاعطِ 2) جميع مالك للمساكين . وبعد هذا تذهب الى مصر لتكرز فيها بملكوت السموات . وهانذا معك الى انقضاء العالم . ولتحلّ قوّتي وبركتي معك دائمًا مع كرسيّك وبنيك الذين يأتون بعدك في كل حين . هذا ما قاله السيّد المخلّص . له المجد . للقديس العظيم مرقس الانجيليّ . فصعد الى السموات بمجد عظيم . والرسول الطاهر ينظر اليه . فلما استيقظ الانجيليّ القديس مرقس وتشدّد 3) وفرّ الرعب الذي شاهده فنهض وسار الى يروشليم 4) كما قال له الربّ . فلما وصل القديس مرقس الى يروشليم . اجتمع بامّه القديسة مريم واعلمها بجميع ما قيل له من السيّد المخلّص . له المجد . ففرحت كثيرًا جدًّا وقبّلت يديه ورجليه . وقالت له .

1) شهر – 2) فاعطي – 3) تشد – 4) ايروسليم

انت يا سيّدي . فاجابه المخلّص قائلاً . انا هو يسوع المسيح . قم الان واذهب الى كورة مصر لتبشّرهم . فانّي اجعل ثمرة ميراثك 1) بظهور الايمان اعظم من كلّ الكور التى على الارض 2) . واعطيك السلطان على مصر والنوبة والخمس مدن وافريقيّة وجميع المغرب 3) وقبرص وابطيه 4) وياتون 5) جميعهم ويستشفعون 6) بك ويكونون 7) تحت طاعة كرسيّك . انهض الان واذهب الى يروشليم 8) لتقيم

---

1) Mss. de la Bibl. nat. : بشارتك

2) Mss. de la Bibl. nat. : التي تحت السماء

3) وجمع المغربة

4) A la place de ce nom ابطيه, qui paraît fautif, on lit dans le mss. de la Bibl. nat. : وماريكا واقريطش والمغرب ونوايح الهند Il est probable que le mot ابطيه a été mis pour اقريطش, nom arabe de l'île de Crête. Quant au mot مريكا du mss. de la Bibl. nat., il est également fautif et il doit se lire مرماريكا, nom de la *Marmarique*, ancienne province de l'Afrique proconsulaire.

5) ياتوا — 6) يستشفعوا — 7) يكونوا — 8) ايروشليم

جميع الكور قد ضاءت 1) بكرازة الاباء الرسل . الّا كورة مصر2) وحدها . لانها كان 3) انهماكها في عبادة الاوثان اكثر من جميع الكور التي تحت السماء . واهل ارض مصر رجال اقوا بالكفر4) من جميع الناس . فلهذا لم يقبلوا اليهم كرز الرسل . واريد ان امضي الى كورة مصر لابشرهم . لكنني اخاف ان يذهب تعبي الى الفساد . لان المصريّين غليظو5) الرقاب . فبينما هو مفكر في هذا اعني القديس الشهيد ماري مرقس . شاخصًا لا يدري ماذا يصنع . فظهر له السيّد يسوع المسيح المخلّص . وهو على سحابة نور بمجد عظيم . بالمنظر الذي ظهر به الى بولص الرسول وهو ماضٍ الى دمشق . فلما عاين القديس مرقس مجد الربّ . خرّ على وجهه وصار كالميت مطروحًا امامه 6) . ثم اهتدأ وقال للسيّد المخلّص . من

1) اضوا — 2) Ce mot avait été omis — 3) كنير
4) اقويا كفر اكفر — 5) غليظي — 6) Le mss. de la Bibl. nat. ajoute : فاقامه المخلّص وازال عنه الخوف

وظنّيت انه تخييل . وليس الامر كما ظننت انت . ولكنّ كلّها قلته لك اكتبه . فانه حقّ يقين وصدق امين 1) وليقرأ على جميع الشعب ربحًا وعلمًا لكل من سمعه . هذا لما سمعته منه استيقظت من الرويا . وثبت عليّ ما قيل لي . وامتثلت 2) الى ما امرت به . وكتبت كلّها رأيته وسمعته 3) . فاسمع ايّها السائل كلام التحقيق وازل 4) الشكّ عن 5) قلبك وكان 6) بعد هذا كلّه . لما رأى القديس مرقس ان اباءه الروحانيّين قد مضوا الى الربّ . الذين هم بطرس رئيس الحواريّين . وبولص لسان العطر واساس البيعة . والقديس برنابا شجرة التين 7) الطيّب اللذيذ الطعم . فجعل القديس ماري مرقس يفكر ويقول . ماذا اصنع بعد هولاء . هوذا ارى

1) بمين — 2) امتلت — 3) اريت وسمعت
4) وزيل — 5) من — 6) فلما كان
7) الاساس الطيب Ce passage est altéré; je l'ai corrigé d'après le mss. de la Bibliothèque nationale.

لك يا سيّدي التلميذ الرسول . القديس الشهيد . الذي لربنا يسوع المسيح لتطيّب قلبي . لاجل ما رأيته 1) من الرويا . ان كان هو 2) من عندك ام 3) تخييل فان كان 4) من عندك . اثبتّه وسطرته 5) ربحًا لكلّمن يسمع به 6) . وان كان تخييل لصقت بالصمت . ولا انطق البتّة . هذا ما قلته على رأس الشهيد الطاهر مرقس الانجيليّ . وصعدت من الفاطاناسليس 7) . فلما كان الليل . وانا نائم رأيت تلك البيعة . التي رأيتها اوّلاً بعينها . وكانّي قد اهتداءت 8) . وفتحت باب الطاق . فرأيت ذلك 9) الانسان المنير . جالسًا 10) على الكرسيّ كما كان . فعندما نظرت اليه قال لي . ايّها الاسقف لماذا شكّيت في قلبك . لاجل ما قلته لك اوّلاً .

---

1) رايت — 2) هي — 3) او — 4) كانوا
5) وسطرتهم لبثبتهم — 6) بهم
7) Mss. de la Bibl. nat. : من موضع التابوت
8) اهتديت — 9) تلك — 10) جالس

استيقظت من الرويا متعجبًا من الذي شاهدته فكرت في قلبي وقلت . ما هذا العجب اهو 1) حق ام 2) خيال 3) . فلما اصبحنا بكرًا 4) . اجلسنا انبا سيماون البطريرك القديس على ريّاسة الكهنوت . وانا مع هذا كلّه مفكر . ومقلق في ذاتي ومضطرب في خاطري . لاجل ما رأيته من الرويا وسمعته 5) . ومتفكر في قلبي . فقلت للبطريرك . بحق 6) يا سيّدي اريد ان تطيّب قلبي لاقبّل راس القديس مرقس الانجيليّ قبل مسيري الى كرسيّ . فارسل معي واحدًا 7) من الشمامسة الخدّام . فامر لي الفاطاناسليس وفتح سرير القديس ماري مرقس الانجيليّ . فحملت راسه المقدّسة بيدي وقبلّتها ثلث دفعات . وقلت في قلبي عليها هكذا . اطلب واتضرّع

---

1) هوا — 2) او — 3) Mss. de la Bibl. nat. : ام فنطسة
4) باكرًا — 5) سمعت
6) Mss. de la Bibl. nat. : بمخافة — 7) واحد

مرقس فاسئلك ان تعلّمني لماذا اظهر الكتاب امر امك ولم يظهر ذكر ابيك 1) من ايـن هو . فهل هو من بنـي اسرائيل او من الامم . وانه قال لي . لقد سألت عـن بثٍّ 2) عظيم وامر عجيب جدًّا . لم يسبقك احد اليه 3) . فان كان غرضك . فاسمع لي لاعرّفك واطيّب قلبك . فـفـتح فاه . وقصّ عليّ كلما كتبته في هذا الكتاب حرفًا حرفًا . وقال لي . كلّما سمعته منّي اكتـبه في كتـاب . وضعه 4) في البيعة ربحًا لكلّمن يقرأ 5) فيه . وانه عرّفـني ابويه وحال اغاثون جدّه وانه من اهل الاشمونين . وحال ابـيه 6) يوحنّا وامّه حنّه وجميع ما تـقدّم فيه القول اوّلاً 7) لتعلموا وتـتحقّقوا انّـني لم اكتب شيًا من ذاتي وحدي . بل الذي اعلمني به . القديس مرقس الانجيليّ . فـلما

---

1) .ابوك — 2) .بث — 3) Le mss. de la Bibl. nation. ajoute : ولم يفحص عنه من قبلك

4) واضعه — 5) يقري — 6) ابوه — 7) اولاه

انسانًا منيرًا 1) جدًّا . جالسًا 2) فوق كرسيّ بهيّ . وكان لباسه لباس الرئاسة الكهنوتيّة . ووجهه بشعاع نور مضيّ جدًّا . ونظرت سريرًا موضوعًا 3) امامه وانسانًا نائمًا 4) على ذلك السرير كهيئة شهيد . فقلت للجالس على الكرسيّ . من انت يا سيّدي الجالس على هذا الكرسيّ بهذه الكرامة العالية . وانه قال لي علانيةً . انا مرقس . فلما سمعت منه قائلاً . انا مرقس فاجبته انا ايضا قائلاً 5) ايّما مرقس الثاني . فقال قولاً مكشوفًا ظاهرًا . ليست 6) انا مرقس الثاني . لكنّني مرقس الانجيليّ الذي كرز 7) بكورة 8) مصر . فقلت له . ومن هو هذا الاخر النائم على هذا السرير . فقال لي . هذا ديمتريوس الشهيد القديس . فقلت له . يا سيّدي ان كنت

سرير موضوع (3 — جالس (2 — انسان منير (1
ليس (6 — قايلان (5 — انسان نايم (4
كورة (8 — اكرز (7

باحد هولاء الصغار المومنين . خيرٌ 1) له لو علق حجر الرحا في عنقه ويغرق في البحر . فاسمع ايها السائل لكي اطيّب قلبك . كان لما انتقل الاب القديس انبا يعقوب بطريرك الاسكندريّة . وتنيّح بالربّ . اجتمعوا الاباء الاساقفة . الى مدينة الاسكندريّة ليقدّموا تكريز الطوبانيّ انبا سيماون . عوضًا 2) عن انبا يعقوب المتنيّح . وكنت انا الحقير 3) ساويروس معهم . فلما كان ليلة الاحد المقدّس وانا نائم في القلاية البطريركيّة بالاسكندريّة . رأيت رويا في الليل كانّي في بيعة عالية عظيمة جدًّا بكرامة عظيمة . وهي مبنية فوق جبل عالٍ . وفيها عدّة قناديل مسرجة مضيّة . وكنت كانّي اريد الدخول اليها . فنظرت الى طاق بجانب البيعة . فتقدّمت وفتحت الطاق . فرأيت داخل البيعة

---

1) خيرا — 2) عوض — 3) الحير

المعاندين يقول . من اين عرفت هذا السرّ الخفيّ ولم يظهر في الكتاب . ولا عرفه 1) القديس لوقا الطبيب الذي 2) ذكر افعال الرسل ولا يوسبيوس وابروس 3) العبرانيّين الذين اظهروا اعمال مخلّصنا ولا اكليمنطس تلميذ بطروس . هولاء كلهم نظروا 4) في سيرتهم كتاب ابائنا الرسل القديسين . واظهروا امر اتمّ مرقس . ان التلاميذ كانوا يأوُوا 5) اليها . وتنفق عليهم . واما ابوه لم يذكروه 6) البتّة . فانا اجيبك لذلك وانبئك . واذهب عنك الشكّ الذي في قلبك . ولا تكن 7) غير مؤمن لئلا يتمّ عليك القول المكتوب . من شكّ

---

1) J'ai ajouté ce mot au texte pour la clarté du sens. Le mss. de la Bibl. nat. donne cette version : بل اتاك واحد من المتفلسفين يقول كيف عرفت الخ

2) التي — 3) *Sic*. Dans le mss. de la Bibl. nat. on lit: وابر ابن فالس العبراني

4) يتطروا — 5) ياأوو — 6) يذكره — 7) تكون

يوحنّا ابن زبدي انتقل وذهب الى الرب الذي احبّه . مضى الى افسس المدينة العظمى التي لاسيّة وكرز 1) فيها . واجلس بها طيمثاوس 2) بطريركًا . وهكذا اهل كورة مصر لم يؤمنوا بالكرز . لان روح القدس منعهم ان يقبلوا كرز التلاميذ . حتى ان القديس مرقس يأخذ ميراث ارض مصر . لانه منها . وقد كان القديس بولص الرسول دخل الى الاسكندريّة وكرز 3) فيها . ولم يؤمن به احدٌ 4) منها . لكنهم ربطوه في عمود 5) وعذّبوه حتى شاء الله سبحانه . وانفتح العمود ودخل فيه القديس بولص وتوارَى عنهم ولم يشاهدوه . وهكذا القديس بطرس رئيس تلاميذ ربّنا يسوع المسيح كرز 6) في مدينة الاسكندريّة ولم يؤمن به احدٌ 7) الّا ابن فسطس الذي عطب في البحر بذلك الزمان . وهو اكليمنطس تلميذه . لكنّ ربما 8) واحد من

---

1) واكرز — 2) طيمتساوس — 3) اكرز — 4) احدًا
5) عامود — 6) اكرز — 7) احدًا — 8) بها

الرسول . لانهم كانوا يعرفوه كلـهم ان اباه 1) يـونـانـيّ . وكذلك القديس العظيم مرقس من ديار مصر 2) . ولـهذا شاء الله ان يحفظ كورة مصر لمرقس . لياخذ ميراث اباته . كما هو مكتوب في كلابركسيس تنقلّب السليحين . ان بولص والذين معه ارادوا يبشّروا في اسيّة . فلم يدعهم 3) روح يسوع . لان الرسول بولص سمع انهم قد نفوا القديس يوحنّا الانجيليّ الى جزيرة بشمس . فرام ان يكرز في اسيّة . فلم يدعه الرب ان يدخل في ميراث اخيه ليكرز بها 4) ما دام هو في الحياة . فلهذا منع روح القدس بولص الرسول . ولم يدعه ان يذهب الى اسيّة في تلك الايّام . ولما سمع الرسول بولص ان القديس

---

1) ابوه

2) Le mss. de la Bibl. nationale ajoute : هكذا القديس مرقوس امّه عبرانيّة من قبيلة لاوي كما اخبرتكم اوّلاً وكان ابوه مصريّاً

3) يدعيهم — 4) لايريها

صُلب فيه بطرس . قطعت رأس بولص ايضًا في ذلك
اليوم . وهو الخامس من شهر ابيب 1) . واجسادهما 2)
مع بعضهما بعض . في مدينة روميّة الى الان . وذهبا
الرسولان العظيمان 3) . بطرس وبولص الى الربّ .
وهما 4) حزينين القلب على كورة مصر . لان اهلها 5) لم
يقبلوا اليهم كرز الربّ يسوع المسيح . الذي له المجد الى
الابد امين . والان يا احبّاني 6) . قد عرفتم نسب
القديس العظيم ماري مرقس وشرف جنسه . وهو من
ايّ كورة وان اباه كان من ديار مصر وامّه عبرانيّة من
سبط لاوي كما قلت اوّلاً وكمثل القديس طيمثاوس
تلميذ بولص الرسول . لان امّه كانت عبرانيّةً مؤمنة .
و ابوه كان يونانيًّا 7) . ولهذا ختنه 8) القديس بولص

---

1) Ms. de la Bibl. nat. : حزيران — 2) اجسادهم
3) الرسولين العظيمين — 4) وهم — 5) لانهم
6) احبابي — 7) يوناني — 8) اختتنه

اخذتم منه الوصيّة 1) والان اقبلوه اليكم فهو يصلح للخدمة . وهكذا اقام برنابا في قبرص خمسة سنين يكرز في قبرص الى ان اقبل بجميع الشعب الى معرفة الربّ يسوع المسيح الاهنا الحقيقيّ . وهكذا اكمل برنابا سعيه وتنيّح بسلام . وجسده بمدينة قبرص الى يومنا هذا . وان القديس الجليل مرقس عاد الى القديس بطرس هامة التلاميذ . وكان معه تلميذًا سنةً كاملة . وكتب القديس بطرس الانجيل المعروف بمرقس . واكرز به في مدينة روميّة العظمى وفي بلاد الروم . ولما سمع الرسول بولص بهذا . تعجّب جدًّا . وان الرسول بطرس صُلب في روميّة . وبولص اخذت رأسه بها في ايّام نيرون قيصر الملك 2) . و بمشيئة الله اتّفق اليوم الذي

1) Mss. de la Bibl. nat. : الذي قبلتم الوصية من اجله

2) Mss. de la Bibl. nat. : واخذت رأسه الى قيصر وهو نيرون الملك

من بعضهما البعض 1) لاجل ذلك . فاخذ برنابا مرقس معه وذهب الى قبرص . وبولص اختار شيلاش وخرج الى الكنايس 2) . وقال المعلّم القديس 3) ان برنابا لبيوتي 4) قبرصيّ في جنسه . وانا اقول ايضًا انه من سبط لاوي من ابيه . واما امّه التي 5) ولدته فهي قبرصيّة في جنسها . والقديس لوقا الانجيليّ يقول في كتاب الابركسيس ان مرقس قريب برنابا 6) . فاما بولص فذكر ان اخا 7) امّ مرقس برنابا 8) . وكتب قائلًا في رسالته . ان مرقس ابن عمّ 9) برنابا الذي

1) Mss. de la Bibl. nat. : وافترقا بعضهم من بعض

2) الكنيسة — 3) Il manque ici probablement le nom de l'auteur cité. On lit dans le ms. de la Bibl. nationale :
قال الكتاب المقدّس ان برنابا كان قبرصيًّا في جنسه

4) Pour لاووي — 5) الذي

6) Mss. de la Bibl. nation. : ان مرقوس ابن برناباس الرسول

7) فذكر اخو ام — 8) وبرنابا

9) Mss. de la Bibl. nat. : عمّت

ولاياب التي كانت على يديهما في جميع الامم وكل المواضع . حينئذ 1) لما رأى القديس مرقس الشعوب مكرّمين لبولص وبرنابا لما احتملاه . وصبروا لاجل خلاص الخلايق . ندم وحزن جدًّا . قائلًا . لو انّني صرت 2) معهما في التجارب . لقد كنت انال معهما هذه الكرامات هاهنا 3) . فعلم برنابا بالروح ان مرقس قد ندم . وبعد ايّام قلايل قال بولص لبرنابا . اذهب بنا لنعود ونفتقد الاخوة . الذين 4) كرزنا 5) فيهم بكلمة الله . ونعلم ان كانوا ثابتين في الايمان 6) ام لا . وكان برنابا يريد ياخذ معه يوحنّا الذي دعي مرقس . فلم يشاء بولص ان ياخذه معهما البتّة . لان تركهما في الدفعة الاولى . فوقع بين التلاميذين مشاجرة . وافترقا

---

1) حينيذًا — 2) Mss. de la Bibl. nat. : صبرت
3) Mss. de la Bibl. nat. : ايضًا — 4) الذي
5) اكرزنا — 6) Mss. de la Bibl. nat. : في وصايا الله

على بني البشر وجميع الخليقة 1) حتى يردوهم الى الله ومعرفته . التي هي معرفة الحق . فلما شاهد القديس مرقس هذا وما يفعلونه 2) بالتلاميذ . ضاق صدره 3) واغتاظ كالشباب 4) . وقال في نفسه . ان ليس لهولاء القوم راحة 5) . اذ هم يطوفون ويبشرون 6) النهار كله : ويخاصمون 7) الناس كالمجانين . حتى الخبز الذي ياكلونه 8) ما يجدونه 9) الا صدقةً من الاخرين . فان كان صدقة بصدقة . فاعود الى والدتي واكل من ذخايري صدقة . وهكذا قام 10) وعاد الى امه بيروشليم . فلما ابصرته حزن قلبها جدًّا كيف عاد اليها . ولما عادوا الرسل بولص وبرنابا . وتكلما بالعجايب التي ابصراها 11) .

---

1) الخليقا — 2) يفعلوه — 3) صدرهم — 4) كالكتاب
5) Mss. de la Bibl. nat. : انّي ليس انظر شيًّا من العزا ولا من الراحة عند هولاي الرجال
6) يطوفوا ويبشروا — 7) يخاصموا — 8) ياكلوه
9) يجدوه — 10) امه — 11) ابصروا

القديسة مريم امّ القديس مرقس . وكل من يؤمن
بالمسيح الربّ . وتنفق عليهم الاموال من ذخايرها .
لانها كانت غنيّةً جدًّا بالذهب والفضّة . ومن تلك
الايّام . بدت هذه القديسة مريم امّ القديس مرقس تكلّم
برنابا التلميذ ابن اختها 1) . ان ياخذ ابنها مرقس معه .
في كل ناحية يمضي اليها . ليكون هو ايضًا تلميذًا 2)
للمسيح . له المجد . حينئذٍ لما دعوا التلاميذ الرسل
(بولص وبرنابا) دعوا القديس مرقس يخدمهما 3) .
فاخذاه معهما 4) . فلما خرجوا واكرزوا بكلمة اللّه . في
جميع جزاير الامم . كانوا مرّةً يرجمونهم ومرّةً يجحفون 5)
بهم . ومرّة يضربونهم . ويقيمون 6) اربعة ايّام بلا اكل
ولا شرب . ويناموون 7) على الارض . وكانوا يتنهّدون 8)

---

1) اخيها — 2) تلميذ — 3) يخدمهم
4) فاخذوه معهم — 5) يجحفوا — 6) يقيموا
7) يناموا — 8) يتنهدوا

المنتخبين . منذهم في العالم . فاخذت السيّدة مرت مريم القديس مرقس بيديها 1) الطاهرتين 2) وقبّلته . وتنبّئت عليه قائلةً . حبّذا ايها الانجيليّ الثاني 3) لابني الحبيب ربّي يسوع المسيح . فاما مريم امّه 4) . لما سمعت نبوّة السيّدة العذراء على ابنها مرقس . فرحت جدًّا . وابتهجت . وصارت كمن دخل الى ساكن النور الابديّ 5) . واخذت ابنها مرقس 6) . وعادت الى منزلها بسلام . ممجّدةً 7) لله . وكانت تقبل اليها . جميع التلاميذ في منزلها . اعني هذه

1) Mss. de la Bibl. nat. : على يديها
2) الطاهرين
3) Mss. de la Bibl. nat. : مرحبًّا بالانجيلي الثاني
4) Mss. de la Bibl. nat. : امّ يوحنا المسمى مرقوس.
5) Mss. de la Bibl. nationale : مثل من انتقل الى دهر الانوار
6) Mss. de la Bibl. nat. : ثم اختتنت ابنها مرقوس
7) تمجده

القدس . وابدل اسم يوحنا . ودعاه مرقس . وحنّنه امه اسمها مريم . فبينما يد القديس يوحنا الحبيب على رأس القديس مرقس يريد 1) يعمّده . فابصرت السيّدة العذراء مرت مريم . يد الابن الوحيد يسوع المسيح . على رأس القديس مرقس . شهادةً ان الذي عمّده مخلّصنا المسيح . وابصرت السماء مفتوحة . وروح القدس نازلا من السماء كالحمامة وكريح 2) النسيم . يفوق رايحته الطيب الفايق بضياء ساطع كلون النار . فنزل على رأس القديس مرقس . واحاط بجميع جسده . فلهذا امتلأ 3) القديس مرقس من روح القدس من صغره . فلما شاهدت العذراء الطاهرة هذه الاشياء . التي صارت للقديس مرقس . فتعجّبت جدًّا للنعم العظيمة 4) التي 5) ينعم بها السيّد المخلّص لمختاريه

1) يرد — 2) كالريح — 3) امتلي
4) العظيم — 5) الذي

والدة الاله . في كل ساعة من ساعات النهار ومعها ابنها الصغير يوحنّا . الذي دعِي مرقس . وتتبارك 1) من يد امّ الاله . القديسة مرت مريم . وتعود الى منزلها مع ابنها . فلما حلّ الروح القدس على التلاميذ الاطهار . يوم البنطيقستي . وبعد ذلك . عمّدوا جميع المؤمنين بالمسيح 2) . وان حنّه ام القديس مرقس حضرت الى العذراء الطاهرة مريم . والدة الاله . ومعها ابنها الصغير يوحنّا . وسألتها ان تنعم عليها بالمعمودّية . وهي وابنها يوحنّا 3) . فاجابتها الى ذلك . وامرت القديس يوحنّا الحبيب الانجيليّ . ان يعمّد يوحنّا وامّه حنّه . وفي تلك الساعة عمّدهما 4) باسم الاب والابن والروح

1) وتبارك

2) Mss. de la Bibl. nat. : باسم ربّنا يسوع المسيح

3) Mss. de la Bibl. nat. : مع مرقوس ولدها وسألوها ان تجعلها مستحقة هي . وولدها بالمعمودّيه المقدسة

4) عهدهم

اسم خالها سطوا . فاما هو لما اخذ القديس مرقس . فاجتهد في تعليمه . حتى تعلّم بالقلم اليوناني 1) . والعبراني . والرومي . ولهذا الكثير من انجيله . صعب معرفته . ودالّ انه ادخل في انجيله . كثيرًا من 2) اللغات 3) التي يعرفها 4) من اختلاف الكلام . دون بقيّة الانجيليين . وكان عند صلبوت ربّنا يسوع المسيح . سلّم امّه العذراء الطاهرة مرت مريم الى القديس يوحنّا الحبيب . البكر الطاهر . فاخذها 5) الى منزله . وكان يخدمها . كالعبد امام سيّدته . وعاشت العذراء الطاهرة . والدة الاله بعد صلبوت ابنها الحبيب بالجسد خمسة عشر سنة . وكانت حنّه ام القديس مرقس . تحضر عند الستّ السيّدة . العذراء القديسة

هذا انّك تجد كثيرًا من الفاظه في انجيله عسر المعرفة لانه تكلّم حسب اللغات التي كان يعرفها

1) النمنوالقي

2) كلام — 3) بالغات — 4) يعرفهم — 5) واخذه

الله 1) . وفي ثالث سنة من حياة يوحنا . الذي هو مرقس . كان صلبوت سيّدنا يسوع المسيح . له المجد . وهي السنة الرابعة والثلثون 2) من تجسّده المقدّس . فاما حنّه امّ القديس مرقس . فكانت هي ايضًا مختفية مع النسوة . اللواتي شاهدن 3) الصلبوت المقدّس . وجاءن 4) الى القبر بالطيب 5) . فلما نشأ 6) القديس مرقس قليلاً 7) اسلمته 8) امّه حنّه لاخي 9) امّها 10) . ليتعلّم العلمين معًا . الذي لله . والذي للناس 11) . وكان

---

1) Mss. de la Bibl. nat. : بملكوت السموات
2) الثلثين — 3) شاهدوا — 4) وجاات
5) Le mss. de la Bibl. nat. ajoute : ليضعانه على جسد مخلصنا في المقبرة
6) انشا — 7) قلايلا — 8) سلمته — 9) لاخوا
10) Ms. de la Bibl. nat. : لبرناباس ابن اختها
11) Ms. de la Bibl. nat. : ليعلّمه حكمة الله والحكمة البرانيّة معًا وان برناباس اسلمه لصابار ابن اخت والدته اعني برناباس ليعلمه صناعة الكتابة وان صابر علّم مرقوس الكتابة العبرانيّة والحنفيّة والروميّة فلاجل

الذي صار قديسًا عظيمًا 1) . احد الاثنين وسبعين تلميذًا . الذين 2) لربّنا يسوع المسيح . فلما مات 3) ابراهيم . ابو حنّة . وصل ابنه لاوي من قبرص . وقسم ميراثه مع حنّة . امّ مرقس 4) . وعاد الى قبرص . ومات هناك . فاخذ برنابا ميراثه . ولما سمع برنابا باعمال السيّد المسيح . له المجد . باع جميع امتعته . وذخايره . وفرقها 5) على المساكين والايتام والارامل . واعتق جميع عبيده 6) . وتبع سيّدنا ومخلّصنا يسوع المسيح الاله الرحوم . وطلب اليه ان يكون من التلاميذ . فاجابه سيّدنا المسيح الرحوم ودعاه ابن العزاء . وارسله من جملة السبعين تلميذًا . يكرز في الامم بملكوت

1) قديس عظيم — 2) الذي
3) Mss. de la Bibl. nat. : تنيّح
4) Mss. de la Bibl. nat. : وقسم ميراث ابيه بينه وبين اخته يونا
5) فرقهم Mss. de la Bibl. nat. : وتصدّق به
6) واعطاهم كتاب عتقهم

مقبرة ابائهما 1) خارج عن المدينة . وفي تلك الايام
عرف يوحنا حنه زوجته . فحبلت بالقديس الجليل
مرقس . وهو في كمال 2) ثلاثين سنةً لتجسّد ربّنا يسوع
المسيح . وعند كمال تسعة شهور من حبلها 3) توفّي 4)
يوحنّا بعلها . ولما ولدت ابنها . اسماه ابراهيم ابوها
يوحنّا على اسم ابيه 5) المتوفّي . فامّا لاوي ولد ابراهيم .
فصار تاجرًا 6) . وافترق من ابيه . وذهب الى
قبرص 7) . وتزوّج من هناك بامراة . فولدت برنابا .

---

1) Mss. de la Bibl. nat. : في قبور اباية الذين بيروشلم

2) وهو الكمال

3) Mss. de la Bibl. nat. : فلما بلغت الى الشهر التاسع مات يوحنا

4) توفا

5) Mss. de la Bibl. nat. : ولما ولد مرقوس رسم ابراهيم ان يسمى يوحنا باسم ابيه

6) Mss. de la Bibl. nat. : وان لوي ابن ابراهيم اخا والدة مرقوس صار تاجرًا

7) Le mss. de la Bibl. nat. ajoute : وسكن فيها

الذي يرثني . فالآن يا اخي اعطِني 1) حنّه ابنتك لازوّجها ليوحنّا . لتكون له امراةً . ليعطيها الله منه نسلًا 2) وذريةً لئلّا ينقطع اسمي في اسرائيل . فلما سمع ابراهيم ذلك . فرح جدًّا . ودفع ابنته حنّه امراةً ليوحنّا . فلما انقضتِ ايّام العرس . اخذ يعقوب يوحنّا وحنّة زوجته وعاد الى تونس بقرطاجنة . من اعمال افريقيّة مدينتهم . واقاموا هناك . وبعد ايّام قلايل مات يعقوب الاسرائيليّ وابنته سايه 3) . وبقي يوحنّا هو وزوجته حنّة بافريقيّة . فلما سمع ابراهيم بوفاة يعقوب اخيه . ركب سفينته . ووصل الى افريقيّة . واخذ حنّه ابنته ويوحنّا بعلها . وجميع ما يملكوه . وسائر ذخايرهم . واجساد امواتهم . وعاد الى يروشليم 4) بسلام . وترك جسد اخيه يعقوب وسايه 5) ابنته في

---

1) اعطيني — 2) نسل — 3) سايا — 4) ايروشليم
5) سايا

كيف حاله . ولما وصل الى يروشليم 1) . اخذ معه 2) يوحنا . ابن ابنته سايه التي تاويلها الحسنة . فحينئذٍ 3) لما سمع ابراهيم بقدوم اخيه يعقوب . تلقاه . وقبّل بعضهما بعضًا . وبكى كل منهما على صاحبه . كمثل يعقوب لما رأى يوسف ابنه 4) . لانهما 5) لم يعاهد بعضهما بعضًا 6) . الّا من زمان طويل . ولما دخل يعقوب في بيت ابراهيم اخيه . وجد له ولدين ذكرًا 7) وانثى . اسم الغلام لاوي واسم الابنة حنّه 8) . فلما شاهدهما يعقوب فرح جدًّا . وقال لاخيه ابراهيم . ان الله لم يرزقني ولدًا ذكرًا 9) . ويوحنا ابن ابنتي هو

1) ايروشليم — 2) ومعه — 3) فحينيذًا

4) Cet endroit est ainsi rendu dans le mss. de la Bibl. nat. : وتباكيا كمثل فعل يوسف ويعقوب

5) لانهم — 6) لم يعاهدوا بعضهم — 7) ذكر

8) Ms. de la Bibl. nat. : يونّا

9) ولد ذكر

اغائون بعلها . رجل الله بالحقيقة . ودفن تحت اللبخة . التي 1) غرسها . فلما سمع يعقوب الاسرائيليّ . بوفاة البارّ اغائون . خرج من الاسكندريّة . وجاء الى الاشمونين واخذ ابنته وذهبها وفضّتها وأتى بها الى الاسكندريّة . واشترى 2) لها عبيدًا واماء 3) واسكنهم في منزله . وبعد ذلك . حمل جميع امتعته . وعاد الى تونس . بقرطاجنة بافريقيّة . وسكن هناك . فلما كان كمال ايّام حبل ابنته لتلد . فولدت ابنًا ذكرًا و دُعي اسمه يوحنّا . كما اخبر ملاك الربّ . وكان الصبيّ يتربّى 4) وينشو 5) كل يوم بالحكمة . ومعرفة حقوق الربّ الاله . ويخدمه الليل والنهار بكل قلبه . فاما يعقوب الاسرائيليّ . فخطر على قلبه ان يذهب الى يروشليم 6) . ليجدّد عهد اخيه و شقيقه ابراهيم . وليعرف

1) الذي — 2) اشترا — 3) عبيد واما — 4) يتربا
5) ينشوا — 6) ايروشليم

سنتين من مولود المسيح ابن الله . بالجسد . ينزل الى
ارض مصر . ويدخل الى هذه المدينه الاشمونين .
وتسجد هذه الشجرة اللبخ قدامه . ثم بعد كمال تدبيره .
وصعوده الى السماء بالجسد . تبنى 1) هاهنا بيعة
عظيمة . تحيط بهذه اللبخة . وتسمى باسم والدة الاله .
العذراء مريم . وهذه هي اللبخة التي سجدت للرب .
في مدينة الاشمونين من داخل باب الشرقي . وهي
باقية الى يومنا هذا . قال الملاك . ويجسد لها 2) جميع
الناس . وليس تزول 3) الى ابد الابد وانقضاء الدهور .
وتكون هذه الشجرة شهادةً للرب اله اسرائيل . قدام
جميع الامم . فلما سمع رجل الله اغاثون هذا من ملاك
الرب . بقي متعجبًا 4) جدًا ودخل الى منزله . وعرف
زوجته . بكلما قاله ملاك الرب . وبعد تلك الايام .
حبلت زوجته . وفي الشهر الرابع من حبلها . توفي

1) تبنا — 2) له — 3) يزول — 4) متعجب

من الناس . ولا يقطع منها شي 1) لاجل ما لحقني من اجلها . وعاد الوالي الى منزله بسلام . ومن بعد هذا ظهر ملأك الربّ لاغاثون تحت اللبخة . وقال له . امضِ 2) الى منزلك . واعرف زوجتك . فهي تلد لك ابنًا . ويدعَى اسمه يوحنا . ومن زرع هذا يقوم رجل يكون رئيسًا عظيمًا 3) امام الربّ الاله . وابن الله يأتي الى العالم . ويتجسّد من عذراء طاهرة نقيّة . قديسة تسمى مريم . ويتّحد له اثنان وسبعون 4) تلميذًا 5) . على مثال الاثنين وسبعين رطل ذهب . التي للشجرة . وبعدٍ ابن ابنك من الاثنين وسبعين تلميذًا 6) . ويعظم ذكره اكثر من كثير منهم 7) . وبعد

---

1) شيًا — 2) امضي — 3) عظيم ريس
4) اثنين وسبعين — 5) تلميد — 6) تلميد
7) Dans les mss. de la Bibl. nat., ce passage est ainsi traduit : ولاسيما ان ثمرته تعلا وترتفع اعلا واعظم من كثير منهم

الذين يرامون قطع الشجرة التي 1) تعبت عليها . وفي تلك الساعة . لما اراد 2) رجل 3) ان يضرب الشجرة . فانفصل الفاس الذي في يده . ودخل في اللبخة . ولم يظهر الى يومنا هذا . وللوقت صار الوالي وكل من معه . كالحجارة من الخوف . فسأل الوالي اغاثون . بان يتضرّع الى الاله ليصرف عنه الخوف . وينالـه الصحّة . هو ومن معه . فطلب اغاثون الى الربّ من اجلهم . فنالهم الصحّة . وزال عنهم الخوف . فلما رأى الوالي ما كان تعجّب 4) ووزن اثنين وسبعين رطل ذهب . واعطاها 5) لاغاثون برسم اللبخة . وكتب على اللبخة قائلاً . هذه اللبخة المعروفة بالاثنين وسبعين رطل ذهب . وقد امرت ان لا يقرب اليها 6) احد 7)

---

1) الذي — 2) راد — 3) الرجل

4) تعجّب, mot ajouté au texte d'après le mss. de la Bibliothèque nationale.

5) اعطاهم — 6) يقربها — 7) احدًا

رجل شيخ . ودخل الى والي المدينة . وقال له .
ن اغاثون ابن الفليا المقدّم قد اترك عند هيكل الالهة .
وعبد الهة 1) العبرانيّين اعداء المصريّين . الذين 2
غرّقوا فرعون في البحر الاحمر في ذلك الزمن . وهوذا
هو جالس عند باب المدينة الشرقيّ تحت شجرة لبخ .
وانا اشير عليك . ان تقطع تلك اللبخة . لكي يعود
ويتبع وصايا الالهة . فحينئذ غضب الوالي جدًّا وامتلأ
حنقًا وجمع فرسانه . ونهض هو وكل جيشه وجاء الى
بيت اغاثون . فوجده جالسًا 3 تحت اللبخة . فامر
ان تقطع اللبخة . فحزن اغاثون حزنًا عظيمًا جدًّا
وتضرّع الى الربّ . وقال . ايّها الربّ اله اسرائيل .
انظر الى تواضعي اليوم . واحكم لي على هولاء 4 القوم

---

1 Mss. de la Biblioth. nat. : ويتعبّد الرب اله ايسرائل جميع ايام حياته

2 الذي

3 جالس — 4 هولاي

الكتّان . الذي كان مع اغائون . و اعطاه مالًا جزيلًا 1) و ازوجه ابنته . فلما انقضت ايّام عرس اغائون على ابنة يعقوب . عاد الى مدينة الاشمونين هو وزوجته وابوها 2) يعقوب الاسرائيليّ . فلما وصل يعقوب الى الاشمونين . ابصر نعمةً عظيمة لاغائون . حتى تعجّب من كثرتها . واقام 3) مدةً يسيرة . وعزّى 4) ابنته . وعاد الى مدينة الاسكندريّة بسلام 5) . وكان اغائون على حاله الاوّل . جالسًا 6) تحت شجرة اللبخ ويقبل اليه الغرباء . بفرح الربّ اله اسرائيل . كل ايّام حياته . حينئذٍ الشيطان باغض كل الخيرات 7) لم يحتمل فعل الخير الذي يعمله اغائون . وكان اغائون كل يوم يتزايد 8) في وصايا الله . فتشبّه الشيطان

---

1) مال جزيل — 2) ابيها — 3) قام — 4) عزا
5) Le ms. de la Bibl. nat. ajoute: الرب — 6) جالس
7) Mss. de la Bibl. nat.: مبغض الخير — 8) تزايد

لاسكندريّة . اعنى اغاثون ومعه الكتّان 1) . ظهر ملاك الرب الى يعقوب الاسرائيليّ وقال له . قُم واذهب الى الساحل 2) . فانّك تجد انسانًا 3) راكب سفينته 4) يدعىٰ اغاثون . ومعه كتّان . ادخل به الى منزلك وعلّمه طريق الربّ الٰه اسرائيل . وازوجه ابنتك . فمن زرعك وزرعه يتقدم رئيس على جميع كورة مصر . فاما يعقوب الاسرائيليّ . فلم يكن له ولد 5) ذكر 6) سوى ابنة واحدة تدعىٰ سايه 7) . فصنع يعقوب الاسرائيليّ كما قال ملاك الرب وقبل اليه اغاثون ومضى به الى منزله . وعرّفه طريق الربّ البنيوط . فآمن اغاثون بالربّ من كل قلبه وسجد له . واشترى يعقوب جميع

---

1) Le ms. de la Biblioth. nation. ajoute : على السفينة
2) Ms. de la Bibl. nat. : المورد — 3) انسان
4) Le ms. de la Bibl. nat. ajoute : موسوقة
5) ولدًا — 6) ذكران
7) سيله. Mss. de la Bibl. nat.: صبا التي نفسيرها بهيّة

فاصاب اغائون عودًا 1) من لبخ فغرسه داخل باب مسكنه . وكان يسقيه بالخمر الزكيّ حتى نبت وصار شجرةً عظيمة . وكان يجلس تحت تلك الشجرة . الليل والنهار . وكل الغرباء الذين يدخلون المدينة . يقبلهم اليه . ويضيفهم . ويكرّمهم من ماله . واكمل وصيّة ابينا 2) ابراهيم ابي 3) الاباء . عند ما كان جالسًا 4) تحت شجرة ممري ويقبل اليه جميع الغرباء . امّا اغائون هذا الذي ذكرناه . فكان له عبيد كثير يخدمونه في جميع امتعته . وزرعه وكرومه . وكان يزرع كتّانًا كثيرًا 5) و يبيعه . فمع مشيئة الله . كسد الكتّان في مدينة الاشمونين . ولم يجد له مشتريًا 6) اليه . فاشاروا عليه غلمان خدمته . ان يحمل الكتّان في المركب الى الاسكندريّة . ليبيعه هناك . فلما وصل الى مدينة

---

1) عود — 2) ابونا — 3) اب — 4) جالس
5) كتّان كثير — 6) مشتري

ضلالهما 1) وتركاه يتيمًا 2) . فلما مات ابواه . تقدموا اليه المجيوس 3) ليتقدم ويسجد لالهتهم . التى 4) كان ابواه يعبداها 5) . فلما ذهب معهم الى البربا خرج الشيطان من الصنم . قائلاً . ابعد عني . فليس لك معي نصيب . لانك عدوّ اليّ . فلما رأى اغاثون الى العجل الذي يعبدوه تهزأ به فمسخر به وبخدّامه وعاد الى بيته . كما هو مكتوب في ارميا النبيّ . لقد افتضح حافي 6) العجل المختار للمصريّين . فلما عاد اغاثون الى منزله . لم يكن يعرف اله السماء . لانه ما كان ابواه يعرفاة 7) . ولم يعُد الى البربا الى يوم وفاته . وكان مسكن ابائه 8) داخل الباب الشرقيّ من المدينة .

---

1) وهم في ظلالهم — 2) تركوه يتيم — 3) Mss. de la Bibl. nat. : الحنفا — 4) الذي — 5) يعبدوها
6) Mss. de la Bibl. nat. : جافي. ليفتضح القائل حبيب العجل المختار بمصر
7) لم عرفاه ابواه — 8) لا اباه

تدعىٰ اليصابات . واما يعقوب فانه وقع بينه وبين اخيه 1) مشاجرة . فقسما مالهما 2) بينهما . وصار يعقوب تاجرًا كبيرًا 3) يسافر في البحر . فترك عنه مدينة يروشليم . وسافر حتى وصل الى مدينة مشهورة معروفة في افريقيّة . تدعىٰ ابونيّة 4) وهي تونس بقرطاجنة . وتزوّج بامراة تدعى تكلا . ومن هناك ركب بسفينة . اعنى يعقوب الاسرائيليّ . ووصل الى مدينة الاسكندريّة واشترى بها مسكنًا . واقام يتاجر فيها . وكان انسان ساكن بالمدينة المعروفة . الاشمونين . وكان غنيًا جدًّا . اسمه اغاثون . وكان ابواه 5) يسجدا 6) للعجل المسمّى حبيب جاكي 7) . العجل الذي يحبّوه المصريّون 8) . ومات ابواه 9) وهما في

1) اخوه — 2) مالهم — 3) تاجر كبير — 4) انبوقيه
5) وكانوا ابويه — 6) يسجدوا
7) Mss. de la Bibl. nat. : حبيب
8) المصريين — 9) وماتوا ابويه

اضاء كورة مصر والعالم كله . لان الكتاب ذكر القديس مرقس ووالدته وحدها . ولم يذكر اباه 1) البتة . فابوه الذي ولده ليس هو 2) من بني اسرائيل . واما 3) امه فهي من بني اسرائيل كما نخبر بقوله 4) اذا تقدمنا في الشرح . فانا ابتدي واخبر عن اباء هذا الولد الصغير الحكيم . كان اخوان 5) . ساكنان 6) بيروشليم غنيّان 7) جدًّا بكثرة الذهب والفضّة . وامتعة ذخاير هذا العالم مثل الاب ابراهيم اب الاباء . اسم احدهما 8) ابراهيم والاخر يعقوب من بيت 9) لاوى . السبط الذي اختاره الرب اكثر من بني اسرائيل . ليكونوا له كهنة . فاما ابراهيم اخو يعقوب . الذي ذكرناه تزوّج بامراة من سبطه

---

1) ابوه — 2) هوا — 3) فاما
4) بلقول. Mss. de la Bibl. nat. : كمثل ما نعلن الامر اذا ما تقدمنا
5) اخوين — 6) كانوا ساكنين — 7) اغنيا — 8) احدهم
9) صيت. Mss. de la Bibl. nat. : قبيلة

المقدّس 1) . وهم افضل من العصافير . اعنى الملائكة القديسين . في يوم الدينونة العظيم جدًّا . مكرّمين عند الله اكثر من ملائكة السماء . اذ كانت الملائكة غير جسدانيّين 2) فاما القديسون فانهم جسدانيّون وبغضوا اجسادهم . وايضًا نفوسهم باختيارهم وتبعوا الربّ . فلهذا تعظّموا في البهاء وتشرّفوا في ملكوت السماء اكثر من الملائكة 3) .

فلنعود الان الى المعنى 4) الذي ابتدينا به بشرح حال القديس العظيم ماري مرقس الرسول النور المضيّ الذي

1) Ce passage est ainsi rendu dans le mss. de la Bibl. nationale : اعني الشهدا القديسين والرهبان المجاهدين والسواح هولاي يكونوا اكثرين جدًّا يوم القيامة المقدسة

2) Mss. de la Biblioth. nat. : ليس لهم جسد وهم غير هيولّيين

3) Dans le mss. de la Bibl. nat., ce passage est ainsi rendu : فانهم رفضوا باجسادهم ونفوسهم وتبعوا الرب الاله من اجل ذلك وهم مرتفعين في ملكوت السماء — 4) المعنا

من الناس . ولا يقطع منها شيء 1) لاجل ما لحقني من اجلها . وعاد الوالي الى منزله بسلام . ومن بعد هذا ظهر ملأك الربّ لاغاثون تحت اللبخة . وقال له . امضِ 2) الى منزلك . واعرف زوجتك . فهي تلد لك ابنًا . ويدعى اسمه يوحنا . ومن زرع هذا يقوم رجل يكون رئيسًا عظيمًا 3) امام الربّ الاله . وابن الله يأتي الى العالم . ويتجسّد من عذراء طاهرة نقيّة . قديسة تسمى مريم . ويتّخذ له اثنان وسبعون 4) تلميذًا 5) . على مثال الاثنين وسبعين رطل ذهب . التي للشجرة . وبعدّ ابن ابنك من الاثنين وسبعين تلميذًا 6) . ويعظم ذكره اكثر من كثير منهم 7) . وبعد

---

1) شيًا (2 — امضي (3 — ريس عظيم
4) اثنين و سبعين (5 — تلميد (6 — تلميد

7) Dans les mss. de la Bibl. nat., ce passage est ainsi traduit : ولاسيما ان ثمرته تعلا وترتفع اعلا واعظم من كثير منهم

الذين يرامون قطع الشجرة التي 1) تعبت عليها . وفي
تلك الساعة . لما اراد 2) رجل 3) ان يضرب الشجـرة .
فانـفصل الفاس الذي في يده . ودخـل في اللبـخة .
ولم يظهر الى يومنا هذا . وللوقت صار الـوالـي وكل من
معه . كالحجارة من الخوف . فسأل الـوالـي اغـاثـون .
بان يتضرّع الى الاهه ليصرف عنه الخـوف . وينـــالـــه
الصحّة . هو ومن معه . فطلب اغاثـون الى الـربّ من
اجلهم . فـنالهم الصحّة . وزال عـنهم الخـوف . فـلـمـا
رأى الوالي ما كان تعجّب 4) ووزن اثـنيـن وسـبـعـيـن
رطل ذهب . واعطاها 5) لاغاثون برسم اللبخة . وكتب
على اللبخة قائلًا . هذه اللبخة المعروفـة بالاثـنين وسبعين
رطل ذهب . وقد امرت ان لا يـقرب اليـهـا 6) احـد 7)

1) الذي — 2) راد — 3) الرجل

4) تعجّب, mot ajouté au texte d'après le mss. de la Bibliothèque nationale.

5) اعطاهم — 6) يـقربـها — 7) احدًا

برجل شيخ . ودخل الى والي المدينة . وقال له . ان اغاثون ابن القليا المقدّم قد اترك عنه هيكل الالهة . وعبد الهة 1) العبرانيّين اعداء المصريّين . الذين 2) غرّقوا فرعون في البحر الاحمر في ذلك الزمان . وهوذا هو جالس عند باب المدينة الشرقيّ تحت شجرة لبخ . وانا اشير عليك . ان تقطع تلك اللبخة . لكي يعود ويتبع وصايا الالهة . فحينئذ غضب الوالي جدًّا وامتلأ حنقًا و جمع فرسانه . ونهض هو وكل جيشه وجاء الى بيت اغاثون . فوجده جالسًا 3) تحت اللبخة . فامر ان تقطع اللبخة . فحزن اغاثون حزنًا عظيمًا جدًّا وتضرّع الى الربّ . وقال . ايّها الربّ الاه اسرائيل . انظر الى تواضعي اليوم . واحكم لي على هولاء 4) القوم

1) Mss. de la Biblioth. nat.: ويتعبّد الرب الاه ايسرائل جميع ايام حياته

2) الذي

3) جالس — 4) هولاي

الكتّان . الذي كان مع اغائون . و اعطاه مالًا جزيلًا 1) و ازوجه ابنته . فلما انقضت ايّام عرس اغائون على ابنة يعقوب . عاد الى مدينة الاشمونين هو وزوجته وابوها 2) يعقوب الاسرائيليّ . فلما وصل يعقوب الى الاشمونين . ابصر نعمةً عظيمة لاغائون . حتى تعجّب من كثرتها . واقام 3) مدةً يسيرة . وعزّى 4) ابنته . وعاد الى مدينة الاسكندريّة بسلام 5) . وكان اغائون على حاله الاوّل . جالسًا 6) تحت شجرة اللبخ ويقبل اليه الغرباء . بفرح الربّ اله اسرائيل . كل ايّام حياته . حينئذٍ الشيطان باغض كل الخيرات 7) لم يحتمل فعل الخير الذي يعمله اغائون . وكان اغائون كل يوم يتزايد 8) في وصايا الله . فتشبّه الشيطان

1) مال جزيل — 2) ابيها — 3) قام — 4) عزا
5) Le ms. de la Bibl. nat. ajoute: الرب — 6) جالس
7) Mss. de la Bibl. nat. : مبغض الخير — 8) تزايد

لاسكندريّة . اعنى اغاثون ومعه الكتّان 1) . ظهر ملاك الرب الى يعقوب الاسرائيليّ وقال له . قُم واذهب الى الساحل 2) . فانّك تجد انسانًا 3) راكب سفينته 4) يدعىً اغاثون . ومعه كتّان . ادخل به الى منزلك وعلّمه طريق الربّ الد اسرائيل . وازوجه ابنتك . فمن زرعك وزرعه يتقدم رئيس على جميع كورة مصر . فاما يعقوب الاسرائيليّ . فلم يكن له ولد 5) ذكر 6) سوى ابنة واحدة تدعىً سايه 7) . فصنع يعقوب الاسرائيليّ كما قال ملاك الرب وقبل اليه اغاثون ومضى به الى منزله . و عرّفه طريق الربّ البنيوط . فآمن اغاثون بالربّ من كل قلبه وسجد له . واشترى يعقوب جميع

---

1) Le ms. de la Biblioth. nation. ajoute : على السفينة
2) Ms. de la Bibl. nat. : المورّدة — 3) انسان
4) Le ms. de la Bibl. nat. ajoute : موسوقة
5) ولدًا — 6) ذكران
7) سيله. Mss. de la Bibl. nat. : صبا التي تفسيرها بهيّة

فاصاب اغاثون عودًا 1) من لبخ فغرسه داخل باب مسكنه . وكان يسقيه بالخمر الزكيّ حتى نبت وصار شجرةً عظيمة . وكان يجلس تحت تلك الشجرة . الليل والنهار . وكل الغرباء الذين يدخلون المدينة . يقبلهم اليه . وبضيفهم . ويكرّمهم من ماله . واكمل وصيّة ابينا 2) ابراهيم ابي 3) الاباء . عند ما كان جالسًا 4) تحت شجرة ممري ويقبل اليه جميع الغرباء . امّا اغاثون هذا الذي ذكرناه . فكان له عبيد كثير يخدمونه في جميع امتعته . وزرعه وكرومه . وكان يزرع كتانًا كثيرًا 5) ويبيعه . فمع مشيئة الله . كسد الكتان في مدينة الاشمونين . ولم يجد له مشتريًا 6) اليه . فاشاروا عليه غلمان خدمته . ان يحمل الكتان في المركب الى الاسكندريّة . ليبيعه هناك . فلما وصل الى مدينة

---

1) عود — 2) ابونا — 3) اب — 4) جالس
5) كتان كثير — 6) مشتري

ضلالهما 1) وتركاه يتيمًا 2) . فلما مات ابواه . تقدموا اليه المجيوس 3) ليتقدم ويسجد لالهتهم . التى 4) كان ابواه يعبداها 5) . فلما ذهب معهم الى البربا خرج الشيطان من الصنم . قائلاً . ابعد عني . فليس لك معي نصيب . لانك عدوّ اليّ . فلما رأى اغاثون الى العجل الذي يعبدوه تهزأ به فسخر به وبخدامه وعاد الى بيته . كما هو مكتوب في ارميا النبيّ . لقد افتضح حافي 6) العجل المختار للمصريّين . فلما عاد اغاثون الى منزله . لم يكن يعرف اله السماء . لانه ما كان ابواه يعرفاه 7) . ولم يعُد الى البربا الى يوم وفاته . وكان مسكن ابائه 8) داخل الباب الشرقيّ من المدينة .

---

1) ظلالهم وهم في (2 — تركوه يتيم (3 — Mss. de la Bibl. nat. : الحنفا (4 — الذي (5 — يعبدوها

6) جافي. Mss. de la Bibl. nat. : ليفتضح القائل حبيب العجل المختار بمصر

7) عرفاه لم ابواه لا (8 — اباه

تدعىٰ اليصابات . واما يعقوب فانه وقع بينه وبين
اخيه 1) مشاجرة . فقسما مالهما 2) بينهما . وصار
يعقوب تاجرًا كبيرًا 3) يسافر في البحر . فترك عنه
مدينة يروشليم . وسافر حتى وصل الى مدينة مشهورة
معروفة في افريقيّة . تدعىٰ ابونيّة 4) وهي تونس
بقرطاجنة . وتزوّج بامراة تدعى تكلا . ومن هناك
ركب بسفينة . اعني يعقوب الاسرائيليّ . ووصل الى
مدينة الاسكندريّة واشترى بها مسكنًا . واقام يتاجر فيها .
وكان انسان ساكن بالمدينة المعروفة . الاشمونين .
وكان غنيًا جدًّا . اسمه اغاثون . وكان ابواه 5)
يسجدا 6) للعجل المسمّى حبيب جاكي 7) . العجل
الذي يحبّوة المصريّون 8) . ومات ابواه 9) وهما في

---

1) اخوة — 2) مالهم — 3) تاجركبير — 4) انبوقيه
5) وكانوا ابويه — 6) يسجدوا
7) Mss. de la Bibl. nat. : حبيب
8) المصريين — 9) وماتوا ابويه

بسم الاب والابن والروح القدس الاله الواحد امين

نبتدي بعون الله الرشيد بشرح ميمر وضعه الاب الفاضل ابونا القديس انبا ساويرس استقف مدينة نستروة وضعه من اجل القديس البتول ماري مرقس الانجيلي الرسول الكاروز العظيم الذي للديار المصرية الذي اكمل سعيه الصالح وجهاده الحسن في اليوم الثلثين كمال شهر برموده يقرأ في هذا اليوم ويقرأ ايضا في اليوم الثلثين كمال شهر بابه يوم ظهور راسه المقدسة بمدينة الاسكندرية . بركته وصلواته المقدسة تحفظنا في الايمان المستقيم الى النفس الاخير امين *

فى دار السلام بالراحة وفي الدرج العلى وافاد تلامذته
اجمعين من علومه ومن آثار تآليفاته الجميلة ووفّق
الواقفين على هذه الاسطر القليلة وانجح غاية مصنّفها
النبيلة فان قصده بترقيمه اسم معلّمه العزيز في هذا
العنوان تدويم ذكره في طول الاجيال والاوان وتفويح
طيب صيته الفايق عند عالم العلماء الرايق وبذلك
انجاز ما يجب عليه من الشكر الحميد لمدرسه المجيد وهو

ذاكر المعروف والفضل شهرةً وموضّح شكره جهرةً
يعنى الشيخ الفقير والقسّ الحقير يوحنا
يوسف ليندر برجيص معلّم العبرانيّة
في المدرسة الصُربونية
بحضرة باريس
المصونة :

بسم الاب والابن والروح القدس الاله الواحد امين

نبتدي بعون الله الرشيد بشرح ميمر وضعه الاب الفاضل · ابونا القديس انبا ساويرُس استقف مدينة نسترؤه وضعه من اجل القديس البتول ماري مرقس الانجيليّ الرسول الكاروز العظيم الذي للديار المصريّة الذي اكمل سعيه الصالح وجهاده الحسن في اليوم الثلثين كمال شهر برموده يقرأ في هذا اليوم ويقرأ ايضًا في اليوم الثلثين كمال شهر بابه يوم ظهور راسه المقدّسة بمدينة الاسكندريّة . بركته وصلواته المقدّسة تحفظنا في الايمان المستقيم الى النفس الاخير امين *

فى دار السلام بالراحة وفي الدرج العلى وافاد تلامذته
اجمعين من علومه ومن آثار تأليفاته الجميلة ووفــق
الواقفين على هذه الاسطر القليلة وانجح غاية مصتنفها
النبيلة فان قصده بترقيه اسم معلّمه العزيز في هذا
العنوان تدويم ذكره في طول الاجيال والاوان وتفويح
طيب صيته الفايق عند عالم العلماء الرايق وبذلك
انجاز ما يجب عليه منّ الشكر الحميد لمدرسه المجيد وهو

ذاكر المعروف والفضل شهرةً وموضّح شكره جهرةً

يعنى الشيخ الفقير والقسّ الحقير يوحنّا

يوسف ليندر برجيص معلّم العبرانيّة

في المدرسة الصُربونية

بحضرة باريس

المصونة :

لتذكار شيخنا ومدرّسنا المرحوم المحترم ابينا الجليل
جبرائيل طويل الدمشقيّ اصلاً ومولدًا ثمّ المرسيليّ منزلًا
ودارًا الذي بعد ابرازه النذور الاحتفاليّة بدير المخلّص
العامّ في جبل لبنان وكونه راهبًا تحت لواء ماري
باسيليوس الكبير أرسل الى مدينة القاهرة العظمى ليصير
خوري الروم الملكيّين هنالك القاطنين ثمّ لمّا تغلب
الفرانساويّة على الديار المصريّة امدّهم بموافقته ايّاهم في
تمليكهم اياها وهو ترجمان لهم ومشير اليهم وبعد انصرافهم
صار المسلمون يظهرون عليه الكراهة ويضطهدونه فلذلك
ترك عن موضعهم ونأا عن بلادهم وسافر الى المملكة
الفرانساويّة حيث بامر السلطان نابوليون العظيم تولّى
تدريس العربيّة والتعليم في المحروسة مرسيليا وتوفّى
هناك في اوّل السنة ١٨٣٦ المسيحيّة رحمه اللّه تعالى ونيّحه

شرح الميمر

الذي وضعه الفاضل انبا ساويروس اسقف مدينة نسترو،

من ابرشيّة الاسكندريّة العظمى من اجل

القديس البتول ماري مرقوس

الانجيليّ الكاروز العظيم

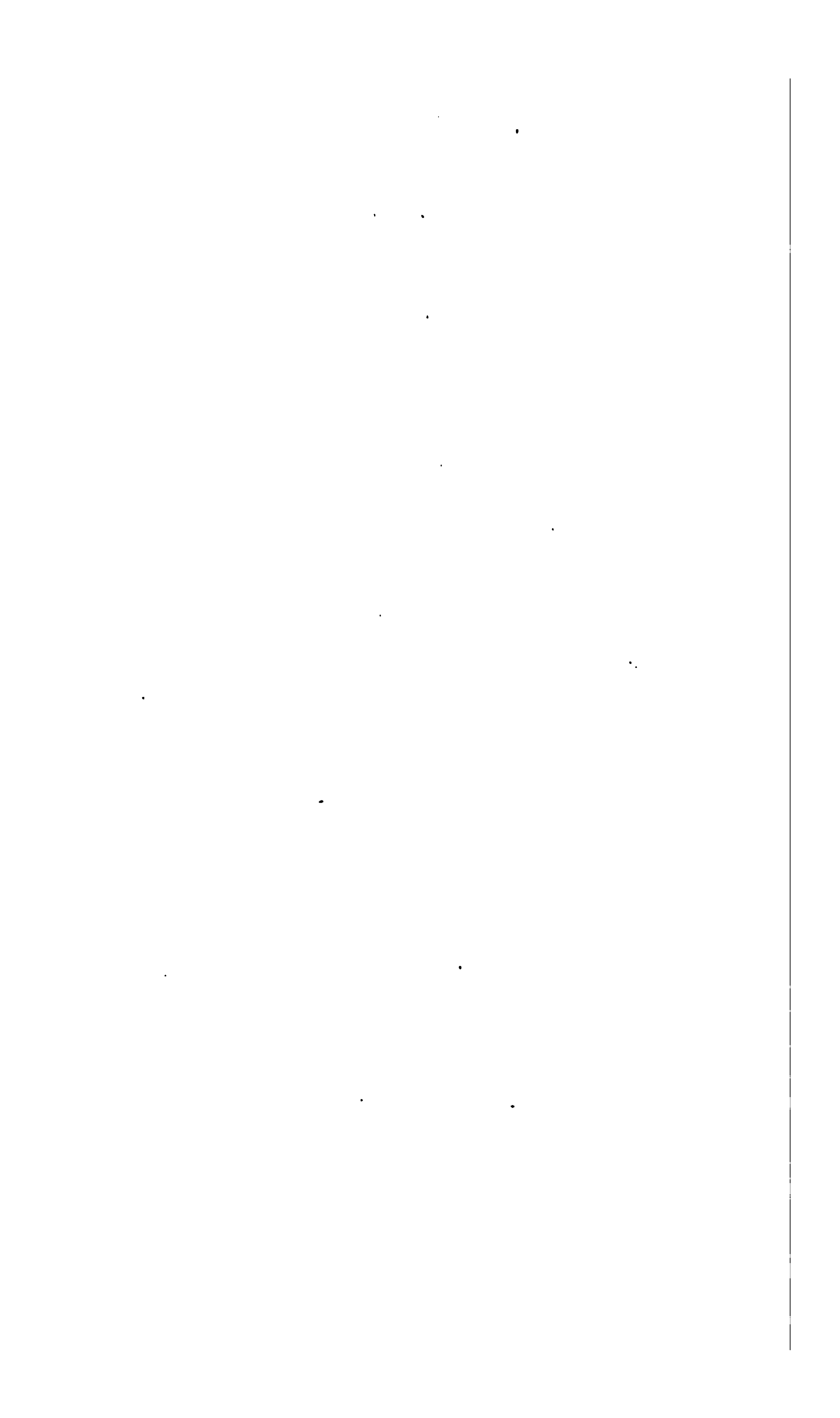
للديار المصريّة .

انتفعنا به

امين

طُبع بمطبعة الخواجا جرجس شهروت المحترم بالمحروسة

باريس في عام ١٨٧٦ المسيحيّ *




3 2044 029 853 074

